This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Gh
63
478

Gh 63.478

Harvard College Library

From the
CONSTANTIUS FUND
Bequeathed by
Evangelinus Apostolides Sophocles
Tutor and Professor of Greek
1842–1883

For Greek, Latin, and Arabic
Literature

LES HÉROS

ET

LES HÉROÏNES D'HOMÈRE

LES HÉROS

ET

LES HÉROÏNES D'HOMÈRE

PAR

A.-Ed. CHAIGNET

RECTEUR HONORAIRE DE L'ACADÉMIE DE POITIERS
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1894

Droits de propriété et de traduction réservés

~~Gh 63.478~~

Gh 63.478

✓

HARVARD COLLEGE
APR 3 1897
LIBRARY.

Constantius fund.

PRÉFACE

Les héros de la poésie sont plus grands et plus beaux que ceux de l'histoire; ils sont aussi plus vrais. Il n'en est pas de plus vrais comme il n'en est pas de plus beaux que ceux d'Homère; c'est par là qu'il est un grand moraliste en même temps que le plus grand des poètes. L'influence morale qu'il a exercée a peut-être été exagérée par les anciens, mais elle a été réelle et profonde : je suis convaincu qu'il peut l'exercer encore.

C'est du moins dans cet esprit qu'a été conçu cet ouvrage, où je me suis proposé de présenter au lecteur les plus beaux et les plus grands caractères créés par Homère, dont l'œuvre, image embellie et fidèle de la vie humaine, ravit et enchante l'imagination,

élève l'âme et fortifie le cœur. Pour le rendre plus accessible, j'ai exclu du texte, qui au fond est l'ouvrage même, tout appareil scientifique, et j'ai placé en note au bas des pages les citations et les commentaires explicatifs dont un livre de critique littéraire ne saurait aujourd'hui se passer.

Poitiers, 3 octobre 1894.

LES HÉROS

ET

LES HÉROÏNES D'HOMÈRE

ÉTUDE LITTÉRAIRE

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION

Le titre d'un livre, si clair et si précis qu'on s'efforce de le rendre, par sa formule nécessairement très brève, ne donne jamais qu'une indication insuffisante de l'objet que se propose l'auteur. Je ne crois donc pas inutile de déterminer par quelques développements l'objet propre de cet ouvrage.

Et d'abord ce n'est pas une étude de mythologie; je ne veux pas ici écrire une histoire ni exposer une théorie de la doctrine des héros, considérés comme des êtres demi hommes et demi dieux, admis par les mythes helléniques aux honneurs d'un culte religieux

lié au culte des morts, et auxquels le néoplatonisme a fait une place dans sa théologie philosophique. Je ne méconnais pas l'intérêt que pourrait présenter la recherche des rapports de la démonologie avec les héros d'Homère, bien que je trouve parfois excessive la hardiesse de ces rapprochements et de ces interprétations aventureuses. Ainsi non seulement on a voulu faire des dieux des héros d'Homère, mais on en a fait la personnification symbolique de forces ou d'accidents de la nature Achille, l'Achille de l'*Iliade* devient le fleuve aux rives basses, sans embouchure, c'est-à-dire sans lèvres[1]. Hélène est la lune, comme aussi Pénélope; Ulysse est le soleil; les actions guerrières des héros de l'*Iliade* représentent la succession des changements géologiques qu'ont éprouvés les plaines de la Troade. Quelle que soit la valeur scientifique de ce symbolisme à outrance, — et je la crois petite, — ce n'est pas mon dessein d'étudier à ce point de vue les héros d'Homère, que je ne considérerai que comme les personnages et les caractères qui font mouvoir l'action des deux grandes épopées grecques. Écartant complètement le point de vue mythologique, je me renfermerai dans une étude d'ordre purement littéraire sur la poésie homérique, envisagée sous un aspect particulier.

Dans cette étude même, j'exclus résolument et systématiquement toutes les questions, pour moi secondaires et accessoires, sinon indifférentes, que la curiosité, souvent intempérante, des érudits anciens et modernes, a multipliées pour ainsi dire à l'infini sur la personne et la vie d'Homère, sur l'origine, le mode de composition et de récitation de ses poèmes, leur conservation, leur transmission et leur authenticité totale ou par-

[1] ἀ-χείλος.

tielle. Homère est pour moi un poète; il n'est pas seulement l'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée :* il est le créateur du genre épique, parce que ses deux poèmes sont par leur perfection la réalisation de l'idée même de l'épopée. Les genres sont créés par les génies dans tous les ordres de l'art; ce sont les chefs-d'œuvre de ces génies qui déterminent l'essence, le but, la forme, les limites respectives, les lois des genres de l'art. Ce que nous concevons du genre épique, c'est ce que, dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, en a réalisé Homère. Comme partout, dans l'art le genre est contenu dans l'individuel.

On aurait pu croire que les anciens avaient épuisé sur leur grand poète les questions même les plus subtiles, les plus frivoles, les plus indiscrètes.

Tous les Grecs savaient par cœur ses poèmes, depuis le commencement jusqu'à la fin[1]; car c'était l'opinion générale que la poésie n'a pas pour but unique d'enchanter et de ravir l'âme, mais qu'elle était une sorte de philosophie qui nous introduit à la science et à la pratique de la vie dès la jeunesse et enseigne la vertu en mêlant à ses leçons le charme des vers[2]. Il est impossible d'exagérer l'influence qu'Homère a exercée sur toutes les parties de la vie des Grecs, et il ne faut pas s'étonner que leur curiosité, comme leur admiration pour lui, ne se soit jamais lassée; mais il est difficile de ne pas leur reprocher de l'avoir poussée parfois jus-

[1] Xénophane, cité par Dracon, *de Metris*., p. 33. Ἐξ ἀρχῆς καθ'-Ὅμηρον ἐπεὶ μεμαθήκασι πάντες. Xénophon (*Convi*v., III, 5) : « Mon père, dit le jeune Nicératos, m'a obligé d'apprendre par cœur les poèmes d'Homère, et je pourrais encore aujourd'hui les réciter tout entiers de vive voix ».

[2] Strab., I, 2, p. 23. φιλοσοφίαν τινὰ λέγουσι πρώτην τὴν ποιητικὴν εἰσάγουσαν εἰς τὸν βίον ἡμᾶς ἐκ νέων καὶ διδάσκουσαν ἤθη καὶ πάθη καὶ πράξεις μεθ' ἡδονῆς.

qu'à la puérilité. Nous nous demandons quel intérêt ils pouvaient prendre à discuter pourquoi Télémaque, couché à côté de Pisistrate, le réveille d'un coup de pied au talon et non d'un coup de coude[1]; à rechercher combien de rameurs contenait le vaisseau d'Ulysse[2]; quel était le nom de la mère d'Hécube; quels étaient les noms des compagnons d'Ulysse qui furent dévorés par Scylla; à quelle main Vénus fut blessée par Diomède; pourquoi Pan est désigné par les mythes comme un fils d'Ulysse et de Pénélope[3]. On reconnaît là le goût des Grecs pour tous les jeux de l'esprit, et ce penchant inné pour la subtilité qui fit naître chez eux la sophistique. C'était un peuple ami de la parole, et qui, dans la conversation, ne dédaignait aucun sujet de nature à aiguiser la finesse et la délicatesse de l'esprit.

Ce n'était pas toujours les graves problèmes de la philosophie qui faisaient la matière de ces entretiens de table[4], passés dans les mœurs, ou de ces causeries familières, légères, enjouées, plaisantes dont étaient les centres habituels, les Portiques publics, les boutiques des coiffeurs, des barbiers, des cordonniers, les ateliers des forgerons et des maréchaux-ferrants, chauds en hiver, en un mot de tous les lieux où les oisifs aimaient à se réunir et à causer[5]. Naturellement des questions

[1] *Od.*, XV, 45. λὰξ ποδὶ κινήσας.

[2] Senec., *de Brev. vit.*, 13.

[3] Klausen, *Œn. u. die Penaten*, t. II, p. 1129. On pourrait multiplier les exemples : Pourquoi Homère, qui connaît l'huile de roses, ne nomme-t-il pas la rose; quel nom prit Achille quand il était caché parmi les filles de Lycomède; pourquoi Homère appelle-t-il la pomme ἀγλαόκαρπος, le sel divin, l'huile ὑγρόν; pourquoi, en parlant des concours gymniques, met-il toujours au premier rang le pugilat, la lutte au deuxième, la course au troisième. Plut., *Symp.*, I, 1; IX, 4; V, 8; V, 10; V, 9. Aul.-Gelle, *N. Att.*, I, 2; XIV, 6. Athénée, *passim*.

[4] Συμποσιακὰ προβλήματα.

[5] C'était ce qu'on appelait les Λέσχαι. Pausan., X, 15, 31. Ho-

littéraires y étaient l'objet des conversations et des discussions. Il est vraisemblable qu'on n'avait pas attendu la critique Alexandrine[1] pour poser la question de l'authenticité du XXIVe chant de l'*Iliade* et de la fin de l'*Odyssée* à partir du vers 297 du XXIIIe livre, ou celle de savoir si les deux poèmes ont le même auteur ou deux auteurs différents[2], ou encore pour signaler dans chacun d'eux des vers interpolés, altérés, modifiés ou déplacés suivant les diverses éditions anciennes.

Il était réservé à l'érudition moderne de pousser à des limites extrêmes et l'on peut dire déraisonnables les droits de la critique et de s'efforcer de renverser sur

mère connaissait déjà le mot et l'usage : « Misérable étranger, dit un des prétendants à Ulysse, n'iras-tu pas dormir ailleurs qu'ici... χαλκήϊον ἐς δόμον ἐλθὼν ἠέ που ἐς λέσχην. *Od.*, XVIII, 328 ». Hésiode paraît l'appliquer aux ateliers des forgerons : Ἔργα καὶ Ἡμέραι, v. 464.

> Πὰρ δ' ἴθι χαλκεῖον θῶκον καὶ ἐπαλέα λέσχην
> ὥρῃ χειμερίῃ.

[1] Aristophane de Bysance et Aristarque.

[2] Sénèque (*de Brev. vit.*, 13) nous apprend que cette question fut posée scientifiquement pour la première fois par Xénon et Hellanicus, d'Alexandrie, qui furent ainsi les premiers χωρίζοντες. Ce mot se trouve dans les *Scholies de Venise* (Cod. A. β' 356. δ' 354. κ. 476), et dans le chapitre sur les notes critiques, σημεῖα, publié par Villoison (*Proleg. ad Hom.*, p. XIII), et extrait du manuscrit de Venise (f° 32, b), où il est défini comme il suit : Διπλῆ καθαρὰ παράκειται πρὸς τοὺς λέγοντας μὴ εἶναι τοῦ αὐτοῦ ποιητοῦ Ἰλιάδα καὶ Ὀδύσσειαν. Conf. Hephæst., ed. Gaisf., t. I, p. 136, 137, n. Dans le fragment sur Homère attribué à Proclus (Hephæst., t. I, p. 468), on lit : γέγραφε δὲ ποιήσεις δύο, Ἰλιάδα καὶ Ὀδύσσειαν ἣν Ξένων καὶ Ἑλλανικὸς ἀφαιροῦνται αὐτοῦ. Xénon n'est connu que par un mot des *Scholies de l'Iliade* (M'. v. 435). Hellanicus est un grammairien contemporain d'Aristarque. Tychsen, en rétablissant un passage de la *Vie d'Homère* (Append., *Fasc.*, 1. Bibl. Goetting., p. 11), propose de mettre un point après Ὀδύσσειαν et de supprimer ἣν, et Gaisford suppose que plusieurs titres de poèmes attribués à Homère ont été omis après les noms de Xénon et d'Hellanicus. Rien de tout cela ne paraît nécessaire; le texte se comprend très facilement dans sa leçon primitive.

ces points comme sur tant d'autres l'autorité de la tradition et de l'antiquité.

Il est vrai que c'est précisément ce dont elle se vante. Fr. Lauer dit crûment : « L'Antiquité ne savait rien d'Homère »[1]. Nitzsch ne trouve pas Aristote suffisamment qualifié pour porter un jugement critique sain et valable ni sur la tragédie grecque dont il n'a approfondi ni les origines ni les éléments nationaux, ni sur l'épopée dont il n'a pas donné une exposition satisfaisante au point de vue de la genèse de ces poèmes[2], puisqu'il n'y a pas vu, ce que Nitzsch y a découvert, le produit d'une évolution organique. Nitzsch en remontrant à Aristote sur les principes de la poésie et de l'art et de la poésie et de l'art grecs, c'est véritablement un comble. Et cependant il croit à la personnalité d'Homère, tout en admettant une littérature épique antérieure, sous forme de petits chants, qui, chose étrange et inexplicable, ont tous entièrement disparu sans laisser aucune trace ni d'eux-mêmes ni de leurs auteurs. En face de l'opinion dominante de son pays, il se croit même très hardi de dire que les témoignages des anciens au sujet de leurs grands poètes ne sont pas absolument à mépriser et à écarter.

Welcker non seulement écarte l'opinion et récuse l'autorité de l'antiquité : il l'attaque et s'efforce de la ruiner dans son fondement même. « A force d'être répétée, la tradition finit par prendre sur les hommes une immense puissance; même dans les choses où elle exprime rarement la vérité, la voix du peuple garde toujours, pour la plupart des gens, toute sa valeur et sa domination reste inébranlée jusqu'à ce que se lèvent

[1] *Gesch. d. Hom.*, *Poesie*, p. 1 : « Es wusste das Alterthum nichts von Homer ».
[2] *Beitrag. z. Gesch. d. Episch.*, *Poesie*, p. 224.

contre elle l'érudition et l'école[1]. » Je ne puis assez m'étonner que de pareilles affirmations aient été si docilement acceptées par la critique française, et qu'on en soit venu, même dans ce pays de bon sens, de clarté et de logique, à admettre ce que pendant deux mille ans personne ne soupçonna jamais, à savoir que les poèmes homériques, qui, par leur perfection et leur beauté, font une exception unique dans l'histoire de la littérature, n'ont pas eu de poète[2]. La plus belle création du génie humain sans un génie créateur; une œuvre de l'art sans un artiste; un chef-d'œuvre de l'esprit assimilé au développement d'un organisme, produit sans conscience, sans liberté, sans choix, sans fin, d'après les lois nécessaires et invariables de la nature physique, comme s'il n'y avait pas, attestées par l'histoire et l'analyse psychologique, des conditions imposées par la nature de l'intelligence à toute création d'art, à toute production esthétique. Sans doute Homère a été un poète national et populaire; mais la poésie populaire n'est pas celle que produit et crée une collectivité : c'est celle qui sait parler à l'âme et à l'esprit d'un peuple, qui a su les comprendre ou plutôt les deviner, et qui peut-être, en un sens, les a créés en leur donnant une expression supérieure et une forme parfaite. Ce

[1] *Klein. Scrift.*, t. II, p. 46. Pour nous, Français, quand nous disons l'Ecole, cela marque que la chose est étrangère au monde en général, au public, que nous avons affaire à des idées comme à un langage enfermés dans un cercle clos et restreint. Ce n'est pas ainsi qu'on l'entend en Allemagne où elle est une force respectée.

[2] Je ne veux citer ici que les systèmes de la génération spontanée de M. Dugas Montbel, de Lachmann, qui imagine, rien que que dans l'*Iliade*, dix-neuf poèmes primitifs, et enfin celui de M. Maurice Croiset, qui croit à un noyau primitif, composé de quelques chants, « d'où les autres *ont dû* naître par un développement organique ». *Ont dû!* je voudrais bien savoir ce qui justifie et explique cette prétendue nécessité.

n'est pas le poète qui s'absorbe et se perd dans le peuple, c'est le peuple qui se retrouve, qui se trouve dans son poète, se reconnaît en lui, voit en lui son image embellie et salue en lui le créateur de sa personnalité collective.

On peut dire que c'est Homère qui a vraiment fait la Grèce et qui l'a faite à son image, héroïque, spirituelle, aimable et belle ; c'est lui qui lui a donné conscience de son unité politique, de sa mission dans l'humanité, qui a fait naître chez toutes ces tribus isolées, divisées, si souvent antipathiques, l'idée de la patrie, en retraçant une image chère à tous par des souvenirs communs de gloire et de malheurs. La mémoire des grandes choses faites ensemble a été le lien vivant qui les a toujours unies, au plus fort de leurs dissensions et les a élevées au-dessus d'elles-mêmes à une grandeur que nul peuple n'a jamais atteinte. Les Grecs ont eu conscience de l'influence qu'a exercée sur le développement de leur civilisation et la grandeur de leur vie intellectuelle et morale, leur poète. « Nos pères, dit l'orateur Lycurgue[1] ont vu en lui un si grand poète qu'ils ont fait une loi par laquelle, à chaque pentaétéride des Panathénées, ses poèmes devaient être récités ; ils voulaient ainsi montrer à tous les Grecs, car il était le seul à jouir de ce privilège, qu'ils les jugeaient les plus beaux d'entre tous les poèmes, et ils avaient bien raison. La loi dans ses formules concises n'enseigne pas : elle ordonne, tandis que les poètes, dans leurs représentations de la vie humaine, choisissent les actes les plus beaux et s'en servent pour persuader les hommes à l'aide de la raison et des exemples. »

Eschine dans son discours contre Timarque le cite à

[1] *C. Leocrat.*, § 26.

plusieurs reprises[1], et, chose curieuse et caractéristique, il fait lire au tribunal par le greffier tout le discours que dans l'*Iliade* l'ombre de Tirésias adresse à Achille qui, accablé de fatigue après avoir poursuivi Hector, s'est endormi sur le bord de la mer, bercé par le murmure de ses flots[2].

Ce que je viens de dire suffit pour établir la position que j'entends prendre dans ce qu'on appelle la question homérique; car il n'entre dans le plan de cet ouvrage ni d'exposer les systèmes qu'elle a produits ni de les discuter ni de les réfuter. Mon objet propre est de faire sentir à tous ceux qui ont le goût de la vraie poésie la fraîcheur de vie, la fleur de grâce, le charme éternel[3], l'inimitable et admirable perfection de la sienne.

Je sais bien que le vrai moyen de la sentir et de la comprendre, c'est de le lire, et de le lire dans sa langue et dans son texte quelque modifié qu'il puisse paraître à une critique trop raffinée. Mais il faut penser aussi à ceux qui ne sont pas capables d'un pareil effort, et pour ceux-là même qui le sont, la critique n'est pas inutile : elle aide l'imagination à s'ouvrir à ces émotions esthétiques et fortifie en les éclairant l'admiration et l'enthousiasme. J'ai cru qu'on pouvait arriver à ce résultat en rassemblant et en rapprochant les traits multiples et dispersés par l'action épique de quelques-uns des caractères les plus poétiques de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

Le don de la vraie poésie, son essence même n'est pas tant de peindre que de créer : son nom même veut dire création; et ce qu'elle crée, ce n'est pas la nature

[1] §§ 27 et 29.
[2] *Il.*, XXIII, 69.
[3] Plut., *de Garr.*, 5. ἀεὶ καινὸς ὢν καὶ πρὸς χάριν ἀκμάζων. Démocrite (dans *Dion Chrys.*), 3 : φύσεως λαχὼν θειαζούσης ἐπέων κόσμον ἐτεκτήνατο παντοίων.

extérieure qu'elle décrit, ce ne sont pas les faits ou les évènements qu'elle raconte; ce ne sont pas les sentiments, les idées ni les passions qu'elle analyse et représente : ce sont des hommes; mais les hommes sont surtout, éminemment des caractères, et ces caractères dans Homère sont héroïques : les hommes y sont des héros. La puissance de créer des caractères et la puissance de la composition et de l'exposition dramatiques, c'est l'art suprême que les anciens ont unanimement reconnu et admiré dans Homère[1]. Mais au fond ces deux qualités maîtresses du génie poétique n'en font qu'une : elles se pénètrent l'une l'autre et se conditionnent mutuellement.

Il me semble d'ailleurs, comme à Aristote, que les caractères sont l'élément qui risque le moins d'être altéré dans une analyse. Toute traduction est impuissante. On ne traduit personne. Dans la poésie surtout, tout pour ainsi dire est intraduisible : la langue, le style, l'ordre et le mouvement des sentiments et des idées, la forme versifique, avec ses enchantements, mélodie et rythme, si profondément expressifs. Un seul mot, placé au commencement ou à la fin d'un vers ou rejeté au vers suivant, non seulement a une puissance particulière d'harmonie, des effets différents de sonorité, mais encore une expression pathétique que rien ne peut rendre. L'ordre dans lequel se succèdent et s'ordonnent les pensées est propre à une langue et propre à un poète. Les couleurs

[1] Arist., *Poet.*, XXV. « Entre toutes les qualités qu'on peut louer dans Homère, il faut relever celle-ci : que seul d'entre tous les poètes, il sait ce que le poète doit faire. Or, le poète doit parler le moins possible en son nom : car, en cela, il ne fait pas œuvre créatrice. Les autres se mettent eux-mêmes toujours en scène et n'ont aucune puissance de création poétique, tandis que Homère, après un court exorde, introduit immédiatement un personnage, homme ou femme, qui a son caractère. Rien chez lui n'est dépourvu de caractère, ἔχοντα ἤθη... καὶ οὐδὲν ἄηθες. »

et les images les plus fidèlement traduites ne font pas la même impression, les mots eux-mêmes et les mêmes mots n'ont plus le même sens[1]; les sons ont des valeurs d'expression très différentes. Sans doute c'est là la forme de l'œuvre d'art; mais dans une œuvre d'art, il est impossible de séparer absolument la forme de la matière, le contenu de l'expression : ils constituent un tout indivisible. La forme esthétique n'est pas un vêtement accessoire, étranger, jeté sur la pensée comme un manteau sur les épaules : c'est un tissu qui fait partie de la chair qu'il recouvre, que la vie a formé en même temps qu'elle et qu'elle nourrit du plus pur de son sang. L'individualité du style est aussi incommunicable que toute autre individualité. Il faut cependant se résigner à l'inévitable, et l'inévitable pour la critique est de rendre dans une autre langue les formes pures d'une œuvre d'art, et c'est encore les caractères dont la vérité, la force, l'individualité, la vitalité, souffrent le moins de cette espèce de transplantation.

Les caractères créés par la poésie ne sont pas des portraits abstraits et généraux dont le peintre a réuni et présenté à la fois fixes et immobiles les traits les plus saillants. Les caractères poétiques sont vivants : ils se manifestent, se déterminent, se développent par l'action mue par un mobile moral, par une série d'actions particulières, successives et liées dont l'unité les constitue. Le caractère qui n'aboutit pas à une action n'est pas encore fixé, et il ne sera même déterminé que par des actions répétées. S'il y a loin de l'intention à l'acte, on peut dire qu'une seule action ne manifeste pas encore un caractère, comme une hirondelle, sui-

[1] Nous allons le voir tout à l'heure en essayant de préciser le sens que les grecs attachaient au mot *héros*, qui n'a dans notre langue ni dans aucune autre, que des équivalents imparfaits.

vant le mot charmant d'Aristote, ne fait pas le printemps. Les héros d'Homère sont des caractères : nous serons donc amenés à raconter les actions qui les révèlent, d'autant plus que c'est surtout dans le conflit des sentiments et des passions qui produit la collision des actes, que le caractère se forme, éclate et se fixe. Nous aurons ainsi à montrer les caractères aux prises avec les évènements sans doute, mais aussi avec d'autres caractères, leur choc ou leur sympathie dans leurs rapports mutuels, surtout dans ces rapports qui découlent des mouvements les plus intimes de l'âme. On peut appliquer à l'*Iliade* ce que le rhéteur Alcidamas disait de l'*Odyssée*[1] : c'est un miroir dans lequel se reconnaît, se contemple et s'admire l'humanité qui s'y reflète embellie, un miroir vivant où se contemplait avec orgueil la Grèce, qui y prenait conscience d'être le type le plus parfait, le représentant le plus vrai et le plus noble de l'humanité. Loin de croire que ces chants immortels soient le produit presqu'inconscient de la race, je croirais plus volontiers que ce sont eux qui ont fait la Grèce ce qu'elle a été, une race intelligente, hautement religieuse et morale, héroïque et belle, parlant une langue qui semble pétrie par les Muses, aimant les gloires de la guerre et les joies de la paix, avide du plaisir et de la vertu, sachant estimer et pratiquer le travail, le commerce, l'industrie, la navigation, les voyages lointains, les courses aventureuses à la recherche de mondes nouveaux, et en même temps passionnée pour l'éloquence, la musique, la poésie, les arts plastiques, la science et la philosophie, réalisant enfin le plus harmonieux équilibre de toutes les facultés humaines.

[1] Arist., *Rhet.*, III, 3. καλὸν κάτοπτρον ἀνθρωπίνου βίου.

Il est assez curieux de trouver exposé dans Homère même l'ensemble des conditions et des qualités que la critique a reconnues nécessaires à la beauté d'un caractère poétique, c'est-à-dire la vérité, la vitalité, la complexité, l'unité. Et d'abord la vie et la vérité : « Tu racontes, dit Ulysse à Démodocus, les choses comme si tu y avais été toi-même, et c'est par là que tu es le plus grand de tous les chanteurs[1]. » Puis, c'est l'ordre de la composition[2]; la grâce, ou le don de plaire, qui fait de la poésie un charme magique qui enchante les mortels[3]; la grandeur et la noblesse des sentiments et des pensées[4]; la connaissance profonde des hommes et des choses, surtout des choses de l'âme que révèlent l'expérience externe et l'observation interne[5]; enfin cette puissance d'imagination qui communique à toutes choses non seulement la vie, mais une vie morale, une âme, un caractère, et fait ainsi participer même le monde de la nature inanimée aux sentiments de l'homme, qu'elle semble éprouver[6].

Chez lui les mots se meuvent, c'est-à-dire vivent[7]. Les descriptions font partie de l'action et ne sont jamais faites pour elles-mêmes et dans une fin pittoresque. C'est l'impression que sa magnificence cause à

[1] *Od.*, VIII, 487. ἔξοχα δή σε βροτῶν αἰνίζομ' ἁπάντων.
.....Ἀχαιῶν οἶτον ἀείδεις
ὥς τε ποῦ ἢ αὐτὸς παρεὼν.
[2] *Id.*, id., 489. κατὰ κόσμον.
[3] *Id.*, XVII, 519. ἔπε' ἱμερόεντα βρότοισιν.
Id., XII, 187. μελίγηρυν... ὄπα.
Id., I, 338. βροτῶν θελκτήρια.
[4] *Id.*, XI, 367. μορφὴ ἐπέων, ἔνι δὲ φρένες ἐσθλαί.
[5] *Id.*, XI, 368. ἐπιστάμενος κατελέξας.
Id., I, 3. ἀνθρώπων νόον ἔγνω.
Id., XII, 188. πλείονα εἰδώς.
Id., XVII, 519. ἀείδει δεδαὼς ἔπ' ἱμερόεντα.
[6] Arist., *Poet.*, XXV, 3. οὐδὲν ἄηθες, ἀλλ' ἔχοντα ἦθη:
[7] Arist. cité par Plut., *Pyth. Orac.*, κινούμενα ὀνόματα.

Télémaque, qui amène naturellement la description du palais de Ménélas [1], comme celle de la grotte de Calypso est causée par l'admiration de Mercure [2]. Dans les comparaisons si nombreuses surtout, éclate le sentiment de la nature, c'est-à-dire du rapport intime, de la sympathie mystérieuse mais certaine de l'homme aux choses. Il y a en elles une sorte d'âme qui parle à notre âme, que le poète seul entend, et nous fait entendre, quoique Socrate prétendit ne pas l'entendre ; car il disait : Les pierres et les arbres ne parlent pas. Au quatrième livre de l'*Iliade* [3], Simoïsios est tué par Ajax, et pour nous intéresser davantage au sort du jeune homme renversé dans la poussière par la lance du terrible héros, le poète ne trouve rien de mieux que de le comparer à un grand et haut peuplier, à l'écorce lisse, qui était né et grandissait dans une immense prairie arrosée par des sources abondantes. Puis un jour le charron est venu et pour en faire le cercle d'une roue, l'a abattu du fer de sa hache : et le voilà maintenant desséché, mort, gisant sur les bords du fleuve dont les eaux avaient nourri son tronc robuste et les rameaux touffus de sa cime. La pitié du poète semble se partager entre le jeune soldat et le jeune arbre, et l'on ne sait bientôt plus, comme lui, lequel est le plus à plaindre.

Par un sentiment exquis et profond de l'art, Homère excelle à mettre en présence les contrastes de la vie et de la réalité. C'est sur le bouclier d'Achille, qui va bientôt être souillé de sang et de chairs meurtries, que le poète a voulu représenter, gravées par l'art divin d'Héphaistos, les scènes les plus calmes et les specta-

[1] *Od.*, IV, 44,
[2] *Od.*, V, 56.
[3] V. 477.

cles les plus magnifiques : et d'abord le ciel, la terre, les astres dans leurs mouvements réguliers et leur ordre admirable que rien ne peut jamais troubler ; puis les scènes de la vie domestique : les fêtes d'un mariage, les cortèges des chanteurs et des danseurs ; ailleurs les travaux paisibles et sereins du labourage, de la moisson, des vendanges, et plus loin les bergers suivis de leurs chiens et conduisant aux pâturages leurs longs troupeaux de bœufs mugissants. Et toute cette gracieuse pastorale, cette pacifique idylle, se déroule, comme pour montrer l'amère ironie des choses, sur une arme, en face du carnage et des boucheries horribles de la guerre. Les épithètes font toutes image, et une image vivante et vraie, associée intimement aux sentiments des personnages. Tantôt le poète relève, dans le spectacle de la mer, les bruits vagues de ses flots infinis ; tantôt la couleur de pourpre que lui donne l'éclatante lumière du ciel d'Ionie[1]. On a relevé comme un défaut les nombreuses répétitions non seulement d'épithètes mais même de membres de phrases et de vers entiers. C'est, à mon sens, une vue courte et un jugement inexact. La répétition a un effet poétique, soit comique soit pittoresque, soit pathétique. C'est elle qui fait le charme du refrain ; le parallélisme du vers français est une répétition rythmique.

Les symétries jouent un grand rôle dans l'architecture ; que sont elles que des répétitions ? Qui ne sait l'emploi qu'en fait la musique où la variété des modulations les ravive sans les supprimer ? Seulement il faut avouer que la traduction rend inévitablement maladroits et faux, entre tous, ces procédés d'expression parce qu'elle ne peut ajouter à la répétition de

[1] *Od.*, XI, 243. πορφύρεον κῦμα... μολυφλοίσβοιο θαλάσσης.

l'idée abstraite, la répétition de l'image, du son, de la mélodie, du rythme.

L'art du style est incomparable dans Homère, et ce qui ajoute à son charme tout puissant c'est, comme le disait Plutarque, le naturel et l'absence d'effort, la facilité et l'aisance du faire [1].

Les héros sont des caractères ; le caractère est une beauté, car il est la force qui crée et maintient au sein des êtres leur unité et leur essence propre et individuelle. Les choses mêmes ont ainsi un caractère. Chez les hommes il est l'unité des deux éléments qui le composent : à savoir, les sentiments et les passions d'une part, et de l'autre la maxime constante de la raison et de la volonté qui leur donne une direction habituelle et sert à qualifier les actions nobles ou basses, grandes ou misérables qui en émanent. L'un de ces éléments que les Grecs appelaient *pathos*, l'élément passionnel, donne à la vie sa variété, son mouvement, son individualité, sa richesse, sa turbulence ; il fonde dans l'art l'expression pathétique qui intéresse, émeut et trouble ; l'autre, qu'ils appelaient *l'éthos*, est la réaction de la volonté contre la violence aveugle de la sensibilité ; c'est la force intelligente et réfléchie qui donne aux mouvements des passions une détermination morale, une règle générale ou une habitude constante : elle fonde la beauté du caractère, qui est esthétiquement parfait lorsque ces deux éléments se balancent et que la beauté contient dans une juste mesure la puissance pathétique de l'expression [2]. *L'éthopée*, suivant le mot technique [3], c'est-à-dire la puissance de créer des caractères, est la marque par excellence du génie poétique.

[1] *Timol.*, 36. τὸ δοκεῖν εὐχερῶς καὶ ῥαδίως ἀπέργασθαι.
[2] τα ἤθη συμφωνεῖ τοῖς πάθεσιν.
[3] ἠθοποιΐα.

Les caractères d'Homère sont aussi nombreux que divers, aussi puissants et énergiques que vivants et naturels. Ce sont eux que nous appelons ses héros. Le mot héros aurait besoin ici d'être déterminé et précisé. Les anciens eux-mêmes n'étaient pas d'accord sur la signification qu'il a dans le poète. Les Scholies nous apprennent que certains critiques, comme Istros, l'appliquaient exclusivement aux rois, aux chefs, aux princes, aux grands qui avaient pris part à la guerre, d'autres et le plus grand nombre l'étendaient à tous les Grecs[1]. Il est certain que les poèmes homériques font de ce terme un emploi très général : ils le donnent au vieux Laërte[2] comme au jeune Télémaque[3], ce qui prouve que l'âge n'entre pour rien dans le sens du mot, non plus que la plénitude de l'activité du personnage, puisque l'un n'est plus, l'autre n'est pas encore en état de rendre à son pays des services militaires ou politiques. Les étrangers à la race grecque, le roi de Sidon, par exemple, c'est-à-dire un phénicien, un sémite, le reçoivent[4]. On le trouve appliqué aux aœdes, à Démodocus chez les Phéaciens[5], aux chefs des bergers et des porchers, aux hérauts et aux serviteurs des rois et des princes[6].

[1] Lehrs, *de Aristarchi stud. Homer.*, p. 101. *Schol. Il.*, B' 110. Ἥρωες Δαναοί· ὅτι πρὸς πάντας ἀποτεινόμενος τὸν λόγον ἥρωας λέγει· ἡ δὲ ἀναφορὰ πρὸς Ἴστρον λέγοντα μόνους τοὺς βασιλεῖς ἥρωας λέγεσθαι. *Id.*, M. 165. ὅτι πάντας κοινῶς καὶ οὐ τοὺς ἡγεμόνας μόνους ἥρωας καλεῖ. *Id.*, O. 230. ἥρωας καλεῖ καὶ οὐ μόνον τοὺς βασιλέας, ὡς Ἴστρος. *Id.*, N. 629. ἡ διπλῆ ὅτι σαφῶς πάντας τοὺς Ἕλληνας ἥρωας καλεῖ· πρὸς Ἴστρον. Conf. Vossius, *Sched. Critic.*, I, p. 242.

[2] *Od.*, I, 189. Λαέρτην ἥρωα.

[3] *Id.*, IV, 21. Τελέμαχός τ' ἥρως.

[4] *Id.*, XV, 117... φαίδιμος ἥρως
Σιδονίων βασιλεύς.

[5] *Id.*, VIII, 483. Ἥρῳ Δημοδόκῳ.

[6] *Id.*, XVIII, 424. Μούλιος ἥρως
Κήρυξ Δουλιχιεύς.

Quoique le mot d'héroïne ne se trouve pas dans Homère [1], je me crois en droit de le donner également aux femmes illustres par la force de leur caractère, leurs vertus, leur noblesse sociale ou morale, même aux plus criminelles, qui furent l'objet de poèmes épiques comme les hommes dont elles étaient les filles et les épouses [2]. En même temps que l'histoire des dieux et les exploits des guerriers, la poésie racontait et célébrait les *vertus* des femmes [3], et par ce mot *vertu* les Grecs entendaient tout ce qui, dans l'ordre moral ou dans l'ordre social, élève un caractère ou un personnage au-dessus de la foule. Phèdre, Clytemnestre et Hélène, sont à ce titre des héroïnes, aussi bien qu'Andromaque, Pénélope et Nausicaa, Nausicaa, la plus poétique, la plus idéale, la plus délicieuse des figures, dans la vaste galerie des femmes d'Homère. L'idée de la moralité ni celle de la valeur guerrière ne constituent exclusi-

[1] A moins d'admettre que le mot ἥρως s'applique à la femme, comme semble l'admettre Maxime de Tyr (*Or.*, XXXII, 4) : ὁ Ἡσίοδος χωρὶς μὲν τῶν ἡρώων ἀπὸ τῶν γυναικῶν ἀρχόμενος καταλέγων τὰ γένη, ὅς τις ἐξ ἧς ἔφυ. Le mot héroïne, ἡρωίς, se rencontre dans Pindare (Pyth., XI, 13), qui le donne aux filles de Cadmus et d'Harmonie : Ino, devenue déesse de la mer sous le nom de Leucothoé; Sémélé, compagne des déesses de l'Olympe; Alcmène, noble mère d'Hercule, et il les réunit toutes trois dans la formule : ἐπίνομον Ἡρωίδων στρατόν. Athénée (I, Segm., XXV, p. 14, d) l'applique à Nausicaa, la seule des héroïnes, μόνην τῶν ἡρωίδων, qu'Homère représente jouant à la paume.

[2] *Od.*, XI, 309. ἡρώων ἀλόχους... ἠδὲ θύγατρας.

[3] Sans doute l'objet de la poésie épique est, comme le définit Homère (*Od.*, I, 338), de chanter ἔργ' ἀνδρῶν τε θεῶντε. Mais le mot ἀνδρῶν ne semble pas exclure les femmes. Le poète ou chanteur laissé par Agamemnon auprès de sa femme pour la maintenir dans la vertu et l'honneur, croyait pouvoir arriver à ce résultat en lui racontant les *vertus* des femmes, ἀρετὰς γυναικῶν διερχόμενος (Athen., I, Segm., 24, p. 13). On sait qu'un poème épique attribué tantôt à un Milésien, tantôt à Karkinus de Naupacte, avait précisément pour sujet et pour titre : ἔπη πεποιημένα ἐς Γυναῖκας (Pausan., II, 3, 7; IV, 2; X, 38, 6), comme les *Grandes Eoées* et les *Catalogues des femmes*, qui appartenaient à l'école d'Hésiode (Suid., 1704, b.)

vement l'héroïsme homérique, quoiqu'en dise Nitzsch[1]. Les caractères de l'héroïsme homérique sont définis par Homère lui-même par la grandeur de la taille, la force et la beauté. Le Cyclope décrivant l'arrivée d'Ulysse qui lui a été prédite, le dépeint ainsi en termes très clairs[2].

Les héros sont très fiers de la noblesse de leur race qu'ils font presque tous remonter indirectement ou directement à quelque Dieu. Ils gardent précieusement et rappellent aux autres avec orgueil leur généalogie divine. Énée s'adressant à Achille lui dit[3] : « Nous savons la race l'un de l'autre ; nous connaissons mutuellement nos parents ; car nous l'avons appris en entendant les chants glorieux qui circulent parmi les hommes. »

Si général que soit l'usage du mot, on ne le voit pourtant caractériser que des personnages qui par leur naissance, leur valeur, leurs vertus, leur dévouement, leur force, leur beauté, par une supériorité quelconque, que n'effacent ni les fautes ni même les crimes, se distinguent du vulgaire. C'est à ce titre que le porcher Eumée et la vieille esclave Euryclée ont le droit de figurer parmi les héroïnes d'Homère. Dans les conditions spéciales où chacun de ces personnages est placé, ils réalisent l'idée la plus haute, la plus vraie et la plus complète de l'homme[4].

Au lieu du mot héros, Homère se sert comme d'un équivalent du mot *divin*. Cette épithète est donnée à

[1] *Anmerk. Z.*, *Odyss.*, t. III, p. 166 : Bei Homer bedeutet Heros den Waffenfaehig mann ».

[2] *Od.*, IX, 513 : « τινὰ φῶτα μέγαν καὶ καλὸν μεγάλην ἐπιειμένον ἀλκήν.

[3] *Il.*, XX, 203. πρόκλυτ'ἀκούοντες ἔπεα θνητῶν ἀνθρώπων.

[4] Le mot ἥρως dérive de la même souche que le skrit *vîrâ-s*, le latin *vir*, le gothique *vais*, = bar(on).

Clytemnestre dans le passage même où elle est signalée comme épouse adultère et meurtrière de son mari [1], à Antée, femme de Prœtus, éprise d'amour pour Bellérophon et s'accusant elle-même d'avoir voulu, comme Phèdre, lui faire violence [2], et la seule explication de cette qualification, c'est l'illustration de leur race, la noblesse de leur origine [3]. Homère semble dire indifféremment les *héros* Grecs, et les *divins* Grecs [4]. Eumée et Philétius sont appelés tous deux *divins* [5]. Ménélas donne cette qualité à Paris qui a enlevé sa femme, et cela dans le passage même où il lui reproche d'avoir violé les lois saintes de l'hospitalité et outragé celui à qui il devait reconnaissance et amitié [6]. Les chevaux d'Hector qu'Andromaque nourrissait de sa main, le cheval d'Adraste, Arion, qui lui avait été donné par Hercule, sont qualifiés de divins parce qu'ils sont de race divine [7]. C'est ce que nous appelons des chevaux de sang, de race. Mais ce n'est plus que par une hardiesse de métaphore qu'on voit appelés *divins* : le vin [8], la danse [9], la maison [10], la tour [11]. De même dans nos poètes :

Le toit s'égaie et rit de mille odeurs *divines*.

[1] *Od.*, III, 265. ὅτα Κλυταιμνήστρη.
[2] *Il.*, VI, 160. ὅτα Ἄντεια.
[3] *Il.*, IX, 528. ὅτον γένος.
[4] *Od.*, III, 116. ὅτοι Ἀχαιοῖ. *Il.*, II, 110. ἥρωες Ἀχαιοί, et même ἀνδρὲς ἥρωες. *Od.*, I, 100. Les *hommes* sont ainsi appelés *divins*.
[5] *Od.*, XXI, 234. ὅτ' Εὔμαιε... Φιλοίτιε ὅτε.
[6] *Il.*, III, 351. ξεινοδόκον κακὰ δέξαι ὅκεν φιλότητα παράσχῃ,

... δός τίσασθαι ὅτον Ἀλέξανδρον.

[7] *Il.*, XXIII, 347. ...Ἀρείονα ὅτον

Ἀδρήστον ταχὺν ἵππον, ὃς ἐκ θεόφιν γένος ἦεν.

[8] *Od.*, II, 341.
[9] *Id.*, VIII, 264.
[10] *Id.*, IV, 43.
[11] *Il.*, XXI, 526.

Le tabac est *divin* et n'a rien qui l'égale.

Ce dernier hémistiche commente et justifie le premier : ce qui n'a, dans son genre, rien qui l'égale, est par là même divin.

L'analyse des caractères héroïques de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* nous permettra de pénétrer non seulement dans la vie militaire et politique des Grecs, mais dans leur vie privée et domestique où se développent les vertus de famille, où naissent les relations intimes des grandes affections humaines : le père, le fils, le mari, la jeune fille, l'épouse, la mère, même l'esclave, cet humble ami, suivant le mot admirable de Sénèque[1].

Dans Hésiode, ces héros d'origine divine deviennent des demi-dieux[2] à qui on rend un culte et on élève des autels et des chapelles[3]. On donne cette épithète aux héroïnes comme aux héros[4]. Homère lui-même appelle demi-dieux les héros de la guerre de Troie[5], mais l'épithète n'a ici qu'une valeur poétique et non mythologique : ce que prouve le substantif[6] *hommes* qu'elle accompagne.

Les héros d'Homère sont des hommes ; l'intervention des dieux, leur faveur comme leur colère ne suppriment pas la beauté de leurs caractères qui a sa source dans la liberté de leur volonté et de leurs actes. L'élément moral de la personne humaine, c'est-à-dire sa dignité et sa grandeur, demeure entier. Jupiter lui-même déclare que c'est une impiété des hommes d'accuser les dieux d'être la cause de leurs malheurs : ce sont leurs propres fautes qui les attirent et justement

[1] Servus, humilis amicus.
[2] *Opp. et Dies.*, 156. ἡμίθεοι.
[3] ἡρῶα.
[4] Plut., *Thes.*, 14.
[5] ἡμιθέων γένος ἀνδρῶν.
[6] ἀνδρές.

sur eux[1]. Et cependant ce n'est pas tout à fait sans raison qu'ils disent que les dieux ôtent parfois la sagesse aux plus sages[2]. Dans Homère nous les voyons tantôt et le plus souvent représenter l'éternelle justice, tantôt céder aux plus mauvaises passions[3], tantôt être les agents du destin, de la fatalité[4] dont les hommes et parfois même les dieux sont impuissants à vaincre la force souveraine[5]. Mais ces contradictions chez le poète sont nées de l'éternel conflit dans lequel la liberté humaine se trouve engagée avec la toute puissance divine et la force souveraine des choses, et dont l'énigme paraît insoluble. Il faut tenir fortement les deux bouts de la chaîne, et Homère la tient. Le héros est libre, mais sa liberté est limitée par une puissance supérieure; ces limites, il ne les connaît pas et il est heureux pour lui qu'il ne puisse pas les connaître. L'intervention des dieux dans les choses de la vie humaine s'explique par la conviction aussi générale alors que profonde de la communauté d'origine : les dieux et les hommes sont unis à la fois par les liens du sang et par l'identité d'essence morale. Elle est elle-même limitée, comme elle limite sans la détruire la responsabilité ; elle permet de n'être pas implacable devant les faiblesses des hommes et de ne pas exalter trop haut leurs vertus, et si cette solution moyenne du problème du libre arbitre n'est pas de nature à satisfaire les légitimes exigences de la philosophie et de la science, la poésie et l'humanité s'en contentent et s'en contenteront toujours.

[1] *Od.*, I, 32. αὐτοὶ σφετέρῃσιν ἀτασθαλίῃσιν ὄλοντο.
[2] *Od.*, XXIII, 11. θεοὶ... οἵτε δύνανται

ἄφρονα ποιῆσαι καὶ ἐπίφρονά περ ἐόντα.

[3] La haine irréconciliable de Poseidon contre Ulysse, qui pourtant se pourrait moralement expliquer.
[4] Μοῖρα.
[5] *Il.*, I, 5. Διὸς δ'ἐτελείετο βουλή.

Que l'épopée homérique plonge par ses racines dans la vie nationale des Grecs, qu'elle se rattache à des mythes et à des légendes populaires qui avaient déjà reçu une forme plus ou moins poétique, qu'elle aït un fondement réel dans un grand évènement historique, l'expédition en Asie des tribus grecques confédérées, cela est possible, vraisemblable même, quoiqu'on n'en puisse fournir aucune preuve de fait. Mais qu'on doive considérer les poèmes d'Homère comme le Livre des héros Grecs [1], en ce sens qu'ils ne seraient que l'embellissement de faits et de personnages historiques, je ne puis l'admettre. Tout porte en eux la marque d'une fiction poétique, si on les considère en eux-mêmes, dans leur individualité si forte, leur unité si marquée, leur variété si profondément humaine, et encore plus si on les considère dans leurs rapports les uns avec les autres. Si on a pu dire qu'Homère avec Hésiode a donné aux Grecs leur religion et leurs dieux, combien a-t-on plus de raison de dire qu'il leur a donné leurs héros. L'idée même du héros est une idée poétique, une fiction. Le monde héroïque est un monde de poésie, créé par la poésie et ne vivant que par elle. C'est précisément parcequ'ils n'ont pas vécu, qu'ils vivent encore et vivront éternellement. La poésie est plus philosophique que l'histoire et les héros qu'elle crée sont immortels.

Les héros d'Homère sont trop nombreux pour que nous puissions les faire entrer tous dans cette étude. La plupart d'ailleurs, comme il convient à la poésie épique, ne sont que des esquisses d'un dessin sans doute ferme et précis, mais ils n'ont ni une figure ni une forme absolument détachées de l'ensemble auquel ils

[1] Heldenbuch.

appartiennent. Ce sont comme des bas-reliefs, des personnages d'une frise qui n'ont toute leur valeur que dans leur groupe. Pour les plus grands d'entr'eux, que l'action met dans une plus pleine lumière, le procédé que nous nous proposons d'employer aura peut-être pour résultat d'accuser plus vigoureusement leur physionomie, et de transformer en statues isolées ou en petits groupes, comme le ferait la tragédie, des personnages que le récit épique ne nous montre développant que successivement leurs caractères qui se fondent dans la mêlée de l'action multiple et dans la collision dramatique des passions contraires. Il y en a qui sont communs aux deux poèmes; mais nous les verrons, malgré la diversité des situations, toujours semblables à eux-mêmes dans leur individualité morale. D'un poème à l'autre les caractères se complètent, s'achèvent, s'éclairent, s'approfondissent, mais gardent leur unité, et maintiennent leur personnalité propre et distincte.

CHAPITRE DEUXIÈME

LES HÉROS EN GÉNÉRAL

Avant d'entrer dans l'exposition des caractères individuels et de présenter nos héros isolément, autant qu'il se peut faire, il ne sera pas inutile de déterminer leur caractère général. Là, comme partout, la naïveté est le grand trait du génie du poète. Nous les voyons toujours fidèles à la nature humaine ; dans toutes les occasions et les circonstances variées et changeantes de la vie[1], ils mangent et boivent, rient et pleurent, comme tous les hommes. Au banquet nuptial où Ménélas célébrait le mariage de ses enfants, après avoir entendu Télémaque gémir sur le sort encore inconnu de son père, le roi de Sparte rappelle qu'il garde à Ulysse une affection et une reconnaissance éternelles ; car c'est à cause de lui qu'il a souffert, avec tant d'autres, de si longues et de si cruelles épreuves. Ces souvenirs, douloureux pour tous les assistants, attendrissent les cœurs et les larmes

[1] Athénée a tout un passage (I, Segm. 15, p. 9). περὶ τοῦ τῶν ἡρώων καθ' Ὅμηρον βίου. Ces détails semblent empruntés au livre de Dioscoridès, disciple d'Isocrate, d'après Suidas (v. Ὅμηρος), et intitulé οἱ παρ' Ὁμήρῳ νόμοι. On le trouve cité par Casaubon (*in Athen. Animadv.*, p. 28). Conf. *De Cultu et victu heroum* ; Lehrs, *de Arist. Stud.*, p. 193-199.

coulent de tous les yeux[1]. Mais le fils de Nestor qui lui-même n'a pu retenir ses pleurs, rappelle aux convives que cette explosion de tristesse et de douleur, hommage légitime aux morts et seul témoignage d'affection que peuvent leur donner les vivants, n'a pas sa place dans une fête et surtout une fête nuptiale. Ménélas l'approuve et dit à ses hôtes : Cessons nos gémissements et séchons nos larmes : il est temps de reprendre notre joyeux festin[2].

Le régime alimentaire des héros est simple, mais abondant : ils se nourrissent presqu'exclusivement de viandes rôties ; on ne voit figurer à leurs repas ni légumes ni fruits, quoiqu'ils en récoltent d'excellents. Ils ne connaissent pas l'usage de se couronner de fleurs ou de feuillages, ni de se parfumer avant de se mettre à table ; ils mangent assis et non couchés[3]. Il faut reconnaître qu'ils apprécient fort la douceur d'un vieux et généreux vin[4]. Lorsque Nausicaa veut indiquer à Ulysse à quels signes il pourra reconnaître son père, le héros Alcinoüs, elle lui dit qu'il le trouvera assis sur son trône et buvant du vin comme un immortel[5]. Mais néanmoins ils sont sobres et savent s'arrêter quand leur soif et leur faim sont apaisées[6]. L'ivresse est

[1] *Od.*, IV, 184.

Κλαῖε μὲν Ἀργείη Ἑλένη...
Κλαῖε δὲ Τελέμαχός τε καὶ Ἀτρεΐδης Μενέλαος
οὐδ' ἄρα Νέστορος υἱὸς ἀδακρύτω ἔχεν ὄσσε.

[2] *Od.*, IV, 212. δόρπου ἐξαῦτις μνησώμεθα.

[3] *Od.*, IX, 7, δαιτύμονες ἥμενοι ἑξείης. Athen., 1. Segm. 31. καθέζονται δ'ἐν τοῖς συνδείπνοις οἱ ἥρωες.

[4] Athen., 1. Segm., 17. ἐν δὲ πίθοι οἴνοιο παλαίου ἡδυπότοιο.

[5] *Od.*, VI, 303.

τῷ γε οἰνοποτάζει ἐφημένος, ἀθάνατος ὥς.

Car les dieux aussi mangent et boivent, boivent le nectar et mangent l'ambroisie.

[6] *Il.*, ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἕντο.

bannie de leurs festins : c'est une honte de s'y abandonner[1]. Aussi il n'y a pas, dans Homère, trace d'un mot indécent, d'un trait de libertinage échappés à la suite d'un repas trop copieux. Les jeunes filles, sans timidité ni hésitation, vont laver les pieds des voyageurs : elles savent qu'elles n'ont à craindre ni propos inconvenants ni gestes lubriques. Mais il est certain que les héros aiment les plaisirs de la table[2] et surtout les repas en commun qui devinrent plus tard une des habitudes les plus chères des Grecs, et entrèrent jusque dans les règlements et la discipline intérieure des écoles de philosophie. Les épithètes qui les caractérisent font voir quel prix ils y attachaient et quelles convenances y présidaient[3]. Tous les convives doivent être traités également. Là surtout l'égalité est la condition de l'amitié. Les repas communs provoquent l'affabilité, l'amabilité, l'instinct, si puissant chez les Grecs, de la sociabilité ; ils ouvrent le cœur, réconfortent l'âme, aiguisent l'esprit, comme ils rendent au corps épuisé de fatigue, la force et la santé ; enfin ils nous font mieux goûter les charmes et la joie de la vie. C'est là surtout que se fait sentir le plaisir moral de l'union des hommes, là qu'ils se reconnaissent le mieux faits les uns pour les autres, utiles, nécessaires les uns aux autres ; là que se manifeste le plus librement et le plus sincèrement la sympathie naturelle, essentielle de l'homme pour l'homme, c'est-à-dire l'humanité même et l'amour. Cela est si vrai que chez tous les anciens à l'idée du repas se joint un sentiment religieux, l'idée du sacrifice. La langue et les habitudes sociales sont pénétrées de ce sentiment qui rehausse et

[1] Aussi c'est une grave insulte qu'Achille jette à Agamemmon quand il l'appelle publiquement ivrogne, οἰνοβαρές (*Il.*, I, 225).
[2] *Il.*, I, 468. οὐδέ τι θυμὸς ἐδεύετο.
[3] δαιτὸς ἐίσης... ἐσθλή — ἐπήρατος — μενοεικής.

purifie le besoin vulgaire et tout physique de se repaître. On ne vide pas sa coupe sans faire une libation aux dieux; tuer un bœuf, c'est leur immoler une victime et leur en offrir les prémices [1]. Presque tous les dieux non seulement assistent aux banquets, mais prennent place à la table des hommes [2] Chez les peuples catholiques, la Cène est un repas commun, dont la communion, dans les dogmes de l'église romaine, est un symbole et une figure en même temps qu'un souvenir. Sans doute l'élément religieux finit par perdre chez les Grecs son importance : il n'en resta plus de traces que dans les usages ou les habitudes du langage et le temps les effaça de plus en plus.

Mais ce qui en Grèce anoblit surtout les repas, comme chez nous la conversation, la bonne humeur et l'esprit, c'est la danse, la musique, cette danse des sons et des mouvements de l'âme qu'ils expriment et excitent, c'est le chant, la poésie, en un mot l'art qui purifie tout ce qu'il touche. La lyre est la compagne nécessaire de tous les banquets et la danse leur ornement habituel [3]. L'état d'âme où mettaient les Grecs la bonne

[1] *Od.*, II, 56.

βοὺς ἱερεύοντες καὶ οἷς καὶ πίονας αἶγας.

[2] *Id.*, III, 334... ἀθανάτοισιν

σπείσαντες...

...θεῶν ἐν δαιτί.

Od., III, 420. θεοῦ ἐς δαῖτα θάλειαν.

[3] Athen., I. Segm. 24. ἐχρῶντο δ'ἐν τοῖς συμποσίοις καὶ κιθαρωδοῖς καὶ ὀρχησταῖς· καὶ παρὰ Μενελάῳ ἐμέλπετο θεῖος ἀοιδός· δύω δὲ κυβιστητῆρες μολπῆς ἐξάρχοντες ἐδίνευον.

Od., XVII, 270... φόρμιγξ

ἠπύει ἣν ἄρα δαιτί θεοὶ ποίησαν ἑταίρην.

Od., I, 151.

μολπή τ'ὀρχηστύς τε· τὰ γὰρ ἀναθήματα δαιτός.

Od., VIII, 99.

φόρμιγγος θ'ἣ δαιτὶ συνήορος ἐστι θαλείῃ.

chère, le bon vin, la société de leurs amis réunis à la même table, le charme de la musique, de la danse, de la poésie qui leur chantait les exploits et les malheurs même purement mythiques et légendaires de leurs pères, de leurs ancêtres ou d'eux-mêmes[1], était une joie sereine et douce que leur langue caractérisait par un mot intraduisible[2]. Cette joie qui met le rire sur tous les visages s'accroît par le nombre; il faut qu'elle soit partagée pour être entière[3]. Pour l'individu isolé, qui voudrait la goûter seul, elle perdrait tout son prix. Ainsi jusque dans les satisfactions du plus vulgaire des besoins, perce le noble et pur sentiment que l'homme est fait pour l'homme et que ses jouissances ne lui sont vraiment délicieuses qu'autant et dans la mesure où elles sont partagées par d'autres. « Je ne connais pas, dit Ulysse, de plaisir plus délicieux que de goûter en nombreuse compagnie la joie d'entendre chanter un poète, au milieu d'amis assis les uns à côté des autres, en face d'une table bien garnie de pain et de viandes, tandis que l'échanson verse dans les coupes le vin tiré de larges et pleines amphores. Ce sont là vraiment *pour l'âme* les plus belles heures de la vie[4]. »

Pourleshéros d'Homère, le poète, qui se confondavec le chanteur, ne remplit pas seulement ce rôle déjà supérieur de donner aux fêtes de la vie leur dignité et leur noblesse en même temps que leur grâce, il remplit

[1] Strab., I, c. 2, p. 29. τῶν ποιητῶν ἀνδραγαθήματα μυθωδῆ διηγουμένων, οἷον Ἡρακλέους ἄθλους ἢ Θήσεως. Pour Strabon, les personnages et les aventures de Thésée et d'Hercule sont donc purement mythiques, c'est-à-dire non historiques.

[2] εὐφροσύνη. *Od.*, XX, 8.

γέλω τε καὶ εὐφροσύνην παρέχουσαι.

Conf. *id.*, XXIII, 52.

[3] *Od.*, IX, 3. κατὰ δῆμον ἅπαντα.

[4] *Od.*, IX, 11.

τοῦτό τι μοι κάλλιστον ἐνὶ φρεσὶν εἴδεται εἶναι.

un rôle plus grave, une fonction sociale plus relevée : il est l'organe de la forme supérieure de la vie, de la vie morale. C'est le poète qui enseigne la vertu et fortifie les âmes à en suivre les préceptes; il est un guide, un instituteur, un directeur de conscience, comme le philosophe de Sénèque[1] et le chapelain du moyen-âge. C'est dans cette intention qu'Agamemnon en partant pour Troie laisse auprès de Clytemnestre un divin chanteur pour la garder, la diriger, la maintenir par ses sages conseils dans la voie de la vertu. En lui mettant sous les yeux les exemples des femmes de bien il la maintint en effet dans la sagesse, la détourna des pensées impures tout en lui donnant un divertissement agréable. Aussi pour réussir à la séduire et à la corrompre, Egysthe dut-il exiler le chanteur dans une île déserte où il trouva la mort[2].

Julien, dans le *Misopogon*, rapporte que Constance Chlore, son aïeul, avait placé à côté de sa mère un esclave d'une éducation supérieure afin qu'il pût faire comprendre et goûter à la jeune fille le sens hautement moral des poèmes d'Homère et d'Hésiode C'était à la fois un précepteur et un directeur de conscience. Tout le monde s'accorde, dit Strabon[3], à considérer la poésie d'Homère comme un enseignement de la sagesse[4].

Les héros grecs aiment la vie, malgré ses douleurs et ses tristesses. Le plus brave d'entr'eux n'hésite pas à proclamer qu'en comparaison de la vie tous les trésors de la terre ne sont rien[5].

[1] Sit aliquis animi tui custos.
[2] *Od.*, III, 264. ἀοιδὸς ἀνὴρ ᾧ πολλ'ἐπίτελλεν
εἴρυσθαι ἄκοιτιν.
Athen., I. Segm. 24, p. 13. φύλακα καὶ παραινετῆρα.
[3] I, 2, p. 39.
[4] τὴν μεν ἐκείνου ποίησιν φιλοσόφημα πάντας νομίζειν.
[5] *Il.*, IX, 401. οὐ γὰρ... ψυχῆς ἀνταξιον, et il répète ce propos même dans les enfers.

On ne dira pas qu'ils sont insensibles à l'honneur et à la gloire, et pourtant dans certaines heures, ils en sentent la vanité. Il vaut mieux labourer péniblement le champ d'un maître et être le serviteur d'un pauvre fermier que d'être le roi de tous les morts[1]. Il est doux de vivre et de voir la lumière du soleil qui réjouit le cœur de l'homme. La vie est douce comme le miel et leur est chère. Ils ont horreur de la mort; car dans la terre les vers mangent le corps de l'homme après que les chiens s'en sont rassassiés; et lorsque les pluies du ciel ont fait tomber ses os en pourriture l'ombre du mort qui s'enfuit dans l'Hadès, y traîne dans les horreurs d'une nuit éternelle sa misérable existence[2].

Mais ils ne connaissent point, ou connaissent peu la mélancolie, surtout la mélancolie des choses[3]. Seul Achille, à cause de la sensibilité de sa nature, extrême en tout, et qui se porte avec une égale violence à tous les contraires, a des accents et des sentiments qui se rapprochent de la tristesse des modernes. Après l'injure qu'il a reçue d'Agamemnon, il s'assied à l'écart, loin de ses compagnons d'armes, et là, seul, au bord de la mer blanchissante d'écume et l'œil vague et perdu vers l'immensité des flots, il pleure[4]. De même Chrysès après le refus d'Agamemnon de lui rendre sa fille, effrayé par ses menaces, s'éloigne et s'en va, triste et silencieux, le long du rivage, écoutant le bruissement monotone des vagues jetées en mille flots sur les brisants et les rochers de la côte[5]. Ulysse lui-même, retenu dans l'île

[1] *Od.*, XI, 490.
[2] *Il.*, XXII; *Od.*, I, 101.
[3] Lacrymæ rerum. Virgile en est atteint.
[4] *Il.*, I, 348. αὐτὰρ Ἀχιλλεὺς
δακρύσας, ἑτάρων ἄφαρ ἕζετο, νοσφὶ λιασθεὶς,
θῖν' ἐφ' ἁλὸς πολιῆς, ὁρόων ἐπὶ οἴνοπα πόντον.
[5] *Il.*, I. 34.

de Calypso, et empêché par elle de revenir dans sa chère Ithaque, s'assied pour pleurer sur le rivage, le cœur brisé, et regarder au loin la mer avec ses profondeurs infinies[1].

C'est en effet surtout le spectacle de la mer qui éveille en eux le sentiment de l'harmonie des choses avec notre âme On sent que c'est un peuple de marins. Ils ont connu et goûté la poésie de la mer, mais ils lui ont fait une part plus petite que les modernes. Ils donnent à toutes choses la mesure, c'est-à-dire la beauté. Leurs douleurs, si vive et si profonde qu'en soit l'explosion, ne prennent pas dans leur expression poétique ce caractère personnel exclusif que les allemands appellent la subjectivité; ils ne se replient pas constamment sur eux-mêmes, et ne rapportent pas toutes les choses à eux. Ils ne se font pas le centre de l'univers : ils ont conscience de n'en être qu'une partie; ils n'ont pas le tourment de l'infini, tourment sublime sans doute, mais troublant et par sa profondeur même périlleux. Ils associent la nature à leurs émotions, mais ils ne croient pas que la nature s'y intéresse. Sincères en tout, ils gardent dans leurs passions une sorte de placidité, du moins de sérénité, et, comme le dit Strabon, ils ne perdent jamais le sens du réel et de la vie pratique[2].

[1] *Od.*, V, 83.

ἀλλ'ὅγε' ἐπ'ἀκτῆς κλαῖε καθήμενος· ἔνθα παρόστε
δάκρυσι καὶ στοναχῇσι καὶ ἄλγεσι θυμὸν ἐρέχθων
πόντον ἐπ'ἀτρύγετον δερκέσκετο δάκρυα λείβων.

Virgile n'a guère fait que traduire Homère dans ces vers admirables :

At maris in sola secretæ Troades acta
Amissum Anchivem flebant, cunctæque profundum
Pontum aspectabant flentes.

[2] Strab., c. 1, p. 2. Homère, non seulement par la beauté su-

Ce sentiment de la mesure, les héros d'Homère l'apportent jusque dans l'amour de la gloire qui est peut-être la plus puissante de leurs passions et certainement la plus noble. Si chère que leur soit la vie, ils n'hésitent pas un seul instant à la sacrifier au devoir, à la patrie, à l'amitié, à l'honneur. L'idée que la postérité gardera et honorera leur souvenir exerce sur leurs esprits une influence toute puissante. La pensée qu'ils vivront après la mort dans la mémoire des générations à venir, que leurs exploits ou leurs infortunes seront chantés par les poètes les console, les réjouit, les fortifie. Ils se sentent exaltés ou retenus dans leurs actes par la considération de ce qu'on dira d'eux, et les femmes comptent dans ces voix de l'opinion publique[1]. La gloire, la renommée, ce mot retentit partout dans leur poète. Quand Hector sent son cœur faiblir à la perspective d'affronter Achille, ce qui relève son âme et fortifie son courage, c'est l'espoir d'être récompensé par le respect de ses concitoyens et de leurs femmes et la crainte d'être déshonoré auprès d'elles comme auprès d'eux[2]. Sans doute les dieux ont fait fondre de cruels maux sur les Grecs et sur les Troyens; mais ils leur ont donné une suprême consolation, une compensation enviable, puisque les uns et les autres seront l'objet éternel des poètes dans toutes les races futures[3]. Le

prême de sa poésie, dépasse tous les anciens et ceux qui l'ont suivi, mais encore par la connaissance et l'expérience de la vie pratique, τῇ κατὰ τὸν βίον ἐμπειρίᾳ τὸν πολιτικόν.

[1] *Od.*, XXI, 323.

αἰσχυνόμενοι φάτιν ἀνδρῶν ἠδὲ γυναικῶν.

[2] *Il.*, XXII, 105. αἰδέομαι Τρῶας καὶ Τρώαδας.

[3] *Od.*, VIII, 578. ἵνα ᾖσι καὶ ἐσσομένοισιν ἀοιδή.

Il., VI, 357.

οἷσιν ἐπὶ Ζεὺς θῆκε μόρον, ὥς καὶ ὀπίσσω
ἀνθρώποισι πέλωμεθ' ἀοίδιμοι ἐσσομένοισιν.

souhait d'Ulysse en prenant congé d'Alcinoüs et pour le remercier de sa libérale et affectueuse hospitalité, c'est qu'il jouisse sur la terre d'une renommée éternelle[1]. Ce que Télémaque trouve surtout d'affligeant dans la destinée de son père, c'est qu'au lieu de mourir en combattant sous les murs de Troie et de laisser à son fils et à lui même une gloire immortelle, il soit tombé on ne sait où, inconnu et sans gloire[2]. Ulysse lui-même, au moment où il croit qu'il va périr au milieu des flots et de la tempête, s'écrie : « O trois et quatre fois heureux ceux qui sont morts sous les murs de Troie ! si j'avais, comme eux, succombé en ces jours de bataille, j'aurais eu de nobles funérailles et tous les Grecs auraient célébré ma gloire[3]. » Qu'est-ce que les muses invitent les poètes à chanter, si ce n'est les glorieux exploits des héros[4], et c'est en les chantant au son de sa lyre qu'Achille console ses tristesses et essaie de calmer son courroux[5].

Mais à cette passion si vive de la vie guerrière et de ses héroïques aventures, il y a chez eux, un pendant et comme un contrepoids. Ulysse, il est vrai, déclare au roi des Phéaciens, son hôte, qu'Arès et Athéné lui ont donné une âme intrépide, sachant regarder la mort en face, l'amour de la lutte, la passion de l'emporter sur tous ses rivaux; que le travail des champs, les occupations de la vie domestique, l'éducation des enfants, la tenue de la maison ne sont pas de son goût, qu'il ne rêve qu'embuscades ou luttes à ciel ouvert ou courses de mer, parce que c'est là que se montrent les vertus vrai-

[1] *Od.*, VII, 331.
[2] *Od.*, I, 239. ἀκλείως, ἄϊστος, ἄπυστος.
[3] *Od.*, V, 306. καί μευ κλέος ἦγον Ἀχαιοι.
[4] *Od.*, VIII, 73.
[5] *Il.*, IX, 189. τῇ ὅγε θυμὸν ἔτερπεν, ἄειδε δ'ἄρα κλέα ἀνδρῶν.

ment héroïques. Mais cette attitude est faite pour éblouir les assistants : car au fond Ulysse est un propriétaire rural très entendu en même temps qu'un corsaire aventureux et un intrépide soldat.

D'un autre côté, si le jeune phéacien Euryale, exprime en présence d'Ulysse un parfait dédain pour tous ceux qui ne sont point habiles aux jeux de la force et de l'adresse[1], du saut, de la balle, de la course à pied ou en char, de la danse, exercices presqu'aussi honorés chez les Grecs que les exploits militaires[2], comme le prouve l'institution des grands jeux gymniques, s'il témoigne son mépris pour les gens de commerce et d'affaires, qui ne s'inquiètent que de leur cargaison et des misérables profits qu'elle peut leur rapporter, il faut remarquer que c'est un tout jeune homme qui parle et chez un peuple tout particulier, qu'il est plein de vanité personnelle et ne sait pas observer la courtoisie due à un hôte, comme il l'avoue plus tard et en exprime le regret. Tous les héros grecs, même Achille, sont des gens pratiques qui ne dédaignent en aucune façon les bénéfices du commerce, de l'agriculture et de l'industrie. La guerre elle-même ne rapporte pas seulement de la gloire, elle rapporte aussi des profits : de précieuses étoffes, des armes magnifiques, des vases d'or et d'argent artistement ciselés, des esclaves, des femmes belles et industrieuses. Homère est un grand idéaliste, mais c'est aussi un grand réaliste[3]. La vertueuse Pénélope, et Ulysse est ravi de sa prévoyance et de son

[1] *Od.*, VIII, 159. δαήμων ἄθλων.

[2] *Od.*, VII, 147. οὐ γὰρ μεῖζον κλέος ἀνέρος.

[3] C'est pour cela qu'il faisait la base de toute éducation. C'est chez lui qu'on apprenait à devenir un honnête homme et à connaitre les hommes et les choses. Xenoph., *Conv.*, III, 5. πεποίηκε σχεδὸν περὶ πάντων τῶν ἀνθρωπίνων. Conf. Plat., *de Leg.*, VII, 810, e ; *Rep.*, X, 606, 2. τὴν Ἑλλάδα πεπαίδευκεν... καὶ πρὸς διοίκησίν τε καὶ παιδείαν.

adresse presqu'autant que de sa fidélité conjugale, Pénélope profite sans scrupule de l'amour qu'elle inspire aux jeunes rois pour en obtenir de riches présents. Bien plus, Héphaistos, un Olympien, ne consent à délier les nœuds du filet invisible où il a emprisonné sa femme et Arès pris en flagrant délit d'adultère, qu'après avoir reçu caution de Poséidon qu'à défaut du coupable, s'il refusait de payer, il acquittera lui-même l'amende et les frais, avec les dommages-intérêts qui lui sont dûs, comme réparation du dommage causé à l'époux outragé[1].

Tout est curieux ici et caractéristique : le principe de la compensation pécuniaire, l'hypothèse qu'un Olympien refusera de payer ce qu'il doit, et les précautions avisées qu'Héphaistos prend contre ce débiteur peu sûr. Ce trait révèle et met en relief la complexité et les contradictions de l'âme des Grecs et on pourrait dire du cœur humain.

La poésie dramatique, on le sait, a emprunté à Homère ses sujets les plus beaux : Eschyle disait lui-même que sa table n'était garnie que des reliefs du festin d'Homère. L'art plastique s'est emparé également de ses héros et en a fait l'objet favori de ses représentations. On aimerait à les contempler reproduits avec la précision et la fermeté des traits caractéristiques et individuels que cet art sait communiquer à ses grandes créations.

Si nous en croyons Philostrate[2], non seulement les attributs extérieurs, les formes du corps, mais la physionomie, les actions, les attitudes, les mouvements, les regards révélaient et exprimaient la personnalité

[1] *Od.*, VIII, 354.
[2] *Heroïca*, II, 7.

morale et le caractère individuel des héros. On reconnaissait Ulysse à l'expression grave et sévère de son visage et à son œil toujours éveillé, Ménélas à son calme, Agamemnon à son grand air de majesté royale et presque divine, Tydée à la hardiesse et la franchise ouverte de sa figure[1].

Mais il faut l'en croire sur parole : nous n'avons, à l'exception d'Hercule, qui n'est pas un héros homérique, nous n'avons conservé aucune statue soit de marbre soit de bronze, ni un seul groupe d'une certaine dimension représentant les héros épiques. Il ne nous reste que des bas reliefs, la plupart appartenant à des sarcophages, des armes ciselées, des gemmes gravées et surtout des peintures de vases où le caractère poétique est nécessairement sacrifié aux exigences du genre et aux formes de l'objet à décorer. Pour l'instruction des jeunes gens et pour illustrer les scènes des poèmes homériques et posthomériques, les Grecs avaient imaginé des tablettes, probablement en stuc, où étaient reproduits en relief avec un texte explicatif les personnages et les évènements de la guerre de Troie tels que les expose Homère. Nous en avons conservé des fragments sous le nom de *Tabula Iliaca*[2]. Ils sont intéressants au point de vue archéologique, mais sans valeur esthétique[3]. Le caractère archaïque des images, leur style

[1] Dans la peinture, Euphranor semble avoir été le premier à représenter les traits particuliers des héros. Plin., *H. Nat.*, XXXV, 40, 25. Euphranor primus videtur expressisse dignitates heroum.

[2] Τρωϊκὸς πίναξ.

[3] On y voit par exemple Ménélas poursuivant Hélène qu'il vient de retrouver et qui, pour éviter la mort dont il la menace, s'enfuit dans le temple d'Aphrodité. L'*Œuvre d'Homère illustrée par l'art des anciens*, par R. Engelmann (Paris, Reinwald, 1891), reproduit à la planche 11, 3, la série la plus complète d'une de ces tables, dont l'original se trouve au musée Capitolin, à Rome (Conf. O. Jahn, *Griech. Bilderchroniken*, Bonn., 1873, 4).

très primitif, l'inexpérience ou l'inhabileté des artistes transforment souvent en une sorte de caricature grotesque les figures les plus héroïques, et pour des jeunes esprits peu au courant de l'histoire de l'art et peu sensibles aux naïves ébauches, ces représentations imparfaites les troubleraient, au lieu de les aider à concevoir et à goûter la beauté des héros.

Les bas-reliefs destinés à être vus de loin ne sont souvent qu'ébauchés, parfois relevés par des couleurs appliquées sur le fond; les vases par leur forme sphérique ou arrondie, qui altère nécessairement la perspective, obligeaient le peintre à un dessin hardi, libre, de fantaisie, où presque rien ne pouvait être conservé de la physionomie morale caractéristique du héros. Aussi on en arrive à ne plus distinguer dans un groupe capital, souvent répété dans l'antiquité et d'ailleurs d'une admirable beauté, le faible et doux Ménélas du terrible Ajax à l'effrayante colère[1].

Ce n'est plus guère que par les actions représentées qu'on les reconnaît; car le costume même, quand il n'est pas accompagné d'attributs particuliers à un personnage, ne les distingue pas.

Tous les héros grecs portent le vêtement grec.

C'était d'abord *la Chiton*, chemise de laine qu'on serrait à mi-corps, quand on voulait se livrer à des travaux ou à des exercices qui demandent une grande liberté de mouvements, ou une grande dépense de force. Commun aux hommes et aux femmes, ce vêtement originairement sans manches ne descendait que jusqu'aux genoux.

Pardessus la chiton, ils portaient *la Chlaina* ou *Pha-*

[1] V. Planche, XIV, n. 77 de l'ouvrage d'Engelmann, cité plus haut.

ros, espèce de manteau de laine épais, lourd, ample, qui servait à l'occasion de couverture de lit. La chlaina était simple ou double, c'est-à-dire repliée sur elle-même et retenue par des agrafes. Le pharos s'en distinguait en ce qu'il était le vêtement des riches et le plus souvent teint en pourpre. Porté par les hommes comme par les femmes, il était chez celles-ci relevé par de larges et riches ceintures[1].

En campagne les héros portaient sur les épaules et le dos des peaux de bêtes soit tannées, soit revêtues de leur fourrure. C'est ainsi que dans l'*Iliade* Ménélas et Paris sont représentés le dos couvert d'une vaste peau de panthère tachetée, Dolon d'une peau de loup, Agamemnon et Diomède d'une grande peau de lion fauve qui leur tombe jusqu'aux pieds[2].

Au lieu du pharos, les héroïnes d'Homère portent par-dessus la chiton, le péplos, ample manteau à plis nombreux et larges, de fin tissu, et si long qu'il formait une traîne. Il était attaché à la poitrine par des broches et des agrafes. Teint le plus ordinairement en pourpre, il était orné de dessins soit tissés, soit brochés[3], représentant toutes sortes de sujets, même des scènes de bataille, comme celui que travaillait Hélène[4]. Comme ornements de toilette elles portaient sur leur chevelure, dont la beauté était célèbre, des bandeaux, des voiles, des couronnes; à leur cou des colliers et des broches, à leurs bras des anneaux et des bracelets, à

[1] βαθύζωνος, καλλίζωνος.

[2] *Il.*, X, 29. παρδαλέη ποικίλη. *Id.*, 331. ῥινὸν πολιοῖο λύκοιο. *Id.*, 23. δαφοινὸν δέρμα λέοντος αἴθωνος μεγάλοιο, ποδηνεκές.

[3] ποικίλματα.

[4] *Il.*, XIX, 125.

δίπλακα πορφυρέην· πολέας δ'ἐνέπασσεν ἀέθλους.

Le mot ἐμπάσσειν est le terme technique pour le travail de la brochure.

leurs oreilles des boucles en perles, le plus souvent à trois pendants[1].

Les figures secondaires ont seules le costume asiatique et phrygien, que revêtent, comme il est naturel, Priam, Hector, Paris surtout dont les formes efféminées s'harmonisent avec la robe ample, flottante et traînante.

Parmi les héroïnes, Hélène et Hécube sont celles qui ont fourni le plus grand nombre de sujets à la plastique antique. Sur le visage d'Hécube, cette épouse et cette mère si malheureuse, on remarquait, dit-on, les sillons profonds creusés par ses larmes, et en même temps la violence des sentiments et des passions d'une âme haute et fière, courroucée contre l'injustice des dieux et révoltée contre les cruautés du sort[2].

La perte des œuvres de la plastique qui représentaient ces personnages et ces scènes avec tant de fidélité d'expression, est irréparable. On ne saurait compenser cette perte avec les fragments conservés, et profiter de ces restes pour illustrer cet ouvrage. Ce n'est pas, à mon sens, un dommage réel. L'illustration d'une œuvre poétique a peut-être plus d'inconvénients que d'avantages. Les arts ont des moyens, des effets et des fins qui leur sont propres, et qui ne sauraient ni s'amalgamer ni s'unir pour produire une impression unique. La beauté d'Hélène, d'Achille, telle que nous la peint Homère sera toujours différente de la représentation figurée qu'en donnera le plus grand artiste, toujours au-dessous de notre imagination, que le poète laisse libre et qu'enchaîne l'œuvre plastique.

Les héros grecs habitaient des palais qu'on peut

[1] *Od.*, XVIII, 297. ἕρματα τρίγληνα μορόεντα.
[2] Ottf. Müller, *Archéolog. de l'Art*, t. II, p. 413.

reconstruire avec une exactitude assez approximative à l'aide des restes découverts dans des fouilles récentes[1] et des descriptions d'Homère des palais d'Ulysse et d'Alcinoüs.

Leur habitation se compose d'une vaste enceinte close de murs, suffisante à loger un personnel de cent à cent cinquante individus. Elle se divise en trois parties essentielles, liées les unes aux autres : la cour d'entrée à ciel ouvert ; — la salle des hommes appelée Andronitis ou Mégaron ; — la salle des femmes appelée Gynæconitis ou Mégaron des femmes.

La cour d'entrée qui donnait sur la rue, chaude, claire, ensoleillée, s'appelait *Aithousa* ou *Aithousa* de l'*Aulé*, nom donné à l'ensemble de la cour et des bâtiments qui l'entouraient. On y accédait par un couloir couvert, un porche, fermé à ses deux extrémités par des portes cochères. Elle était entourée sur ses quatre côtés de corps de bâtiments. Le bâtiment construit sur la rue contenait les remises des voitures et les écuries dont les murs étaient blanchis à la chaux et dont les portes semblent s'être ouvertes à droite et à gauche de la voûte d'entrée. Dans un espace réservé de cette cour se trouvaient les formes de fumier des étables sur lesquelles était couché le vieux chien Argus, le seul être de la maison d'Ulysse qui reconnaisse son maître après vingt ans d'absence, et qui meurt après l'avoir reconnu et caressé.

Les deux corps parallèles qui s'appuyaient perpendiculairement sur la façade contenaient des chambres ouvrant sur une portique ou colonnade qui régnait sur les quatre côtés et où l'on se mettait à l'ombre et au frais pendant les heures et les saisons chaudes. C'est

[1] *Le Palais de Tyrinthe*, Engelm., Pl. 11.

là qu'on dressait le lit des étrangers et des hôtes qui venaient visiter les maîtres. Il semble aussi que c'était là qu'était la chambre des fils adultes de la maison, comme Télémaque, qu'on éloignait ainsi de la salle des femmes. Cette vaste cour dont quelques parties paraissent avoir été ornées de plantes et d'arbustes [1], servait également de lieu d'exercices et de jeux gymnastiques pour les jeunes gens.

Au milieu se trouvait l'autel de Jupiter protecteur du domicile privé et gardien de l'enceinte qui le limite et le constitue. Ainsi le Dieu protecteur de la propriété individuelle est le Dieu suprême, comme si les Grecs avaient voulu marquer que la propriété individuelle est caractéristique de la forme supérieure de la société. Dans une partie de cette enceinte qu'on ne peut déterminer s'élevait un petit édifice isolé, le *Tholos*, où l'on serrait chaque soir les tables à manger, les ustensiles de cuisine, les coupes et les cratères apportés de la salle des hommes

La partie de la cour faisant pendant à la façade sur la rue s'appelait l'*Aithousa* de la maison et la partie de la colonnade qui régnait devant ce corps de logis s'appelait le *Prodomos*, c'est-à-dire le portique placé devant la maison. C'est en effet derrière ce portique que commence la véritable habitation, composée d'une grande salle de réception réservée aux hommes seuls, et où l'on accédait de l'*Aulé* par un couloir situé au milieu de la colonnade. Elle était couverte et six colonnes portaient les solives en long et en travers sur lesquelles s'appuyait la charpente du toit, au milieu duquel on laissait une ouverture pour laisser échapper la fumée du foyer, les vapeurs des torches et les mauvaises odeurs.

[1] χόρτος, hortus.

Au fond de la pièce était le foyer [1], qui servait en même temps d'autel et où l'on brûlait les graisses et où l'on rôtissait les chairs des victimes. Cette salle fumeuse et sombre [2], car on ne connaissait pas l'usage des fenêtres, n'avait de jour que l'ouverture pratiquée au milieu du toit, et l'on devait en plein jour, pour l'éclairer, y allumer des torches et des bois de résine plantés sur des espèces de candélabres.

C'était auprès du foyer que se tenaient le maître et la maîtresse de la maison ; c'était là que l'étranger se présentait pour demander l'hospitalité. Derrière le foyer s'ouvrait un corridor fermé par une porte à double battant, et dont le seuil était de pierre [3] : il conduisait à la salle commune des femmes, qui avait une sorte de premier étage. Les colonnes qui portaient la charpente très élevée servaient d'appui à une galerie qui courait à mi-hauteur tout autour de la salle et à laquelle on accédait par un haut escalier [4], placé dans un angle.

La salle du rez-de-chaussée, dont le sol était de terre battue et durcie, comme dans le Mégaron des hommes, servait d'atelier pour tous les travaux domestiques réservés aux femmes : le tissage, le filage, la broderie des étoffes précieuses. Elles étaient là sous l'œil de la maîtresse et de l'intendante préposée. Les esclaves occupées à broyer le blé dans des moulins à bras remplissaient cette besogne laborieuse, bruyante et salissante, dans un hangar ou grange qu'on place dans la cour d'entrée et faisant pendant au *Tholos*. Il semble que c'est autour ou au fond de la salle commune que se trou-

[1] ἑσχάρη.
[2] σκιόεντα, αἰθαλόεντα.
[3] Ils étaient aussi de bois ou de bronze. Les portes étaient faites avec un grand art, πυκιναί, πυκινῶς ἀραρυῖαι.
[4] κλίμακα ὑψηλήν.

vaient les chambres soigneusement fermées[1] où couchaient les jeunes filles et les servantes de la maison, si toutefois leurs dortoirs sans doute communs pour les esclaves ne se trouvaient pas, comme la chambre de la maîtresse, à la galerie supérieure, à l'Hyperoon, où nous voyons Pénélope broder sa toile à l'aiguille, et où elle repose la nuit en l'absence de son mari.

Les murs de ces salles étaient revêtus de stylobates, de parements, de lambris en bois de chêne, frêne, cèdre, ou d'autres espèces d'essence odoriférante.

Les tons sévères du bois étaient diversifiés et égayés par des ornements métalliques, des plaques de cuivre ou d'or incrustées dans les revêtements. Les chapiteaux des colonnes, le haut des murs étaient décorés de carreaux de marbre rouge, vert, blanc, et formaient des dessins géométriques, surtout des spirales.

Comment ces hauts et vastes espaces couverts étaient-ils éclairés ? C'est ce que nous ignorons, à moins que ce ne fût par de petites ouvertures percées dans les murs[2], des œils-de-bœuf, prenant jour sur un couloir extérieur. Ce couloir appelé *Lauré*[3], partait de la salle des hommes qu'il longeait ainsi que la salle des femmes et courait entre les murs des bâtiments intérieurs et le grand mur d'enceinte. Il permettait d'arriver, sans être obligé de les traverser, dans l'arrière cour, où l'on pouvait d'ailleurs pénétrer en sortant de la salle des femmes, par un large corridor, à droite et à gauche duquel[4] se trouvaient deux grandes pièces, la chambre du trésor[5] et l'arsenal des armes, boucliers, lances, épées, casques, flèches et arcs.

[1] θάλαμοι εὔπηκτοι.
[2] ὀρσοθύραι.
[3] λαυρή.
[4] ῥῶγες μεγάροιο.
[5] Οὐδός, plus tard appelé θησαυρός, mot qu'on ne trouve pas

Au milieu de la cour on place par une conjecture vraisemblable la chambre nuptiale de Pénélope et d'Ulysse, que ce dernier avait construite lui-même et dont la construction spéciale joue un rôle décisif dans la scène de la reconnaissance.

dans Homère. Οὐδός signifie fondement, socle, seuil : de là le lieu même où l'on entre par le seuil. Le λαΐνος οὐδός de Delphes était un trésor que les maçons Minyens avaient construit en blocs de rochers énormes, tirés des carrières de Delphes : Πυθοῖ ἔνι πετρήεσσῃ (*Il.*, IX, 404). C'est là qu'on conservait les lingots d'or, d'argent, de cuivre, les vases et les meubles riches, les bijoux et les armes précieuses, les étoffes brodées ou teintes, de grand prix, et peut être aussi les fruits, les vins, les huiles, les grains.

CHAPITRE TROISIÈME

HÉLÈNE

Personne, je pense, ne s'étonnera de voir les femmes avoir leur place dans cette galerie des figures héroïques d'Homère. Elles tiennent dans la poésie et dans l'art antiques une place aussi grande, plus grande peut-être que dans la vie. Il semble que le génie manifeste sa puissance à un degré supérieur dans la création des caractères de femmes.

Marguerite est une figure plus délicieuse, plus originale, plus forte que Faust. Les Vénus de l'art grec, les Vierges de Raphaël, les femmes de Shakspeare, de Corneille et de Molière l'attestent encore plus visiblement. *L'éternel féminin* a exercé de tout temps sur l'imagination des artistes comme sur celle des foules son charme invincible. Il y a de l'amour dans le sentiment de l'artiste qui crée ces délicieuses images : Pygmalion s'éprend toujours de sa statue ; et il y a de l'amour, si pur et si idéal qu'il soit, dans l'admiration qu'elles excitent en nous. Il est superflu d'en rechercher les causes : elles sont toutes dans la nature humaine qui l'a voulu et le veut ainsi. On peut seulement remarquer que les caractères d'hommes, par suite de leur fonction sociale, ont toujours, malgré leur géné-

ralité qui les rend vrais, quelque chose de plus local, de plus national. La race et le moment leur impriment des traits plus particuliers. Achille et Ulysse sont encore des Grecs. Pénélope, Andromaque, Nausicaa, Hélène sont des femmes. Leur vie est concentrée, comme partout et toujours, autour du foyer et dans la maison. Elles assistent à côté de leur mari aux fêtes joyeuses de l'hospitalité, et y prennent une part réservée et discrète, mais charmante ; elles brochent, elles brodent, elles filent, elles tissent. Leur âme n'a guère qu'un objet, l'amour, l'amour coupable ou glorieux, et les affections de famille : elles ne vivent que pour le père, le mari, l'enfant. L'élément humain, l'élément universel est chez elle plus grand que chez l'homme, et voilà pourquoi les créations de figures poétiques féminines nous intéressent davantage. Les Grecs, chez lesquels la réclusion des femmes était beaucoup moins sévère qu'on ne le dit, et à la vie et aux affaires desquels elles prenaient une part plus grande qu'on ne le croit généralement, leur ont donné dans leurs poèmes et les œuvres de l'art plastique une place proportionnée à leur influence.

C'est ainsi que dans la *Nekuya* d'Homère nous voyons passer sous nos yeux, même avant les héros, un long cortège d'héroïnes grecques, c'est-à-dire de filles ou de femmes de héros [1], et parmi elles un groupe de jeunes filles, mortes vierges, à la fleur de l'âge et dont le pâle visage exprime la douleur sombre que leur a laissée une mort prématurée [2].

[1] C'est la vraie définition des héroïnes homériques. *Od.*, XI, 225... αἱ δὲ γυναῖκες
ἤλυθον...
ὅσσαι ἀριστήων ἄλοχοι ἦσαν ἠδὲ θύγατρες.

[2] Id., XI, 39.
παρθενικαί τ'ἄταλαι, νεοπενθέα θυμὸν ἔχουσαι.

A l'exemple d'Homère, Hésiode, après les Déesses, chante aussi les héroïnes dans trois poèmes qui peut-être n'en faisaient qu'un seul : la *Théogonie*, qui ne fait qu'annoncer le sujet; le *Bouclier d'Hercule*, dont les 56 premiers vers appartenaient au IVe livre du *Catalogue des femmes* et les *Éoées*, ou *Grandes Éoées*, qui constituaient avec ces 56 vers le restant du IVe livre[1].

Enfin à la gloire des femmes du monde héroïque de la poésie était consacré un poème épique attribué tantôt à un Milésien, tantôt à Karkinus[2] de Naupacte et intitulé les *Poèmes de Naupacte*.

Mais dans cette galerie de femmes héroïques, Hélène mérite-t-elle d'avoir la place que je lui donne, c'est-à-dire la première et l'honneur d'ouvrir la marche de cette théorie héroïque? L'antiquité elle-même n'est pas unanime à la glorifier ainsi. Euripide, *Le philosophe du théâtre*, s'écrie que toute la Grèce a en horreur cette fille de Jupiter[3]. Dans Homère même et dans une scène où figure la douce et plaintive Briséis, pleurant la mort du bon Patrocle, Achille s'accuse amèrement d'avoir quitté son vieux père et son jeune fils pour venir combattre sur une terre lointaine, où il devait perdre son ami le plus cher, et cela pour la funeste Hélène[4]. Eumée, au souvenir de son maître qu'il n'a pas revu depuis son départ pour Troie et dont il ignore la destinée, s'écrie : Maudite soit la race d'Hélène qui a brisé les genoux de tant de vail-

[1] Ce catalogue est attribué à Hésiode par Pausanias, IX, 31 36; IV, 2.

[2] Paus., II, 3, 7; X, 38, 6; ἔπεσιν... πεποιημένοις ἐς γυναῖκας; Æl., *H. Var.*, XII, 36; Max. Tyr., *Diss.*, 32, 4. ὁ Ἡσίοδος χωρὶς μὲν τῶν ἡρώων ἀπὸ τῶν γυναικῶν ἀρχόμενος καταλέγων τὰ γένη ὅστις ἐξ ἧς ἔφυ.

[3] *Helen.*, 75-120. C'est un essai de réaction des philosophes contre l'empire souverain et l'adoration de la beauté.

[4] *Il.*, XIX, 325. ῥιγεδανῆς Ἑλένης.

lants hommes[1]. Mais ce sont là les seuls personnages d'Homère qui s'élèvent contre elle, et tous deux sous le coup d'une douleur violente et toute personnelle. Leur cri de haine exprime plutôt leur caractère individuel qu'un vrai jugement sur la valeur morale de l'héroïne. Quant au poète lui-même, il ne l'accuse ni ne l'excuse : il la peint dans toute sa nature avec une admirable fidélité. Ce sont les personnages du poème et les légendes qui se formèrent autour de son nom qui nous font connaître avec précision ce que la Grèce entière, célèbre par la beauté de ses femmes, pensait de cette femme en qui elle adorait la divinité de la beauté[2]. Un de ses plus austères philosophes, Plotin, n'hésitait pas à dire : Un Dieu ne serait pas Dieu, s'il n'était beau.

Hélène est le type vivant et parfait de la beauté, et Aristote, le grave et profond moraliste, mais en même temps le fidèle et perspicace observateur des mœurs et des idées de sa race, ne craint pas de dire que la beauté a, comme par un privilège de la nature, le droit de posséder tous les biens de ce monde[3]. Stésichore, avant Euripide, voulut réagir contre la confusion qui s'établissait dans l'esprit des Grecs entre la vertu et la beauté, et à laquelle il n'a jamais renoncé : c'est même le trait caractéristique de leur religion et de leur art. Il avait flétri Hélène en la représentant comme la cause des longues horreurs de la guerre de Troie. Mais ce blasphème contre la beauté[4] fut puni par les Dieux : frappé de cécité, il ne put recouvrer la vue et expier son sacrilège qu'en chantant la palinodie, c'est-à-dire en

[1] *Od.*, XIV, 68.
[2] Dion Chrysost., *Or.*, XI. θεὸς ἐνομίσθη.
[3] Chaignet, *La Rhétorique*, p. 208.
[4] Isocr., *Enc. Helen.*, 28. ἐβλασφήμησε.

imaginant que ce n'était pas Hélène elle-même, mais son fantôme que Paris déçu avait ravi [1]. Dans Euripide lui-même, les Dioscures annoncent à leur sœur qu'elle sera appelée une Déesse et partagera avec ses frères les libations et les offrandes des mortels [2]. Elle avait en effet comme eux à Thérapnæ un temple, un autel et des statues.

Pour les Grecs la beauté et la grâce sont des dons vraiment divins, une marque et en même temps un effet de la faveur et de la protection des dieux. C'est la beauté d'Hélène qui, dans l'*Iliade*, illumine l'horrible poésie de la guerre. Elle n'est pas seulement l'idéal réalisé de la beauté féminine : elle possède la puissance de la communiquer. Par elle la fille d'un roi de Lacédémone voit se changer en beauté une laideur qui la défigurait dès son enfance [3]. Isocrate, dans une pièce, qui n'est pas d'ailleurs de ses plus belles, loue Gorgias d'avoir célébré cette femme qui l'emporte sur toutes les autres par la noblesse de son origine, sa renommée et sa beauté, et vante lui-même sa vertu et sa sagesse [4]. Elle ne s'est pas volontairement enfuie; elle a été violemment enlevée et l'injure qui lui a été faite a été ressentie comme un outrage fait à la Grèce entière, comme si la patrie elle-même avait été violée en sa personne [5]. Grecs et Troyens ne trouvent pas trop cher le prix que peut coûter sa possession, et elle a coûté dix années de guerres atroces et pour les Troyens la

[1] Sch. Eur., *Or.*, 239; Fragm. 9 et 10 de l'Ἰλίου πέρσις d'Arctinus; Eurip., *Troad.*, § 82. Lycophron, ap. Steph. Byz., v. Αἰγύς. C'est la donnée que suivit Polygnote dans ses tableaux du Lesché de Delphes. Pausan., X, 25, 2. Hérodote (II, 120) raconte une autre légende qu'il dit tenir des prêtres égyptiens.

[2] *Helen.*, V, 1667. θεὸς κεκλήσει.

[3] Herod., VI, 61.

[4] *Encom. Hel.*, 7 et 18. τοιαύτης ἀρετῆς καὶ σωφροσύνης.

[5] *Id.*, 23.

ruine complète de leur patrie. C'est que la beauté est de tout ce qui existe au monde ce qu'il y a de plus puissant, de plus adorable, de plus respectable, de plus divin, plus que le courage, plus que la science, plus que la justice elle-même [1].

Tout et tous cèdent à son charme victorieux, le plus grand des dieux lui-même. Quelques-uns des Homérides racontaient qu'Hélène était apparue la nuit à Homère et lui avait ordonné de chanter les grandes choses accomplies par les héros sous les murs de Troie, voulant dire par là que la beauté de ces poèmes était due sans doute au génie du poète, mais au génie inspiré par Hélène, vivante et parfaite image de la beauté même.

Hélène, au fond, remplit le poème de l'*Iliade* : elle est la cause de la guerre et sera le prix de la victoire, et elle vaut le prix qu'elle aura coûté. C'est plus tard, sous l'influence des idées platoniciennes et stoïciennes, que l'*Iliade* est considérée comme un cri de malédiction contre Hélène et comme le tableau de l'hécatombe [2] sanglante, immolée aux pieds de cette beauté fatale.

Quelques poètes antérieurs aux philosophes, traitant comme un thème moral la maxime que la beauté est un don funeste, que du moins elle est une tentation et un pouvoir de séduction au mal, avaient fait naître Hélène de Jupiter qui l'avait engendrée par violence de Némésis, représentant la Justice vengeresse, afin qu'elle fût la cause d'une guerre exterminatrice destinée à punir les hommes de leur orgueil et à arrêter l'accroissement démesuré de

[1] *Enc. Hel.*, 25.

[2] Horat., *Ep.*, XVII, 42. Infamis Helenæ Castor offensus vicem. Horace ne dit pas qu'Hélène fut infâme, mais que Castor est irrité à cause du déshonneur que Stésichore avait voulu infliger à sa sœur. Virg., *Æn.*, VI, 511. Scelus exitiale Lacænæ.

leur nombre [1]. Mais ces voix discordantes n'eurent jamais aucune prise sérieuse sur l'esprit grec qui continua à considérer la beauté comme un don divin et à l'adorer dans Hélène, la merveille de l'humanité [2] et en qui rayonne toute sa splendeur, comme l'indique son nom [3].

Hélène est pour Homère la fille de Jupiter [4] et de Léda : ce qui ne l'empêche pas d'appeler Tyndare son père [5]. La première fois que le poète nous la présente, c'est à l'occasion d'un projet d'arrangement entre les Grecs et les Troyens, pour mettre fin à la guerre dont la cause a été le rapt d'Hélène et l'enlèvement de ses trésors [6] par Paris, le fils de Priam, roi d'Ilion. L'injure a été ressentie par toute la Grèce qui a juré de la venger, de faire payer aux coupables les larmes et les soupirs qu'elle a versés [7], de la reprendre elle-même et de la rendre à son mari avec toutes les richesses enlevées

[1] C'était le sujet du poème intitulé τὰ Κύπρια, dont l'auteur est soit Hégésias, soit Stasimus, soit un Cyprien inconnu. Athen., *Deipn.*, VIII, 334, c. ; XV, 682. Pausan., I, 37, 7 et 8.

[2] Θαῦμα βρότοισιν. *Poèmes Cypriens*, dans Athen., VIII, 334, c.

[3] G. Curtius le rattache à σέλας, splendeur de lumière, et à Σελήνη, la lune. Hésychius lui donne pour synonyme λάμπας.

[4] *Il.*, III, 426. κούρη Διός.

[5] *Il.*, III, 139.

[6] *Il.*, III, 70 et 91. ἀμφ'Ἑλένῃ καὶ κτήμασι πᾶσι.

[7] *Il.*, II, 356 et 590.

τίσασθαι δ'Ἑλένης ὁρμήματα στοναχάς τε.

Sur ce vers, Heyne dit : Dura et ambigua versus sententia. Aut enim ipsius Helenæ sunt ὁρμήματα et στοναχαί aut aliorum propter illam. P. Butmann (*Lexilog.*, t. II, p. 5) trouve la preuve qu'Hélène a suivi volontairement Paris dans les vers suivants :

Od., IV, 261. ὅτε μ'ἤγαγε κεῖσε.
Il., III, 173. ὅππότε δεῦρο
ὕιεῖ σῷ ἑπόμην.

La preuve ne me paraît pas décisive. Sans doute, Hélène s'accuse de n'avoir pas opposé au ravisseur une résistance désespérée, même la mort. Mais ces remords, sans la justifier, atténuent sa faute. D'ailleurs on n'est pas fixé sur le sens d'ὁρμήματα, qui ne se trouve que dans Homère et deux fois seulement dans

par le ravisseur, et rendant outrage pour outrage de faire entrer dans la couche de chacun des Grecs qui ont pris part à l'expédition la femme d'un de ces Troyens qui l'ont rendue nécessaire. Mais la lassitude de neuf années de batailles aussi infructueuses que sanglantes ont apaisé les ressentiments des uns et affaibli l'énergie de résistance des autres. Le cœur un moment réchauffé et relevé par les reproches d'Hector, indigné de la lâcheté de son frère, Paris a proposé et Ménélas, au nom des Grecs, a accepté qu'un combat singulier entr'eux vidât la querelle. Le sort des armes décidera et celui des deux qui sera vainqueur possèdera la femme et les trésors ravis. Les deux choses sont constamment liées. Dans l'esprit des héros, le sens pratique ne perd jamais ses droits et les deux satisfactions sont réclamées avec la même énergie.

La nouvelle s'est vite répandue et la perspective d'une paix prochaine cause les mêmes sentiments de joie dans le camp des Grecs et dans la ville assiégée. Les soldats des deux armées détèlent les chevaux de leurs chars et enfonçant en terre leurs longues lances s'alignent en rangs pressés et silencieux dans la plaine et appuyés sur leurs hauts boucliers se préparent, le cœur plein d'inquiétude et d'espoir, à suivre les vicissitudes du combat.

Une fille de Priam, Laodicée, ou plutôt sous sa figure, la messagère des dieux vient informer Hélène de ce grave évènement. Elle la trouve dans le Mégaron des femmes, travaillant à un grand manteau de pourpre où

deux vers identiques. Il peut sans doute signifier tout mouvement vif de l'âme, par suite les angoisses, les émotions douloureuses, les amers repentirs de la femme coupable, mais le sens des petites *Scholies*, μᾶλλον δὲ ἁρπαγήν, me paraît encore plus naturel.

son aiguille dessinait et brodait les combats déjà livrés pour elle. Ce détail est vraiment curieux. Loin d'écarter de ses yeux et de son esprit les scènes d'horreur et d'héroïsme, où elle joue un si grand rôle, elle ne craint pas d'en fixer le douloureux souvenir.

Il y a là l'expression discrète mais claire de l'orgueil de la femme pour qui deux nations, on pourrait dire deux mondes se sont précipités l'un sur l'autre. Il faut remarquer en même temps que les évènements militaires, les préoccupations du sort qui l'attend ne lui font pas oublier les devoirs et les soins domestiques. Comme toutes les femmes grecques, Hélène est laborieuse. Ici, dans le palais de Priam, comme plus tard dans celui de Ménélas, nous la voyons filer, tisser, broder, travailler. Elle ne s'abandonne pas dans l'orgueil de sa beauté, aux délices de l'oisiveté et de la mollesse; elle aime le travail et un des scholiastes d'Homère en faisant remarquer ce trait de son caractère, qui est une vertu, observe justement que c'est un éloge que le poète lui rend partout[1].

Chose singulière et plus caractéristique : à la nouvelle qui lui est apportée, la pensée d'un rapprochement possible avec son mari ne lui cause ni agitation ni effroi; elle ne se demande pas quel accueil il lui fera. L'idée qu'il pourra la repousser comme indigne ne lui vient pas un instant à l'esprit et ne peut pas lui venir, puisque la guerre n'a pour objet que de la reprendre à Paris et de la rendre à Ménélas[2]. Bien au contraire l'impres-

[1] *Sch.*, v. 145. *Od*, IV. ὁ ποιητὴς ὑπεραπολογεῖται Ἑλένης ἀεί. Athen., *Deipn.*, V, 191, c. αὕτη δὲ ἡ φιλεργία τὴν σωφροσύνην αὐτῆς καταμηνύει· οὐ χλιδῶσα γὰρ οὐδὲ θρυπτομένη διὰ τὸ κάλλος εἰσάγεται.

[2] L'*Iliade* ne nous fait pas assister au rapprochement des deux époux, et l'*Odyssée* nous le présente comme accompli depuis longtemps. Arctinus, dans l'Ἰλίου πέρσις, montrait Ménélas courant à la maison de Déiphobe qui avait reçu Hélène pour femme

sion qu'elle éprouve est sans doute triste, mais au fond douce[1]. Son âme s'ouvre au désir et à l'espérance de retrouver son premier époux, sa ville natale, son père et sa mère. Émue sans être troublée, les yeux pleins de larmes à ces touchants souvenirs, elle s'enveloppe à la hâte d'un long voile blanc, et suivie de deux femmes, car les femmes de son rang ne sortent jamais seules, elle arrive à la porte Scée, c'est-à-dire à la porte gauche de la ville.

Le roi Priam l'avait précédée, et entouré des chefs que l'âge a forcés de renoncer aux travaux de la guerre, assis derrière le parapet du rempart et de la tour qui flanquait la porte, il regardait le spectacle imposant et solennel qui se déroulait à leurs pieds dans la plaine. Ils devisaient entre eux longuement, semblables à des cigales, lorsqu'ils aperçoivent Hélène gravissant les marches de la tour. A sa vue un murmure d'admiration s'échappe de leurs bouches; ils s'écrient : Ah! certes, il ne faut pas s'étonner que Grecs et Troyens aient consenti à souffrir les maux d'une si longue guerre pour une femme pareille. Sa beauté est vraiment égale à celle des immortelles. Et cependant plaise aux dieux que son départ nous rende la paix et la prospérité.

C'est ainsi par l'impression causée à des vieillards, dont les fils et les frères ont été ou peuvent devenir les victimes de la guerre, qu'Homère nous fait comprendre

après la mort de Paris, et, après l'avoir tué, conduisant à son vaisseau sa femme qu'il accueille avec tendresse. (Welcker, *Ep. Cycl.*, t. II, p. 181). Leschès (Fragm. 16 de la petite *Iliade*) variait la scène. Après avoir tué Déiphobe, Ménélas s'élance, l'épée nue, dans l'intérieur de son palais, à la recherche d'Hélène qu'il veut immoler; mais à la vue de son sein que sa robe, entr'ouverte dans le désordre de la fuite, laisse découvert, il laisse tomber son arme, prête à frapper.

[1] *Il.*, III, 140. γλυκὺν ἵμερον

ἀνδρός τε προτέροιο καὶ ἄστεος ἠδὲ τοκήων.

la beauté d'Hélène[1]. Nulle part il ne la décrit : il se borne à indiquer en deux mots la richesse de sa chevelure et l'éclat de son teint[2]. Que nous sommes loin du procédé de description à outrance, pratiqué par la littérature moderne aussi bien dans l'ordre des choses de la nature que dans l'ordre des faits de l'âme.

L'élément moral du caractère est dessiné avec non moins de discrétion et de sobriété. Hélène est une âme faible, une femme qui dans la jeunesse florissante n'a pas su résister aux séductions d'un hôte perfide, mais qui, sous les dures leçons de la vie, se reprend aux souvenirs du passé, et entrevoit, avec un désir tendre, l'espoir de retrouver le bonheur perdu. Car elle sait aimer; son affection pour ses parents, pour sa fille, pour sa patrie, pour son mari, est aussi sincère que naïve dans son expression. Sans doute elle ne pousse pas des cris déchirants de remords et de repentir désespérés. Les héros et les héroïnes d'Homère gardent tous une sorte de placidité et de calme[3], qui ne diminue pas la vérité des sentiments ni la force des passions, mais qui, en maintenant l'expression dans certaines limites, produit une impression non moins profonde quoiqu'en restant poétique, parce qu'elle s'arrête au moment où l'émotion trop violente dépasserait le but de l'art, qui est toujours de plaire. Ce ne sont pas des névrosés chez lesquels je soupçonne toujours quelqu'artifice et quelque mensonge. Sauf Andromaque, aucune des femmes d'Homère, dans quelque situation tragique qu'elle soit

[1] Aristote (*Ethic. Nic.*, II, 9, 6), compare le charme qu'exerce la beauté d'Hélène au charme que le plaisir exerce sur tous les hommes et dont ils doivent, s'ils veulent s'exempter de bien des fautes, surveiller et retenir l'influence dans de justes bornes.

[2] *Il.*, IX, 339. Ἑλένης ἠϋκόμοιο. *Od.*, XV, 23. Ἑλένη καλλιπάρηος.

[3] Le calme est une beauté, dit Pythagore.

jetée, ne se trouve mal et s'évanouit. Elles ne connaissent pas les crises de nerfs Hélène est sincère avec les autres et sincère avec elle-même; elle a le grand caractère de l'art antique : le naïf. C'est une âme noble : elle est fille de Jupiter; elle a le sentiment des devoirs d'un soldat et d'un chef, et nous verrons bientôt le dégoût et le mépris que lui inspire la lâcheté de Paris, à qui le sort et peut être sa propre faute l'ont livrée.

Priam en la voyant monter au rempart l'appelle auprès de lui : « Viens t'asseoir près de moi, ma fille. Viens voir d'ici ton premier mari, tes parents, tes amis. Ce n'est pas toi que j'accuse : les dieux seuls sont les auteurs des maux que nous avons soufferts. » La scène est étrange et l'on a quelque peine à entrer dans les sentiments si paternels du vieux roi; il faut, pour se les expliquer, se représenter un état social où la femme n'a pas encore acquis toute la valeur d'une personnalité morale. Hélène semble cependant, plus que son beau-père, avoir conscience de la délicatesse et de la difficulté de sa situation : comme il la prie de lui désigner l'un des chefs de l'armée grecque qui se distingue par sa beauté, la hauteur de la taille et la noblesse de la prestance, elle lui répond : Je ne veux pas te refuser, mon père; car je te vénère et te respecte; mais combien la mort, malgré son horreur, m'eût été douce, plutôt que de suivre ici ton fils, et d'abandonner ma maison, mes amis, ma sœur, et ma fille aujourd'hui si loin de moi[1]. Mais les choses ne se sont pas ainsi passées et c'est pour cela que tu me vois fondre en larmes.

Le combat singulier a lieu; Hélène par pudeur, le vieux père par tendresse n'osent en supporter le spec-

[1] *Il.*, III, 173. Nous l'entendons exprimer souvent ce sentiment : il est donc profond chez elle autant que sincère, et les formes mêmes n'en changent pour ainsi dire pas.

tacle. Dès les premiers engagements, Paris se voyant vaincu et sur le point d'être immolé par son adversaire, s'enfuit du champ de bataille et va se cacher au fond de son palais ; il change de vêtements, se fait parfumer et parer comme s'il allait prendre part à un chœur de danse ou plutôt comme s'il se reposait après y avoir pris part. Puis il envoie une femme du palais dire à Hélène : viens et suis-moi. Paris t'invite à rentrer dans ta maison. Ici se passe une scène qu'il est bien difficile à nous modernes de concevoir, encore moins de supporter, non pas qu'elle soit contraire à la nature humaine, mais précisément parce qu'elle lui est trop conforme, en la représentant dans un de ses plus bas instincts.

L'antiquité même ne l'aurait pas excusée, si l'intervention divine, ici plus efficace que partout, ne diminuait sans la détruire la responsabilité morale des personnages. C'est d'ailleurs un trait du caractère de Paris plutôt que de celui d'Hélène, qui s'y révèle sous son moins noble aspect. Le lâche qui s'est dérobé par la fuite à la mort et à la juste vengeance de l'époux qu'il a outragé, sans se soucier ni de son propre déshonneur ni de la honte qu'il inflige à sa patrie, n'a plus, après avoir sauvé sa vie, que des pensées de volupté. A l'appel de son maître, et ce maître est un prince d'Orient, pour qui la femme n'est qu'un instrument docile de ses plaisirs, à cet ordre, car c'en est un, la dignité de la femme grecque se révolte, et se révolte contre la déesse Aphrodité, dont elle sent ici la main puissante, et qu'elle invite d'un ton railleur et irrité à aller prendre sa place auprès de ce beau jeune homme et à devenir son épouse ou sa servante : « Mais moi ! non, je n'irai pas ; ce serait ignoble à moi de rentrer dans le lit de ce lâche ». Et cependant elle obéit et arrivée devant lui,

sans daigner le regarder en face : Voilà, dit-elle, comment tu es revenu du combat! Pourquoi n'es-tu pas tombé sous les coups du vaillant héros qui était mon époux. Je ne te conseille pas d'affronter une seconde fois sa juste colère : tu n'échapperas pas au fer de sa lance ». Et lui : « Ne m'accable pas de ton mépris. Les dieux ont été aujourd'hui pour Ménélas, ils me seront un autre jour favorables. Viens! viens! je ne t'ai jamais trouvée si belle, jamais je n'ai éprouvé pour toi de si ardents désirs. Viens et oublions tout dans les ivresses de l'amour », et le sultan l'entraîne triomphant.

Quelle scène étrange et quel réalisme dans la scène! La bête humaine y triomphe de l'ange.

Quelle idée donne-t elle du caractère d'Hélène ? Qui pourrait soutenir qu'elle ne l'abaisse pas? C'est la fragilité de la femme et de la femme trop belle qui est peinte ici dans une vérité de couleur trop crue, mais qui n'a rien d'exagéré. Le mot héroïne ne signifie pas toujours, nous l'avons vu, la supériorité morale, mais simplement la noblesse de la race[1] et la noblesse des sentiments naturels que la faute ne détruit pas, à condition que ne soit pas détruite la conscience et le repentir de l'avoir commise. Et d'ailleurs la faute n'est-elle pas celle de la situation faite à une captive, plutôt que la faute de la personne même. Maîtresse de ses sentiments, et on ne peut nier qu'elle les exprime hautement, Hélène ne l'est pas de sa personne : elle appartient à un maître; elle lui cède avec horreur, mais comment pourrait elle lui résister ? dans sa condition sociale et personnelle, elle n'en a même pas la pensée. La situation de la femme dans l'antiquité grec-

[1] *Il.*, VI, 292. Ἑλένην... εὐπατέρειαν.

que et de la femme devenue captive quoique épouse d'un roi d'Orient, la réduit toujours à un rôle inférieur et passif. Elle n'agit pas et ne peut pas agir. Elle n'a pas pour cela une liberté suffisante. Contrairement à tous les vrais caractères, ce n'est pas dans et par l'action que se peut manifester sa nature morale, mais seulement par ses sentiments, ses désirs, ses passions, ses regrets qui ne trouvent guère que dans ses paroles une expression, toujours faible en comparaison des actes, et dont l'accent profond, ému, vivant, révèle seul la sincérité et la force. C'est là seulement que nous pourrons ramasser les traits qui complètent le caractère de l'héroïne.

La fuite de Paris et la trahison de Pandaros ont amené la rupture des négociations et les hostilités ont recommencé. Hector voyant fléchir ses troupes rentre, sur les conseils de son frère, Hélénus, un prophète, dans la ville assiégée pour prier sa mère d'aller avec toutes les Troyennes, implorer la pitié d'Athéné, et pour chercher à ramener Paris sur le champ de bataille qu'il a si honteusement abandonné.

Tandis que sa vieille mère, Hécube, obéissant à ses désirs, va choisir, pour l'offrir à la déesse courroucée, le manteau, le péplos le plus riche et le plus orné de dessins que Paris avait rapporté de Sidon, célèbre par ses manufactures et ses teintureries, le chœur des femmes lui adresse cette prière : Vénérable Athéné, éloigne de nos murs la lance terrible de Diomède ! fais qu'il tombe avant de franchir la porte Scée ! Prends pitié de notre ville, de ses femmes, de ses enfants. Le vaillant héros se rend en toute hâte au palais de son frère, dont il ne peut s'empêcher de souhaiter la mort pour mettre fin aux misères de la patrie. Il le trouve dans la riche demeure que les plus habiles

architectes lui avaient construite au haut de la citadelle. Hector tenait encore à la main sa lance longue de onze coudées, dont la pointe étincelante de bronze[1] était rattachée au bois par un cercle d'or. Il trouve Paris, polissant ses armes, son bouclier, sa cuirasse, et armant son grand arc. Hélène, entourée de ses femmes dont elle surveille et dirige les travaux, était auprès de lui : « Misérable lâche! lui dit-il, c'est pour toi, pour toi seul qu'a lieu cette horrible guerre! et toi seul n'y prendras point part! Viens avec nous sauver, s'il en est temps encore, la ville que l'incendie va peut-être bientôt dévorer ». Aux reproches indignés de son frère, Paris répond qu'il sait les avoir mérités; mais déjà sa femme a réveillé son courage; il a entendu ses nobles paroles et va retourner au combat où il espère la victoire : car le sort des armes est changeant. Pars! je vais revêtir mon armure; je te suis et te rejoindrai bientôt.

Hélène prend alors la parole : Mon frère, toi qui pour une femme malheureuse et coupable[2], supportes tout l'effort de ces terribles batailles, entre et repose-toi ici un instant! Quant à lui — elle ne daigne pas le nommer par son nom — quant à lui, il ne retrouvera jamais, il n'a jamais eu ni force ni courage, mais il ne tardera pas à goûter les fruits de sa lâcheté. Plût aux dieux que je fusse morte le jour où ma mère m'a mise au monde; mais puisqu'ils ont voulu me laisser vivre, puisqu'ils avaient décidé que ce qui est arrivé arrivât[3], pour-

[1] Le fer est presque encore inconnu, au moins très rare.

[2] VI, 344. Elle s'appelle elle-même κυνὸς κακομηχάνου ὀκρυοέσσης, qui fait frissonner d'horreur.

[3] *Il.*, VI, 353. πάρος τάδε ἔργα γένεσθαι. On ne doit pas négliger la réserve discrète et la délicatesse de l'expression : ce qui s'est passé, elle peut bien y faire allusion; mais le dire ouvertement, elle s'y refuse.

quoi ne m'ont-ils pas du moins permis d'être la compagne d'un homme plus brave et plus soucieux de sa réputation et de son honneur.

Tous ces sentiments sont exprimés avec une rare délicatesse et une profonde connaissance de la nature humaine. Hélène rejette sur la fatalité, qui gouverne le monde moral lui-même, une part de la responsabilité de sa faute, qu'elle hésite à exprimer clairement! Et en même temps elle témoigne sa reconnaissance à ce héros, type vivant et le plus noble de la loyauté, du patriotisme, de l'honneur, de toutes les vertus, et il lui semble qu'il fait rayonner autour de lui cette pureté de son âme et qu'il purifiera par sa présence la maison où il entre et veut bien s'arrêter. Non! Hélène, lui répond-il! ne me retiens pas : je suis touché des témoignages de ta tendre affection; mais d'autres soins, d'autres devoirs m'appellent et ne me permettent pas de céder à ta prière.

Le ton affectueux d'Hector, le plus pur héros de l'*Iliade*, parlant à sa belle-sœur, comme l'accent paternel de Priam parlant à sa belle-fille, montrent déjà que la situation d'Hélène, pour nos habitudes si délicate et difficile, ne porte pas atteinte, chez les personnages les plus autorisés à être sévères, au respect et à l'estime des siens. Hélène est de la part des membres de la famille royale toujours honorée, et dans toutes les circonstances domestiques et politiques qui le permettent, elle prend sa place et son rang, que personne ne lui conteste. Nous allons en avoir la preuve.

Les évènements se sont précipités; les destinées s'accomplissent. Hector a succombé sous les coups d'Achille. Priam a pu, nous verrons dans quelle tragique entrevue, obtenir de l'impitoyable vainqueur, le corps mutilé de son héroïque enfant; il l'a ramené dans la

ville sur son char, et l'on va célébrer ses funérailles.

Arrivé dans la maison mortuaire, il est déposé sur le lit funèbre, et les chanteurs entonnent les lamentations solennelles, les thrènes lugubres auxquels répondent les cris déchirants des chœurs de femmes[1].

Andromaque d'abord, épouse du héros, Hécube sa mère, viennent verser sur ses restes inanimés leurs larmes avec leurs prières. Leur place et leur rôle sont nécessaires ici : mais ce n'est pas un faible témoignage de la sympathie affectueuse et respectueuse qu'Hélène avait su inspirer que de la voir à côté d'elles, à côté de ces deux femmes qui pouvaient si justement la rendre responsable de la mort, l'une de son époux, l'autre de son fils, prendre part officiellement et publiquement aux honneurs rendus à sa mémoire. Hector, dit-elle, toi que de tous les frères de celui qui m'a amenée ici, — que ne suis-je morte avant d'y venir, — toi que j'ai le plus aimé, adieu ! Voici vingt ans[2] que je suis entrée ici, et que j'ai abandonné mon pays, et pendant ces longues années, jamais je n'ai entendu de ta bouche une parole amère, un mot de reproche, un cri de colère. Tu m'as protégée au contraire contre les ressentiments de mes beaux-frères, de mes belles-sœurs, de ma belle-mère elle-même. Avec le roi, qui était pour moi, comme

[1] *Il.*, XXIV, 720. τὸν μὲν ἔπειτα
τρηχεῖς ἐν λεχέεσσι θέσαν, παρὰ δ'εἶσαν ἀοιδοὺς,
θρήνων ἐξάρχους, οἵτε στονόεσσαν ἀοιδὴν
οἱ μὲν ἀρ'ἐθρήνεον, ἐπὶ δὲ στενάχοντο γυναῖκες.

[2] Vingt ans ! Hélène a donc au moins 35 ans, et ni l'âge ni le malheur n'ont touché sa beauté. Mais outre que la réalité nous offrirait des exemples pareils de femmes gardant jusque dans la maturité avancée le charme d'une inaltérable beauté, il faut se rappeler que nous avons affaire ici à un personnage poétique, et que dans le monde de la fiction et de la poésie, l'arithmétique inexorable de la vie n'a point sa place : les héros y possèdent, quand le caractère le veut, une éternelle jeunesse. Pénélope jouit du même privilège, comme nous le verrons.

toi, bon comme un père, quand tous se détournaient de moi avec horreur, tu as été seul à me témoigner affection et sympathie et à m'accueillir avec bonté. Laisse-moi donc, le cœur brisé, t'offrir l'expression sincère de ma profonde douleur et verser toutes mes larmes sur toi comme sur moi-même, qui désormais n'aurai plus ici un seul cœur sympathique ou ami[1].

Cette sympathie, ce respect qui l'entourent, il ne faut pas les attribuer exclusivement à l'admiration presque religieuse qu'inspire à tous sa beauté divine : elle a des qualités morales qui les expliquent et les justifient. Nous allons le voir en abordant la seconde partie du caractère d'Hélène, qui ne s'est offerte jusqu'ici à nous que dans une ville ennemie, comme une sorte de sultane favorite, respectée sans doute, mais néanmoins captive et dont les actes ne peuvent répondre à ses vrais et sincères sentiments.

Troie a été prise; les vainqueurs ont cherché à regagner leur patrie; l'armée et la flotte se disloquent, et tous n'arrivent pas sans épreuves au but désiré[2]. Parmi

[1] *Il.*, XXIV, 762.

ἀλλὰ σὺ τόν γ'ἐπέεσσι παραιφάμενος κατέρυκες
σῇ τ'ἀγανοφροσύνῃ καὶ σοῖς ἀγανοῖς ἐπέεσσιν.
τῷ σέ δ'ἅμα κλαίω καὶ ἐμ'ἄμμορον ἀχνυμένη κῆρ.
οὐ γάρ τίς μοι ἔτ' ἄλλος ἐνὶ Τροίῃ εὐρείῃ
ἤπιος οὐδὲ φίλος· πάντες δέ μέ πεφρίκασιν.

Il faut remarquer que c'est elle seule qui le dit. Le poète ne met dans la bouche d'aucun de ses personnages de tels reproches.

[2] Des poètes, qui certes n'avaient pas le sens de la vraie poésie, trouvaient que l'œuvre d'Homère était incomplète. En effet, l'*Iliade* commence la 9e année de la guerre, et Troie n'est pas prise quand elle se termine. L'*Odyssée* ne raconte les aventures que d'un seul des héros grecs qui ont, après la prise de la ville, cherché à regagner leur pays, et la fin du poème n'est pas encore la fin des épreuves d'Ulysse. De cette conception étroite de l'objet du poème épique naquit une multitude de poèmes qui prirent pour sujets : les uns, les antécédents et les causes de la guerre; d'autres la continuation des travaux du siège jus-

ceux qu'éprouvent le plus les périls de la mer, les hasards de la fortune et la colère des dieux, Ulysse est le plus célèbre par ses malheurs, par son courage et par son génie. Depuis la prise d'Ilion, on n'a reçu ni dans sa patrie ni dans sa maison, aucune nouvelle : personne ne sait s'il est mort ou s'il est encore vivant. Inquiet de la destinée de son père, menacé lui-même dans sa vie, irrité de voir sa mère obsédée par des prétendants qui veulent l'obliger à un second mariage qui le dépouillerait et de son trône et de ses biens, Télémaque a résolu d'aller interroger les compagnons d'armes d'Ulysse, dans le Péloponnèse. Nestor, le vieux roi de Pylos, le premier de ceux qu'il visite, ne peut lui donner aucun renseignement certain, et l'invite à se rendre auprès de Ménélas, qui vient tout récemment de rentrer à Sparte après sept ans d'absence. A moins qu'il ne préfère la voie de mer, il offre à Télémaque de l'y faire transporter sur un char, et de le faire accompagner dans ce voyage

qu'à la prise de la ville, et en racontèrent les évènements. Enfin les derniers chantèrent les malheurs de ceux qui éprouvèrent tant d'infortunes et subirent tant de revers en voulant retourner chez eux. C'est ce qu'on appelle les *Épopées cycliques* dont l'objet est de renfermer tout le cercle du mythe Troyen. A la première catégorie de ces poèmes, dont il ne nous reste que des fragments et des titres, appartiennent :

1. *La Thébaïde cyclique.*
2. *L'Œdipodie*, œuvre de Cinæthon.
3. *La Prise d'Œchalie*, attribuée à Créophylus.
4. *La Phocéenne*, attribuée à Thestoridès.
5. *L'Epopée cyprienne*, dont l'auteur est désigné tantôt sous le nom de Stasinus, tantôt sous celui d'Hégésinus.
6. *L'Æthiopis*, en cinq livres, du Milésien Arctinus.

A la 2e classe appartiennent :

7. *La Petite Iliade*, œuvre de Leschès de Lesbos.
8. *La Prise d'Ilion*, d'Arctinus.

A la 3e catégorie :

9. *Les Retours* (Νόστοι) d'Agias de Trœzène.
10. *La Télégonie*, continuation de l'*Odyssée.*

par Pisistrate, l'un de ses fils. Télémaque accepte cette dernière proposition, et les deux jeunes gens partent pour ce voyage qui dure deux jours.

Le deuxième jour, malgré la vitesse des chevaux qui emportaient leur char à travers les immenses plaines couvertes de céréales qui séparent la Messénie de la Laconie, le soleil se couchait et les champs étaient déjà remplis d'ombres épaisses quand ils descendent les pentes à pic de la vallée profonde où est bâtie Lacédémone. Ils se rendent en toute hâte à la demeure de Ménélas qui, en honneur du double mariage de sa fille Hermione et de son fils Mégapenthès avait donné ce jour-là un grand banquet, accompagné comme toujours de danses et de chants. Ils s'arrêtent à la porte du vestibule du palais. Un serviteur qui les a aperçus va prévenir son maître de l'arrivée des deux étrangers. Sur l'ordre du roi, des serviteurs s'empressent autour d'eux; on détèle leurs chevaux, on remise leur char et on les introduit dans la grande salle de réception, dans le Mégaron des hommes dont la richesse et la splendeur les frappent d'étonnement et d'admiration. Après avoir pris le bain dans des baignoires de marbre poli, changé de vêtements et s'être parfumés, on les fait asseoir auprès du roi; ils se lavent les mains dans une aiguière d'or ciselée et d'un admirable travail, et on leur apporte une table richement servie : car le repas commun était presque terminé. Ménélas alors les salue de la main, et prenant ensuite la parole : Mangez et buvez, dit-il, et soyez les bienvenus. Quand votre faim sera apaisée, vous nous direz qui vous êtes.

On sera certainement frappé de cette hospitalité si ouverte, si confiante et si généreuse, qui ne s'inquiète même pas du nom des hôtes qui arrivent, de leur pays, des raisons qui les amènent; c'est que l'hospitalité

dans cet état de civilisation où se placent les scènes de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, a un caractère tout particulier. Ce n'est pas seulement une coutume traditionnelle, résultant du caractère aimable et ouvert de la nation et faisant partie de ses mœurs humaines et de ses vertus domestiques, c'est une loi divine, un devoir sacré, placés sous la protection des dieux et particulièrement de Jupiter hospitalier[1]. Et si elle était ainsi considérée comme un devoir religieux, c'est qu'elle était fondée sur une nécessité sociale et que la société humaine est divine en son essence. Dans un pays où les villes étaient clairsemées, où les routes non entretenues n'étaient tracées que par les pieds des hommes et des animaux, où l'industrie des hôteliers n'était pas née, où l'on ne pouvait emporter avec soi ni monnaie d'or ni d'argent pour se procurer un gîte et la nourriture, le besoin s'était fait sentir à tous de compter sur l'hospitalité les uns des autres. Les voyageurs, comme Pisistrate et Télémaque, pouvaient bien emporter avec eux du vin, des viandes, du pain, des vêtements de rechange, mais pour un jour ou deux à peine, vu l'exiguïté et l'insuffisance de leurs moyens de transport. De là naquit ce respect religieux de l'hospitalité qui nous étonne, qui ne permet pas de la refuser et encore moins de la trahir. L'hôte est en quelque sorte un suppliant, et l'hôte comme le suppliant sont pour chacun de ceux qu'ils sollicitent comme un frère[2]. La fraternité humaine a des racines dans le cœur humain, mais pour devenir comme une loi inviolable, il faut qu'elle soit appuyée et favorisée par l'état social. Pour avoir soutenu la cause de Paris, qui l'avait violée, la nation

[1] Ζεὺς ξείνιος.
[2] *Od.*, VIII, 546.
ἀντὶ κασιγνήτου ξεῖνός τ' ἰκέτης τε.

Troyenne tout entière eut la réputation universelle d'être une race inhospitalière. C'était le crime odieux et inexpiable de lèse humanité. Ce n'est pas l'enlèvement d'Hélène ni même les serments prêtés à Tyndare par tous les prétendants à la main de sa fille qui expliquent que la Grèce entière, alors si complètement divisée en principautés isolées et royaumes indépendants, se soit liguée pour venger l'offense faite à Ménélas. C'est que la loi de l'hospitalité, c'est-à-dire le droit des gens le plus sacré pour cet état de civilisation, a été méconnue. Ce n'est pas parce qu'il a enlevé une femme à son mari, qu'un cri unanime de vengeance et de colère s'est élevé contre le ravisseur : c'est parce qu'il a enlevé la femme de celui qui lui avait donné l'hospitalité. Un des fondements les plus assurés de la vie sociale était détruit : l'hôte ne pouvait plus compter sur son hôte, et alors c'en était fait de l'hospitalité même, qui cependant était une nécessité sociale et par suite devait être une obligation humaine universellement respectée et dont l'infraction devait être, par tous les intéressés, sévèrement châtiée. C'est par là que la loi morale trouve sa sanction dans le résultat dernier de la guerre de Troie. Nous verrons que c'est le héros que Jupiter semble avoir le plus chéri, dont le poète a fait l'idéal le plus pur des plus pures vertus humaines, qui succombe et qu'avec lui succombe sa patrie. C'est que l'un et l'autre ont défendu l'injustice, et, pour le temps, la plus coupable et la plus dangereuse des injustices, puisqu'elle ruinait le fondement, la sûreté et la sécurité des relations humaines, la confiance des hommes dans les hommes. Dans la prière qu'il adresse à Jupiter afin de lui donner la victoire dans le combat singulier qui se prépare, Ménélas lui demande la force de tuer de ses mains Paris, afin que dans la postérité la plus reculée les hom-

mes soient détournés, par l'effroi du châtiment, de commettre le mal à l'égard de celui qui leur a témoigné son amour en leur donnant l'hospitalité[1].

Après avoir salué ses hôtes, le roi de Sparte remarquant qu'ils contemplent avec une admiration étonnée les richesses et les splendeurs de son palais, l'argent, l'or, l'ivoire éclatant sur les revêtements en bois sculptés des parois des murs, les colonnes, les lambris, les toitures, la magnificence des étoffes qui servent aux vêtements, richement teintes en pourpre, brodées, brochées d'or et d'argent, et les splendides tentures suspendues aux portes, leur en explique l'origine, et il nous révèle par son récit l'un des côtés les plus curieux de la vie grecque.

Après la prise de Troie, Agamemnon avait voulu rester encore quelque temps sur le terrain conquis pour offrir à Pallas une hécatombe ; Ménélas va rejoindre à Lesbos, Nestor, Diomède et les Thessaliens, dont le roi Achille est mort. Ils étaient déjà arrivés au cap Sunium, lorsque le pilote[2] de Ménélas meurt, et son chef veut s'arrêter pour lui rendre les honneurs funèbres, tandis que les autres continuent leur route. Ce devoir rempli, le roi de Sparte remet à la voile, mais à la hauteur du cap Malée une tempête disperse ses vaisseaux.

Les uns font naufrage sur les roches de l'île de Crète : cinq seulement qu'il parvient à rallier échappent à la violence de la mer, mais sont emportés par les vents et les flots en Égypte. C'est là qu'il a gagné par toutes sortes de travaux, de courses lointaines et pénibles et

[1] *Il.*, III. ὄφρα τις ἐῤῥίγῃσι καὶ ὀψιγόνων ἀνθρώπων
ξεινοδόκον κακὰ ῥέξαι ὅ κεν φιλότητα παράσχῃ.

[2] *Od.*, III, 278.

au prix de mille périls[1], toutes les richesses qui font l'admiration[2] de ses hôtes encore inconnus. Le héros grec est en même temps un aventureux explorateur, un hardi corsaire et un habile et audacieux commerçant, pratiquant sans scrupule la traite, l'échange, la piraterie, le pillage des côtes, et battant de ses navires toutes les côtes orientales de la Méditerranée, Chypre, la Phénicie, Sidon, le rivage de la Libye, et descendant jusque dans l'Éthiopie. « Mais pendant ces huit longues années de travail et d'épreuves, mon frère, ajoute Ménélas, tombait sous les coups perfides d'un assassin et par la complicité de sa femme adultère. Aussi je ne jouis pas d'un cœur satisfait de tous ces trésors et j'en aurais abandonné volontiers la meilleure part, si j'avais pu, à ce prix, sauver la vie de tant de braves qui sont morts là-bas sur la terre étrangère, si surtout j'avais pu sauver la vie d'Ulysse, dont nous ne savons pas s'il est encore vivant ou si sa mort est pleurée par son vieux père Laërte, sa fidèle Pénélope et son fils Télémaque qu'en partant il a laissé tout enfant dans sa maison ».

A ces paroles, Télémaque ne peut retenir des larmes qu'il essuie à la dérobée avec le pan de son manteau, mais qui n'ont pas échappé à son hôte et lui font pressentir quel est ce jeune étranger.

[1] *Od.*, IV, 81. πολλὰ παθὼν καὶ πολλ'ἐπαληθεὶς
ἠγαγόμην ἐν νηυσί.
Id., IV, 90. πολὺν βίοτον συναγείρων ἠλῶμην.
Id., III, 301. ἔνθα πολὺν βίοτον καὶ χρυσὸν ἀγείρων.

[2] La richesse et le luxe de la maison des Atrides étaient célèbres. *Il.*, VII, 180, et XI, 46. πολυχρύσοιο Μυκήνης. Pausanias (II, 16, 4 et 5; IX, 38. 2) a vu sous les ruines d'Orchomène et de Mycène les chambres des trésors de Minyas et d'Atrée. Les fouilles récentes d'Olympie, de Mycène, de Troie, ont prouvé qu'il n'y avait là aucune exagération et que les Grecs de ces temps reculés non seulement possédaient en abondance les métaux précieux, aussi bien que le bois et la pierre, mais connaissaient les procédés techniques de les travailler avec un art qu'on admire encore aujourd'hui. L'industrie du tissage, de la teinture, de la tapisserie était très avancée.

C'est à ce moment que le poète fait apparaître Hélène : les années n'ont point altéré sa beauté [1] ; elle est encore belle comme Artémis, sœur d'Apollon, la déesse de la lumière calme, pure et douce, la déesse au fuseau d'or, au trône d'or, aux rênes d'or [2]. Peut-être cette comparaison fait-elle allusion à la couleur de sa chevelure, quoiqu'Homère ne nous la désigne pas expressément comme blonde [3]. La chevelure, la gorge, le teint, étaient les caractères de la beauté chez la femme grecque, telle au moins que nous la représente Homère, à une époque où le costume oriental, que les femmes portaient encore, ne permettaient pas de révéler la beauté des formes plastiques. Le goût de la parure, des riches vêtements, des diadèmes, des bracelets, des colliers, qui se montre chez les femmes d'Homère, ne fit place que peu à peu à la simplicité du grand art classique.

La présence d'Hélène dans le Mégaron des hommes où assistent un grand nombre d'invités, c'est au lende-

[1] Hélène a passé 20 ans à Troie, et plus de sept ans dans les courses aventureuses avec son mari. Le moins qu'on puisse lui donner est donc 42 ans. Mais Hélène a une sorte de placidité qui explique qu'elle a pu conserver sa beauté : les passions n'ont pas été profondes; nous le voyons par toute son attitude; elles n'ont ni déchiré son âme ni ridé son visage ni amaigri son corps, tandis que la plastique nous montre Hécube, la figure profondément ravagée par la douleur, la violence de ses haines autant que par la vieillesse.

[2] *Od.*, IV. Ἀρτέμιδι χρυσηλακάτῳ εἰκυῖα.

Il., VI, 205. χρυσήνιος Ἄρτεμις. La lune, en effet, dans certaines nuits splendides, a des reflets d'or.

[3] La chevelure était, chez les Grecs, considérée comme un des caractères de la beauté de l'homme comme de la femme. De là l'épithète de καρηκομόωντες donnée constamment aux Grecs en opposition aux barbares qui, comme les Thraces, au lieu de laisser tomber leurs cheveux en boucles flottantes sur leurs épaules, les relevaient et les attachaient en pointe sur le sommet de la tête. *Il.*, IV, 530. Θρῆϊκες ἀκρόκομοι.

Les héros grecs sont tous blonds : Ménélas (*Il.*, IV, 183), Achille (*id.*, I, 197), Ulysse (*Od.*, XIII, 430), Rhadamanthe (*Od.*, VII, 323), Méléagre (*Il.*, II, 642); Agamède (*Il.*, XI, 740), Déméter. (*Il.*, V, 500).

main des noces de sa fille, n'est pas de sa part un acte d'inconvenante hardiesse, et ce n'est pas seulement l'arrivée des deux jeunes étrangers qui l'explique. C'est une coutume, un privilège et presqu'un devoir de la maîtresse de maison, de prendre part aux fêtes et aux banquets donnés par le chef de famille, bien qu'il n'y assiste que des hommes. Nous verrons Arété, la femme du roi des Phéaciens, assise à côté de son mari dans le Mégaron, prendre sa part d'un grand festin, et y recevoir, auprès du foyer, l'humble supplication d'Ulysse. Dans une situation plus délicate encore, puisque d'après toutes les probabilités elle est déjà veuve et que du moins son mari est absent, la chaste Pénélope descend de sa chambre pour assister au repas des princes qui prétendent à sa main et va s'asseoir auprès de son fils, contre la porte de la grande salle, sur un siège à dossier, où elle file sa quenouille. Il n'est donc contraire à aucune des réserves imposées par les usages de son temps et de son pays, qu'Hélène se présente aux hommes invités par son mari pour participer aux fêtes du mariage de leur fille et vienne saluer les nouveaux hôtes, comme elle assistera au sacrifice qui accompagne leurs adieux[1]; mais il est intéressant de remarquer la façon dont elle se présente et qui est caractéristique

On voit bien que c'est une femme habituée à être servie, entourée d'hommages et de soins empressés et adorée. La coquetterie de la femme et de la femme de grande race, riche et belle est un trait de son caractère et une faiblesse de son âme. Elle aime le luxe, l'or, les parfums, les vêtements riches, les tapis de laine épaisse et molle[2].

[1] *Od.*, XV, 123. Ἑλένη δὲ παρίστατο.
[2] *Od.*, IV, 124. τάπητα... μαλακοῦ ἐρίοιο.

L'appartement très haut d'étage qu'elle quitte exhale un doux parfum, soit parce que les poutres qui en forment le plafond richement sculpté et poli, sont de bois odorant, soit qu'on y brûle, comme en Orient, des plantes ou des graines aromatiques, soit encore que les tapisseries qui le décorent ou les étoffes conservées dans des coffres précieux soient imbibées d'essences ou d'eaux de senteur[1].

Trois femmes s'empressent autour d'elle : l'une lui apporte une chaise de travail, d'un art exquis et sans bras, afin de permettre les mouvements des bras de la fileuse et de la tisseuse; l'autre un tapis de laine épaisse et molle, pour qu'elle puisse s'y asseoir doucement; la troisième une corbeille d'argent dont les bords sont entrelacés de fils d'or, et remplie de laine déjà filée : c'était un cadeau de son mari qui y avait ajouté une quenouille d'or, qu'on lui présente toute chargée de fine laine, teinte en violet. Enfin on place sous ses pieds un tabouret[2].

Tous ces détails révèlent sans doute des habitudes de luxe et d'élégance, mais en même temps un sentiment des devoirs laborieux de la maîtresse de maison, qui a son côté moral. Hélène aime et pratique, comme toutes les femme grecques, le travail de la quenouille, du métier à tisser et à broder. Nous l'avons vue déjà dans le palais de Priam, dessiner de son aiguille ou plutôt peindre, comme disaient les anciens, les scènes guerrières qu'elle avait vues de ses yeux, sur une grande tapisserie à double face, tissée de ses mains[3]. Une vieille femme, habile à travailler la laine, lui choisit

[1] *Od.*, IV, 121. θαλάμοιο θυώδεος ὑψοροφοιο.
[2] *Od.*, IV, 121-137.
[3] δίπλακα, c'est-à-dire qu'elle était brodée des deux côtés : elle n'avait pas d'envers.

et lui prépare ses laines, et en raison de ces utiles et précieux services, elle lui garde un particulière affection[1]. C'est elle qui de ses mains a fait un magnifique péplos qu'elle remet à Télémaque, afin qu'au jour de son mariage, il l'offre à sa jeune épouse pour qu'elle s'en pare comme un travail des mains et un témoignage d'affection et un souvenir d'Hélène[2].

A peine assise, et s'adressant à son mari : « Savons-nous, dit-elle, quels sont ces étrangers qui désirent l'hospitalité de notre maison », et avec ce don d'intui-

[1] *Il.*, III, 125, sqq.

[2] *Od.*, XV, 126. μνῆμ' Ἑλένης χειρῶν.

L'amour et le respect honoré du travail des mains est caractéristique des mœurs grecques et fait un contraste frappant avec la paresse voluptueuse des mœurs de l'Orient. Pénélope n'est pas seule à être assidue à son métier (*Od.*, II, 94). Andromaque comme Hélène (*Il.*, XXII, 440). ἵστον ὕφαινε...

δίπλακα πορφυρέην, ἐν δὲ θρόνα ποίκιλ' ἔπασσεν.

θρόνα ποίκιλα signifie toutes sortes de fleurs.

Hésiode signale ce goût comme un trait de noblesse de la race; ce n'est pas le travail qui déshonore : c'est l'oisiveté paresseuse qui est un déshonneur.

Ἔργα καὶ Ἡμέραι, v. 285.

ἔργον δ' οὐδὲν ὄνειδος, ἀεργίη δέ τ' ὄνειδος.

Et le devoir du travail n'est pas imposé seulement aux femmes de condition inférieure, mais même aux enfants de la race de Jupiter.

Hésiode (*id.*, V, 214) : ἐργάζευ, Πέρση, Διὸν γένος.

Athénée, qui décrit toute la scène de l'*Odyssée* (*Deipnos.*, V, p. 191), observe qu'Homère semble avoir voulu, par ces détails, mettre en relief l'habileté des mains d'Hélène, καλλιτεχνίαν, et qu'en même temps ce goût du travail domestique révèle en elle une sorte de sagesse pratique, τὴν σωφροσύνην. Le poète, dit-il, ne nous la montre jamais ni oisive ni orgueilleuse de sa beauté, mais toujours assise à son métier, tissant ou brodant, ὑφαίνουσα καὶ ποικίλλουσα. Le Scholiaste (au v. 145 du IVe livre de l'*Odyssée*), dit également : ὁ ποιητὴς ὑπεραπολογεῖται Ἑλένης ἀεί. Le mot κυνώπις, qu'elle s'applique à elle-même (*Il.*, III, 180), n'a peut être pas le sens injurieux qu'on serait tenté de lui attribuer : le regard audacieux et effronté de la femme qui a perdu toute pudeur et ne connait plus la honte. D'après quelques manuscrits qui donnent (*Il.*, VIII, 406 et 423) κυνώπις au lieu de γλαυκώπις, Jupiter en qualifie Athéné, comme Junon, Artémis (*Il.*, XXI, 481), κύον ἀδδεές.

tion et d'observation sagace propres à la femme, elle ajoute : Je serais bien trompée si je n'avais pas en ma présence le fils de ce magnanime Ulysse, qui, pour moi, malheureuse et coupable, quitta sa femme et son enfant et vint à Troie pour y supporter les périls et les maux d'une guerre longue et meurtrière.

Ces souvenirs douloureux attristent tous les cœurs; Hélène, qui s'accuse d'être la cause de la mort de tant de héros, Télémaque qui ignore la destinée de son père, Ménélas, le fils de Nestor lui-même, fondent en larmes. Mais celui-ci après s'être fait connaître, lui et son compagnon de voyage, se lève et dit : « Et moi aussi comme vous j'ai bien des raisons de verser des pleurs. J'ai perdu là-bas un frère que vous avez dû connaître. Je le sais bien : c'est la consolation des morts que de recevoir des vivants qu'ils ont aimés ces témoignages de souvenir et d'amour. Je n'ai pas honte de pleurer. Mais est-ce le temps, pendant les fêtes d'un double mariage, pendant les jours d'un banquet d'hôtes et d'amis, de se livrer à cette effusion de gémissements et de jouir de cette amère douceur des regrets et des larmes[1]. L'aurore va bientôt paraître et demain il sera temps de nous entretenir de ces souvenirs ». Tu as raison, répond Ménélas, et tu as parlé avec la sagesse de ton père. Qu'on verse de l'eau pure sur nos mains[2], et recommençons

[1] *Od*, IV, 113 et 183. ἵμερον γόοιο. *Il.*, XXIII, 108. Le mot γόος exprime les larmes mêmes. Euryclée (*Od.*, IV, 758) apaise les douleurs de sa maîtresse et sèche les larmes de ses yeux : σχέθε δ'ὄσσε γόοιο. *Id.*, IV, 801. γόοιό τε δακρύοεντος. Les émotions vives provoquent facilement chez les Grecs les larmes. *Od.*, XVI, 15. Θαλερὸν δὲ οἱ ἔκπεσε δάκρυ. *Id.*, XVI, 213. Télémaque embrasse son père en poussant des soupirs et δάκρυα λείβων. Aristote (*Poet.*, I, 11, 12) observe qu'il y a dans les soupirs et les plaintes je ne sais quelle secrète jouissance : ἐν τοῖς πένθεσι καὶ θρήνοις ἐγγίνεταί τις ἡδονή. *Od.*, IV, 102. γόῳ φρένα τέρπομαι, quoique rien ne sèche plus vite que les larmes : αἰψηρὸς δὲ κόρος κρυεροῖο γόοιο.

[2] Précaution nécessaire dans un temps où l'on ne connaissait l'usage ni des fourchettes ni des serviettes.

à vider nos coupes. A demain les choses sérieuses.

A ce moment et pour achever de dissiper la tristesse qui menaçait de s'emparer des convives, Hélène fait verser à la dérobée dans le vin des cratères une liqueur mystérieuse et puissante, le Népenthès, qui dissipe tous les maux et tous les chagrins, et dont le secret lui a été révélé par une femme d'Égypte de la race de Pæon : car l'Égypte cultive toutes sortes de plantes dont le mélange produit une action bienfaisante ou funeste [1] sur le corps et sur l'âme. Bien qu'Homère ne nous laisse aucun doute sur la nature de cette liqueur, qui est réellement un breuvage [2], dont l'effet magique laisserait secs pendant tout un jour les yeux de celui qui aurait perdu ou son père ou sa mère ou son frère ou son fils, Hélène ne s'en contente pas : elle y joint le charme non moins puissant de sa parole, de sa bonté et de sa grâce qui ont aussi une vertu magique de consolation. Elle a connu les grandes tristesses de la vie, et elle connaît les baumes doux qui les apaisent : elle a des paroles de miel [3].

« Vous tous ici, fils de héros, puisque Jupiter tout puissant distribue à son gré aux uns le bonheur, le malheur aux autres, — aujourd'hui livrez-vous, assis dans ce palais, aux joies de cette fête et laissez-vous aller à la douceur de vous entretenir les uns avec les autres [4].

[1] *Od.*, IV, 220, sqq. Quelle est cette liqueur? Thémiste (*Or.*, XVI) et Himérius (*Or.*, XVII) y veulent voir la magie de la parole et de la bonté.

[2] Il ne faut pas penser à l'eau-de-vie : l'art de distiller n'a été connu, d'après M. Berthelot, que sous les Ptolémée et encore très imparfaitement.

[3] *Il.*, VI, 343. μύθοισι... μειλιχίοισιν.

[4] *Od.*, IV, 239. ἤτοι νῦν δαίνυσθε...
καὶ μύθοις τέρπεσθε.

Comme tout cela est bien grec, je dirais presque bien français... l'aimable gaîté d'un joyeux repas et l'intime et familière conversation avec des amis ramènent, pour quelques heures au moins, la sérénité dans l'âme et dans le cœur des plus affligés.

Puisque nous possédons parmi nos hôtes son jeune fils, je veux vous parler d'Ulysse, non pas pour vous raconter tous ses exploits : je me bornerai à en rappeler un seul. Un jour, sous les habits d'un mendiant, le corps couvert de plaies, il osa pénétrer dans l'enceinte de la ville de ses mortels ennemis. Personne ne le reconnut : mais moi, je le devinai. Il chercha à nier ; mais après lui avoir fait prendre un bain et changer de vêtements, après lui avoir juré par le plus grand des serments que je garderais le secret de sa présence. il me confia le plan des Grecs, prit connaissance de tout ce qu'il voulait savoir et s'échappa la nuit en massacrant les Troyens endormis qu'il rencontra sur son passage. Tandis que leurs femmes poussaient des cris de douleur, j'étais, moi, au fond du cœur, heureuse. Car depuis longtemps ma pensée nourrissait l'espérance de revoir ma maison ; je maudissais la faute où m'avait entraînée Aphrodité, lorsqu'elle m'amena là, loin de ma patrie, me séparant de ma fille et du vaillant et noble héros, mon époux. »

Ces aveux presque publics ne peuvent manquer de faire sur le lecteur moderne une impression peu favorable au caractère d'Hélène, à plusieurs égards. Et d'abord recevoir Ulysse dans les murs de sa nouvelle patrie, l'aider à y reconnaître les endroits favorables à un assaut, se réjouir du massacre de ces Troyens dont les femmes vivent avec elle dans des relations plus ou moins intimes, tout cela ne fait pas honneur à sa loyauté, et, pour dire le mot, constitue une vraie trahison, une réelle perfidie. Il est vrai qu'au moment où cet évènement se passe, Paris est mort, et Hélène a été donnée en mariage à Déïphobus autre fils de Priam. La femme grecque a un sentiment assez fier de sa dignité pour être déjà offensée de se voir ainsi passer, comme

une esclave, d'un lit dans un autre. Le dégoût que lui a inspiré la lâcheté de son mari s'ajoute à ce sentiment pour expliquer qu'elle désire la victoire des Grecs qu'elle souhaite comme une délivrance : mais ni l'un ni l'autre n'explique la déloyauté de sa conduite, si ce n'est peut-être qu'en agissant autrement, ce n'est pas les Troyens mais les Grecs ses compatriotes qu'elle aurait trahis ; c'est Ulysse qu'elle aurait livré à la fureur de ses ennemis, et qu'entre ces deux alternatives, elle a encore choisi la moins coupable [1].

D'un autre côté, il nous semblerait que dans sa situation, elle aurait pu choisir un autre sujet d'entretien. La retraite et le silence lui étaient commandés. Nous ne sommes pas ici au tribunal de la pénitence qui justifie celui qui s'accuse, et en s'accusant ainsi devant tout le monde, elle met son mari qui l'écoute dans une posture désagréable et pour nous ridicule. Il ne faut pas dire que la conscience grecque ne connaissait pas encore les scrupules délicats de l'honneur conjugal et du devoir sévère de la fidélité de la femme à son mari.

L'*Odyssée* est, dit-on, un hymne à la vertu des fem-

[1] Chose singulière ! Ménélas fait honneur à Hélène d'un acte tout contraire. « Accompagnée de Déïphobe, tu vins, lui dit-il, visiter le cheval où nous étions enfermés et cachés, et sur l'ordre d'un Dieu, favorable aux Troyens, en faisant le tour de cette vaste machine, tu prononças les noms de nos plus braves héros, imitant la voix de leurs femmes, si bien que sans la prudence et la fermeté d'Ulysse, qui nous ferma la bouche, nous nous trahissions nous-mêmes et nous étions perdus ». Quel rôle joue donc ici Hélène? Quel Dieu lui inspire une nouvelle trahison, mais dans un sens contraire? En conversant avec Deïphobe, se laisse-t-elle entrainer à lui dire les noms des chefs les plus illustres, et, par moquerie ou plaisanterie, à imiter la voix de leurs femmes qui les appellent? C'est l'opinion d'Eustathe, mais qui constate que les anciens trouvaient le fait bien peu vraisemblable : αἰτιῶνται γὰρ ἄλλως οἱ παλαιοὶ τὴν τῆς ἱστορίας διάθεσιν ἀπίθανον εἰπόντες εἶναι. N'est-il pas plus simple de croire que c'est Deïphobe qui l'oblige à agir de la sorte, pour éprouver s'il n'y a pas là quelque ruse de guerre?

mes, personnifiée dans Pénélope. Mais il faut pourtant tenir compte de l'état des mœurs à l'égard des femmes et de leur condition sociale dans cette antiquité reculée. Ménélas ne se montre ni offensé ni gêné par les aveux d'Hélène. Les femmes se savaient toutes, comme elle, destinées à être la proie du plus fort ou du plus habile ou du plus riche. Elles sont souvent achetées. D'après une tradition, postérieure, il est vrai, aux poèmes d'Homère, Ulysse avait conquis sa femme à la suite d'une lutte à la course où il avait été victorieux. Pénélope est sans doute la plus fidèle des épouses ; mais elle est aussi la plus prudente des femmes. Elle aime son mari, mais elle le connaît bien aussi et sait qu'elle n'aurait rien à espérer de son implacable justice. Ses hésitations ne portent pas sur l'horreur de se donner à un second mari : elle n'écarte même jamais absolument cette perspective ; elle l'ajourne, car elle n'a aucune raison pour hâter le dénouement. L'amour de son fils est pour beaucoup dans sa résistance, et le désir de lui conserver sa fortune et sa royauté.

Les femmes n'ont pas de scrupule à nourrir de leur lait les enfants que leurs maris ont eus d'autres femmes [1], et elles voient ces relations s'établir dans leur propre maison sans colère et sans jalousie. Le jour même où il marie Hermione, sa fille, Ménélas mariait en même temps un fils qu'il avait eu d'une esclave [2] : car les dieux avaient refusé à Hélène la joie d'être deux fois mère.

Pour juger Hélène, la grande pécheresse du monde

[1] Andromaque. Mais la femme de Laërte est moins résignée. Le père d'Ulysse n'a jamais osé entrer dans le lit d'Euryclée, par crainte des colères de sa femme. *Od.*, I, 432. χόλον δ'ἀλέεινε γυναικός. Au fond, et dans tout état de civilisation, on voit percer partout et toujours la vraie nature humaine.

[2] *Od.*, IV, 11.

antique[1], comme les uns l'appellent, la madone de la beauté, disent les autres, il faudrait nous replacer exactement et complètement au point de vue moral des Grecs. Malgré tout, la femme était pour eux un être inférieur, et leurs philosophes ne la jugeaient pas autrement que leurs poètes. Il ne faut pas demander à des êtres que la société et eux-mêmes considèrent comme inférieurs, des vertus qui répondent à l'idéal moral de l'humanité. Ce que la Grèce, célèbre par la beauté de ses femmes, demandait à la femme, c'était la beauté, et dans l'esprit grec, la beauté, don divin, enveloppait l'idée d'une beauté morale, et sinon la pureté et la chasteté, du moins la noblesse et la hauteur des sentiments. L'identification alla jusqu'à diviniser la beauté.

Aux yeux d'Homère comme de tous les personnages qu'il met en scène et en relation avec elle, même aux yeux de celui qui aurait le plus de droits d'être sévère, Hélène n'a perdu aucun titre au respect. Bien plus, dans les prédictions que fait à Ménélas Protée, l'ancien de la mer, sur le rivage d'Égypte, il lui dit que si, après avoir joui du bonheur de rentrer dans sa patrie et dans sa maison avec ses compagnons de souffrance et de gloire, il lui est réservé le privilège d'aller vivre au delà de la vie présente, dans les Champs-Élysées, d'une félicité éternelle, il ne doit ce bonheur presque divin qu'au fait de posséder Hélène et d'être par là le gendre de Jupiter[2].

Quoi qu'il en soit, s'il y a dans le caractère d'Hélène des traits qui abaissent pour nous sa beauté morale

[1] Naegelsbach, *Authenrieth. Homer. Theologie*, 3e éd., VI, § 20, p. 316.

[2] *Od.*, IV, 569, e.

οὕνεκ' ἔχεις Ἑλένην καὶ σφῶϊν γαμβρὸς Διός ἐσσι.

et ne permettent pas de la comparer à Andromaque et à Pénélope, ces types idéaux de l'amour conjugal, ses faiblesses ne font que mieux ressortir la profonde vérité du caractère.

C'est bien là le type vrai de la femme que sa beauté même a perdue, mais qui rachète sa faute par la sincérité de ses aveux[1], et qui garde un fond de noblesse et d'élévation morale qui la purifie et à laquelle Hector, le type de la pureté, ne cesse de rendre hommage. Elle a d'ailleurs des qualités qui la rendent sympathique ; elle est douce et tendre à tous ; c'est une maîtresse de maison vigilante et laborieuse, et nous savons quel prix les Grecs attachaient à cette vertu de la femme et de la mère de famille[2]. C'est elle qui, après le repas et la fête, lorsque l'heure du sommeil est arrivée, veille au coucher de ses hôtes, fait préparer leurs lits sous le portique de la cour d'entrée[3] et les y fait conduire par des femmes qui les éclairent avec des torches Lorsque Télémaque, après avoir appris de Ménélas tout ce que Protée lui a fait connaître du sort d'Ulysse, retenu malgré lui par Calypso dans son île, prend congé de ses hôtes, et reçoit ces cadeaux de l'hospitalité[4], qui constituaient une sorte d'alliance, de contrat, de devoirs et de droits mutuels, c'est Hélène qui au moment des adieux, apportant au jeune héros un péplos magnifique[5]

[1] *Il.*, VI, 364; XXIV, 761.

[2] Théocrite la célèbre encore dans son épithalame d'Hélène. *Id.*, XVIII, 32.

οὔτε τις ἐν ταλάρῳ πανίσδεται ἔργα τοιαῦτα
οὔτ'ἐνὶ δαιδαλέῳ πυκινώτερον ἤτριον ἱστῷ
κέρκιδι συμπλέξασα μακρῶν ἔταμ'ἐκ κελεόντων.

[3] *Od.*, IV, 296. ὑπ'αἰθούσῃ.

[4] *Od.*, XXIV. καὶ οἱ δῶρα πόρον ξεινήϊα οἷα ἐώκει, que prescrivent le devoir et la coutume.

[5] Outre la *chiton*, vêtement commun aux hommes et aux femmes, sorte de chemise de laine chez les Doriens, de lin chez les

qu'elle avait tissé et brodé de ses mains, lui dit d'un ton de bonté maternelle et avec une grâce touchante : « Et moi aussi, mon cher enfant, je veux te donner un souvenir d'Hélène : reçois ce péplos, ouvrage de mes mains ; donne-le à ta mère, et qu'elle le garde jusqu'au jour de ton mariage, et en pare ta femme. Puisses-tu rentrer heureusement dans ta patrie et dans ta maison ! »

Au moment du départ, lorsque les chevaux sont attelés et que les deux voyageurs montés dans leur char sont sur le point de sortir par le portique, au moment où Ménélas qui les a suivis leur offre la dernière coupe, afin qu'ils puissent faire la libation religieuse aux dieux pour qu'ils protègent leur voyage, un présage se pré-

Ioniens, les femmes portaient par dessus une grande robe de fine laine, à longs plis flottants, que les riches laissaient tomber et trainer dans toute sa longueur (*Il.*, III, 228. τανύπεπλος... ἕλκεσίπεπλος), que les esclaves et même les femmes libres, de condition inférieure, quand elles travaillaient, relevaient et nouaient à la hauteur de la taille. Le *pharos* que portaient aussi les femmes, grand manteau à longs plis tombants, de laine fine et douce, ne semble différer du péplos qu'en ce qu'il était plus richement broché, ποίκιλος. Pour empêcher qu'en s'ouvrant ce vêtement ample et lâche ne mit à nu les seins de la femme, des épingles et des agrafes, souvent en or, rattachaient sur l'épaule les bords antérieurs qu'ils croisaient sur la poitrine et la couvraient complètement. *Od.*, XVIII, 292. Dans ce passage, les κληῖδες sont les anneaux, les portes, les περόναι ou ἐνετκί sont les crochets des agrafes. Ces broches étaient souvent de riches camées.

Ce vêtement laissait le genou nu :

Æn., I, 320. Nuda genu, nodoque sinus collecta fluentes.

Souvent une riche et large ceinture brochée d'or et d'argent soutenait les seins et serrait la taille au-dessus des hanches. De là les épithètes de βαθύζωνος et de καλλίζωνος données aux femmes. Peut-être aussi cette ceinture formait-elle une sorte de corset relevant les seins et faisant saillir la gorge. Le mot βαθύζωνος semble équivaloir à βαθύκολπος. *Il.*, XVIII, 122. Τρωϊάδων καὶ Δαρδανίδων βαθυκόλπων. L'opulence de la gorge semble réclamer une ceinture plus haute et plus large. Tous ces vêtements étaient en général de fabrique phénicienne, de Tyr ou de Sidon, où l'art de teindre les étoffes, surtout en pourpre, était arrivé à une rare perfection.

sente : un aigle volant vers la droite enlève du milieu de la cour une oie blanche, qu'il emporte dans ses serres en passant devant les chevaux. Au milieu des hésitations et du trouble que cet incident amène, Hélène s'avance : « Ecoutez-moi, dit-elle, je suis sûre de ce que les dieux veulent nous dire, et le présage qu'ils nous donnent s'accomplira. Aussi certainement que cet aigle a ravi sa proie, aussi certainement Ulysse, après mille épreuves et mille courses lointaines, reviendra dans sa maison et dans sa patrie, tirera vengeance des outrages qui lui ont été faits : peut-être même est-il déjà de retour et se prépare-t-il à punir les insolents et violents prétendants qui poursuivent sa femme ». Cet heureux présage s'accomplira en effet et nous révèle un nouveau et dernier trait du caractère d'Hélène : non seulement elle est heureuse ; mais de même qu'elle a le don de communiquer la beauté, elle a le don plus divin encore de porter bonheur. Comme la beauté, le bonheur vient des dieux et est divin. Hélène est comme un bon ange.

Après ces adieux, les deux jeunes gens partent, traversent la ville et gagnent la plaine de toute la vitesse de leurs chevaux.

CHAPITRE QUATRIÈME

ACHILLE

Achille est le plus jeune, le plus beau, le plus brave, le plus fort, le plus glorieux des héros d'Homère : il a le cœur du lion [1]. Le poète lui a donné les qualités les plus hautes et les plus nobles de l'âme : c'est la loyauté même ; c'est un ennemi généreux et l'ami le plus tendre et le plus passionné ; il aime la gloire, et dans le libre choix de sa destinée que les dieux lui ont laissé, il préfère sans hésiter une vie courte mais glorieuse à une existence longue et obscure. Enfin il doit mourir jeune, et ce pressentiment de sa fin prochaine jette sur sa personne cette sympathie mélancolique qu'inspirent naturellement aux hommes la fragilité tragique et l'éphémère durée de toutes les grandeurs humaines. Mais Achille porte dans son âme deux faiblesses qui portent atteinte à sa grandeur héroïque et diminuent l'admiration que son caractère nous inspire : non seulement il est irascible, et les emportements de sa colère ne connaissent ni borne ni mesure [2]; mais son âme

[1] *Il.*, VII, 228. θυμολέοντα.

[2] Il ne faut pas s'étonner qu'Homère ait créé pour l'un des types caractéristiques de la grandeur héroïque, un caractère qui est la négation d'une des idées les plus profondément enracinées dans la conscience de l'esprit grec. Pour les Grecs, la force et la beauté, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, consistent dans la mesure, dans la proportion, dans l'harmonie. L'excès en tout est une faiblesse et un défaut, μηδὲν ἄγαν. Pour Aristote, la vertu est la mesure, μεσότης, comme pour

est pleine d'un orgueil si immense que même en reconnaissant les fautes où son orgueil l'entraîne, il ne veut pas céder; il ne veut pas revenir sur les paroles et les menaces imprudentes qui lui sont échappées ; ni la raison, ni le patriotisme, ni la confraternité militaire, ni la pitié ne peuvent pénétrer dans cette âme, dont l'égoïsme inconscient ramène toujours tout à soi, et les évènements seuls, c'est-à-dire la destinée, peuvent en se succédant et en le frappant lui rendre les vertus humaines qu'il avait méconnues et lui montrer la mesure de sa force propre et la vanité de ses résolutions inflexibles et extrêmes. Tous ses buts lui échappent; toutes ses menaces sont rendues vaines. Il a juré de ne plus porter secours à ses compatriotes, et il est obligé de renoncer à ce serment; il a juré de ne jamais se réconcilier avec Agamemnon, et il est le premier à reconnaître ses torts; il aime Patrocle de l'amitié la plus ardente, et il le sacrifie au fol entêtement de ne pas reprendre lui-même les armes ; il a juré de laisser

Eschyle : παντὶ μέσῳ τὸ κράτος θεὸς ὤπασεν, précisément parce qu'il y a au fond de la nature humaine un principe d'excès, un besoin de révolte contre la loi morale, un sentiment d'orgueil, ὕβρις, que la sagesse comme la vertu ont à vaincre. Homère formule lui-même cette maxime : ἀμείνω δ'αἴσιμα πάντα (*Od.*, VII, 310. *Id.*, XV, 71). Comment se fait-il que l'un des deux héros qui représentent le type de la beauté héroïque, telle que la concevaient les Grecs, ait pour caractère précisément l'absence de toute mesure, dans tous ses actes comme dans tous ses sentiments? On ne remarque pas que le déroulement de l'action et la péripétie morale confirment par un grand exemple la vérité de la maxime. Non seulement Achille périt parce qu'il manque en tout de mesure, c'est-à-dire au fond, de raison; mais tous ses desseins, tous ses projets, toutes ses menaces avortent et se retournent contre lui-même, jusqu'au jour où vaincu par les choses, ou plutôt s'inclinant sous la main des dieux qui les mènent, il reconnait qu'il aurait mieux valu qu'il agit autrement, et que la part qu'ils ont faite à la puissance des chétifs mortels est humble et petite comme eux. *Il.*, XXIV, 525.

ὣς γὰρ ἐπεκλώσαντο θεοὶ δειλοῖσι βροτοῖσι.

les lions dévorer le cadavre d'Hector, et dans une scène d'une incomparable beauté c'est lui-même qui de ses bras va porter sur le char qui doit les emporter ces malheureux restes que le père infortuné est venu lui redemander[1].

L'*Iliade* est surtout l'histoire de cette âme et c'est cette histoire du moins que nous allons essayer d'en détacher. Les actions diverses nous feront connaître les mobiles moraux qui les amènent et nous permettront de suivre dans tous ses stades le développement de ce noble caractère que la passion égare mais n'abaisse pas. Car au fond il n'est vaincu que par lui-même. La raison reprend son empire sur la passion; mais cette raison, c'est encore l'âme d'Achille et l'élément le plus noble de son âme.

Tout le monde a dans l'imagination et dans la mémoire les scènes par lesquelles s'ouvre l'*Iliade*.

Pendant neuf ans l'armée grecque n'a guère pu que couvrir par des fortifications, des fossés et un rempart la côte où elle a débarqué, et mettre à l'abri d'une attaque des assiégeants ses tentes et ses vaisseaux et procéder aux lentes et longues opérations d'un investissement en règle. Achille seul, impatient de renommée et ayant soif d'activité, a porté avec sa flotte et ses Thessaliens la terreur et la dévastation dans toutes les cités maritimes alliées des Troyens, et tout en ravitaillant l'armée de siège lui a apporté un immense butin et particulièrement de belles captives[2]. L'épouvante cau-

[1] C'est la vertu de la douleur de ramener l'homme au sentiment profond de l'humanité. Il y a des plantes qui ne donnent leurs baumes que lorsqu'elles sont froissées et foulées aux pieds. C'est du cœur humain saignant, c'est de la blessure ouverte et profonde de l'âme que coulent parfois comme un baume sacré les grandes vertus. La grande maîtresse de la vie, la plus noble directrice et inspiratrice de l'âme, c'est la douleur.

[2] C'est dans une de ces expéditions qu'il a fait prisonnière

sée par le bruit de ses exploits retient dans ses murs l'armée assiégée qui n'ose se risquer, dans la plaine qui sépare les deux camps, à une bataille ouverte. Même le vaillant Hector, qui voudrait le combattre, est arrêté par les conseils timides des chefs de l'armée et des vieux conseillers de Priam[1].

Mais tout à coup une peste terrible se déclare dans le camp des Grecs et décime l'armée. Inquiet de la durée du fléau, dont les causes inconnues frappent les esprits d'une terreur superstitieuse, Achille, sur l'inspiration d'Héré, provoque une assemblée générale, et s'adressant à Agamemnon, lui expose que dans la situation où l'armée se trouve, il n'y a plus qu'à lever le siège, si un devin ne parvient pas à faire connaître les causes du mal et ne permet ainsi d'en arrêter le cours. Calchas alors, cher à Apollon, le plus savant des augures, qui avait assisté les Grecs au départ de l'expédition se lève, mais avant de se prononcer exige qu'Achille le garantisse des ressentiments et des violences que sa réponse pourrait lui attirer, de quelque part qu'ils viennent. Parle sans crainte, dit Achille, et exprime nous sincèrement ce que te révèlent les dieux. J'en jure par Apollon que tu sers et dont tu es le prophète, personne d'entre les Grecs, personne, fut-ce Agamemnon lui-même, n'osera, moi vivant, porter sur toi des mains violentes.

Le caractère est déjà dessiné : sa parole loyale et son invincible épée sont la garantie la plus sûre contre toute offense, de celui qu'il protège. Dans l'orgueil de

Chryséis, tombée en partage à Agamemnon, et qu'il a tué dans la ville sainte de Thèbes en Cilicie, Æétion, le père d'Andromaque et ses sept frères. *Il.*, I, 366, *Id.*, VI, 414; enfin, qu'il a ramené de Lyrnessos, Bryséis, qui lui a été attribuée comme sa part du butin. *Il.*, IX, 60; II, 691.

[1] *Il.*, XV, 721. κακότητι γερόντων.

sa force et de sa renommée, il le défendra contre tous, et même, il le nomme, contre le chef suprême de l'armée confédérée. Ce ton, comme aussi l'initiative qu'il a prise de convoquer l'armée sans consulter personne, ne sont pas naturellement pour plaire à Agamemnon qui cependant plus prudent et plus réfléchi, consent à rendre à son père Chryséis, sa captive, puisque Calchas soutient que son premier refus a été la cause de la colère d'Apollon et de la peste qui en a été la suite, mais il réclame un dédommagement et un dédommagement immédiat et déclare, que si on ne le lui accorde pas, il ira le chercher jusque dans la tente d'Achille.

Ici la colère du jeune roi des Thessaliens ne peut se contenir. On sent que la rupture s'apprête et ne tardera pas à s'accomplir.. Certes, dit le bouillant héros, voilà une rare impudence et un trait de misérable rapacité! Comment un seul des Grecs a-t-il pu se laisser persuader par tes paroles à entreprendre cette longue route et cette redoutable guerre? Car moi, ce n'est pas à cause des Troyens que je suis venu ici : je n'ai rien à leur reprocher ; jamais ils ne m'ont enlevé mes bœufs ou mes chevaux; jamais ils ne sont venus ravager les campagnes de Phthie. Entre eux et nous s'élèvent pour nous séparer les montagnes et les forêts, s'étend la vaste étendue de la mer. C'est pour toi, pour ta satisfaction personnelle, pour venger ton frère et toi que nous sommes ici. Et tu viens me menacer de m'enlever la part du butin que j'ai conquise par tant de travaux et que m'ont librement attribuée les Grecs. Elle n'égale pourtant pas la tienne, quoi que ce soient mes mains qui portent le poids le plus lourd de cette terrible guerre... Eh! bien alors, je retourne à Phthie; j'aime mieux me rembarquer et rentrer dans mon pays. Quant

à toi, j'imagine, si tu restes, que ton bras sans force et sans courage ne t'acquerra pas beaucoup de butin ni beaucoup de gloire.

Les mots outrageants, l'allure provocante, le ton railleur, ironique et méprisant révèlent déjà la profondeur de la blessure faite à l'orgueil du jeune héros et à cette âme naturellement irritable. Que sera-ce, quand Agamemnon, chef suprême de l'armée confédérée, se sentant atteint dans le prestige de son autorité méconnue et bravée, lui aura répondu d'un accent plus froid mais non moins hautain, et lui aura fait sentir la subordination où le placent la nécessité de la discipline militaire et l'unité du commandement

« Pars donc, et pars vite, puisque le cœur t'en dit. Ce n'est pas moi qui te prierai de rester ici pour moi. Il y a à mes côtés d'autres braves qui, en défendant ma cause, sauront respecter mon droit. Retourne donc au plus vite dans ton pays ; emmène tes vaisseaux et tes soldats ! va régner sur le grand peuple des Myrmidons ! Je n'ai nul souci de ton départ et je me ris de ton courroux. Et voici ce que je te déclare. Phœbus Apollon me demande Chryséis, je la lui rendrai ; mais alors j'irai prendre moi-même, s'il le faut, et jusque dans ta tente, Briséis, ta belle captive [1]. Je veux que tu apprennes que que je suis ton supérieur et ton chef, que personne n'a le droit de parler en ma présence aussi haut que moi et de se poser comme mon égal [2] ».

C'en est trop. Agamemnon a frappé à l'endroit le plus sensible ; à cet orgueilleux jeune homme, impatient de

[1] Ainsi, c'est à cause d'une femme que la guerre éclate ; c'est à cause d'une femme que la division se met dans l'armée grecque et menace de compromettre le succès de l'expédition.

[2] *Il.*, I, 186.

Ἶσον ἐμοὶ φάσθαι καὶ ὁμοιωθήμεναι ἄντην.

toute règle, de toute discipline, qui se croit naïvement par le droit de sa naissance et de son rang égal à chacun, et par les dons supérieurs de sa vaillance et de sa force, supérieur à tous, rappeler qu'il a un chef, auquel il doit obéissance et respect, même s'il ordonne une chose qui lui paraisse injuste, c'est plus qu'il n'en peut supporter, lui qui n'a jamais encore appris à se maîtriser lui-même. Un moment il a la pensée de se faire immédiatement justice : un dernier éclair de raison et de bon sens, peut-être la terrible responsabilité qu'il encourra s'il jette la guerre civile dans le camp de l'armée confédérée, arrête son bras prêt à frapper, et c'est en paroles et en menaces que s'exhale son redoutable courroux : « Ivrogne[1], si ton regard a l'audace du chien, ton cœur est le cœur d'une biche; tu n'as jamais assez de courage pour oser affronter avec nos braves les périls d'une bataille ou les hasards d'une embuscade, car tu sais qu'on peut y rencontrer la mort .. Tu ne sais que dévorer les trésors de ton peuple! Vraiment les gens que tu commandes sont des gens de rien; car s'ils avaient quelque cœur, l'outrage que tu viens de me faire aurait été le dernier commis par toi... Mais écoute ce que je vais te dire et que je confirme par un serment solennel. Par ce sceptre qui ne reproduira plus jamais de rameaux, de feuilles ni de fleurs depuis que le tranchant du fer l'a séparé du tronc qui le portait dans la forêt, oui, un jour, tous les fils des Grecs regretteront Achille; car tu n'es pas homme à les sauver quand ils tomberont sous les mains meurtrières d'Hector, et toi-

[1] Les Grecs, qui aiment la bonne chère et le bon vin, ont horreur de l'ivrognerie : ils sont sobres et de plus chastes ; on ne saisit dans les épopées d'Homère aucun acte de violence ou d'impudicité commis sur les femmes. Les jeunes esclaves ; qui lavent les pieds des hôtes voyageurs sont toujours respectées. L'injure adressée à Agamemnon n'en est que plus grave.

même tu t'accuseras intérieurement et au fond du cœur, d'avoir ainsi outragé le plus brave des Grecs ».

En disant ces mots, il jette à terre, en signe de renoncement à son commandement, son sceptre et s'assied. Nestor cherche en vain à apaiser la querelle dont il prévoit les funestes conséquences; car ce n'est pas seulement un vaillant et habile général dont l'armée va être privée; c'est tout un peuple qui se sépare de l'armée coalisée; c'est la confédération elle-même qui menace d'être rompue; c'est toute l'expédition ruinée et transformée peut-être en un affreux désastre.

Ses efforts sont inutiles, et tandis qu'Ulysse reconduit Chryséis à son père, Thalthybius et Eurybate reçoivent l'ordre d'aller prendre Briséis dans la tente d'Achille. Ce n'était pas une entreprise sans danger Les deux envoyés s'avancent inquiets, tristes et silencieux. Achille était assis sous sa tente dressée près de son vaisseau; autant par respect que par crainte, ils s'arrêtent à une certaine distance sans oser l'aborder. Le héros, que leur vue était loin de charmer, devine leurs sentiments et les accueille avec une grâce aimable : Salut, hérauts, messagers de Jupiter et des hommes. Approchez, je ne vous en veux pas, je n'en veux qu'à celui qui vous envoie; et il donne immédiatement à Patrocle l'ordre de leur remettre sa captive. Jusque-là la fierté et la hauteur de son âme ont contenu l'expression de sa douleur et de sa honte : il a cédé. Mais à leur départ, son cœur éclate; il fond en larmes, et pour dérober sa faiblesse à ses compagnons d'armes, il va chercher un endroit écarté, solitaire, sur les bords de la mer blanchissante d'écume, et là les regards vagues fixés sur la sombre étendue des flots[1], les mains tendues

[1] En général, le spectacle de la nature n'inspire pas à l'imagination des Grecs des impressions de mélancolie et de tristesse :

vers le ciel, la voix pleine de larmes, il implore sa mère, Thétis, et la prie d'obtenir de Jupiter que les Troyens soient vainqueurs, que les Grecs soient mis en déroute, afin qu'Agamemnon humilié reconnaisse et répare l'affront mortel qu'il a subi.

Voilà donc jusqu'où l'entraîne l'impétuosité de sa passion, jusqu'à renoncer à la gloire, à l'honneur, au devoir, et à souhaiter la défaite de ses compagnons d'armes et de sa patrie[1]; sentiments indignes mais humains et qu'on retrouverait peut-être, hélas! dans l'histoire militaire d'autres peuples, où les rivalités des généraux ont porté des coups terribles à la patrie.

Jupiter n'a que trop vite et trop complètement exaucé les vœux de l'irascible héros. Les Grecs à plusieurs reprises ont été vaincus : enhardi par l'inaction d'Achille, Hector enveloppe leur armée de manière à les couper de la mer et empêcher leur rembarquement.

Mais il n'en est pas ainsi du spectacle de la mer, dont ils sentent profondément la poésie : ce mouvement éternel, toujours le même et toujours divers; ce rythme plaintif des flots murmurants se brisant contre les rochers ou le sable du rivage, et surtout l'immensité insondable de cette étendue, où l'œil et l'imagination se perdent dans l'infini, provoquent dans leur âme ces vagues sentiments de tristesse, et dans les douleurs que la vie leur apporte, c'est au bord de la mer qu'ils vont exhaler leur plainte et la mêler à la plainte éternelle des flots qui semblent la comprendre et s'y associer.

[1] Si l'on ne peut pas dire qu'il y ait à ce moment pour tous les Grecs une seule et même patrie, peut-être même ne le pourra-t-on jamais dire dans le sens exact du mot, du moins il y a déjà le sentiment profond de l'unité de la race, la conscience vivante et puissante du lien moral qui unit les tribus les plus diverses et les plus opposées. Les poèmes d'Homère ont contribué à fortifier ce sentiment, en leur montrant que tous avaient eu, dans un lointain passé, embelli par la poésie et agrandi par elle, mêmes souvenirs, mêmes espérances, mêmes haines nationales. La communauté de la gloire et des souffrances supportées pour un but commun, est un lien des plus puissants pour les individus comme pour les peuples. Rien n'égale la force de la camaraderie et des amitiés militaires.

Agamemnon, qui sent l'immense responsabilité qui pèse sur lui pour avoir privé l'armée confédérée de l'appui d'une troupe aussi aguerrie que celle des Thessaliens, et du hardi héros qui les avait habitués à la victoire, convoque pendant la nuit un conseil de guerre et propose de lever le siège. Diomède et Nestor repoussent cette pensée et ce dernier suggère l'avis d'essayer d'apaiser le ressentiment d'Achille et de l'inviter à reprendre sa place dans les rangs des combattants. Agamemnon accepte avec empressement, reconnaît ses torts et se déclare prêt à rendre la jeune captive dont il a respecté le lit, et à offrir à Achille toute sorte de présents. Phœnix, Ajax, fils de Télamon, Ulysse et deux hérauts sont chargés de cette mission.

La scène est grave, solennelle, mais calme et sereine, et le début en est charmant.

A leur arrivée, Achille une lyre à la main chantait les exploits glorieux des anciens héros[1]. Seul, assis en face de lui, Patrocle l'écoutait en silence; les ambassadeurs s'étaient arrêtés pour ne pas l'interrompre, quand il les aperçoit, et, aussitôt tenant encore en main sa lyre, il s'élance au-devant d'eux : Salut, dit-il, et soyez les bienvenus! Si vous venez me voir, c'est sans doute que vous avez bien besoin de moi. Mais malgré ma juste colère, vous êtes toujours mes plus chers amis.

Puis les faisant asseoir sur des coussins de pourpre[2] : Apporte, dit-il à Patrocle, un cratère plus grand que celui-ci; mélanges-y un vin plus pur, et donne-nous à chacun une coupe ; car ce sont de vrais amis qui sont en ce moment sous ma tente, et il faut leur servir un

[1] Quel trait profondément grec !
[2] La guerre ne suspend pas les habitudes du luxe royal.

joyeux repas. Alors Ulysse gravement : « Salut, Achille, l'abondance ne nous manque pas à la table d'Agamemnon, mais nous n'avons guère le cœur de songer à la joie d'un festin. Nous sommes menacés d'un immense désastre, qui est presque sous nos yeux. Nous ne savons plus même si nous pourrons sauver nos vaisseaux si tu ne nous prêtes pas le secours de ton bras. Les Troyens ont déjà placé leur camp près du rempart qui protège la flotte et se vantent de s'en emparer bientôt et de l'incendier toute entière. Il nous faudra donc mourir ici, sous les murs de Troie et loin de notre patrie. Lève-toi donc enfin, héros, viens arracher les Grecs à la défaite et à l'anéantissement. Ne te prépare pas, en nous refusant, les plus cruels remords. Ce qui est fait est fait. Pendant qu'il est encore temps, viens sauver tes frères d'armes. Rappelle-toi ce que te disait ton père, le jour où tu te séparas de lui : Mon fils, c'est Minerve et Junon qui te donneront la force et le courage, mais c'est à toi seul qu'il appartient de maîtriser l'orgueil de ton cœur[1]. L'amour de la concorde est une grande vertu, mon fils; fuis les querelles, ces mauvaises conseillères, et les Grecs vieux et jeunes ne t'en estimeront que mieux. Tels étaient les conseils paternels : tu les oublies, Achille; mais il en est temps encore, renonce à tes ressentiments. Agamemnon, pour reconnaître tes services, t'enverra les plus riches présents, les plus belles et les plus industrieuses captives et celle-là même qu'il a eu le tort de t'enlever. Bien plus, il t'offre en mariage celle de ses filles que tu préfèreras. Si ton cœur irrité repousse ses trésors, prends du moins pitié de toute la Grèce[2]. Elle te vénèrera

[1] La volonté est ainsi maîtresse des décisions de l'âme, et la responsabilité reste intacte.

[2] *Il.*, IX, 301. ἄλλους περ Παναχαιούς.

comme un Dieu sauveur et tu t'acquerras une gloire immortelle; tu vaincras Hector et tu le châtieras de s'être vanté de ne pas trouver parmi les Grecs un adversaire égal à lui ».

A ces observations et à ces conseils si graves et si éloquents, et en outre si profondément habiles[1], il n'y avait rien à répondre Aussi Achille n'y répond-il pas; il persiste dans son refus, mais par pure opiniâtreté, par un entêtement sans motif et sans raison. Il n'en est pas moins long dans sa réponse; car la passion est prolixe et abondante en paroles, et brusquement il lui dit : « Ulysse, je vais te faire une réponse sur laquelle rien ne pourra me faire revenir; ma résolution est prise et elle s'accomplira Je te dis cela pour que vous ne veniez pas les uns à la suite des autres me rebattre les oreilles. Je hais plus que les portes de l'enfer celui qui a dans son cœur une pensée et une autre sur sa bouche. Mais moi je vais vous dire toute la vérité, parce que c'est toujours suivant moi, ce qu'il y a de mieux à faire. Jamais Agamemnon ni aucun de vous ne parviendra à me fléchir. Personne ne m'a jamais su gré de m'être constamment battu pour lui ; on fait autant de cas de celui qui reste sous sa tente et de celui qui se hasarde dans la mêlée sanglante; on honore autant le lâche que le brave. Qu'ai-je eu de plus que les autres, moi qui ai tant de fois exposé ma vie? Comme l'oiseau va chercher au loin et apporte leur nourriture à ses petits sans ailes, prenant pour lui la peine et le péril, moi aussi j'ai passé bien des nuits sans sommeil à veiller, bien des jours sanglants à combattre pour vos femmes. J'ai pris d'assaut douze villes de la côte, onze sur la terre ferme. Ce

[1] La longueur du discours est une habileté elle-même. Le rusé Ulysse veut laisser s'apaiser les premiers emportements de la passion.

riche et immense butin, je l'ai tout entier rapporté à Agamemnon, qui, tranquillement campé auprès de ses vaisseaux, recevait tout, en donnait peu et gardait le reste. Mais au moins ce qu'il a donné aux autres chefs, il le leur laisse, et à moi, à moi seul il me l'enlève. Il me prend une femme qui m'était chère. Eh bien! qu'il la garde! et pourtant quelle est la cause de cette guerre? N'est-ce pas Hélène? Les Atrides sont-ils les seuls à aimer leurs femmes? Moi aussi j'aimais et du fond du cœur cette femme, quoiqu'elle fut ma captive. Mais maintenant qu'il me l'a enlevée, qu'il n'espère pas me fléchir. Il cherchera avec toi, Ulysse, et les autres chefs de l'armée à repousser les Troyens et à vaincre Hector, qui, lorsque j'étais là, n'osait pas s'avancer si près... Demain, après avoir sacrifié à Jupiter, je mettrai mes vaisseaux à la mer, et dans trois jours, je serai de retour à Phthie où je jouirai des richesses acquises par mon épée et de celles que me garde le vieux Pélée.

Quant à Agamemnon, je le méprise autant qu'un Carien; je méprise ses présents et tous ceux qu'il m'offre aujourd'hui et tous ceux qu'il pourrait m'offrir par la suite. Je refuse sa fille. Je veux, avec une femme que m'aura choisie mon père et qui me plaise, jouir enfin de la vie, la vie, le plus précieux des trésors; car on ne peut ni par ruse ni par force ressaisir l'âme qui nous la donne, quand une fois elle s'est échappée de nos lèvres. Thétis, ma mère, m'a prédit que si je restais sous les murs d'Ilion, je ne reviendrais pas dans ma patrie, mais que j'acquerrais une gloire immortelle, et que si au contraire je rentrais dans mon cher pays, je vivrais longtemps et heureux. Eh bien! c'est le parti que je prends et que je conseille aux autres de prendre. Adieu la gloire! voyez si vous avez d'autres moyens de sauver l'armée : celui que vous avez imaginé ne

réussira pas. Je garde mon ressentiment. Phœnix couchera ce soir dans ma tente, pour être prêt à s'embarquer demain avec moi, s'il le veut toutefois; car je ne l'y oblige pas ».

On sent éclater dans ce discours plein d'une irritation longtemps contenue et d'ironie amère, toutes les pensées qui depuis l'affront qu'il a reçu, ont traversé et bouleversé l'âme de ce jeune orgueilleux. Il a cruellement souffert, mais il savoure avec une sorte de volupté féroce la vengeance qui s'apprête, et à laquelle il sacrifie les devoirs sacrés du patriotisme, et même la gloire [1]. Du moins il le dit et c'est là encore une de ces contradictions que la passion seule explique parce que seule elle les produit. Achille ne se connaît pas lui-même, parcequ'il est la proie de sentiments contraires

[1] Cependant, il est remarquable que ce dégoût de la gloire se montre encore chez Achille après sa mort. Ulysse, aux yeux de qui son ombre apparait aux enfers entourée de Patrocle et d'Ajax, lui ayant dit qu'il n'y a pas eu et qu'il n'y aura jamais d'homme plus heureux que lui, puisque de son vivant il était honoré comme un Dieu et que, mort, il est encore le premier de tous les morts, il lui répond : « Ne me fais pas l'éloge de la mort, Ulysse : j'aimerais mieux labourer la terre au service d'un maitre sans fortune, que d'être le roi de tous les morts ». *Od.*, XI, 489.

βουλοίμην κ'ἐπάρουρος ἐὼν θητεύεμεν ἄλλῳ.

Il n'a aucun souvenir de ses anciens exploits, aucune joie à s'informer si les vivants en ont gardé la mémoire. Chose singulière, il ne pense pas à Patrocle à qui il disait (*Il.*, XXII, 386) : « Ami, je ne t'oublierai jamais tant que je vivrai, et si même dans les enfers les morts s'oubiient les uns les autres, moi, même là, je me souviendrai de toi, cher et tendre ami ». Il n'a de pensée que pour son fils et pour son père, et c'est pour eux que se réveillent quelques traits de cette âme irritable, héroïque et tendre : « Mon fils est-il toujours le vaillant chef qu'il promettait d'être? et mon père, les Myrmidons lui témoignent-ils le respect et les hommages qui lui sont dus? Car je ne suis plus là pour châtier ceux qui insulteraient à sa vieillesse sans défense et leur faire sentir la force de mes mains invincibles », et sur la réponse d'Ulysse, l'ombre du héros s'éloigne à grands pas en traversant la prairie d'asphodèles, heureuse et consolée d'avoir appris les exploits de son fils.

qu'il ne sait pas maîtriser, ni gouverner, ni modérer. Il se croit une âme de fer, tandis qu'il est sous la domination d'une passion violente; mais comme il est de la nature de la passion d'être passagère, de se contredire, de se détruire elle-même, il se donnera bientôt lui-même le plus complet démenti. Il se fait ici et lui seul la fin de toute sa vie; il ne voit que lui et semble oublier tous les autres[1]. Il ne tardera pas à renoncer à ce farouche égoïsme.

Si la raison parlant par la bouche d'Ulysse a échoué, Phœnix va essayer ce que peuvent sur ce cœur gonflé par l'outrage, la reconnaissance et l'amitié. Le vieux cavalier pleurait à chaudes larmes : « Si tu veux vraiment retourner en Thessalie, si dans l'emportement de ta colère, tu ne te soucies pas d'écarter de nos vaisseaux l'incendie qui les menace, comment as-tu pu croire, mon cher enfant, que je resterais ici seul et sans toi ? C'est à moi que le vieux Pélée te confia, le jour, où encore jeune adolescent il t'envoya de Phthie à Agamemnon, ignorant des choses de la guerre et sans expériences des choses du conseil et des assemblées, me prescrivant de faire de toi un homme, sachant bien parler et bien faire[2]. Aussi je ne voudrais pas, cher enfant, rester ici sans toi, quand bien même un Dieu promettrait de me rendre les forces et les grâces de la jeunesse... Je me rappelle le jour où proscrit, fugitif, maudit par mon père, j'arrivai à Phthie implorant asile. Le roi Pélée me reçut avec bonté comme un père reçoit son fils, et je puis dire, Achille, que je t'ai rendu cette ten-

Il., IX, 650; XVI, 61, 66, 84.

ὡς ἄν μοι τιμὴν μεγάλην καὶ κῦδος ἄρηαι.

[3] Ce sera là la fin de toute éducation libérale en Grèce et partout :

μύθων τε ῥητῆρ' ἔμεναι, πρηκτῆρά τε ἔργων.

dresse. Car je t'aime, Achille, je t'aime du fond de mon cœur. Que de fois, dans ton enfance, tu t'es assis sur mes genoux, ne voulant manger que le pain que je mangeais, ne voulant boire qu'à ma coupe; que de fois, en bavant, tu as sali ma tunique Tu m'as causé bien des tourments, bien des peines; car les dieux m'ayant refusé un rejeton de ma race, j'avais fait de toi mon enfant. Allons! Achille, dompte ton cœur; il ne faut pas garder une âme sans pitié[1]. Les dieux eux-mêmes, bien supérieurs aux hommes par la vertu, la majesté, la puissance, les dieux se laissent fléchir par des sacrifices, des vœux et surtout par des prières. Les prières sont filles de Jupiter : elles s'en vont, ridées et boiteuses, cherchant à apaiser la colère des offensés et à en guérir la blessure. Celui qui se laisse toucher par elles, elles l'assistent à leur tour, le jour où lui aussi a besoin de recourir à la prière; celui qui les repousse d'un cœur dur, elles obtiennent de Jupiter qu'il soit frappé et châtié par celui qu'il a offensé. Eh! bien, Achille, toi aussi, paye aux filles de Jupiter ce tribut de respect, qui a fait plier et céder l'âme indignée et courroucée de tant d'autres vaillants comme toi. Et je me souviens d'une vieille histoire que je veux te raconter. Méléagre, dans un mouvement de colère, résista aux prières même de sa mère et refusa de défendre les siens contre les attaques de leurs ennemis : et quand il céda, car il céda à la fin, il était trop tard. Ne fais pas comme lui, Achille, accepte nos présents, reprends tes armes et viens nous sauver. Les Grecs t'honoreront comme un dieu ».

[1] *Il.*, IX, 496. οὐδέ τί σε χρὴ
νηλεὲς ἦτορ ἔχειν.

Et Achille, qui repousse son vieux père nourricier, en arrivera à répéter cette même maxime : L'âme humaine doit être accessible à la miséricorde.

Ulysse avait parlé en politique éloquent : il avait parlé à la raison du jeune roi et avait épuisé tous les arguments les plus puissants pour le persuader. Il n'y a pas un seul raisonnement dans le discours de Phœnix : c'est le cœur d'Achille qu'il veut ouvrir, en lui ouvrant le sien. Il semble qu'on pourrait le résumer en une ligne : Allons ! mon fils, fais cela pour moi, pour ton vieux père nourricier qui t'aime tant. Achille est au fond plus ému qu'il ne veut le paraître, et précisément, il s'en irrite; mécontent de lui-même, de se sentir faiblir, il est près de se fâcher contre celui qui lui a fait connaître une sorte de remords. Bon vieux père, lui dit-il, je n'ai pas besoin de nouveaux honneurs des Grecs; j'en ai, par la grâce de Jupiter, reçu déjà d'assez grands. Mais il y a une chose que je veux te dire et que tu devras bien graver dans ton esprit. Ne m'importune pas davantage de tes plaintes et de tes larmes, en faveur du fils d'Atrée. Il ne faut pas que tu aimes cet homme, entends-tu, si tu ne veux pas que moi qui t'aime, je te haïsse. Ton devoir est de nuire à celui qui m'a nui. Reste avec moi et dors sous ma tente. Demain au lever du jour, nous délibérerons s'il faut partir ou s'il vaut mieux rester ici.

On remarquera dans cette admirable scène la profonde connaissance du cœur humain dont fait preuve le poète, et avec quel art et quelle vérité il ménage les transitions des mouvements qui s'accomplissent secrètement dans l'âme du héros. A Ulysse il avait dit nettement et sans réserve : Je partirai demain; à Phœnix, il répond : Demain nous délibèrerons ensemble si je dois partir ou rester ici. Le seul fait de mettre en délibération ce qui tout à l'heure semblait une irrévocable résolution, révèle déjà un changement moral, et ce n'est pas le dernier.

Ajax jusque-là silencieux prend enfin la parole : le rude et héroïque soldat s'indigne avec raison du ton hautain de ce jeune homme, et est humilié des prières où s'abaissent pour le fléchir des gens qui le valent bien. Ulysse, dit-il en se levant ce sont là des paroles perdues. Allons reporter aux Grecs qui l'attendent la réponse faite à leurs propositions. Achille a dans le cœur un ressentiment sauvage et féroce. Le malheureux ne se laisse pas toucher de l'amitié de ceux qui l'honoraient au dessus de tout autre. C'est un cœur sans pitié... et se tournant vers lui... et c'est pour une fille que tu gardes une si implacable colère ! Allons ! voyons, apaise ton courroux ; aie égard à ce lien sacré qui fait de nous aujourd'hui tes hôtes. Ceux qui sont ici, sous ton toit, sont, tu le sais, tes plus dévoués, tes plus chers et meilleurs amis.

Ces courtes, fières et sévères paroles achèvent un mouvement déjà commencé. Achille ne cède pas : tout son caractère s'y oppose ; mais il reconnaît qu'il a tort de ne pas céder, et sa dernière parole fait prévoir qu'il cédera, car elle signifie : Mes amis, le jour où vous aurez besoin de moi, vous pouvez compter sur moi. Oui ! Ajax ! tout ce que tu viens de dire est juste et sage ; mais mon cœur se gonfle de douleur et de rage, toutes les fois que je me représente cette scène, où Agamemnon en présence de tous les Grecs, m'a dépouillé, m'a insulté, m'a déshonoré.. Allez et rapportez aux Grecs ma dernière réponse ; je ne reprendrai pas les armes avant le jour où Hector osera se hasarder auprès des tentes et des vaisseaux des Myrmidons. S'il s'avise de s'approcher de ma tente, soyez-en sûrs, il trouvera quelqu'un pour l'arrêter.

Il dit, et chacun prenant de ses mains la coupe qu'il leur offre, la vide avant de se séparer et tous retour-

nent au camp pour annoncer l'échec de leur mission.

Les évènements se précipitent : Diomède, Ulysse, Agamemnon sont blessés : Ajax tente inutilement de rétablir le combat : il est obligé, quoique à pas lents, de battre en retraite. Machaon blessé passe rapidement sur son char devant Achille qui debout sur la poupe de son vaisseau examine, loin de s'en désintéresser, les diverses péripéties de la bataille, dont les horreurs font jaillir les larmes de tous les yeux. D'abord la vue de la défaite des Grecs le remplit d'une joie cruelle : Patrocle, dit-il, voici l'heure arrivée où les Grecs vont payer cher l'injure qu'ils ont permis qu'on me fasse : ils vont bientôt venir à mes genoux [1] et avec des prières implorer le secours de mon bras. Et cependant il est déjà inquiet. Quel est ce héros blessé qu'on a conduit à la tente de Nestor ? la rapidité de la fuite ne lui a pas permis de le reconnaître : il ressemble à Machaon, l'illustre fils d'Asclépios, et son cœur qu'on croit endurci et fermé à toute pitié [2], est troublé et ému de cette pensée. Et pour avoir des nouvelles sûres de ce vieux et honoré héros, il envoie Patrocle s'en enquérir lui-même. Patrocle en rentrant au camp d'Achille rencontre un de ses plus chers compagnons d'armes, Eurypyle, qui avait été gravement blessé en portant secours à Ajax : il le panse et lui donne les premiers soins avec la plus affectueuse et la plus habile tendresse [3]. Mais pendant ce temps les Grecs sont obligés de fuir derrière la ligne fortifiée de leurs vaisseaux. Patrocle voit ce désastre et s'écrie : Eury-

[1] *Π.*, XI, 609.

νῦν δ'οἵῳ περὶ γούνατ'ἐμὰ στήσεσθαι Ἀχαιοὺς λισσομένους.

[2] *Π*, XI, 665. Δαναῶν οὐ κήδεται, οὐδ'ἐλεαίρει.

[3] Ce détail n'est pas insignifiant : Patrocle va bientôt mourir ; c'est à lui que les Grecs devront leur salut d'abord, puis indirectement leur définitif triomphe qu'il paiera de sa vie. Il faut donc que déjà nous nous intéressions à lui.

pyle, malgré les soins que ton état réclame je ne puis rester ici. Un de mes serviteurs te gardera. Moi je cours vers Achille qui m'attend. Qui sait si avec l'aide de Dieu [1], je ne parviendrai pas à le fléchir. La voix d'un ami a une grande puissance. Et le voilà devant Achille, haletant de sa course, le cœur battant d'émotion et de douleur, le visage inondé de larmes brûlantes qui tombaient de ses yeux, comme l'eau d'une source abondante jaillit et tombe du haut d'un rocher.

Qu'as-tu donc, lui dit le héros ! pourquoi pleures-tu comme une petite fille qui demande à sa mère de la porter dans ses bras, et la regarde avec des yeux pleins de larmes, jusqu'à ce qu'elle ait cédé à ses prières. Qu'as-tu à pleurer, comme si tu étais une petite fille [2]? As-tu reçu de Phthie de mauvaises nouvelles ? Ménœtius vit encore, n'est-ce pas, et Pélée mon père aussi ? car ce serait là le sujet de réelles et sérieuses douleurs [3]. Est-ce que ton âme est affligée de voir la défaite des Grecs ? N'est-ce pas le juste prix et le juste châtiment de leur injustice envers moi [4]? Parle ! ne me cache rien : je veux être de moitié dans ta peine [5].

Avec un profond soupir Patrocle lui répond : Ne t'irrite pas contre moi ! Les Grecs sont près d'être anéantis. Les plus vaillants sont couchés auprès de leurs vaisseaux, gravement blessés : blessé, le robuste Dio-

[1] *Il.*, XV, 403. σὺν δαίμονι.

[2] *Il*, XVI, 7. ἠύτε κούρη
νηπίη.

[3] Quelle ruse de la passion ! Achille devine tout, mais il ne veut pas le laisser voir. L'orgueil blessé est encore trop cuisant. Il raille la sensibilité de son ami ! C'est une petite fille qui pleure parce que sa mère ne veut pas la porter dans ses bras. Il ne prévoit pas que lui-même va bientôt verser des larmes de sang !

[4] Si ce ne sont pas les Grecs qui l'ont commise, ils l'ont laissé commettre. Pourquoi n'ont-ils pas pris parti pour l'offensé ? ils sont complices de l'injustice : il est juste qu'ils en soient punis.

[5] *Il.*, XVI, 19. ἵνα εἴδομεν ἄμφω.

mède ! blessé, Ulysse ; blessé, Agamemnon ; blessé, Eurypyle ! et en présence de ces malheurs tu restes inexorable !... Si tu redoutes quelque mauvais présage, si tu as reçu de ta mère des avertissements contraires, eh bien, moi, laisse-moi partir ! confie-moi tes Myrmidons et permets-moi de revêtir tes armes et ta cuirasse ! notre intervention donnera aux Grecs un instant de relâche et nous qui ne sommes pas fatigués nous ferons facilement fuir un ennemi épuisé par un long effort.

Ce que n'avait pu faire ni l'éloquence et la raison d'Ulysse, ni l'affection paternelle mais faible et sans autorité de Phœnix, ni même l'accent indigné d'Ajax, l'amitié va l'accomplir — c'est un trait du caractère ; — et cette concession, faite non sans hésitations et réserves, va être par ses conséquences, le commencement de la catastrophe, le châtiment d'Achille et en même temps l'expiation qui relève son âme et le rend à lui-même. Il faut admettre aussi que tant d'instances qui se succèdent pour ébranler ce cœur inébranlable, si elles n'ont pas eu leur effet immédiat, n'ont pas dû rester sans influence. Un dernier coup devait tout entraîner, et c'est Patrocle, l'ami si tendre, si dévoué, si soumis à tous les caprices d'Achille, qui se révolte et se dégage, c'est Patrocle qui le porte.

Que me dis-tu, Patrocle ? Non ! aucun présage ne me fait peur, et ma mère ne m'a transmis aucun avis pour me retenir; mais j'ai au cœur une douleur amère et profonde d'avoir vu un homme, mon égal, me frustrer de ce qui m'appartenait. Je ressens vive et toujours cuisante la blessure qu'il a faite à mon honneur [1]. Une femme que les Grecs m'avaient donnée pour prix de

[1] Bien aimer et bien haïr, c'est sa devise. Ce ne sera pas celle d'Antigone, dont le cœur est fait pour rendre amour pour amour, mais non haine pour haine.

mon courage, que j'avais conquise de ma lance, cette femme, Agamemnon me l'enlève comme si j'étais un soldat obscur et un capitaine d'aventure. Mais oublions ce qui s'est passé : il n'y avait peut-être pas lieu d'en concevoir un si profond ressentiment[1]. Et cependant j'avais dit que je n'y renoncerais que le jour où le danger menacerait mes vaisseaux.

Allons ! revêts mes armes ! prends le commandement de mes Thessaliens ! va dissiper cette nuée noire de Troyens qui, ne voyant plus briller le cimier de mon casque, remplissent la plaine de leurs cris de triomphe. Va les chasser, Patrocle, va sauver les Grecs ! Mais écoute-moi et obéis-moi. Si Jupiter te donne la victoire, ne te laisse pas entraîner dans le combat ! tu m'ôterais ma gloire et un Dieu pourrait t'en punir[2].

Pendant que Patrocle prend les armes de son ami, à l'exception de sa pique si pesante qu'aucun des Grecs ne pouvait s'en servir, Achille, du haut de la poupe de son vaisseau, où il fait sentinelle, voit le feu envahir le vaisseau de Protésilas, le plus voisin de la flotte d'Ajax. C'est lui, alors, qui poussant un cri, non de joie satisfaite, mais de patriotique douleur, dit à son ami : hâte-toi, Patrocle : car je vois le feu près d'en-

[1] *Π.*, XVI, 60.

ἀλλὰ τὰ μὲν προτετύχθαι ἐάσομεν·οὐδ' ἄρα πως ἦν
ἀσπερχὲς κεχολῶσθαι ἐνὶ φρεσίν.

[2] Je mets en note, ne voulant pas les supprimer, les quatre vers 97-100, comme l'avaient déjà fait Zénodote et même le prudent Aristarque, qui y voyaient la main de diasceuastes. Le scholiaste A dit : ἀθετοῦνται στίχοι τέσσαρες, διότι κατὰ διασκευὴν ἐμφαίνουσι γεγράφθαι ὑπό τινος. Quelque férocité qu'on prête au ressentiment d'Achille, rien dans son caractère n'autorise à penser qu'il puisse être allé jusqu'à ce souhait impie et absurde.

[O Jupiter ! et vous, Minerve et Apollon, faites que pas un Troyen, que pas un Grec, si ce n'est Patrocle et moi, n'échappent à la mort, afin que nous deux seuls nous ayons la gloire d'abattre les murs d'Ilion].

vahir nos vaisseaux, et pendant que tu te prépares, je vais faire prendre les armes à nos troupes. Et le voilà qui retrouvant toute son énergie guerrière, va de tente en tente, presser ses hommes et hâter l'équipement de leurs chevaux. Tels que des loups avides et forts qui ont surpris dans la forêt une belle biche s'empressent de la dévorer : leur gueule est rouge de sang, et la bande rassasiée s'en va boire aux eaux profondes d'une source, pour désaltérer leur langue dégouttante de sang : leur fureur n'est point encore apaisée et leurs flancs halètent. Tels se rassemblent à la voix d'Achille les chefs et les soldats qu'il avait amenés sur ses cinquante vaisseaux. Les rangs se forment et s'alignent droits comme une muraille. Non seulement il ne se désintéresse plus du sort de la lutte ; non seulement il oublie les vœux impies qu'il a formés pour la défaite de ses compatriotes : mais il est agité, inquiet, et sent le besoin, en leur parlant lui-même, d'user de son autorité et du prestige de ses succès pour électriser ses soldats et allumer en eux l'ardeur de la vengeance et de la gloire : N'oubliez pas les menaces que vous adressiez aux Troyens et les reproches que vous m'adressiez à moi-même. Fils de Pélée, pourquoi ton ressentiment sans pitié retient-il malgré nous nos bras dans l'inaction. Cœur dur, ta mère ne t'a donc nourri que de fiel ! Eh ! bien, aujourd'hui ! voici l'occasion qui s'ouvre à vous d'exécuter ces grands exploits que vous désiriez tant ! Allez maintenant, et dans le combat montrez l'intrépidité de votre cœur.

Mais en même temps que cette ardeur guerrière se réveille dans son cœur, un je ne sais quel trouble secret le pénètre : il commence à sentir la responsabilité que sa détermination opiniâtre de ne pas prendre part lui-même à la lutte et d'y exposer le plus cher de ses

amis, fait peser sur sa conscience. Il rentre dans sa tente, prend une coupe d'or qu'il purifie à la fumée du soufre, la remplit de vin, et se tenant au milieu de l'enceinte, les yeux levés vers le ciel, fait la libation solennelle et d'un cœur ému, prie [1].

« Jupiter, Roi de Dodone, Protecteur des dieux Pélasges, toi dont les autels sont servis par les Selles, ces prêtres prophètes qui couchent sur la terre nue et dont l'eau ne touche jamais le corps [2], tu as exaucé ma prière et vengé mon honneur. Exauce encore aujourd'hui le vœu fervent que je t'adresse. Je reste encore aujourd'hui dans ma tente ; mais j'envoie aux hasards du combat le plus cher de mes camarades ! Donne-lui la gloire ! fortifie ses bras et son cœur ! qu'Hector apprenne que mon ami peut le combattre même sans moi; rends ses mains invincibles comme lorsqu'il était à mes côtés. Fais qu'après avoir repoussé de nos vaisseaux le péril et l'incendie, il revienne auprès de moi, avec toutes ses armes, triomphant et glorieux. »

Il dit et se place au dehors de sa tente pour assister aux évènements qui vont se dérouler. Mais ce qui devait arriver, arrive. Emporté par l'ardeur de la jeunesse et l'ivresse de ses premiers succès, Patrocle blessé par Euphorbe est tué par Hector qui le dépouille de ses armes et avec des railleries cruelles se réjouit de voir bientôt son cadavre dévoré par les vautours. C'est avec peine que les deux Ajax et Ménélas parviennent à enlever son corps et le ramener au camp. Ils n'y seraient peut-être pas parvenus, si Achille, aussitôt qu'il est pré-

[1] C'est par la prière qu'il cherche à écarter ses sombres pressentiments et à rassurer sa tendresse inquiète.

[2] Rien de nouveau sous le soleil ! Les Grecs pratiquaient déjà ce régime ascétique, si contraire à l'esprit général de leurs mœurs et de leur civilisation.

venu, n'était monté sur le rebord du fossé et n'avait poussé trois fois son cri de guerre. A ce cri terrible qu'ils reconnaissaient pour l'avoir entendu tant de fois, les Troyens effrayés s'enfuient abandonnant le corps.

C'est Antiloque, fils de Nestor, et après Patrocle, l'ami le plus cher à Achille, qui s'est chargé de la douloureuse mission de lui porter cette affreuse nouvelle. Il arrive haletant de sa course rapide devant le jeune roi qui se disait, l'âme troublée : Malheur à moi ! Les Grecs fuient ! les Dieux me préparent-t-il une nouvelle douleur ?... J'en suis sûr, le vaillant fils de Ménœtios est mort ! l'infortuné, je lui avais pourtant bien recommandé de revenir vers mes vaisseaux et, après avoir repoussé l'ennemi, de ne pas oser se mesurer avec Hector.

Malheur à moi, s'écrie Antiloque ! Je t'apporte une affreuse nouvelle : Patrocle n'est plus ! Hector s'est emparé de ses armes et les nôtres luttent pour enlever son corps dépouillé.

A ces mots, le cœur du héros est envahi comme par un noir nuage : il prend de ses deux mains de la poussière et la répand sur sa noble tête ; il en souille son beau visage ; il en salit sa brillante et riche tunique. Lui-même se roule sur le sol et s'arrache les cheveux ; les femmes poussent de grands cris et se précipitant hors de leurs tentes accourent, se frappant des deux mains la poitrine. Leurs genoux tremblants s'affaissent et se ploient. Antiloque, fondant en larmes, tenait serrées dans ses mains les mains de son malheureux ami, dont il voyait le cœur brisé ; car il craignait que dans l'excès de son désespoir il ne mit fin lui-même à ses jours d'un coup d'épée.

Thétis, sa mère, accourt en entendant les rugissements effrayants de son désespoir, et lui rappelle que

Jupiter n'a fait qu'exaucer ses vœux : Oui, lui dit-il, Jupiter a fait tout cela pour moi ! mais quelle joie m'en revient-il, puisque le plus cher de mes amis n'est plus ! Patrocle, que j'aimais autant que moi-même, je l'ai perdu et Hector triomphant l'a dépouillé de ses armes .. Et toi aussi, ma mère, tu es réservée à une immense douleur : tu verras mourir ton fils ; tu ne le verras pas rentrer heureux dans sa maison Mais moi ! je ne désire plus vivre ; je ne désire plus rester au milieu des hommes, si ce n'est le temps nécessaire pour abattre Hector du fer de ma lance, lui arracher la vie et lui faire expier la mort du fils de Ménœtios.

Et la mère en larmes lui dit : Alors, mon enfant, tes jours sont comptés ; car tu ne survivras pas longtemps à ton ennemi. Que je meure tout de suite, réplique-t-il avec violence, puisque je n'ai pas pu porter secours à l'ami qu'il allait immoler. Il est tombé loin de sa patrie ; il a eu besoin de moi, et je n'étais pas là[1] pour écarter de sa tête le péril et la mort ! Mourons donc ici ! plutôt que rester immobile auprès de mes vaisseaux, inutile fardeau de la terre, moi à qui pas un des Grecs ne peut s'égaler dans la bataille. . Ah ! périsse la discorde ! périsse cette fureur de colère qui rend folle l'âme du plus sage... Oublions ce qui s'est passé, quelque chagrin que j'en aie et domptons mon cœur. Maintenant je veux aller à la rencontre de celui qui m'a ravi cette tête si chère, et la mort viendra quand Jupiter et les Dieux le voudront. Aujourd'hui ne songeons qu'à l'amitié et à la vengeance. Les belles Troyennes ne tarderont pas à apprendre que je suis sorti du long repos où s'est endormi mon courage et reposé mon épée.

Voilà donc Achille ramené à la sagesse et à la rai-

[1] Et pourquoi donc n'y étais-tu pas, Achille ?

son ! le voilà qui proclame et promet de dompter son cœur, comme Ulysse : mais ce qui est chez ce dernier la maxime constante et forte qui règle ses actions n'est encore chez Achille qu'un mouvement passager et rapide. Dans sa douleur sincère et profonde, il y a des remords : il se sent responsable de la perte de celui qu'il a tant aimé et qu'il a sacrifié à sa passion. Ce sont autant de traits de caractère ; il en est un autre qui le grandit et le purifie : il est capable d'amitié et d'une grande amitié. Peu de peuples[1] ont mieux connu que les Grecs la puissance de ce noble sentiment ; peu d'âmes l'ont mieux connu qu'Achille. L'étendue de sa douleur est la mesure de sa tendresse. Son âme est triste jusqu'à la mort, parce qu'elle est vide : il a la lassitude et le dégoût de la vie. Une partie de lui-même n'est plus. Lui qui voulait tantôt vivre en bon gentilhomme campagnard, le voilà qui consent à braver la mort prochaine ! A quoi lui servirait de vivre, puisqu'il n'a plus son ami, qui était la moitié de sa vie. La douleur, cette grande maîtresse de la vie, qui châtie, corrige et purifie, la douleur profonde et pure de l'amitié perdue a guéri la blessure de l'orgueil offensé, et rendu à elle-même cette âme naturellement grande. Qui s'y serait attendu ! C'est lui qui maintenant ira bientôt au devant d'Agamemnon, et en présence de l'armée réunie, lui dira : Fils d'Atrée ! Ce que je fais aujourd'hui, il eût été bien préférable pour toi et pour moi, que je le fisse tout d'abord, au lieu de nous laisser emporter par la discorde, et pour une femme ! Et c'est pour cela que tant de Grecs ont succombé, à la grande gloire d'Hector ! Mais ce qui est fait est fait : n'y pensons plus. J'oublie

[1] Il y en a un beau modèle dans l'amitié si dévouée et si pure de Jonathan, fils de Saül, pour David.

tous mes ressentiments! Appelle au combat les Grecs : je veux aller au devant des Troyens et voir s'ils tenteront encore de venir dormir près de nos vaisseaux. J'imagine que celui-là aura les genoux lestes, qui osera s'y aventurer et pourra éviter le fer de ma lance.

Impatient de tout délai, Achille voudrait mener l'armée immédiatement au combat. Ce n'est pas sans difficulté qu'Ulysse, qui n'oublie jamais les nécessités et les réalités de la nature humaine, obtient de lui que les soldats aient eu le temps de réparer leurs forces en prenant leur repas habituel.

Quant à lui, pressé de prendre quelque nourriture avant de se jeter dans la mêlée, il refuse[1] en disant : Oh! cher et malheureux ami! c'était toi qui me servais mon repas dans ma tente, et te voilà aujourd'hui couché par la mort sur ce lit funèbre[2]. Mon cœur est déchiré et je ne saurais plus penser à manger ni à boire. Car je n'aurais pas éprouvé une douleur plus grande si j'avais appris la mort de mon vieux père ou celle de mon fils. Demain seulement lorsque nous aurons vengé notre perte, au coucher du soleil, nous nous réunirons dans un solennel repas[3] : mais jusque-là, pour moi du moins, il n'entrera ni vin ni nourriture dans ma bouche[4].

La nuit se passe dans les lamentations funèbres qui

[1] C'est le seul des héros grecs auquel la douleur fasse oublier les nécessités de la nourriture.

[2] Pendant toute la nuit, Achille et ses amis avaient pleuré Patrocle, lavé et parfumé son corps étendu sur un lit funèbre, et Briséis, rendue à son maître, était venue verser des larmes sur ce jeune héros, qui, pendant sa captivité, avait toujours été respectueux et bon pour elle.

[3] Le banquet fait partie essentielle de la solennité des funérailles.

[4] *Π.*, XIX, 209.

οὐ πόσις οὐδὲ βρῶσις·

font retentir le rivage. C'est la veillée des morts. Achille rugissant comme un lion à qui un chasseur a ravi ses lionceaux, les mains sur la poitrine déchirée et ouverte de son ami, la voix pleine de larmes et de prières : « Ah ! combien vaines étaient les paroles dont je rassurais le cœur paternel du vieux Ménœtios, le jour où je lui promettais de ramener à Oponte son fils couvert de butin et de gloire. Mais Jupiter ne réalise pas toujours les vœux et les projets de l'homme. Il avait décidé que tous deux, lui comme moi, nous rougirions de notre sang cette même terre ; car moi non plus je ne reviendrai pas dans ma patrie et le vieux Pélée ne me verra pas rentrer dans sa maison. C'est ici la terre qui gardera ma cendre, et maintenant puisque je te survis, je veux te rendre de somptueux et célèbres honneurs funèbres ; je veux t'apporter la tête et les armes de ton meurtrier ; j'immolerai sur ton bûcher douze des plus illustres enfants des Troyens[1], et jusque-là, autour de ta couche sanglante, les captives que nous avons ensemble enlevées des villes ennemies t'honoreront de leurs lamentations et de leurs larmes. »

Je m'en voudrais de négliger un trait touchant par lequel Homère a caractérisé l'âme de son héros. L'homme est capable d'aimer les animaux et quand il les aime, il lui semble les comprendre comme aussi qu'ils le comprennent ; il leur parle et il les entend lui parler ; il devine leurs regards, lit dans leurs yeux si singulièrement profonds et interprète leurs voix mystérieuses. Le marin parle à son navire ; le chasseur à ses

[1] L'état des mœurs explique cette horrible coutume, qu'à l'époque la plus brillante de leur civilisation les Athéniens pratiqueront encore. Faut-il rappeler qu'au XVIIIe siècle un autodafé où périrent sur le bûcher des Juifs non convertis, déshonora l'Eglise et l'Espagne. Une fille de la maison de France, obligée d'assister à ce cruel spectacle, faillit en mourir d'horreur.

chiens; le cavalier à son cheval, et surtout le cavalier soldat à son cheval de guerre qui partage ses périls et s'associe à sa destinée[1].

Achille éprouve ce sentiment et comme tous les sentiments, il le pousse à l'extrême, et les croyances religieuses de son temps et de son pays lui donnent une forme singulièrement vivante. Automédon et Alcimus attèlent ses chevaux au char de guerre. Automédon prend les guides et Achille se place à l'arrière et avant de partir : Xanthus et toi, Balius, dit-il à ses nobles chevaux, vous qui êtes de sang noble et divin, ayez soin de me ramener vivant dans les rangs des Grecs, lorsque nous nous serons rassasiés de meurtre et de sang; ne me laissez pas sur le champ de bataille, mort, comme vous avez abandonné Patrocle. Et Xanthus de lui répondre : Oui ! nous te sauverons encore aujourd'hui; mais ton jour est proche. Ne nous en accuse pas ! C'est par la volonté de la Parque souveraine, et non par notre faute que Patrocle a succombé, malgré la rapidité de notre course aussi légère que le vol du zéphyre ; et toi aussi, Achille, une destinée semblable t'attend et tu périras comme lui, de la main d'un Dieu. Frémissant de colère, Achille s'écrie : Pourquoi viens-tu m'annoncer ma mort, Xanthus ! Ce n'est pas bien à toi ! Oui ! je le sais bien ! la mort m'attend ici, loin de mon père, loin de ma mère ! et cependant je ne quitterai le combat qu'après avoir vengé mon ami. Et sur ces mots, il pousse un cri terrible et lance ses chevaux au premier rang des combattants.

Achille fond alors sur les Troyens, au milieu d'une

[1] Les chevaux d'Achille pleurent en voyant que Patrocle, qui les conduisait toujours, est tombé mort dans la poussière, κλαῖον, ἐπειδὴ πρῶτα πυθέσθην ἡνιόχοιο ἐκ κονίῃσι πεσόντος. *Il.*, XVII, 427.

[2] *Il.*, XIX, 401.

effroyable mêlée à laquelle les Dieux eux-mêmes prennent part. Énée qui ose le défier n'échappe à la mort que par l'intervention de Neptune ; mais maintes victimes tombent sous ses mains invincibles ; il sème partout l'épouvante et la mort ; un horrible carnage signale tous ses pas et des ruisseaux de sang inondent le champ de bataille.

Après avoir été plusieurs fois sauvé des mains de son ennemi, Hector est enfin en sa présence et ne pouvant plus se dérober à une rencontre lui fait face avec courage. Mais avant d'engager cette lutte dernière, il lui propose une convention : le vainqueur tuera le vaincu, et le dépouillera de ses armes, mais il ne mutilera pas son corps et le rendra à ses concitoyens pour qu'il reçoive les honneurs de la sépulture. Achille refuse tout arrangement avec une violence sauvage : Ne me parle pas, Hector, ne me parle pas, maudit, d'un arrangement avec toi. Y a-t-il un traité possible entre les loups et les agneaux, entre les lions et les hommes ? Non ! entr'eux la haine est éternelle. Entre toi et moi elle durera jusqu'à ce que l'un de nous deux ait rassasié de son sang l'impitoyable Arès. Rappelle toutes tes forces : car il va falloir te montrer vaillant et robuste ; tu n'as plus aucun moyen de fuir. C'est Pallas elle-même qui va te tuer par mon épée : tu vas me payer enfin toutes les larmes que tu m'as fait verser.

Et en effet après quelques incidents, Hector tombe sous la lance d'Achille dont le fer brille comme la lumière de Vesper, la plus radieuse des étoiles du ciel, et son vainqueur, dont la victoire n'apaise pas la colère, accable encore le mourant de ses plus cruelles et ironiques injures.

Eh ! bien, Hector, tu disais, quand tu as tué Patrocle, que tu avais sauvé ta vie. Tu ne pensais point à

moi, parce que je n'étais pas là. Malheureux insensé ! Tu ne savais pas que je reviendrais pour le venger et te punir. Toi, les chiens et les vautours déshonoreront ton corps et le déchireront en lambeaux : mais lui, il aura de nobles funérailles, et elles seront sanglantes. D'une voix mourante, le héros Troyen lui dit : Je t'en prie, par ton âme, par tes genoux que j'embrasse, par ton père, par ta mère, ne me laisse pas dévorer par les chiens. Accepte l'airain et l'or que mon vieux et vénérable père, que ma vieille et vénérable mère t'offriront pour rançon ; laisse-les emporter mon corps dans la ville qui m'a vu naître, afin que les Troyens et les Troyennes puissent me rendre les honneurs funèbres. Achille reste endurci et d'un ton féroce : Non ! Chien ! n'embrasse pas mes genoux ! n'invoque pas le nom de mon père et celui de ma mère. Ah ! que je voudrais avoir le courage de déchirer tes membres de mes mains, et manger tes chairs crues, pour te punir de ce que tu m'as fait souffrir. Non ! Non ! personne ne pourra dérober ta tête à la dent des chiens, quand on m'offrirait une rançon dix fois, vingt fois plus grande ! Non ! ta vieille mère ne te verra pas étendu sur le lit mortuaire ; elle ne viendra pas verser des pleurs sur l'enfant qu'elle a mis au monde : ce sont les chiens, ce sont les vautours qui te dévoreront tout entier.

On est vraiment épouvanté de ce raffinement de cruauté sauvage envers un mourant, envers un vaincu, envers un suppliant, et quand on pense qu'Achille a l'âme naturellement sensible et tendre, on est effrayé des ravages que la passion peut faire dans le cœur de l'homme, où elle ne laisse plus rien d'humain. Heureusement par une de ces contradictions, un de ces démentis que la passion amène, aucune de ces menaces ne s'accomplira, et un nouveau changement se réalisera

dans cette âme impuissante à se maîtriser comme à se connaître, et le relèvera dans notre estime, toujours à plaindre, mais grand et sympathique. Car si tout devient excessif dans cette âme impétueuse, pour laquelle la vie est une tempête, tous les excès ont une source noble et pure : aucun sentiment bas, vil, ou même intéressé ne la souille.

Hector meurt, mais avant de mourir, il lui jette à son tour une menace prophétique : Je te connaissais bien ; je savais que je ne te fléchirais point et que tu as dans la poitrine un cœur de fer. Mais prends-y garde ! C'est moi que les Dieux enverront te punir le jour où, tout brave que tu es, Paris et Apollon te tueront aux Portes Scées.

Achille, toujours sans mesure dans les emportements de ses sentiments les plus nobles, passe des paroles aux actes les plus horribles : il dépouille sa victime de ses armes ; il perce ses jambes et par le trou béant de la blessure, fait passer des courroies de cuir dont il attache le corps à l'arrière de son char, de manière à laisser tomber la tête, cette tête, pleine de grâce et de beauté, et il s'éloigne à toute bride en la faisant bondir dans la boue et la poussière sanglantes. Ce n'est pas tout : quand les funérailles de Patrocle seront terminées, il promènera trois fois autour du tombeau ce cadavre défiguré et déchiré [1].

Il est temps que le poète nous détourne de toutes ces

[1] Chateaubriand a raison de dire que si la guerre fait naître de grandes vertus, elle engendre aussi bien des vices, et développe, quand elle dure et devient comme une habitude, l'instinct de férocité et de barbarie qui est au fond du cœur humain et que la civilisation a tant de peine à maîtriser. Homère lui-même signale comme une action atroce, qu'explique, sans la justifier, la douleur furieuse d'Achille, le sacrifice des douze enfants Troyens immolés sur le bûcher de son ami : κακὰ δὲ φρέσι μήδετο ἔργα. *Il.*, XXIII, 175.

horreurs et empêche qu'il ne s'élève dans notre cœur une telle indignation irritée contre celui qui les commet qu'elle ne nuise à l'impression esthétique et qu'elles ne compromettent la sympathie pour son héros. C'est ce qu'il fait dans une scène où s'achève le développement du caractère, scène d'une incomparable beauté, d'une majesté sublime et simple, d'un pathétique profondément humain et tendre et qu'on ne peut relire sans se sentir remué jusqu'au fond des entrailles.

Rien de plus beau ne s'est jamais vu, rien de plus beau ne se verra jamais.

Le vieux roi et la vieille reine ont assisté du haut des remparts à cet affreux spectacle. Malgré les instances suppliantes d'Hécube et de ceux qui l'entourent, Priam est résolu à aller implorer la clémence du vainqueur et lui redemander les restes de son malheureux fils. Au moment du départ, les chevaux déjà attelés, Hécube vient, une coupe à la main, l'inviter, avant de tenter cette dangereuse entreprise, à faire une libation à Jupiter. Il est toujours bon de prier, dit le vieillard, et répandant quelques gouttes à terre, il lève les yeux au ciel : Jupiter, notre Père, Dieu très glorieux et très bon, fais-moi la faveur de trouver auprès d'Achille grâce et pitié.

Il arrive sans être aperçu, car il est conduit par Mercure qui le rend invisible [1], à la tente du héros et laissant son char sous la garde d'un écuyer, il entre. Achille venait de terminer son repas et n'avait auprès de lui qu'Automédon et Alcimus qui l'avaient servi. Priam s'avance, se jette à genoux, prend les mains

[1] Le poète, par une profonde connaissance du cœur humain, n'a pas voulu qu'Achille pût le voir venir de loin ; pour assurer le triomphe de la pitié sur ce cœur indomptable, il fallait le surprendre désarmé et avant qu'il cherchât à se défendre contre l'émotion dont il avait à redouter les conséquences.

d'Achille, ces mains qui lui avaient tué tant de fils, et par un effort suprême d'amour paternel, les baise.

Achille et ses deux compagnons n'étaient pas revenus de leur muet étonnement, quand le vieillard toujours à genoux, d'une voix suppliante, lui dit : « Souviens-toi de ton père, divin Achille : il est de mon âge, comme moi sur le seuil de la triste vieillesse. Peut-être les peuples voisins le pressent et l'attaquent, et il n'a personne pour repousser la ruine et la mort. Mais lui, sachant que tu vis, a encore le cœur joyeux : tous les jours il espère voir revenir son fils, son cher fils ! et moi, misérable, moi aussi j'ai eu des fils et des fils braves, et pas un, pas un, tu le sais, n'est aujourd'hui vivant. Le seul qui avait survécu à cette terrible guerre, celui qui défendait sa patrie et nous-mêmes, c'est toi, hier, qui me l'as tué. Tu m'as tué mon Hector. C'est pour lui, c'est pour obtenir de toi et racheter son corps que tu me vois à tes genoux. Crains[1] les Dieux, Achille, et prends pitié de moi, au souvenir de ton père ! Ah ! combien je suis plus à plaindre que lui ! juge de ma douleur et de mon amour ! Moi, Priam, le père d'Hector, je suis à tes pieds et j'ai le courage que pas un autre homme n'aurait sur la terre de porter à ma bouche et de baiser la main de l'homme qui a tué mon enfant[2] ».

Achille est vaincu : de tous les motifs qui inclinent son âme : la pitié pour un infortuné, le respect de la puissance divine qui protège le malheur, la tendresse filiale, le plus grand est le respect tendre et religieux pour le nom auguste de père[3]. C'est en invoquant la

[1] αἰδεῖο.
[2] ἀνδρὸς παιδοφόνοιο ποτὶ στόμα χεῖρ' ὀρέγεσθαι.
[3] *Il.*, XXIV, 486. μνῆσαι πατρὸς σοῖο...
Id., 503. αἰδεῖο θεοὺς... αὐτόντε ἐλέησον μνησάμενος σοῦ πατρός.
Id., 507. τῷ δ' ἄρα πατρὸς ὑφ' ἵμερον ὦρσε γόοιο.
Les rapports du père et du fils sont empreints, dans tous les

majesté de ce nom sacré que Priam arrive jusqu'au cœur d'Achille.

Priam s'était tû : le héros ému et profondément troublé au souvenir de son père, pousse un douloureux gémissement. Avec une délicatesse respectueuse, il écarte doucement le vieillard prosterné à ses pieds, afin qu'il ne touche pas trop longtemps ces mains terribles qui pouvaient porter encore l'odeur du sang de son fils, et le relève de sa main. Tous deux pleuraient en proie à leurs douloureux souvenirs : l'un pensait à Hector, le fils si vaillant, si bon et si beau; l'autre pensait à son père absent et à Patrocle mort. Leurs soupirs et leurs larmes troublaient seuls le silence de la tente. Lorsqu'ils eurent comme rassasié leur soif de pleurs, Achille se lève, ému de pitié tendre pour cette tête chenue, pour ces cheveux blancs : Oui ! dit-il, tu es bien malheureux, et ton cœur a reçu de nombreuses et de bien cruelles blessures. Comment as-tu pu avoir le courage de venir

poèmes homériques, du caractère le plus tendre et le plus respectueux. Il n'y a pas, pour les héros grecs, de loi plus pieuse et plus religieuse que celle du respect pour le père et pour la mère. Les Grecs avaient un mot pour exprimer ce que le fils doit de reconnaissance et d'amour pour ceux qui l'ont mis au monde et l'ont élevé, et ils plaignent ceux qu'une mort prématurée empêche de leur payer ce tribut de respect et de tendresse. *Il.*, IV, 473. οὐδὲ τοκεῦσιν θρέπτρα φίλοις ἀπέδωκε. Quand ils y manquaient volontairement, ils avaient à redouter la justice vengeresse des Érynnies. *Od.*, II, 130. Non, dit Télémaque, je ne veux pas chasser de ma maison, malgré elle, celle qui m'a mis au monde, celle qui m'a élevé. J'aurais à redouter le châtiment de mon père et encore plus celui des dieux ; car, en quittant sa maison, ma mère appellerait sur moi la malédiction des Érynnies. D'un autre côté, les parents ont pour leurs enfants une tendresse dont les formes délicates nous étonnent. La malédiction paternelle dont Amyntor frappe son fils Phœnix, c'est qu'il n'aura jamais le bonheur de faire sauter son fils sur ses genoux. *Il.*, IX, 455. μήποτε γούνασιν οἷσιν ἐφέσσεσθαι φίλον υἱόν | ἐξ ἐμέθεν γεγαῶτα. La mère attentive écarte du berceau de son fils qui dort, les mouches dont le bruit et les piqûres pourraient troubler son doux sommeil. *Il.*, IV, 130. μήτηρ | παιδὸς ἐέργει μυῖαν, ὅθ' ἡδεῖ λέξεται ὕπνῳ.

jusqu'ici, seul, au milieu des Grecs et te présenter en face d'un homme qui a tué tant de tes enfants et de si vaillants et nobles enfants ! Il faut que tu aies une âme de bronze .

Et voilà Achille qui oubliant ses propres tristesses cherche à consoler cette immense douleur paternelle, qui l'émeut presqu'autant que la sienne.

« Allons ! viens ! assieds-toi sur ce siège, et malgré la tristesse qui nous accable, laissons dormir dans nos cœurs ces cruelles pensées. Il ne sert de rien de s'abandonner aux larmes. C'est la destinée qu'ont réservée aux chétifs mortels les Dieux, qui seuls ne connaissent pas la douleur. Il y a deux tonneaux dans la maison de Jupiter : l'un est rempli des biens, l'autre est rempli des maux qu'il distribue aux hommes. Aux uns il verse un mélange qui les fait tantôt heureux, tantôt malheureux. Ainsi à Pélée, dès sa naissance les Dieux ont accordé toutes leurs faveurs : ils l'ont fait riche, puissant, roi d'un noble peuple ; bien plus, à ce mortel ils ont donné pour épouse une immortelle. Mais en retour, ils l'ont frappé d'un grand malheur : il n'a pas eu la joie de voir sa maison pleine d'enfants. Il n'a eu qu'un fils et ce fils est voué à une mort prématurée. Je ne suis même pas auprès de lui pour soigner sa vieillesse ! Non ! me voici loin de ma patrie, sous les murs de Troie où je suis venu apporter à toi et à tes enfants le deuil et les larmes. Et toi aussi, vieillard, nous savons que tu as été heureux ; ton puissant empire s'étendait sur Lesbos, la Phrygie et au delà de l'Hellespont ; mais les Dieux, à ton tour, ont fait fondre sur toi tous les malheurs ; tu ne vois plus autour des remparts de ta ville que combats et carnages. Relève-toi ! Ne laisse pas accabler ton cœur par un stérile chagrin ; les larmes que tu verses sur ton fils ne le rendront pas à la vie ».

Achille sort : il donne ordre aux femmes de laver et de parfumer le corps d'Hector et de l'envelopper d'un double linceul ; et lui qui avait refusé qu'on rendit à Hector les honneurs funèbres, il les lui rend lui-même ; il prend lui-même le corps dans ses bras, le place pieusement sur un lit mortuaire et dépose le lit dans le char de Priam. Puis rentrant dans sa tente : Ton fils t'est rendu, vieillard, comme tu l'as désiré ; il repose sur son lit funèbre, et demain au lever de l'aurore, tu pourras le voir et l'emmener. Maintenant prenons de la nourriture. Niobé elle-même en prit, après avoir vu tuer ses douze enfants par Apollon et Diane. Pendant neuf jours elle n'avait cessé de les pleurer : le dixième elle n'avait plus de larmes dans ses yeux fatigués d'en verser[1], et elle mangea... Eh bien, nous aussi, vieillard, mangeons. Ensuite tu ramèneras à Troie ton fils chéri pour le pleurer comme il mérite d'être pleuré.

Achille fait servir un copieux repas, et les deux hommes mangent et boivent en face l'un de l'autre, se regardant et causant entr'eux non sans une sorte d'étonnement, d'effroi, de respect mutuel.

Quel tableau !

Ce n'est pas tout : sur la demande de Priam, Achille fait dresser un lit pour le vieux roi sous le portique : car il ne voulait pas, par une attention délicate, le faire coucher dans sa tente même, à côté du meurtrier de son fils, et il lui accorde une trève de douze jours pour la célébration des funérailles.

Le lendemain, avant qu'Achille soit réveillé[2], protégé par les ombres encore épaisses de la nuit, Priam part et

[1] κάμε δακρυχέουσα.

[2] Pourquoi ? tout a été dit sur les rapports de ces deux hommes : une scène d'adieux n'aurait fait qu'affaiblir l'impression du lecteur comme refroidir les sentiments des deux acteurs.

ramène dans la ville le corps du héros qui l'avait si longtemps défendue et qui n'avait pu la sauver.

On sait que la destinée d'Achille ne s'accomplit pas dans l'*Iliade*. Sa mort est prévue : tous les présages l'annoncent, et lui-même a conscience qu'elle suivra de près son triomphe. On s'est demandé pourquoi le poète n'avait pas raconté jusqu'à sa fin tragique cette noble vie, et laissé à un autre poète le soin de célébrer la chûte et la ruine d'Ilion. C'est se faire une bien singulière et au fond une bien mesquine idée de la poésie et de l'art. Un poème épique n'est pas la biographie versifiée d'un héros, et l'histoire elle-même n'a ni commencement ni fin réels : il y a toujours un commencement antérieur au commencement, une fin postérieure à la fin. Rien ne commence absolument et rien ne finit dans la réalité vivante : tout se suit et s'enchaîne. La poésie est encore sur ce point plus philosophique que l'histoire qui cherche à poser des points initiaux et des points d'arrêt, des époques, comme elle les appelle, qui n'ont qu'une existence toute subjective et ne servent qu'aux besoins de la science. La poésie ne se soumet pas à ces fictions. Il y a neuf ans que la guerre a commencé quand commence l'*Iliade* et quand le poème s'arrête, la guerre continue encore. Il y a un effet d'art précisément dans cette sorte de vague et d'indéfini où on laisse les évènements et qui permet à l'imagination de les concevoir et de se les représenter librement et à sa guise, en lui faisant ainsi sa part dans les plaisirs de la création et de la fiction poétiques.

Cette observation s'applique plus exactement encore à la création des personnages : le poète ne se propose pas de suivre dès l'origine l'évolution morale d'un caractère, qui reste parfois incertain, obscur, caché à tous, à la personne même, jusqu'au moment où une crise,

une collision en fait éclater tous les mobiles internes et où la série des évènements en développe tous les côtés et en montre l'unité. Achille a vingt-neuf ans à peine quand s'ouvre le poème, et la courte durée de l'action épique suffit pour faire éclater successivement, mais rapidement, tous les mobiles moraux qui constituent sa personnalité. Le poète ne pouvait pas le faire vivre longtemps : que serait pour l'imagination poétique un Achille vieillissant et vieux ? La poésie le rend éternellement jeune, comme les Dieux. Aurait-il mis un frein à toutes les passions dont la violence a causé des effets si funestes ? Se serait-il amendé ? Alors ce n'est plus Achille. Serait-il resté toute sa vie ce que l'*Iliade* nous le montre ? Alors tout ce qui fait l'excuse et le charme et la poésie de son caractère et de sa nature, la jeunesse, la spontanéité, l'entraînement irréfléchi de la vie qui commence et de l'âme qui se connaît à peine, tout cela aurait disparu. Les héros que les Dieux et les poètes préfèrent meurent jeunes. Mais alors pourquoi le poète ne le fait-il pas mourir dans le cours de l'action épique ? Il aurait donc fallu nous le représenter vaincu, mourant et implorant comme Hector et inutilement comme lui, la grâce d'obtenir les honneurs funèbres ! Sa défaite ne pouvait pas être le dénoument d'un poème consacré à sa gloire.

Combien plus poétique reste sa figure héroïque quand plane sur lui, mais de loin, l'ombre d'une mort que peut-être il évitera : car tous les présages ne se réalisent pas ; il reste à nos yeux enveloppé d'une sorte de brume lumineuse qui ajoute à la beauté de son caractère le prestige du mystérieux et de l'inconnu. Ulysse lui-même ne meurt pas dans l'*Odyssée* et le poète nous laisse libres de deviner ce qu'il deviendra.

CHAPITRE CINQUIÈME

HECTOR ET ANDROMAQUE.

Ce sont les deux seules figures mélancoliques de la poésie homérique, et aussi bien par ce caractère qui leur est commun, que par les évènements qui les rattachent constamment l'une à l'autre et développent leur personnalité morale dans leurs rapports respectifs, elles ne peuvent être séparées l'une de l'autre.

Sans lui être égal, Hector ressemble à Achille par la beauté[1], la haute taille[2], la force[3], le courage[4]. Il est comme lui un intrépide et habile cavalier[5]. Mais quelle différence dans leurs caractères ! Achille est

[1] *Il.*, XVII, 142. Ἕκτωρ, εἶδος ἄριστε ; VI, 494. φαίδιμος Ἕκτωρ.

[2] *Il.*, VI, 440 ; XV, 624. μέγας.

[3] Homère le compare à une vague énorme, soulevée par le vent et l'orage, qui tombe comme une montagne sur un navire qu'elle ensevelit sous des flots d'écume, et un peu plus loin (*id.*, 630), à un lion terrible qui se jette dans un immense pâturage où sont rassemblés des milliers de bœufs, mal protégés par leur pasteur, et dont il dévore le plus gras. *Il.*, VII, 38. κράτερον μένος.

[4] *Il.*, VI, 407. φθίσει σε τὸ σὸν μένος. *Il.*, III, 59. Paris lui attribue un esprit que rien ne saurait ébranler, νόος ἀτάρβητος, et le compare à une hache dont rien ne saurait émousser le tranchant, πέλεκυς ἀτειρής. Si à un moment donné son cœur semble faiblir, c'est que Jupiter lui-même lui a ôté sa force et son courage.

[5] *Il.*, VII, 38, Ἕκτορος... ἱπποδάμοιο.

avant tout une âme orgueilleuse et fière, remplie jusqu'à l'excès de la conscience de ses droits et de sa supériorité et qui sacrifiera toute autre considération pour les maintenir ou les venger s'ils sont ou s'il les croit méconnus. C'est de plus une âme guerrière par nature; il aime la lutte pour la lutte même qui lui permet de déployer toutes les forces et l'adresse de son corps et les énergies viriles de son cœur : on voit, par les excès même où elle l'entraîne que le tumulte de la mêlée sanglante l'exalte et l'enivre. C'est un soldat passionné pour la guerre, et il n'a guère d'autres passions que celle-là, si ce n'est l'orgueil. Rien ne peut le faire ni réfléchir, ni reculer, ni trembler. Il est inaccessible à la crainte comme à la prudence, et, si on le voulait croire, à la pitié. Il n'a pas de femme légitime. Il ne parle qu'une fois et par accident de son fils. Sa mère est une déesse, une immortelle. Il faudra la secousse morale de la prière de Priam pour lui rappeler le nom vénéré de son père.

Il semble qu'il n'ait pas de famille et les vertus comme les joies domestiques lui sont inconnues. Sa seule grande vertu morale est l'amitié. C'est à peine s'il a le sens de la patrie. Ce nom sacré n'exerce aucune influence ni sur ses actes ni sur ses sentiments. Lorsqu'il a reçu l'offense d'Agamemnon, son premier mouvement est de partir, sans se soucier davantage des conséquences fatales qu'il peut avoir pour ses compatriotes, ou plutôt les prévoyant, les attendant, les espérant, pour la seule satisfaction de son orgueil blessé.

Tout autre est Hector ! C'est avant tout un grand citoyen et un bon citoyen : il puise l'intrépidité de son courage, sans doute dans le sentiment de l'honneur : il aime aussi la gloire et ne veut pas que ses compatriotes et leurs femmes l'accusent de lâcheté, mais aussi et

surtout dans sa conscience du droit le plus sacré, dans le plus pur amour de la patrie, le plus pur et le plus désintéressé : car sans aucun motif personnel, sans être pour rien dans les causes de la guerre, la blâmant même au fond de son cœur, il lui sacrifie non seulement sa vie, mais sa femme et son fils. Et cela sans être soutenu dans cette lutte, par l'espérance du succès, sans illusion sur la fin dernière, sans l'enivrement de la passion guerrière, car il a le pressentiment que tous ses efforts seront inutiles et il sait le sort qui attend lui, sa femme et sa patrie[1].

C'est le héros du devoir simplement et noblement accompli pour le devoir même. Ce n'est pas le fanatisme aveugle, la folie furieuse d'un patriotisme désespéré : c'est le sacrifice réfléchi, calme et résigné pour l'honneur, pour le droit et pour la patrie. Et ce sacrifice qui ne prend conseil que de la conscience, est d'autant plus grand, plus vraiment héroïque, qu'Hector connaît le prix de tout ce qu'il sacrifie, et qu'il en goûte plus profondément l'exquise et intime douceur. Nous verrons de quel amour tendre, de quel amour respectueux il aime sa femme, son fils, sa mère et son vieux père. C'est pour nous faire comprendre ce noble caractère que le grand poète, profond connaisseur de l'âme humaine, nous décrira des scènes de famille si touchantes, si vivantes et si vraies. Son âme généreuse sait pardonner : il n'a jamais blessé d'un amer reproche cette Hélène, cause de tous les maux de sa patrie, et n'a pas insulté cette femme tombée et coupable. Son âme est religieuse, mais sa religion s'élève au-dessus des petitesses et des étroitesses des pratiques supers-

[1] *Il.*, VI, 448.

ἔσσεται ἦμαρ, ὅτ' ἄν ποτ' ὀλώλῃ Ἴλιος ἱρή.

titieuses. Il s'inquiète peu des présages et du vol des oiseaux, et dans un vers célèbre et maintefois cité[1], il déclare n'avoir confiance qu'en *Zeus*, le représentant unique de la loi morale supérieure. Et c'est ce héros le plus pur, le plus sympathique, le plus humain de tous ceux qu'a créés le génie d'Homère, c'est lui qui succombe. Il est la victime innocente et tragique du destin. C'est une trahison, s'écrierait Fénelon ; mais cette trahison est la marque d'un art suprême.

La mort d'Hector jette sur ce noble caractère la gloire du vaincu et entoure cette figure de je ne sais quoi d'achevé, comme dit Bossuet, que donne aux grandes âmes un malheur immérité. Et en cela le poète se montre un fidèle et profond observateur des choses humaines : elles ont leur ironie triste et amère ! le triomphe n'est pas toujours assuré aux plus justes causes et à leurs plus nobles défenseurs. Mais en tombant, précisément parce qu'il nous l'a peint si grand et si malheureux, le héros emporte avec lui la pitié émue et l'admiration sympathique de la postérité éternelle.

Assistons maintenant aux phases successives et aux actions particulières par lesquelles se manifeste et se développe ce caractère, une des plus belles créations du génie épique.

La première fois que nous apparaît Hector, c'est le moment où un des fils de Priam, qui était en observation hors de la ville pour surveiller les mouvements de l'ennemi, accourt annoncer aux chefs réunis en conseil, et surtout à Hector, que l'armée grecque est en marche, et qu'il n'est que temps de donner aux chefs divers des ordres pour qu'ils rassemblent leurs troupes,

[1] *Il.*, XII, 243. Diod. Sic., XV, 52; Plut., *V. Pyrrh.*, c. XIV; Ar., *Rhet.*, II, 21; Stob., *Serm.*, XXXIX, 18.

les rangent en bataille, d'autant plus que leur armée se compose de nombreux auxiliaires, parlant des langues différentes. Le jeune prince se hâte de profiter de cet avis, et les deux armées s'avancent l'une contre l'autre, les uns avec un mâle courage, silencieux et résolus, les autres poussant des cris aigus et perçants, comme des troupeaux de grues[1], au moment où les pluies et les vents de l'hiver les chassent et les obligent à traverser la mer.

Paris rayonnant de beauté, une peau épaisse de léopard jetée sur ses épaules, auxquelles étaient suspendus son arc et son épée, tenant et brandissant deux javelots armés d'une pointe d'airain, s'avançait fier à la tête des Troyens et défiant les Grecs. Ménélas le reconnaît, saute de son char et se précipite au devant de lui : à sa vue Paris sent trembler tous ses membres et palpiter de crainte son cœur ; il recule, comme un homme qui a vu dans le sentier de la forêt un serpent dangereux, et le visage couvert d'une pâleur mortelle, il fuit.

Hector indigné de tant de lâcheté s'approche de son frère et lui dit : Misérable ! tu n'es donc bon qu'à séduire des femmes, et propre qu'à jouir de la volupté. Ah ! que je voudrais que tu ne fusses jamais né, plutôt que d'être ainsi la honte de tes concitoyens et la perte de ton père et de ta patrie. Tu n'oses pas affronter la colère de celui dont tu as ravi la femme. Tu as raison, car tu aurais senti la force de son bras, et toute ta

[1] Fiers et justement fiers de leur belle langue, de sa riche harmonie, du rythme si parfait de ses mots si bien articulés, si heureusement formés et composés, de leur prononciation si facile, si légère, si ailée comme ils le disent, ἔπεα πτερόεντα, les Grecs comparaient volontiers le langage des autres peuples (des barbares), à des cris d'animaux, particulièrement d'oiseaux : βαρβαρόφωνοι, χελιδονίζειν, κεκριγότες, τετριγότες (Strab., XIV, 682).

beauté, cette splendide chevelure, cet art de jouer de la lyre n'auraient pas empêché ta tête de rouler dans la poussière. Pourquoi les Troyens n'ont-ils pas eu le courage de t'écraser sous un monceau de pierres, pour te punir de tous les maux que tu nous as causés ?

Qui blâmerait Hector de la sévérité des reproches qu'il adresse à son frère, et qui seront plus violents et plus mérités, quand, dans le combat singulier que lui-même a provoqué pour mettre fin à la guerre, il aura donné une nouvelle preuve de sa couardise. Pourquoi la terre ne s'entr'ouve-t-elle pas pour l'engloutir, ce fléau de sa patrie, la honte de son père et de sa race ! Ah ! ah ! si je pouvais le voir descendre au royaume d'Adès, j'en oublierais bientôt tous nos malheurs.

On connaît les évènements : le traité conclu entre les deux peuples est violé par la trahison d'un Troyen, Pandarus, et les combats recommencent plus acharnés que jamais. Hector s'y signale par de nombreux et admirables exploits ; mais à un certain moment, cependant, les Troyens plient et sont près d'être rejetés derrière leurs remparts.

Hélénus, le plus savant des augures, le presse alors de rentrer rapidement dans la ville pour ordonner des prières publiques à Minerve. Hector cède à ses conseils et va trouver sa mère qui se rend à ses désirs, puis il court au palais de son frère Paris, dont il essaie de secouer l'indolence et la mollesse, en recommandant à Hélène de presser le départ de son époux et de réveiller son courage. Enfin en dernier lieu il entre dans sa propre maison pour y embrasser encore une fois, avant d'affronter le sort du combat, sa femme et son fils. Ce trait le peint déjà. Une vieille gouvernante lui apprend qu'Andromaque, à la nouvelle que les Grecs l'empor-

taient, est sortie éperdue et folle d'inquiétude, et qu'accompagnée de la nourrice qui portait son petit enfant dans ses bras, elle a couru sur les remparts pour savoir elle-même ce qui se passait. Le héros prend le même chemin et traversant toute la ville arrive à la porte Scée par où il devait se rendre à son poste de combat, et là il voit venir sa femme accourant au-devant de lui, avec la nourrice portant son fils qui ne parlait pas encore, innocente et charmante créature, beau comme la plus radieuse des étoiles du ciel; Hector le nommait Scamandrios ; mais le peuple l'appelait Astyanax, parce que son père était le seul boulevart d'Ilion.

Lui, à la vue de l'enfant, souriait et le regardait en silence; mais Andromaque fondant en larmes s'approche de lui et le prenant par la main, lui dit[1] : Noble et cher ami, tu seras victime de ton courage téméraire! tu n'as donc pas pitié de ton fils encore au berceau et de moi, malheureuse, qui ne serai bientôt plus qu'une veuve, car les Grecs réussiront à te tuer en se jetant tous contre toi. Ah! si je devais te perdre, il vaudrait mieux pour moi être portée tout de suite en terre; car si tu meurs, je n'ai plus de consolation à attendre : ce qui m'attend, c'est la douleur. Je n'ai plus mon père; je n'ai plus ma vénérée mère : mon père, tu le sais, le terrible[2] Achille l'a tué quand il emporta d'assaut la riche et belle ville de Cilicie, Thèbes aux hautes portes, dont il était roi. Et mes frères, ils étaient sept dans la

[1] Le tableau est délicieux et attendrissant. Ces cœurs vaillants, toujours prêts à braver la mort, ont, dans leurs affections, je ne sais quelle grâce, quelle profondeur, quelle simplicité, quelle sincérité que rien n'égale. Que de choses il y a dans ce sourire, ce regard, ce silence du père, de l'époux et du soldat!

[2] ἄτος. C'est l'épithète donnée à tout ce qui est grand, puissant, respectable ou redoutable. Les dieux aussi sont terribles.

maison paternelle, et tous les sept, en un seul jour, descendirent dans l'Adès, tous tués par Achille aux pieds inévitables, qui leur enleva leurs bœufs à la marche traînante, et leurs brebis à la blanche toison; et ma mère qui régnait au pied du mont Placos, Achille l'avait d'abord emmenée captive avec tout le butin de la ville prise; rendue à la liberté au prix d'une immense rançon, elle est morte dans la maison de son père, frappée par les flèches de Diane[1].

Tu le vois! je n'ai plus au monde que toi; tu me tiens lieu de père, de mère, de frères. Tu es le compagnon de ma couche[2], le noble époux dont la beauté me rend fière. Prends donc pitié de moi! Reste ici sur la tour du rempart, ne risque pas de faire de ton fils un orphelin, de ta femme une veuve. Fais ranger l'armée en bataille auprès du figuier; c'est par ce point faible que la ville est facile à attaquer et le mur facile à franchir; c'est par là que trois fois déjà ont porté leurs efforts les plus braves des Grecs, les deux Ajax, Idoménée, les Atrides et le redoutable fils de Tydée, soit qu'un savant devin leur ait indiqué ce côté faible de nos remparts, soit qu'ils y aient été poussés d'eux-mêmes et par leur propre sentiment.

Andromaque ne ressemble pas à Hélène : bien autrement chaste et pure, elle n'a pas l'âme haute et fière; elle n'éprouve pas ce sentiment de l'honneur qui inspire à la fille de Tyndare le mépris pour la lâcheté de son

[1] C'est-à-dire en mettant au monde un enfant.

[2] θάλερος παραλοίτης. Il ne faut pas pousser trop loin la délicatesse morale. La femme qui a donné à un homme non seulement son âme, mais son corps, et qui a goûté dans ses bras des plaisirs purifiés par la maternité, l'aime d'un amour qui surpasse parfois l'amour même pour l'enfant. Homère est encore ici un réaliste, mais qui connaît et représente, dans son fond vrai, toute la nature humaine.

mari, et loin de le pousser, comme la femme grecque, à affronter les périls des combats, elle sacrifierait tout pour sauver son Hector, elle sacrifierait même la gloire de ce héros. Elle ne vit que pour son mari et pour son enfant; elle n'est qu'une femme, qu'une mère, et pour prolonger quelques instants de plus la présence de celui qu'elle aime dans l'enceinte des murs où sa vie est en sûreté, elle allonge son discours et imagine un touchant stratagème qui ne saurait le tromper. Mais quels accents d'amour humble, sincère et profond dans cette faiblesse !

Hector aussi ne repousse pas violemment ce projet dont il devine la cause et dont il comprend la tendresse. Car il est accessible à toutes ces affections et à ces joies si douces de la famille et du foyer. Oui, répond-il, et moi aussi, chère femme, toutes ces pensées me sont venues à l'esprit; mais je pense également avec horreur à l'opinion qu'auraient de moi mes concitoyens, hommes et femmes, si j'allais comme un lâche me tenir loin des hasards des combats. Ce n'est pas ce que me conseille l'inspiration de mon cœur : il m'ordonne d'être toujours un brave, d'être toujours au premier rang des combattants, pour défendre la gloire de mon père et pour maintenir intact mon honneur, à moi[1]. Je le sais bien ! et ce triste pressentiment a depuis longtemps envahi toute mon âme. Je le sais bien : il viendra un jour où périra la sainte Ilion, où périra Priam et avec lui tout son peuple. Mais ni le sort qui attend les Troyens, ni celui qui attend Hécube, ma mère, Priam, mon père et mon roi, qui attend mes frères, — ces vaillants et nombreux frères qui tomberont dans la poussière sous les coups

[1] VI, 446.

ἀρνύμενος πατρόστε μέγα κλέος ἠδ'ἐμόν αὐτοῦ.

Ici parle à la fois la solidarité de la race et le sentiment de l'honneur personnel.

d'ennemis furieux, — aucun de ces malheurs ne me cause une douleur aussi grande que celle du sort qui t'attend, toi, infortunée, le jour où un des Grecs t'emmènera captive et fondant en larmes. Alors tu seras traînée peut-être à Argos, et sur l'ordre d'une autre femme, tu seras contrainte de tisser la toile, ou d'aller puiser de l'eau aux fontaines, souffrant mille outrages et courbant la tête sous le joug dur de la nécessité. Mais peut-être alors, voyant couler tes larmes, quelqu'un dira : C'est là la femme de cet Hector qui montrait tant de courage à la tête des Troyens, quand ils combattaient pour le salut de leur patrie, et tu sentiras en entendant ces paroles, renouveler dans ton cœur la douleur d'avoir perdu l'homme qui aurait pu écarter de la tête le joug de l'esclavage. Pour moi, je souhaite d'être mort, je souhaite qu'une couche épaisse de terre pèse sur moi avant d'entendre tes cris de désespoir et de savoir que tu es esclave.

Tout en parlant, Hector s'avançait vers son fils en lui tendant les bras : l'enfant effrayé par les mouvements de la crinière ondoyante de son casque et ébloui par les reflets éclatants de l'airain, se rejeta, tremblant et en détournant la tête, dans le sein de sa nourrice.

Le bon père, la tendre mère, rient de sa frayeur et le héros ôtant son casque étincelant et le déposant à terre, donne un baiser à son fils, et le berçant dans ses bras, lève au ciel ses yeux attendris et prie : Jupiter, dit-il, et vous tous, Dieux du ciel, faites que cet enfant, faites que mon fils soit, comme moi-même, le plus brave et le plus fort soldat des Troyens. Faites qu'il règne glorieusement sur ses peuples et qu'un jour on dise de lui, quand il reviendra triomphant du champ de bataille : il vaut encore mieux que son père ! Faites qu'il soit toujours vainqueur de son adversaire et qu'en le

voyant rentrer chargé de ses dépouilles sanglantes, il remplisse de joie et d'orgueil le cœur de sa mère[1].

L'âme du héros troyen se montre ici toute entière; tous les sentiments, tous humains et vrais, les plus opposés que peut faire naître la situation la pénètrent et sont près de la troubler. Il a pensé lui aussi à ménager sa vie et à rester auprès de sa femme et de son enfant pour les défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang. Ce n'est pas une âme de fer et inflexible : il voit avec horreur Andromaque, fille, femme et mère de rois tournant la meule à blé, courbée sur le métier à tisser, ou portant sur sa noble tête la lourde amphore, pleine d'eau puisée aux sources lointaines. Mais ce grand cœur, un instant abattu par cette perspective, se ressaisit et se relève; le sentiment de l'honneur et du devoir se réveille, et d'ailleurs pourquoi se laisser abattre à ces sombres pressentiments? L'avenir n'est-il pas incertain pour tous et ne peut-il contenir de riantes promesses? Le héros passe ici de la crainte à l'espérance, à la plus radieuse des espérances.

Il ouvre à sa femme émue de tout autres perspectives et feint lui-même d'y croire. Console-toi et réjouis-toi ! ton fils sera roi, et tu le verras un jour comblé de gloire, acclamé par son peuple qui s'écriera : Il est encore plus grand et plus brave que son père !

Hector remet l'enfant dans les brasde sa femme qui le presse sur son sein[2] et laisse échapper un rire trempé de larmes[3]. Son mari comprend les émotions qui agitent ce cœur en proie à tant d'inquiétudes et qui

[1] VI, 481. χαρείη δὲ φρένα μήτηρ.

[2] La beauté d'Andromaque n'est caractérisée par Homère qu en deux traits : la blancheur des bras et de sa gorge parfumée. λευκώλενος, VI, 377... κηώδει... κόλπῳ. VI, 483.

[3] VI, 484. δακρυόεν γελάσασα.

n'ose s'ouvrir à l'espérance, et dans un élan d'amour et de pitié, lui prend la main, la serre affectueusement, l'appelle tendrement de son nom et ajoute : Chère et noble femme, n'abandonne pas ainsi ton cœur à un désespoir prématuré, je t'en prie! Personne ne m'enverra dans l'Adès avant l'heure marquée, et personne parmi les hommes, ni le lâche ni le brave, ne saurait éviter sa destinée. Rentre donc dans ta maison! Vaques-y à ton travail accoutumé; reprends la navette ou la quenouille; veille à ce que tes serviteurs remplissent leur tâche avec empressement et soin. La guerre est l'affaire des hommes, et c'est surtout mon affaire à moi.

En disant ces mots, Hector reprend son casque et s'éloigne.

Andromaque a écouté en silence ces témoignages d'une sympathie si tendre et ces exhortations si graves et si hautes Elle comprend qu'elle doit, comme son époux, subir son sort et s'incliner religieusement devant les volontés immuables et inconnues d'une puissance souveraine. Résignée et obéissante, se soumettant à sa destinée, elle va reprendre le travail, ce grand consolateur des âmes, qui les apaise et les guérit, et regagne sa maison, non sans se retourner fréquemment jusqu'au détour du chemin, pour donner un dernier regard et envoyer un dernier salut au mari qui la quitte peut-être pour toujours. Elle arrive, le visage inondé de larmes brûlantes, dans la somptueuse demeure d'Hector : à son aspect, ses femmes poussent des gémissements plaintifs; elles pleuraient Hector encore vivant, car elles disaient qu'il ne reviendrait jamais et n'échapperait pas aux terribles mains des Grecs.

Hector en retournant au champ de bataille prend, sur

les conseils d'Hélénus, la résolution de proposer une seconde fois aux Grecs de mettre fin à la guerre par un combat singulier, où il sera le champion des Troyens à la place de son indigne frère, et où il accepte d'avance celui des Grecs qui voudra se présenter contre lui.

Cette résolution révèle deux traits de son caractère :

D'une part l'absence d'Achille et les assurances de l'augure, son frère, lui rendent l'espérance du succès : car il a conscience de sa force et de son courage, et il compte avec quelque raison triompher de l'adversaire, quelqu'il soit, parmi les autres Grecs, qui lui sera opposé. D'autre part ce bon citoyen épargnera, même par sa défaite et sa mort, à sa ville natale et à son peuple les épouvantables calamités d'une guerre qui dure déjà depuis plus de neuf ans.

Il ne se trompe pas dans ses prévisions : sa renommée guerrière est si répandue parmi les Grecs, que personne n'ose spontanément se mesurer avec lui; mais cependant quand il apprend que le sort a désigné Ajax, le gigantesque et terrible Ajax, et qu'il le voit s'avancer à grands pas avec un sourire sauvage et brandissant sa lance, il sent son cœur battre violemment dans sa poitrine. Mais il ne pouvait pas fuir et se retirer dans les rangs de ses hommes, lui qui avait provoqué les Grecs, et d'ailleurs Ajax est déjà en face de lui, qui l'interpelle et le brave [1].

Ce n'est pas la seule occasion où Homère nous montre Hector accessible à la crainte : on le voit tremblant devant Agamemnon [2], devant Patrocle, sautant avec précipitation sur son char et fuyant à toute bride [3]. Il

[1] *Il.*, VII, 225. στῆ ῥα μάλ' Ἕκτορος ἐγγύς.
[2] *Il.*, XI, 163.
[3] *Il.*, XVI, 656.

ne s'arrête qu'à la porte Scée, et il serait rentré derrière les remparts, si son oncle Asius ne lui avait fait honte de sa faiblesse et n'avait relevé son courage. Le poète explique tout par l'intervention des dieux : c'est Jupiter qui lui a été sa force. Mais c'est un trait de caractère : Hector aime la gloire, mais il aime aussi la vie. L'âme est généreuse; elle comprend tout ce qui est noble et grand; mais c'est aussi une âme tendre et faible que les douceurs et les joies de la famille ébranlent. Elle passe facilement d'une alternative à l'autre, de la tristesse à la joie, du désespoir à la confiance, de la terreur au plus intrépide courage. L'échauffement du sang, que produit la lutte, la suite de ses succès, l'effroi des Grecs qui ne peuvent résister à ses coups et les reproches d'un ami exaltent son âme et l'élèvent un instant au-dessus de lui-même. Il en oubliera sa générosité naturelle. Il insultera Patrocle vaincu et devenant cruel à son tour, il lui déclarera qu'il ne jouira pas des honneurs funèbres, que son corps sera la proie des chiens et des vautours, ne pressentant pas que bientôt il sera réduit à implorer d'Achille ce dernier témoignage de respect pour un vaincu, qu'il vient de refuser lui-même[1]. Cette âme est si peu forte que même après avoir tué Patrocle, satisfait d'avoir pu lui enlever ses armes, il remonte sur son char et se met en sûreté derrière les rangs de ses soldats, et il faut les reproches sanglants et indignés de Glaucus qui commandait les Lyciens et voulait venger Sarpédon, pour le ramener au combat[2]. Il s'excuse en disant : Jupiter, quand il le veut, jette la crainte dans l'âme du plus brave[3].

En présence d'Ajax qu'il voit s'avancer portant de-

[1] *Il.*, XVI, 836; XVII, 126.
[2] *Il.*, XVII, 129.
[3] *Id.*, XVII, 177.

vant lui son bouclier grand comme une tour, après un instant d'effroi, il retrouve son énergie et lutte vaillamment. La nuit les sépare sans qu'il y ait ni vaincu ni vainqueur, et par un trait de mœurs tout à fait antique, avant de rentrer dans leur camp, les deux nobles adversaires échangent leurs armes et se donnent réciproquement de riches présents.

Le combat singulier n'ayant pu donner la solution désirée, la guerre avec ses alternatives diverses reprend son cours. Hector a retrouvé toute son audace; il veut franchir le fossé et donner l'assaut aux fortifications légères dont les Grecs ont couvert leur flotte et leurs tentes. Polydamas, un de ses plus chers amis, car ils étaient nés la même nuit, sur la foi d'augures menaçants, s'efforce de le détourner de continuer l'attaque, et c'est alors que d'un ton irrité et railleur, presque sceptique, il s'écrie : Ce n'est pas un bon conseil que tu me donnes, et si c'est sincèrement que tu parles, les dieux t'ont ôté l'esprit. Tu veux que j'obéisse aux signes que donne le vol des oiseaux : je ne m'inquiète pas de savoir s'ils volent à gauche ou à droite, vers le couchant ou vers l'aurore. Je n'écoute que la volonté de Jupiter, souverain maître des dieux et des hommes[1]. Le seul augure véritable pour moi, c'est la voix de la patrie qui m'ordonne de la défendre[2]. Ma résolution est prise; ni toi ni aucun autre vous ne pouvez la changer. S'il est vrai qu'Achille s'est de nouveau montré près des vaisseaux, qu'il vienne, s'il le veut. Il aura à se repentir de m'avoir rencontré. Non. Je ne le fuirai pas. Je l'attendrai en face : il me tuera ou je le tuerai. Mars

[1] Le représentant de l'ordre moral supérieur et de la religion de la conscience.

[2] *Il.*, XII, 243.

εἷς οἰωνὸς ἄριστος ἀμύνεσθαι περὶ πάτρης.

est pour l'un autant que pour l'autre, et celui qui a tué peut être tué à son tour[1].

C'est en vain que son vieux père, qui a vu Achille accourir à toute vitesse, la poitrine couverte de sa cuirasse étincelante aux rayons du soleil, l'implore en suppliant, en gémissant, en se frappant des mains sa tête blanche : Hector, n'attends pas, n'attends pas, mon cher enfant, seul, sans les nôtres, un tel adversaire, un soldat tel que le fils de Pélée, qui est plus fort que toi. C'est lui qui m'a ravi tant de fils, dont les uns sont tués, les autres peut-être emmenés en captivité. Mais fussent-ils tous morts, ni moi, ni ta mère, celle qui t'a mis au monde, ni tous nos peuples n'éprouveraient une douleur aussi cruelle que si tu venais à périr. Rentre dans les murs et sauve ta vie pour sauver celle de tes concitoyens. Et moi, misérable, qui vis encore, prends pitié de ma douleur et des calamités qui me menacent. Si tu n'es plus là pour nous défendre, après avoir vu immoler mes fils, violer mes filles, écraser mes petits enfants contre terre, je serai moi-même égorgé par ces ennemis impitoyables, et mes chiens, qui gardaient ma maison, que j'ai nourris des mets de ma table, mes chiens fidèles me traîneront devant ma porte, boiront mon sang, déchireront ma tête blanche et iront se coucher et dormir devant ma chambre, après s'être rassasiés des chairs et du sang de leur vieux maître ! Et en parlant ainsi, le vieillard désespéré arrachait ses cheveux blancs. Hector ne se laissa point toucher.

La mère vient à son tour essayer de fléchir son fils. Fondant en larmes, découvrant son sein et lui montrant les mamelles qui l'avaient allaité : Hector, mon enfant, c'est ce sein qui t'a nourri ! aie pitié de lui et de moi. Tu

[1] *Il.*, XVIII, 296-305.

peux repousser l'ennemi tout en restant dans l'enceinte des remparts, ne cours pas au devant de lui ! S'il te tue, ni moi ni ta femme ne pourrons te pleurer et te rendre sur le lit mortuaire les honneurs funèbres et tu seras la proie des chiens des Grecs.

Tous deux pleuraient en lui adressant ces prières suppliantes, mais ils ne changèrent pas la détermination de leur fils, et il se résolut à attendre le terrible ennemi qui s'approchait de lui[1]. Ce n'est pas cependant sans hésitation et sans trouble intérieur; car cette âme qui est généreuse et grande n'est pas forte ni ferme : au fond de son cœur il pensait et se disait qu'il aurait mieux valu suivre les conseils de prudence que lui avait donnés Polydamas. Mais après les avoir repoussés si fièrement, comment les suivre maintenant? Il est trop tard. Que diraient de moi mes concitoyens? Hommes et femmes, ils me couvriraient de leurs mépris[2]. Que faire donc? Irai-je humblement faire à Achille des propositions de soumission et de traité? Irai-je au devant de lui, sans armes, lui offrir de rendre aux Grecs Hélène et ses trésors et une immense contribution de guerre? Si je cédais aux mouvements pusillanimes de mon faible cœur[3], cette démarche suppliante serait aussi vaine que lâche. Il restera sans pitié et m'égorgera comme une femme, sans que je puisse même me défendre. Le mieux est donc de recourir à la fortune

[1] Un cratère provenant d'un tombeau de Cœré et entré au Louvre avec la collection Campana, représente les adieux d'Hector, partant pour cette dernière lutte, à Priam et à Hécube. Conf. Gerhard, *Archælogische Zeitung*, 1846, p. 302. *Auserlesene Vasenbilder*, t. III, p. 81. Raoul Rochette, *Ann. de l'Instit. Arch.*, t. XIX, p. 248.

[2] *Il.*, XXII, 105.

αἰδέομαι Τρῶας καὶ Τρωάδας.

[3] *Il.*, XXII, 122.

ἀλλὰ τίη μοι ταῦτα φίλος διελέξατο θυμός.

des armes. Faisons notre devoir et laissons faire aux dieux[1]. »

Cette délibération intérieure est caractéristique. Deux choses empêchent Hector de céder aux instances de ses parents et, disons-le, aux inspirations de son propre cœur : l'une est le sentiment qu'il ne parviendra pas à fléchir son ennemi ; l'autre est la crainte du déshonneur qu'une si lâche conduite infligera à son nom. Un sentiment très général et très puissant sur l'esprit des héros, c'est, nous l'avons déjà dit, le souci de leur bonne renommée auprès de leurs contemporains et dans la postérité[2].

Il laisse donc venir Achille ; mais en le voyant s'approcher, brandissant cette terrible lance dont lui seul pouvait porter le poids, un frisson de terreur saisit Hector ; il n'a pas la force d'attendre l'attaque de pied ferme ; rempli d'effroi, il s'enfuit. Et Achille s'élance à sa poursuite. Trois fois, dans cette course précipitée, ils font le tour de la ville, l'un ne pouvant se dérober à la poursuite, l'autre ne pouvant atteindre son adver-

[1] Il faut remarquer que ces réflexions rapides, cette consultation avec soi-même, ces pensées d'hésitation et de défaillance, sont secrètes : Hector ne les communique à personne ; il ne leur donne pas une forme qui, en les précisant à ses propres yeux, lui auraient fait honte à lui-même. C'est le poète qui lit et voit au fond de son âme, qui en analyse les mouvements secrets et y surprend une faiblesse qu'on surprendrait peut-être aussi dans les plus grands cœurs, dans ces heures solennelles, s'il était possible de les sonder. La nature parle ici : elle s'émeut et se trouble, et, en dernière analyse, la volonté triomphe de ses résistances et de ses instincts. Le caractère est profondément vrai et humain ; il n'en est pas moins touchant et grand. C'est une grande chose que de dompter les instincts de la chair et du sang. Turenne, en visitant un jour les lignes fortifiées de son camp, fut surpris par des coups de canon tirés d'une batterie ennemie ; il ne put retenir un frisson d'effroi : tu trembles, dit-il, vieille carcasse ; tu tremblerais bien davantage si tu savais où je te mènerai demain.

[2] Conf. plus haut, *Introduct.*, p. 33.

saire. Mais comme l'un était encore plus agile[1] que l'autre, ils finissent par se rejoindre, et en présence d'une nécessité qu'il ne peut plus éviter, Hector fait face à Achille et lui dit : Je ne te crains plus, fils de Pélée : si j'ai fui devant toi, je t'attends maintenant de pied ferme : je te tuerai ou je serai tué. Mais faisons une convention et prenons les Dieux à témoins de nos engagements. Si Jupiter me donne la victoire, si je t'ôte la vie, je promets de ne pas défigurer ton corps et de le rendre aux Grecs : jure d'en faire autant.

Nous avons vu plus haut en quels termes de férocité implacable, Achille repousse ces ouvertures. Non ! pas de traité avec toi : il n'y en a pas entre les loups et les agneaux. Défends ta vie ! déploie ta force et ton adresse. Tu ne m'échapperas pas maintenant. Hector, en l'entendant, se dit à lui-même : C'est fait de moi ! l'heure fatale approche. Les Dieux qui jusqu'ici m'ont protégé m'abandonnent ! Eh bien, soit ! mourons ! mais ne mourons pas sans gloire, sans combattre et laissons à la postérité un glorieux souvenir de nos plus grands et derniers exploits[2].

La lutte n'est pas longue ; malgré une attaque impétueuse et rapide d'Hector, Achille l'a bientôt abattu à ses pieds[3]. Nous avons entendu la dernière et tou-

[1] *Π.*, XXII, 158. πρόσθε μὲν ἐσθλὸς ἔφευγε, δίωκε δέ μιν μέγ' ἀμείνων καρπαλίμως.

Les traducteurs d'Homère donnent ici à ἐσθλός le sens de brave : je crois qu'il exprime toute espèce de supériorité et d'adresse en général, et ici de la supériorité à la course ; et le mot καρπαλίμως, rejeté au vers suivant, confirme et détermine le sens.

[2] *Π.*, XXII, 304.

μὴ μὰν ἀσπουδί γε καὶ ἀκλειῶς ἀπολοίμην
ἀλλὰ μέγα ῥέξας τι καὶ ἐσσομένοισι πύθεσθαι.

[3] Celui-ci n'en est pas moins très glorieux de sa victoire : Nous avons tué ce grand Hector, qui nous a fait plus de mal que tous

chante prière d'Hector, et on pourrait se demander si elle n'est pas l'effet de cette faiblesse qui s'unit chez lui avec une âme parfois si grande, et que nous avons vue peu accessible aux croyances superstitieuses.

Une sépulture solennelle, conforme aux usages et aux rites, était la seule manière qu'eussent les vivants d'honorer et d'aimer leurs morts[1]. Elle consistait à gémir et à pleurer sur le corps du défunt, à lui fermer les yeux, à couper ses cheveux et à les jeter avec ses armes sur le bûcher où l'on brûlait son corps, à lui faire des libations d'huile mêlée avec du miel, à lui élever un tombeau et à lui sacrifier des victimes, parfois des victimes humaines[2], le plus souvent des animaux, ses chevaux et ses chiens. Tant que la flamme du bûcher brûlait encore, on appelait le mort à haute voix et on offrait à son ombre des libations de vin. Le feu éteint, on recueillait les os et les cendres dans une urne qu'on déposait dans une fosse recouverte de terre et de pierres et sur laquelle on élevait un tombeau.

Ces habitudes étaient si profondément enracinées dans les mœurs, dans les cœurs, que nul ne pouvait se dérober à leur influence, Hector moins que personne, parce que c'est une âme tendre et une imagination mélancolique. Ce qui afflige le plus Ulysse de périr dans

les Troyens réunis et qu'ils adoraient comme un Dieu. *Il.*, XXII, 379. τόνδε ἄνδρα

ὃς κακὰ πολλ'ἔρρεξεν, ὅσ'οὐ σύμπαντες οἱ ἄλλοι
ᾧ Τρῶες κατὰ ἄστυ, θεῷ ὡς, εὐχετόωντο,

[1] *Od.*, XXIV, 296. τὸ γὰρ γέρας ἐστὶ θανόντων.

[2] *Od.*, IV, 198. κείρασθαί τε κόμην. XXIV. ὀφθαλμοὺς καθελοῦσα. I, 289. σῆμά τέ οἱ χεῦαι καὶ ἐπὶ κτέρεα κτερείξαι. XXIV, 295. κώκυσ' ἐν λεχέεσσι. *Od.*, IV, 197. βαλέειν τ'ἀπὸ δάκρυ παρειῶν. *Il.*, XXIII. ἐν δὲ πυρῇ ὑπάτῃ νεκρὸν θέσαν. Parfois, lorsque le mort appartenait à une grande famille ou qu'on voulait l'honorer plus particulièrement, on faisait une marche de soldats autour du bûcher avec le char et les armes du défunt.

la tempête qui a brisé son radeau, c'est la pensée qu'il sera privé des honneurs que lui auraient rendus ses compagnons d'armes s'il était mort au champ de bataille [1]. Ces sentiments prenaient leur source dans le respect instinctif et plus profond chez les Grecs que l'homme a pour la mort, surtout dans un état général d'esprit où l'on croyait que la mort ne détruit pas absolument la vie et qu'il en demeure après elle quelque reste mystérieux, quelqu'image, quelqu'ombre. Mais en outre, les anciens étaient convaincus que les morts dans l'Adès ne pouvaient jouir d'aucun repos, ne pouvaient franchir les portes du séjour infernal, s'ils n'avaient été préalablement ensevelis religieusement. Donne-moi le plus vite possible un tombeau, crie l'ombre de Patrocle apparaissant à son ami pendant son sommeil [2]. Ne pars pas, dit à Ulysse l'ombre d'Elpénor, sans m'avoir donné une sépulture et versé des larmes sur mon corps [3].

Ne nous étonnons donc pas, comme d'une faiblesse, des supplications d'Hector, et ce n'est que par suite de l'état d'exaltation furieuse et de folle douleur d'Achille que nous nous expliquerons son impitoyable réponse.

Hector meurt, et en mourant, ce qui reste en lui de vie avant de descendre dans l'Adès, pleure sa triste destinée et gémit de perdre sa force, sa beauté et sa jeunesse [4].

Nous n'appellerions pas cette mort héroïque : le stoïcisme n'a pas encore endurci ou fortifié les âmes. Homère, sans craindre de diminuer la grandeur morale

[1] *Od.*, V, 308.
[2] *Il.*, XXIII, 71. θάπτε με ὅττι τάχιστα.
[3] *Od.*, XI, 72. μή μ'ἄκλαυστον, ἄθαπτον, ἰὼν ὄπιθεν καταλείπειν.
[4] *Il.*, XXII, 363.

ὃν πότμον γοόωσα, λιποῦσ' ἀδρότητα καὶ ἥβην.

d'Hector, lui fait exprimer naïvement le regret de la vie. Sa fuite ne lui enlève aucun titre au respect de ses ennemis ni à l'amour ni à l'admiration de ses concitoyens. Achille pousse un cri de joie profonde quand il a triomphé de lui : J'ai tué enfin ce grand Hector qui nous a fait plus de mal que tous les Troyens ensemble et qu'ils vénéraient comme un Dieu ! et à cet hommage, qui a sa valeur dans la bouche d'un adversaire, et d'un adversaire qui se connaissait en courage, il faut joindre l'hommage de pieuse reconnaissance de ses concitoyens pour le héros dont la perte est irréparable.

Accourez tous, hommes et femmes, dit Cassandre, qui la première du haut des remparts avait vu Priam ramenant le corps dans l'enceinte de la ville, venez contempler encore une fois cet Hector que vous avez tant de fois, quand il vivait, salué de vos acclamations quand il revenait vainqueur du combat ! Venez saluer celui qui était l'honneur, l'espérance et la force de l'état et de tout le peuple.

Andromaque ignorait encore les évènements qui venaient de se passer : aucun message ne lui était venu annoncer que son mari avait été tué par Achille et gisait mort en dehors des murs. Elle était courbée sur son métier à tisser dans le lieu le plus retiré de sa riche demeure; elle y travaillait[1] à un double manteau de pourpre sur lequel sa navette brodait toutes sortes de fleurs. Elle avait ordonné à ses esclaves de mettre sur le feu un grand bassin plein d'eau, afin que son mari, au retour du combat, pût réparer ses forces et enlever la sueur et la poussière dans un bain chaud. Insensée ! elle ne savait pas quel bain de sang lui avaient préparé

[1] Remarquons-le : c'est au travail des mains que la nouvelle surprend Andromaque. Le poète ne manque jamais une occasion de relever ce trait de la vie de la femme.

les mains d'Achille. Elle entend tout à coup des cris aigus et douloureux partant de la tour. Tout son être frissonne : la navette lui échappe des mains. « Venez, s'écrie-t-elle, que deux d'entre vous me suivent! Allons voir ce qui se passe. J'ai entendu la voix de ma mère, et je sens moi-même mon cœur battre et se briser dans ma poitrine; mes lèvres sont tremblantes ; mes genoux fléchissent. Un malheur sans doute menace le fils de Priam. Puisse cette nouvelle ne jamais frapper mon oreille! Mais je ne puis m'empêcher de craindre qu'Achille n'ait poursuivi dans la plaine le trop téméraire Hector, et lui coupant la retraite n'ait mis fin à ce funeste courage qui transportait son âme. Car il n'était pas de ceux qui se confondent dans la foule ; il était toujours au premier rang des combattants et ne le cédait à personne en vaillance. »

En parlant ainsi elle s'élance, comme une insensée, hors du mégaron, suivie de ses femmes, le cœur palpitant, et arrivée au haut du rempart, elle aperçoit le lamentable spectacle : c'était le moment où les chevaux rapides d'Achille traînaient et déchiraient le corps de son mari. Elle tombe et s'évanouit, ses yeux se ferment. De sa tête tombent les nœufs brillants qui ornaient sa chevelure, le réseau d'or, le bandeau qni l'attachait et ce voile nuptial dont elle était parée le jour où Hector l'avait emmenée du palais de son père. Ses sœurs et ses belles-sœurs la relèvent et la tiennent entre leurs bras de peur que dans son affreux désespoir elle ne mit fin à ses jours ! Enfin elle reprend ses sens et poussant un gémissement plaintif : « Ah ! malheureuse que je suis ! Hector, nous étions tous deux nés pour la même et triste destinée ! Ah ! qu'il eût mieux valu ne pas naître ! Toi, aujourd'hui tu vas visiter la demeure d'Adès, et moi tu me laisses dans ma maison désolée, veuve et

désespérée! Car notre fils, que toi et moi, infortunés, nous avons mis au monde, est un enfant au berceau; tu ne pourras plus, Hector, protéger sa faiblesse, et lui ne pourra pas défendre tes vieux jours. S'il vient à échapper à cette guerre qui fait couler tant de larmes, il n'aura plus désormais que peines et maux dans la vie. Il se verra ravir son héritage et ses domaines; le jour qui le fait orphelin, laisse l'enfant sans amis et dans l'abandon; il courbe son front humilié vers la terre et inonde ses joues de larmes. Des amis de son père, il n'a à attendre que l'ingratitude, des refus dédaigneux ou des services insuffisants. Son seul asile, la seule consolation à ses larmes, il ne la trouve que dans les bras de sa mère. maintenant veuve. Cher Hector, ton corps dépouillé et nu est gisant auprès des vaisseaux des Grecs. Les vers fourmillent déjà dans tes chairs et vont les dévorer, quand les chiens s'en seront rassasiés! tu es nu, et ton palais est encore plein de ces riches vêtements que nos femmes avaient tissés pour toi! Ah! je les veux jeter tous dans les flammes, puisqu'ils ne peuvent plus te servir, pas même de linceul pour envelopper ta dépouille. »

Les funérailles d'Hector s'accomplissent solennellement. Une foule gémissante entoure le bûcher et des chœurs de femmes et d'hommes entonnent les thrènes funèbres, interrompus par les adieux déchirants d'Andromaque, d'Hécube et d'Hélène.

Cher époux, dit la première, tu quittes bien jeune la vie, et tu me laisses bien jeune, veuve dans ta maison, avec un fils au berceau... Hélas! il n'atteindra jamais sans doute l'âge d'homme : auparavant cette noble ville sera ruinée de fond en comble; car toi, notre protecteur, toi qui défendais ses murailles, ses chastes femmes et leurs petits enfants, tu n'es plus! Elles vont

maintenant être emmenées captives sur les vaisseaux des Grecs et moi avec elles. Et toi, mon fils, ou bien tu suivras ta mère, et tu seras comme elle soumis aux durs travaux de l'esclavage, ou bien l'un des Grecs, pour venger un père, un fils, un frère, tué par Hector, — car c'était un homme terrible dans le combat — t'arrachera de mes bras et te précipitera du haut des remparts. La douleur que cause ta mort à ton père et à ta mère est sans doute affreuse ; mais pour moi, Hector, ta perte est plus affreuse encore. Car en mourant, tu n'as pas pu, te soulevant de ta couche, me donner le dernier baiser, m'entourer une dernière fois de tes bras, me dire le dernier adieu, prononcer ces dernières paroles dont mon cœur, au milieu de mes larmes, aurait gardé éternellement, tous mes jours et toutes mes nuits, le cher et doux souvenir[1].

Comme Pénélope, mais avec sa physionomie propre et son individualité particulière, Andromaque est un type de l'amour dans le mariage et de l'amour maternel. Mais l'une est une femme prudente, forte, maîtresse d'elle-même, qui a l'expérience de la vie, et dont la destinée est heureuse, comme femme et comme mère, dont les vertus propres sont la constance et la fidélité ; l'autre, toute jeune encore, est une nature délicate et tendre[2], et que frappe dans sa jeunesse et son bonheur, dans son amour maternel et son amour conjugal la plus cruelle destinée. Elle ne se révolte pas

[1] *Il.*, XXIV, 744.

οὐδέ τι μοι εἶπες πυκινὸν ἔπος, οὔτέ κεν αἰεὶ
μεμνήμην νύκταστε καὶ ἤματα δακρυχέουσα.

[2] Un trait touchant de ce jeune et frais amour. Homère nous la montre allant donner de sa main du froment à manger et même du vin à boire aux chevaux d'Hector. *Il.*, VIII, 189.

ὑμῖν πὰρ προτέροισι μελίφρονα πυρὸν ἔθηκεν
οἶνόν τ' ἐγκεράσασα πιεῖν, ὅτε θυμὸς ἀνώγοι.

contre elle; avec une résignation mélancolique, elle s'incline et se courbe devant les réalités de la vie, mais elle en sent profondément les dures lois. Elle aime, elle pleure et travaille. Dans l'avenir incertain dont la perspective s'offre si triste à elle, on devine qu'elle gardera les vertus douces et humbles qui l'ont rendue si chère à son mari et à tous les siens et qui nous la rendent si sympathique [1]. Hector et Andromaque sont assurément les deux figures les plus intéressantes et les plus touchantes de l'épopée Homérique.

[1] On dirait qu'elle obéit déjà aux conseils que lui donne Hécube, dans les *Troyennes* d'Euripide. Ce poète, pour que le caractère fût tragique et l'intérêt dramatique, lui a donné plus d'intensité et de violence dans les sentiments et les passions, comme l'exigeait le genre. A la nouvelle de la mort de son fils, à la pensée qu'elle va entrer dans le lit d'un nouvel époux qui sera son maître, elle éclate en cris passionnés de désespoir, de fureur et de haine. C'est alors que la vieille mère, qui a elle aussi tant souffert, lui dit : Ma fille, quand la tempête se déchaîne sur le navire et que sa violence dépasse la force et l'art des matelots, ils s'abandonnent silencieux à la destinée, impuissants à la vaincre. La tempête de douleur que les dieux ont fait fondre sur moi est trop forte pour mon âme. Je cède à l'orage; je m'incline muette et n'ouvre même pas la bouche à la plainte. Fais comme moi, ma fille.

Ses adieux à son fils, qu'on emmène pour l'immoler, ont, dans Euripide, des accents d'une puissance, d'une vérité, d'une beauté profondément pathétiques et tragiques, où se révèle la différence des genres. On ne sera peut-être pas fâché de les retrouver ici :

« O cher, cher enfant, mon fils, toi que j'aime d'un amour sans égal, tu vas mourir! tu vas quitter ta malheureuse mère, et c'est la gloire de ton père qui te tue... Tu pleures! tu comprends donc ton horrible sort! Pourquoi me serres-tu de tes mains! Pourquoi te colles-tu contre les plis de ma robe! Pauvre petit oiseau, tu crois encore trouver un refuge sous mes ailes... O dernier embrassement si cher à une mère, être chéri dont je sens pour la dernière fois la douce et pure haleine, c'est donc en vain que ces mains heureuses t'ont enveloppé de tes premiers langes, que ces mamelles t'ont allaité, que j'ai usé auprès de ton berceau ma force et ma vie. Embrasse encore une fois ta mère! tu ne l'embrasseras plus jamais. Agenouille-toi devant celle qui t'a mis au monde... Viens! entoure mon cou de tes bras, mets tes lèvres sur mes lèvres, que j'y prenne ton dernier baiser... Et maintenant emmenez-le. »

CHAPITRE SIXIÈME

NAUSICAA

Jamais poète, dans aucune littérature et dans aucun temps, n'a exprimé avec une originalité plus marquée et plus vivante, avec une vérité plus profonde et plus générale, les sentiments, les passions, les idées qui font mouvoir les actions humaines, et n'a uni, dans les caractères qu'il a créés une individualité plus forte à une généralité plus vraie. Jamais non plus poète n'a fait apparaître dans son œuvre une variété plus riche de caractères divers [1].

Aucune de ses créations ne se ressemble ; toutes sont vivantes et toutes sont vraies : elles n'ont jamais vécu et elles sont immortelles. Nous avons analysé et représenté aussi fidèlement que possible, d'après le poète, Hélène et Andromaque ; nous allons chercher à mettre sous les yeux du lecteur Pénélope et Nausicaa. Combien ces figures sont différentes les unes des autres, et combien elles sont toutes poétiques et vraies ! Nausicaa n'est pas, parmi les femmes d'Homère, la plus grande et la plus profonde création : mais elle en est

[1] Shakespeare l'égale peut-être à cet égard ; mais assurément ne le surpasse pas.

certainement la plus originale, la plus fraîche, la plus charmante, la plus pure, la plus idéale.

Sa jeunesse même, elle a quinze ans[1], l'âge de Juliette, la simplicité et l'innocence de son âme qui n'exclut pas la prudence et la réserve, la noblesse de ses sentiments et son courage, la pureté et la chasteté de son cœur, ce premier amour, cet amour naissant, à peine avoué, à peine reconnu, qui fait battre son cœur d'une impression encore inconnue et délicieuse, enfin cette douleur contenue, le déchirement intime, deviné plutôt qu'exprimé dans ses touchants adieux à l'hôte étranger venu de pays lointains et inconnus et dont le départ fait évanouir un rêve de bonheur à peine entrevu, tout cela compose une des plus admirables et des plus inimitables créations de l'Antiquité[2].

Nausicaa est la fille du noble Alcinoüs, le roi des Phéaciens qui habitent Schérie, qui semble être une île, quoi qu'Homère ne le dise pas expressément. Cette île est une île mystérieuse, un pays merveilleux, fabuleux, dont les peuples mènent une vie idéale et ont des mœurs et des habitudes très différentes de la réalité, et à certain point de vue supérieures. Il est peu probable que, pour Homère même, ce soit un peuple historique[3], et une contrée réellement existante. En fait,

[1] Du moins c'est l'âge que lui donne Newton, *Chronologie of ancient kingdoms*, p. 83 et 86, et Fréret adopte en partie son calcul.

[2] Goëthe, qui d'ailleurs l'admire avec enthousiasme, (Lettre à Schiller, 421), a cherché à l'imiter dans sa *Dorothée*.

[3] C'est déjà l'opinion d'Aristarque. Scol., *Od.*, § 204. ὅτι σαφῶς ἐνταῦθα ἐκτετοπισμένην που καὶ ἐσχάτην τὴν τῶν Φαιάκων χώραν ὑφίσταται (Aristarchus) οὐ τὴν Κέρκυραν. Ératosthène et Apollodore partageaient ce sentiment, combattu par Cratès et autres que cite Strabon, pp. 2, 4, 22.

Les récits des gens de mer, dans leurs courses lointaines, toujours empreints de merveilleux, et toujours accrus, embellis ou défigurés par l'imagination de ceux qui se les transmettent

les géographes se sont efforcés en vain de la situer avec quelque vraisemblance dans une région quelconque connue des Grecs. L'île, placée au nord d'Ithaque, semble flotter dans un vague mystérieux et comme dans les brouillards, vers le nord et l'ouest pleins d'étonnements, de prestiges et de merveilleux.

Les Phéaciens, après avoir occupé une contrée voisine de celle des orgueilleux Cyclopes, habitent très loin des hommes que la nécessité condamne au besoin, et dans une mer aux flots immenses, aux dernières limites du monde. Ils n'ont pas de voisins; aucun des autres hommes ne se mêle à eux, si ce n'est quelque malheureux, qui, dans ses courses, s'est trompé de route et aborde parmi eux [1].

Ce sont des marins, d'habiles marins, des amis de la rame, passionnés pour la navigation, comme les habitants de tout le groupe d'îles auquel appartient Itha-

oralement, sont sans doute le fondement de la légende. Dans l'état de la navigation de ces temps, l'homme perdu, dans sa petite barque de cabotage, dans l'immensité de la mer, enveloppé par les brouillards ou les nuages, au milieu des flots soulevés par l'orage, de l'éclat éblouissant et aveuglant de la foudre ou des retentissements effrayants du tonnerre, croit voir des choses qu'il n'a jamais vues, et que son esprit frappé se représente avec une intensité qui égale la force d'une sensation vraiment sentie. Joignez à cela les éléments de fiction poétique inhérents à tout esprit qui a reçu de la réalité un ébranlement puissant, comme tous ceux qui sont exposés aux périls de la mer, et vous aurez l'origine de ces voyages merveilleux aux îles fortunées et enchantées, dont le charme n'a pas disparu de nos littératures. Puis la fiction inconsciente se développe en passant de bouche en bouche, et dans le génie du poète, prend une forme d'art consciente, réfléchie et voulue. Pour tous les peuples marins, les aventures de la mer ont un charme naturel et particulier. L'inconnu exerce là son prestige, et pour les temps comme pour les lieux, l'éloignement a des effets de perspective magique qui agrandit et embellit tout. La mer a sa poésie.

[1] *Od.*, VI, 8. ἐκὰς ἀνδρῶν ἀλφηστάων. VI, 204. οἰκέομεν ἀπάνευθε... ἔσχατοι. VI, 279. οὕτινες ἐγγύθεν εἰσιν. Ils avaient dû quitter ces voisins incommodes et violents, qui troublaient leur repos, et s'étaient réfugiés à Schérie.

que, Céphallénie et Taphos. Mais tandis que ces peuples historiques étaient adonnés au commerce, à la traite des esclaves, à la piraterie maritime [1], les Phéaciens ne semblent naviguer que pour leurs plaisirs ; ils aiment la mer pour la mer même ; car ils ne pratiquent pas le commerce, ne se soucient pas de recevoir des étrangers d'où qu'ils viennent, et s'il en aborde dans leur île, ils se hâtent de les embarquer et de les rapatrier dans leur pays si éloigné qu'il soit, en un seul jour ou plutôt en une seule nuit [2]. Leurs navires volent sur la mer plus vite que l'épervier, plus vite même que la pensée [3]. Ils n'ont besoin ni de gouvernail ni de pilotes ; car ils possèdent, comme les hommes, une âme et un esprit, qui leur permet de concevoir la pensée et les intentions de leurs passagers et de s'y conformer, et de connaître la situation de tous les pays et de tous les peuples du monde [4]. Ils dirigent eux-mêmes leur course et se portent tout seuls au but qu'ils ont deviné : il suffit qu'ils aient un vaillant équipage d'habiles rameurs, dont les coups d'aviron font blanchir la mer d'une large et longue écume [5]. Ces vaisseaux fantômes [6]

[1] Les Phéaciens, ναυσίκλυτοι ἄνδρες. *Od.*, VIII, 369. φιλήρετμοι. *Id.*, VIII, 386. Les Taphiens, les Céphalléniens, δολιχήρετμοι. *Id.*, XIII, 166. φιλήρετμοι. *Od.*, I, 181. *Id.*, VIII, 248. νηυσὶν ἄριστοι.

[2] *Od.*, VII, 32. οὐ γὰρ ξείνους οἴδε... ἀνέχονται οὐδ' ἀγαπαζόμενοι φιλέουσι. Conf. *id.*, VII, 317.

[3] *Od.*, XIII, 86. οὐδέ κεν ἴρηξ
κίρκος ὁμαρτήσειεν. *Od.*, VII, 36. τῶν νέες ὠκεῖαι ὡσεὶ πτερὸν ἢ νόημα.

[4] *Od.*, VIII, 556. τιτυσκόμεναι φρεσὶ νῆες. Le scholiaste paraphrase ainsi le texte : νοήματα οὖσαι καὶ φρένες ἀνδρῶν, et Welcker (*Kleine Schriften*, t. II, p. 3) l'entend comme lui. Damm (*Nov. Lexic. Gr.*, v. τιτύσκομαι) : Naves quæ dirigunt se et contendunt ad propositum locum mentibus propriis quasi rationales. Helbig, (*De vi et usu vocabulorum* φρένες, p. 14). « Naves Phæacum tamquam homines in mente agitantes, aliquid cogitantes. »

[5] *Od.*, XIII, 82.

[6] Comme ceux des légendes scandinaves.

passent rapides, entourés comme de nuages et de vapeurs qui les rendent invisibles : aussi c'est pendant son sommeil qu'ils ramènent Ulysse à Ithaque[1]. Ils ne savent ce que c'est que les naufrages et la mer n'a pour eux ni écueils ni périls[2]. Ceux qu'ils reconduisent dans leur patrie — et c'est là le seul but pratique de leur art de navigateurs, — n'ont à craindre ni tempêtes ni naufrages[3].

Ils connaissent et pratiquent tous les jeux musicaux et gymnastiques des Grecs, à l'exception du pugilat[4], et de la lutte corps à corps[5], mais ils n'excellent que dans la course à pied, la danse, le chant, la poésie, et tous les exercices qu'implique la navigation, la manœuvre des voiles et des rames. Ils aiment la bonne chère, les repas longs et joyeux, les demeures somptueuses, les riches parures, les beaux vêtements, le changement fréquent de costumes, les bains chauds et les lits moel-

[1] *Od.*, XIII, 79; XVI, 227.
[2] *Od.*, VIII, 555 sqq.

οὔτε τι πημανθῆναι ἔπι δέος οὐδ'ἀπολέσθαι.

[3] *Od.*, XIII, 566. πομποὶ ἀπήμονες ἐσμὲν ἁπάντων. *Id.*, XVI, 227. Les Phéaciens, οἵτε καὶ ἄλλους ἀνθρώπους πέμπουσιν ὅτι σφέας εἰσαφίκηται. Il est étrange que ce service rendu aux naufragés qui abordent dans leur île ait attiré la colère de Neptune, qui ne s'apaise que lorsqu'après un sacrifice à ce Dieu, le roi des Phéaciens renonce, au nom de tout son peuple, à cette pratique. *Od.*, XIII, 150-174, sqq. Les vaisseaux des Phéaciens n'étant exposés ni aux tempêtes ni aux naufrages, semblaient supprimer et braver le pouvoir de Neptune sur la mer : le Dieu jaloux veut rester maître de son empire, et dans le cas présent surtout, puisque les Phéaciens se proposent de ramener sans danger dans sa patrie Ulysse, que veut poursuivre encore le ressentiment du père contre celui qui, en aveuglant son fils Polyphème, n'a pas craint de mépriser sa propre puissance.

[4] πυγμή.

[5] παλή. Ces deux exercices furent plus tard réunis sous le nom de παγκράτιον. *Od.*, VIII, 216.

οὐ γὰρ πυγμάχοι εἰμὲν ἀμύμονες οὐδὲ παλαισταί.

leux[1]. On se faisait une telle idée de leur excellence dans l'art de la danse, que, suivant Pausanias[2], la scène du chœur dansant des Phéaciens, décrite dans l'*Odyssée*[3] accompagné par Démodocus jouant de la lyre, fut choisie par Batyclès comme sujet d'un des quarante-deux bas-reliefs qui ornaient le grand et célèbre ouvrage de sculpture nommé le trône d'Apollon Amycléen.

Ils ne manient ni l'arc ni le carquois : ce ne sont pas des peuples guerriers ; mais ils se plaisent à manier les rames, à manœuvrer les voiles de leurs vaisseaux et à fendre les flots de la mer en soulevant dans leur course rapide les vagues blanches d'écume[4].

Héraclide du Pont[5], dont le thème a été adopté et développé par les sophistes et les moralistes qui ne voulaient voir dans Homère que des exemples et des maximes de sagesse pratique, prétend qu'il a voulu nous représenter dans les Phéaciens un peuple de Sybarites, ne vivant que pour la volupté, la mollesse et l'oisiveté, un peuple de lâches redoutant le travail autant que la guerre et cherchant à dérober aux autres hom-

[1] *Od.*, VIII, 249.

εἵματά τ' ἐξημοιβὰ, λοετρά τε θερμὰ καὶ εὐναί.

Od., VIII, 248. νηυσὶν ἄριστοι
αἰεὶ δ' ἡμῖν δαίς τε φίλη κίθαρίς τε χοροίτε.

Id., VIII, 252. περιγιγνόμεθ' ἄλλων
ναυτιλίῃ καὶ πόσσι καὶ ὀρχηστυῖ καὶ ἀοιδῇ.

Ulysse n'est pas insensible à ces jouissances d'une bonne table, richement servie, et relevées par la poésie et le chant : « Je ne connais rien de plus délicieux, dit-il (*Od.*, IX, 5) que la concorde et la joie régnant parmi de nombreux convives, qui assis à côté des autres, mangent joyeusement et boivent le vin que l'échanson leur verse à pleines coupes, tandis que l'aède enchante leurs esprits de ses nobles chants. »

[2] Paus., III, 18.

[3] *Od.*, VIII, 260.

[4] *Od.*, VI, 270. πολιὴν περέωσι θάλασσαν.

[5] Cité par le scholiaste au v. 119 du chant XIII de l'*Odyssée*.

mes leur demeure lointaine, par honte pour la vie molle qu'ils y menaient et que leur reprochait leur conscience [1]. Aristote est moins sévère ; mais il trouve, lui aussi, cette description absurde et déclare qu'elle ne serait pas supportable, si elle avait été l'œuvre d'un poète médiocre, et que seul, par des beautés d'un autre ordre, le génie d'Homère a pu y répandre un charme qui en fait oublier l'invraisemblance [2].

C'est, il me semble, méconnaître plus ou moins les droits et la fin de la poésie, et de plus, altérer ou omettre certains traits du tableau. Les Phéaciens ne sont pas voués à la mollesse, à la paresse, ne pensant qu'à s'engraisser et à dormir. Ils aiment la parure et la bonne chère : les Grecs ne l'aimaient-ils pas? Ils aiment le luxe dans leurs demeures et leurs ameublements : qui ne connaît les palais somptueux et célèbres dans l'antiquité des Atrides? Ils aiment un lit moelleux et la douceur des bains chauds : Ulysse lui-même ne les dédaigne pas [3]; Andromaque fait préparer un bain chaud pour Hector, et lorsque Télémaque exprime le désir d'aller coucher à son bord, n'entendons-nous pas Nestor se récrier et lui dire : Croyez-vous donc avoir reçu l'hospitalité chez un homme pauvre, qui n'a ni manteaux épais ni chaudes couvertures pour vous offrir un lit où vous puissiez dormir mollement [4]. Loin

[1] Horace obéit à ce penchant d'interprétation dans les vers suivants :

Pinguis ut inde domum possim Phæaxque reverti
Ep., I, 15-24.

Alcinoique
In cute curanda plus æquo operata juventus,
Cui pulchrum fuit in medios dormire dies et
Ad crepitum citharæ cessatum ducere curam.
Ep., I, 2, 28.

[2] Arist., *Poet.*, XXV, 10. ἡδύνων τὸ ἄτοπον.
[3] *Od.*, VIII, 450.
[4] *Od.*, III, 350.

de dédaigner le travail, ils ont une agriculture et une industrie florissante, leurs champs sont bien cultivés[1]. Ils ont une industrie nationale, et dont le secret se transmet des pères aux fils[2]. C'est, il est vrai, une industrie noble qui ne paraît s'occuper que de travaux et d'ouvrages d'art, de luxe, et particulièrement de la construction des navires et de tout ce qui est nécessaire à leur armement et à leur équipement.

Leurs femmes également ont reçu de Minerve le génie des œuvres élégantes[3]. Comme toutes les femmes grecques, nous les voyons moudre le blé, filer la laine, tisser la toile, y brocher à l'aiguille toutes sortes de dessins et des plus brillantes couleurs, occupations où elles sont aussi habiles que les hommes à manœuvrer un navire[4]. Elles sont de laborieuses et intelligentes ménagères, et comme nos grand'mères, elles ne dédaignent pas de veiller aux travaux du ménage, de présider au blanchissage et à la lessive du linge et des vêtements de toute la maison. Comme leurs champs, leurs jardins fruitiers et potagers sont admirablement entretenus, savamment arrosés si bien que, grâce à ces soins habiles, ni l'hiver ni l'été ils ne sont privés de leurs fruits. Ils savent faire le vin, pratiquent l'usage du pressoir et même ils connaissent déjà l'art de sécher les raisins au soleil. Ils cultivent les poiriers, les grenadiers, les orangers, les figuiers, les oliviers[5].

[1] *Od.*, VI, 358. ἀγροὺς... καὶ ἔργα ἀνθρώπων.
Id., VII, 26. ἔργα νέμονται.

[2] *Od.*, VIII, 244. ἡμετέρῃ ἀρετῇ μεμνημένος, οἷα καὶ ἡμῖν
Ζεὺς ἐπὶ ἔργα τίθησι διαμπερὲς ἐξέτι πατρῶν.

[3] *Od.*, VII, 111. ἔργατ' ἐπίστασθαι περικάλλεα.

[4] *Od.*, VII, 168.
ὅσσον Φαίηκες περὶ πάντων ἴδριες ἀνδρῶν
νῆα θοὴν ἐνὶ πόντῳ ἐλαύνεμεν, ὡς δὲ γυναικές
ἱστὸν τεχνῆσαι.

[5] *Od.*, VII, 123. λεύρῳ ἐνὶ χώρῳ τέρσεται ἠελίῳ. C'est une bien

Leur ville est entourée de fortes murailles ; ils savent bâtir des maisons pour eux-mêmes et des temples pour les dieux. La propriété est individuelle, ce grand trait qui caractérise les peuples sortis de la barbarie et de la sauvagerie et aptes à une civilisation supérieure[1].

Les Phéaciens ont une religion, et c'est la religion commune à tous les Grecs. Ils adorent les mêmes dieux, les dieux qui habitent l'Olympe et qui les protègent et les aiment[2]. Ils leur apparaissent sans déguisement, les visitent, viennent s'asseoir à leurs banquets et les accompagnent dans leurs lointains voyages.

Les Phéaciens ont conscience d'être, plus encore que les Cyclopes et les sauvages tribus des Géants, très proches parents des Dieux[3], et ils obéissent, comme tous les Grecs, aux lois sociales, saintes et divines, qui commandent de respecter l'indigent qui mendie son pain et l'étranger qui demande l'hospitalité; car tous sont sous la protection de Jupiter[4].

Les Phéaciens ne sont donc pas un peuple méprisable par son horreur pour le travail et son goût pour les plaisirs, la mollesse et la volupté. C'est sans doute un peuple ami de la paix et que les dieux ont placé dans une situation où ils échappent aux nécessités et

vieille industrie, comme on le voit, que le commerce des raisins secs en Grèce.

[1] *Od.*, VI, 10. ἐδάσσατ'ἀρούρας, et ils doivent ce progrès social à leur plus grand roi, θεοειδής.

[2] *Od.*, VI, 204. μάλα γὰρ φίλοι ἀθανάτοισιν.

[3] *Od.*, VII, 201. θεοὶ φαίνονται ἐναργεῖς
ἡμῖν
δαίνυνται τε παρ'ἄμμι καθήμενοι
...ἐπεὶ σφίσιν ἐγγύθεν εἰμέν.

C'était une opinion très répandue chez les anciens que les peuples les plus lointains étaient le plus aimés des dieux. Herod., III, 6. Pausan., VIII, 2, 2. Platon, *Phileb.*, 16. ἐγγυτέρω θεῶν οἰκοῦντες. Nausithoos, père d'Arêté, est fils de Neptune, *Od.*, VII, 56, comme Polyphème, IX, 412.

[4] *Od.*, VI, 207. πρὸς γὰρ Διός εἰσιν ἅπαντες ξεῖνοί τε πτωχοί τε.

aux horreurs de la guerre. Mais ils sont adonnés à tous les travaux de la paix et ils les aiment : seulement il semble que par une faveur particulière, le travail n'est pas pour eux commandé par la nécessité et asservi au besoin à satisfaire.

Cette activité est libre et désintéressée, c'est l'activité du jeu; l'homme ne saurait trouver de vrai plaisir que dans l'activité, mais à la condition qu'elle soit libre. Cet idéal de la vie heureuse et de la vie humaine embellie, qui forme un contraste et un pendant avec les scènes d'héroïsme admirable, mais de carnage horrible de la guerre, et qui en repose l'imagination; cette peinture de l'abondance au sein de la paix, d'un travail qui n'est qu'un emploi volontaire de la force et de l'intelligence[1], et trouve sa récompense dans des plaisirs délicats et de noble jouissance, le poète n'était-il pas en droit de nous les présenter? Sans doute, c'est une fiction, et, comme on dit, un mensonge. Mais le mensonge et les vers sont de tout temps amis. Les fables, dit Pindare, inventées par le génie et embellies par l'art, dans leurs ingénieux mensonges, dépassent sans doute la vérité des choses et ne nous donnent que des apparences trompeuses. Mais la grâce et la beauté dont le poète sait les revêtir les rend plus douces que le miel aux mortels[2].

Homère n'est pas d'ailleurs le seul qui ait conçu et

[1] πολλὰ ψεύδονται ἀοιδοί. Très ancien proverbe grec que Solon employait déjà et comme locution proverbiale dans ses *Elégies*. Conf. Bergk, *Poet. Lyr.*, p. 333. *Schol. Platon.*, p. 465, ed. Bekker. Aristote le cite, *Met*, I, 2, 983, a.

[2] Pind., *Olymp.*, I, 45.

ὑπὲρ τὸν ἀλαθῆ λόγον
δεδαιδαλμένοι ψεύδεσι ποικίλοις
ἐξαπατῶντι μῦθοι·
χάρις δ'ἅπερ ἅπαντα τεύ-
χει τὰ μείλιχα θνατοῖς.

donné une forme poétique à cette vision de bonheur que l'humanité a de tout temps rêvée et que tout l'effort de la civilisation est de réaliser par degrés progressifs et dans la mesure qui lui est permise, et c'est en cela même que cet idéal n'est pas absolument dépourvu de réalité[1].

Il y a du reste une intention, ou du moins un effet d'art dans cette peinture. Le héros aux yeux de qui elle se présente et qui n'est pas insensible à ses jouissances est un homme dont la vie est pleine d'actions les plus pénibles, de fatigues des plus graves, de périls les plus affreux; il semblerait qu'il dût, après tant d'épreuves, aspirer à se reposer dans cette existence facile et cependant noble encore, jeter l'ancre dans ce port de refuge, après tous les orages et les tempêtes de la vie. Mais non! et c'est un trait du caractère que le poète fait valoir ici. Malgré tout, Ulysse ne se laisse

[1] Le tableau qu'en trace Bacchylide, fr. 2, est complet et délicieux. « C'est la paix, l'auguste paix qui donne aux hommes la prospérité et le charme de la poésie dont les chants sont doux comme le miel. C'est par elle que sur les magnifiques autels brûlent en l'honneur des Dieux, dans la flamme étincelante du sacrifice, les cuisses des bœufs et des agneaux à l'épaisse toison. C'est elle qui ouvre à la jeunesse les gymnases, qui crée la musique des flûtes et les chants des chœurs dansants. Par elle, les noires araignées tendent leurs toiles dans les boucliers de fer, et la rouille ronge les pointes des lances et le double tranchant des lames des épées. On n'entend plus le son aigu des trompettes de cuivre; le doux sommeil, qui calme les cœurs, ne fuit plus de nos paupières; les campagnes retentissent du bruit des joyeux banquets et des hymnes qu'entonnent les jeunes gens transportés de bonheur. »

La félicité dont Pindare nous fait le tableau, *Ol.*, 2, 109, et qui consiste à jouir éternellement de la splendeur du soleil, à mener une vie sans travail et sans peine, à ne pas labourer la terre, ni à fendre la mer à la force de bras, à ne pas connaître les besoins de la nourriture ni les douleurs et les larmes, est la félicité des bienheureux dans les Iles Fortunées, c'est-à-dire la félicité des morts. Ce n'est pas l'idéal de la vie grecque. Hésiode : οὐκ ἀγαθὸν ἀεργία. C'est la vie de la mort.

pas corrompre et séduire. Même ce jeune et frais amour qu'il ne peut pas ne pas avoir deviné dans cette bonne et charmante jeune fille, à qui il doit la vie, ne le détourne pas de la pensée constante et forte qu'il veut réaliser à travers les difficultés et les dangers : il n'a qu'un désir, qu'une volonté, revoir son fils, sa femme, sa patrie, voir fumer les toits de sa chère et rocheuse Ithaque.

C'est dans ce pays enchanté, au milieu de cette race heureuse et bénie des dieux, chez ce peuple riche, aimable, hospitalier qu'est née, a grandi et a été élevée la fille d'Alcinoüs, Nausicaa. Retirée dans sa chambre somptueusement décorée, veillée par deux jeunes esclaves belles comme les grâces, qui reposent de chaque côté de la porte richement sculptée, Nausicaa d'une beauté de formes et de figure égale à celle des immortelles[1], est plongée dans un profond sommeil. Elle dort et rêve; et à quoi rêverait-elle, si ce n'est ce à quoi de toute éternité rêvent les jeunes filles.

Dans son songe[2] elle voit apparaître au-dessus de sa tête une de ses plus chères compagnes, qui lui dit : Nausicaa, ta mère a vraiment une fille bien négligente. Eh! quoi, tu négliges le soin que tu dois prendre des magnifiques vêtements de la maison de ton père, et pourtant voici le moment qui s'approche où tu devras

[1] *Od.*, VI, 16. ἀθανάτῃσι φυὴν καὶ εἶδος ὁμοίη.

[2] Homère dit que c'est Minerve elle-même qui a pris cette figure et joue ce rôle. Il y a là, comme on en rencontre tant dans ce poète, un trait d'exquise délicatesse. Nausicaa va rencontrer un homme qui le premier fera battre son cœur. Il ne faut pas que ce soit elle qui ait eu spontanément l'idée de cette rencontre. Ce sont les Dieux, la fatalité qui les mettront en présence l'un de l'autre, comme ce sont eux qui les sépareront pour toujours. En même temps que délicate cette fiction trahit une vérité profonde et d'expérience. Le plus souvent c'est le hasard qui produit et fait éclater du fond des âmes ce mystère sacré de l'amour.

te marier, où tu devras paraître toi-même sous le riche costume des fiancées, et offrir à ceux qui te conduiront à la maison de ton époux, les cadeaux de noces, les vêtements splendides et les plus précieuses étoffes. Car c'est par ces soins domestiques vigilants qu'une jeune fille se fait une bonne réputation et que s'élève sur elle ce murmure de louanges qui chatouillent de joie et d'orgueil le cœur d'un père et d'une mère[1]. Allons! demain au lever de l'aurore, partons pour aller laver et blanchir tout le linge de la maison; je t'accompagnerai

[1] *Od.*, VI. 30. ἐκ γάρ τοι τούτων φάτις ἀνθρώπους ἀναβαίνει
ἐσθλή· χαίρουσιν δὲ πατὴρ καὶ πότνια μήτηρ.

Le passage peut être diversement interprété, et le mot ἐκ τούτων être rapporté, soit aux paranymphes ou garçons d'honneur des mariés, soit à la beauté, à la richesse de leurs costumes, qui attestent de la part de la jeune fille qui les donne sa générosité et le soin qu'elle a des choses du ménage.

Les paranymphes venaient le soir chercher dans la maison de son père, où avaient été célébrés le mariage et la fête nuptiale, la jeune fille qu'ils conduisaient à la lumière éclatante des torches, à travers toute la ville, à la demeure de son mari. *Il.*, XVIII, 493 :

νύμφας δ'ἐκ θαλάμων, δαΐδων ὑπολαμπομενάων,
ἠγίνεον ἀνὰ ἄστυ· πολὺς δ'ὑμέναιος ὀρώρει·

Le cortège était précédé d'une bande de jeunes filles élégamment parées; puis venait la mariée, soit en char, soit à pied, au milieu de deux d'entr'elles. La marche était terminée par un chœur de jeunes gens chantant et dansant. Sur leur passage se formaient le long des rues, de nombreux rangs de spectateurs, et si la mariée était belle, si elle était richement parée, si les garçons d'honneur portaient de beaux vêtements dûs, suivant l'usage, à sa magnificence, c'était à son aspect des cris d'admiration et un concert de louanges. Cette procession nuptiale, appelée κῶμος, souvent reproduite sur les vases peints de l'Italie méridionale, est décrite dans Homère. *Il*, XXIV, 720 et Hésiode, *Scut. Herc.*, 273, Phot., ζεῦγος. Le repas des noces avait lieu dans la maison du fiancé ou dans celle du père de l'épouse. Les hommes et les femmes invités se paraient de leurs plus riches vêtements. Un chanteur, la lyre à la main, les excitait à chanter et à danser. La demeure retentissait du bruit de leurs pas cadencés, et les passants disaient en entendant ces chants de fête : C'est une reine qui se marie ici. *Od.*, XXIII, 142. C'est la φάτις ἐσθλή dont dont il est ici question.

et je t'aiderai pour que ta besogne soit plus vite faite; car tu ne seras pas longtemps fille; tu es d'illustre naissance et les plus nobles des Phéaciens te recherchent. Les lavoirs sont loin de la ville; demande à ton père, qui ne te refusera pas, un char et des mules pour transporter les riches tentures, les magnifiques manteaux, les épaisses couvertures de lit. Il est plus convenable d'ailleurs que tu t'y rendes en voiture plutôt qu'à pied.

Le jour est venu et la jeune fille se réveille : ce songe, qui ne fait que traduire en une forme vive les désirs inconscients et vagues de son jeune cœur, l'a vivement frappée et émue, car c'est l'éternelle et invincible nature humaine qui les met en mouvement. Elle n'hésite pas un instant à suivre cet avertissement mystérieux. Il vient des dieux; c'est un présage divin de ce qui doit lui arriver. Elle se lève et court chercher ses parents. Malgré l'heure matinale, la mère diligente était déjà assise auprès du foyer de la grande salle, entourée de ses femmes, tournant son fuseau et filant sa quenouille chargée de fine laine teinte en pourpre. Le père était sur sa porte et se disposait à se rendre au conseil des chefs où il avait été demandé. Elle l'arrête et lui jetant ses bras autour du cou[1], lui dit : Cher et bon petit père[2], est-ce que tu ne voudrais pas faire at-

[1] *Od.*, VI, 56. μάλ' ἄγχι στᾶσα. Avec cette connaissance innée des sentiments humains que toute femme possède, et qui lui donne dans la vie, avant toute expérience, une si grande puissance d'action, ce n'est pas à sa mère, c'est à son père que Nausicaa s'adresse pour obtenir ce qu'elle désire. Au contraire, pour assurer à l'étranger pour qui son cœur a déjà parlé, un accueil hospitalier et sympathique, ce n'est pas à son père, mais à sa mère qu'elle lui conseille d'adresser sa prière.

[2] *Id.*, VI, 57, πάππα φίλε. Nous avons le mot dans notre langue, papa; mais à cause des idées accessoires très différentes qui s'y associent dans les deux langues, j'hésite à m'en servir : ils sont loin de se couvrir complètement.

teler pour moi un de tes grands chariots. J'ai le projet de transporter à la rivière tous les vêtements, robes, tuniques, couvertures, manteaux de laine, draps de fin lin, salis par l'usage ou souillés par la sueur et la poussière. Je veux, lorsque tu présides au conseil des grands, je veux que tu aies des vêtements éclatants de propreté et de blancheur, toi, et tes fils qui sont si fiers d'être brillamment parés lorsqu'ils se mêlent aux chœurs de chant et de danse, et tu sais que c'est moi que ces soins regardent.

A ces caresses câlines, à cet accent tendre de sa fille, qui a eu honte de parler de son mariage et qui, dissimulant son sentiment intime, ne lui révèle rien de son rêve[1], le bon père qui a tout deviné, répond : Oui, mon enfant, je n'ai rien à te refuser; je te permets de prendre un chariot[2], les mules, et tout ce que tu voudras encore. Et sur son ordre tout s'apprête pour le départ. La lourde et haute voiture est tirée de la remise; on attèle les mules; on y place tous les tissus de laine ou de lin qui doivent être lavés, détachés ou blanchis.

La mère — on reconnaît là la prévoyance de la maîtresse de maison et la tendresse maternelle — a soin de faire mettre dans des corbeilles toutes sortes de provi-

[1] L'instinct de réserve et de pudeur amène ici cet acte de dissimulation et presque d'inconsciente astuce innées pour ainsi dire à la femme, qui naît, dit Fénélon, artificieuse (*De l'Educat. des filles*, ch. IX.) « Elles sont timides et pleines de fausse honte, ce qui est encore une source de dissimulation » (*id.*, id.). C'est cette fausse honte qui empêche Nausicaa de raconter naïvement et franchement son songe.

[2] ἅμαξα, ἀπήνη, diffèrent du char de guerre et du char de course, et servant uniquement de véhicule de transport : il devait être grand pour contenir le linge de toute espèce nécessaire dans une maison princière dont le personnel, y compris les serviteurs, s'élevait au moins à 150 personnes. L'*Odyssée* (XVII, 422) dit 10,000; mais ce nombre défini n'exprime qu'un grand nombre, ἦσαν δὲ δμῶες μάλα μυρίοι.

sions de bouche, une outre pleine de bon vin, et dans un vase d'or[1] de l'huile parfumée pour s'en servir après le bain. Nausicaa monte sur le siège, prend les rênes, fouette les mules qui font retentir de leurs sabots le marbre des dalles sonores du portail, et le chariot se met en marche, entouré des femmes qui accompagnent leur jeune maîtresse. Déjà dans ce groupe nous reconnaissons le sentiment plastique du poète grec, et nous aurons encore, dans les scènes qui vont suivre, l'occasion de le reconnaître plus d'une fois.

Le joyeux cortège[2] arrive au bord du fleuve dont les eaux vives, transparentes et profondes, se renouvelaient sans cesse dans les grands bassins du lavoir. Les mules dételées sont menées dans un pré plein d'herbe épaisse et parfumée. Les lavandières à l'envi transportent dans leurs bras tout le linge, et se mettent à l'œuvre, le plongeant dans l'eau profonde, le battant, le lavant, le rinçant. Puis quand ce travail est terminé, elles l'étendent sur le bord de la mer aux rayons du soleil et en attendant qu'il soit séché, elles se baignent; au sortir du bain, elles répandent sur leur corps une huile douce et parfumée d'essence de rose, puis prennent leur repas.

Le repas terminé, elles détachent leur voile et se mettent à jouer à la balle[3], conduites et dirigées par leur

[1] Appelé lékythos. C'étaient des vases sans anse, tantôt longs, tantôt ronds, mais toujours avec un col extrêmement étroit pour ne laisser tomber l'huile que goutte à goutte. Des peintures de vases nous représentent souvent les λήκυθοι réunis avec des éponges et des brosses, ustensiles nécessaires aux bains des anciens.

[2] Comme le travail de la vendange et de la moisson, le travail des lavandières est une fête de famille qui s'est longtemps conservée même parmi nous, qui n'est peut-être pas tout à fait perdue, et qui a sa place dans les plus doux souvenirs de ma jeunesse.

[3] Newton a fait au sujet de ce jeu de la balle appelée en grec σφαῖρα, une singulière méprise. Sur l'autorité d'une grammairienne

jeune maîtresse qui, les beaux bras nus et blancs, semblable à Diane lorsqu'elle chasse les sangliers ou les biches dans les forêts du Taygète ou sur les bords de l'Érymanthe, se distinguait facilement de ses belles compagnes par sa grâce, la hauteur de sa taille et par l'éclat de sa beauté divine [1].

de Corcyre que Suidas appelle Ἀναγαλλίς et Athénée (I, Segm., 25, p. 14) Ἀγαλλίς, il attribue aux Phéaciens l'invention de la sphère, qu'ils auraient pu recevoir, dit-il, des Argonautes.

[1] Ce tableau célèbre par sa grâce a été mainte fois imité. La scène avait été peinte par Polygnote sur les murs des Propylées d'Athènes (Pausan., I, 22, 6). Schiller, lui ayant exprimé la pensée qu'un voyage comme celui de Cook autour du monde pourrait fournir un beau sujet d'épopée, Goëthe lui répondit (*Lettre*, 424) qu'en effet ce sujet présenterait de beaux motifs épiques, mais que quant à lui il n'oserait jamais l'entreprendre parce que les impressions personnelles et immédiates lui faisaient défaut, et il ajoutait : « Outre cela, on aurait à lutter avec Homère qui a déjà confisqué les motifs les plus intéressants. La sympathie tendre d'une âme de femme touchée par l'arrivée d'un étranger, qui est le plus beau de ces motifs, n'est plus à peindre après Nausicaa. Combien sont dans l'antiquité même, Médée, Hélène, Didon, inférieures même dans les circonstances, à la fille d'Alcinoüs ». Cette lutte avec Homère, qui effrayait Goëthe, n'a pas fait reculer V. Hugo aux heures de sa jeunesse intrépide. Les adieux de l'hôtesse arabe ne peuvent se comparer à l'épisode de Nausicaa : mais ils contiennent néanmoins des sentiments qui ne sont pas sans analogie et dont l'expression, moins pure, moins chaste, moins délicate, moins profonde, par suite moins naïve, moins simple, n'en a pas moins parfois une grâce vraie et touchante.

Puisque rien ne t'arrête en cet heureux pays,
. . . . . .
Adieu !
Si tu l'avais voulu, peut-être une de nous,
O jeune homme, eût aimé te servir à genoux.
Mais tu pars.....
Si tu reviens, gravis, pour trouver ce hameau
Ce mont noir.....
Pour trouver ma hutte fidèle.
Si tu ne reviens pas, songe un peu quelquefois
Aux filles du désert, sœurs à la douce voix,
Qui dansent pieds nus sur la dune ;
O beau jeune homme blanc, bel oiseau passager,
Souviens-toi ; car peut-être, o rapide étranger,
Ton souvenir reste à plus d'une.

Nausicaa ne dit pas qu'elle gardera le souvenir de l'étranger,

L'heure du retour arrive et l'on fait déjà les préparatifs du départ. Une balle lancée une dernière fois par la jeune reine sur l'une de ses compagnes, manque son coup et tombe bruyamment dans l'eau du fleuve. Mille rires éclatent, mille cris joyeux s'échappent de toutes les poitrines, quand tout à coup d'un épais taillis sort un homme nu, d'un aspect effrayant, les longs cheveux collés sur la tête et le cou par l'eau salée, le visage défiguré par une couche verdâtre d'écume, le dos et les larges épaules ruisselants et couverts d'herbes et de mousses marines, les yeux pleins de flamme et semblable à un lion en fureur, cachant à peine sa nudité de branches de feuillage[1].

A sa vue, toutes les femmes épouvantées s'enfuient de tous les côtés et escaladent rapidement les hautes roches qui bordent le rivage. Seule la fille d'Alcinoüs demeure ferme et intrépide devant lui. La nudité même de l'homme qui se présente à elle n'effraie pas sa pudeur et sa chasteté. Le premier trait de caractère que le poète, par cette attitude et cette action, nous révèle en elle et nous la rend déjà sympathique, c'est le cou-

qu'a-t-elle besoin de le dire? Le cri étouffé de sa douleur muette le dit plus haut que toute parole et la seule chose qui puisse adoucir la blessure de ce jeune cœur déchiré et de ce chaste amour dont le rêve s'évanouit, c'est la prière et l'espoir qu'il gardera lui aussi un souvenir que rien chez elle ne pourra effacer. Mais le cri de douleur et d'amour contenu dans le *Souviens-toi*, est commun aux deux poètes, et quoique différemment amené, produit chez tous deux une impression profonde, parce qu'il est bien en place chez chacun d'eux.

[1] *Od.*, VI, 137. κεκακωμένος ἅλμῃ... ἐκ κεφαλῆς
ἁλὸς χνόον... ἅλμῃ ἣ οἱ νῶτα καὶ εὐρέας
ἄμπεχεν ὤμους.

Goëthe a fait remarquer que ce jeu des jeunes filles à la paume n'offre pas seulement un tableau plein de grâce et de gaîté, mais fournit le motif le plus naturel et le plus délicat pour amener en scène Ulysse qui, après toutes ses fatigues, était tombé dans un profond sommeil.

rage. En opposition à la frayeur de ses femmes, seule elle ne fuit pas, et demeure en présence du danger qui peut la menacer.

L'étranger alors de loin [1], car il craignait en s'approchant d'exciter son courroux : « Je me mets à tes genoux, ô reine! qui que tu sois, déesse ou mortelle! Car par ta taille, ta figure et ta beauté [2], je ne puis te comparer qu'à Diane, fille du grand Jupiter. Mais si tu es une fille des hommes et si tu habites la terre, trois fois heureux le père et la mère qui t'ont donné le jour! Trois fois heureux tes frères! De quel orgueil et de quelle joie leur cœur est rempli quand ils voient une si belle créature entrer dans le chœur de danse! Mais le plus heureux et celui dont le sort sera le plus envié, est l'époux qui t'emmènera dans sa maison. Je n'ai jamais rien vu de si beau ni parmi les hommes ni parmi les femmes : mes yeux sont éblouis de la splendeur de ta beauté. Tu m'apparais comme cette jeune et brillante tige de palmier que j'ai vue autrefois à Délos, auprès de l'autel d'Apollon, lorsque j'allai visiter son temple, suivi de tous mes nombreux compagnons. Je n'ose m'approcher de toi et toucher tes genoux, et cependant je suis en proie à de cruelles souffrances : voici vingt jours que je suis le jouet de la mer, des vents et des flots, et hier seulement j'ai été jeté par la tempête sur ce rivage, où peut-être m'attendent de nouveaux malheurs, car je ne suis pas sans doute au terme des épreuves dont les dieux m'accablent. Aie pitié de moi, ô reine! c'est toi qu'après tant de malheurs j'implore la première; je n'ai vu personne de

[1] VI, 146. ἀποσταδά.

[2] VI, 253. εἶδός τε μέγεθός τε φυήν τε. La grandeur fait partie de la beauté de la femme comme de l'homme, quand elle s'unit à la proportion et à l'ordre.

ceux qui habitent ce pays. Indique-moi où est la ville, jette-moi quelque haillon dont je puisse me couvrir, et que les dieux te récompensent en exauçant tous tes désirs et t'accordent un mari qui soit bon, une maison qui soit prospère et la concorde et l'union entre vous ! Car je ne sais rien de plus digne et de plus beau que la maison où vivent un mari et une femme dans l'union de leurs affections et de leurs pensées[1]. »

Devant le péril Nausicaa a montré son courage; devant la soudaineté de l'apparition, la surprise n'a pas eu son effet ordinaire sur la fermeté de son cœur et ne l'a point ébranlé : même l'aspect d'un homme nu n'a pas troublé son attitude et ne lui a pas inspiré les craintes et les scrupules d'une fausse pudeur. La gravité et la soudaineté de la situation dominent chez elle tous ces sentiments vulgaires. Elle a l'âme haute, elle l'a bonne aussi, et en entendant le court récit de ses longues souffrances, en face du malheureux qui l'implore, elle n'éprouve maintenant qu'une pitié tendre et une sympathie généreuse. Ajoutons que les paroles qui lui sont adressées sont bien faites pour la rassurer et la toucher. Ce langage par sa noblesse et sa dignité et aussi son habile éloquence montre qu'elle n'a point affaire à un malfaiteur. C'est un homme religieux qui a fait à Délos un saint pélerinage; c'est un homme de condition élevée, puisqu'il était accompagné d'une troupe nombreuse. Enfin ces vœux pour son bonheur d'épouse qui contiennent presqu'un désir secret ou un regret attristé, cet éloge si délicat et si habile, cette admiration si vive, si chaude, si émue pour sa grâce et sa beauté, cette

[1] *Od.*, VI, 182. οὐ μὲν γὰρ τοῦγε κρεῖσσον καὶ ἄρειον
ἢ ὅθ' ὁμοφρονέοντε νοήμασιν οἶκον ἔχητον
ἀνὴρ ἠδὲ γυνή.

comparaison charmante avec le palmier de Délos, n'a pu la laisser insensible.

« Étranger, non! je ne te crois ni un malfaiteur ni un insensé! Tu es malheureux, et puisque Jupiter qui repartit aux hommes le bonheur ou la misère, t'a amené dans notre pays, je ne te refuserai ni un vêtement ni tout ce dont peut avoir besoin dans sa détresse un suppliant malheureux. Je t'indiquerai où est la ville et le nom du peuple qui l'habite. Ce sont les Phéaciens, et moi je suis la fille de leur roi puissant et respecté. »

D'un signe elle rappelle alors ses suivantes effrayées et dispersées; elle leur fait honte de leur frayeur et de leur timidité. Ce n'est point un ennemi qui vient ravager leur terre, c'est un naufragé misérable qu'il faut secourir. Car les étrangers et les pauvres sont envoyés par les dieux et ont également droit à notre assistance. Il en coûte si peu de donner, et cela fait tant de plaisir à ceux qui reçoivent[1]. Donnez-lui donc de la nourriture et du vin, et désignez-lui, pour l'y baigner[2], un endroit du fleuve à l'abri du vent de mer.

Les femmes obéissent, désignent à l'inconnu un lieu propice, placent auprès de lui une chemise de fine laine[3], un riche manteau de pourpre[4], un vase

[1] *Od.*, VI, 208. δόσις δ'ὀλίγηπτε φίληπτε.

[2] *Od.*, VI, 210. Le texte dit : λούσατε, lavez-le. Mais quoi qu'il fût passé dans les mœurs que les esclaves, femmes ou filles, missent l'étranger au bain, la suite montre que le mot signifie ici dans la bouche de Nausicaa : *faites-le baigner*, donnez lui ce qu'il faut pour cela.

[3] χιτών, le vêtement qui touchait la peau et qu'on serrait à la taille par une ceinture.

[4] Le φᾶρος, vêtement de dessus, très ample, porté sur les épaules et le plus souvent teint en pourpre, πορφύρεος. Il était réservé aux princes ou aux riches et était remplacé chez les gens de condition moyenne ou inférieure par la χλαῖνα, elle-même souvent teinte en pourpre.

Od., XXI, 118. ἀπ' ὤμοιιν χλαῖναν θέτο φοινικόεσσαν. *Il.*, II, 43. μέγα φᾶρος. *Il.*, VIII, 221. πορφύρεον μέγα φᾶρος.

d'or contenant l'huile limpide, destinée aux onctions qui suivaient toujours le bain.

Après avoir fait écarter les jeunes filles dont il ne veut pas offenser la pudeur, il prend le bain salutaire, s'oint de l'huile parfumée, revêt les vêtements qu'on a déposés près de lui, et alors il se redresse et se présente aux yeux étonnés de Nausicaa. C'était un homme de haute taille, les épaules fortes; des boucles de cheveux d'un noir bleu comme la fleur de l'hyacinthe descendaient de sa tête pleine de grâce. Par discrétion il va s'asseoir à l'écart sur le bord de la mer, laissant libres les jeunes filles et leur maîtresse de se concerter entr'elles et évitant de se mêler à leur conversation. Nausicaa qui le contemple de loin est frappée de sa beauté et de sa grâce, et confie à ses esclaves l'expression de son admiration et de ses souhaits candides. Son cœur est déjà pris. Ecoutez-moi, mes chères amies; écoutez, leur dit-elle, ce que je vais vous dire. Non! ce n'est pas sans la volonté des dieux que cet étranger est arrivé parmi nous. Il m'avait paru d'abord horrible à voir, mais maintenant vraiment il ressemble à un dieu[1]. Ah! que je voudrais qu'un tel homme pût être appelé mon époux, qu'il voulût habiter ici et être heureux de demeurer avec nous.

Cet aveu, exprimé dans l'abandon d'une confidence familière, intime, entre jeunes filles, a choqué quelques critiques, même parmi les anciens, et entr'autres Aristarque qui, pour cette raison, refusait de considérer ces vers comme authentiques[2] et voulait les effacer du texte. Je ne puis m'empêcher de trouver Aristarque

[1] Marguerite, en tournant son rouet, dit aussi :

Il doit être, il est un grand seigneur.

[2] Plut., *de Aud. poet.*, 7.

bien sévère. Le poète, avec un art suprême, a réuni ici toutes les conditions qui expliquent et presque justifient cet entraînement juvénile de Nausicaa. Un songe lui a annoncé un prochain mariage : or les songes viennent des dieux ; mais ce sont aussi les dieux et les dieux seuls qui peuvent[1] avoir envoyé dans cette île perdue au milieu de l'immensité des mers, à l'extrémité du monde, loin de tous les hommes, cet hôte qui appartient à une région lointaine, à des peuples étrangers, inconnus. Et qui ne connaît le prestige de l'éloignement pour enchanter l'imagination ? il y a là une magie de perspective qui transforme les choses et les hommes ; ne peut-elle pas croire que cette coïncidence a un sens ; que cette rencontre n'est pas l'effet du hasard ? N'obéit-elle pas à une inspiration divine en cédant aux mouvements de son jeune cœur ? l'amour aussi est divin. Sans doute c'est le sophisme éternel de la passion. Mais d'ailleurs que dit-elle ? Dans l'état des mœurs sociales et des habitudes domestiques des Grecs, c'est le père et la mère qui choisissent l'époux qu'ils destinent à leur fille, et le vœu que forme Nausicaa, que cet inconnu puisse être choisi par ses parents pour être son époux et qu'il désire lui-même le devenir, ce vœu n'a rien qui offense ni la dignité ni la chasteté de la femme. Beaucoup de jeunes filles ne l'ont-elles pas formé dans le secret de leur cœur ?

Quand l'étranger a réparé ses forces épuisées, — car il y avait longtemps qu'il n'avait pris de nourriture, — le retour se prépare ; on plie le linge et les tissus de toute nature, blanchis et séchés ; on les place sur le charriot ; on attèle les mules. Nausicaa y monte et invitant l'inconnu à la suivre : « Nous allons rentrer à la

[1] πρὸς Διός.

ville et je t'indiquerai la demeure de mon père. Tant que nous serons dans les champs et que nous traverserons la région des cultures, tu pourras, en hâtant le pas, suivre mon char et accompagner mes femmes. Mais lorsque nous approcherons de la ville que tu reconnaîtras à ses hautes murailles, nous nous séparerons. Des deux côtés s'ouvre un grand port et le chemin est rétréci par les vaisseaux nombreux tirés sur le rivage. Car chez nous chacun a son chantier et ses navires à lui. Là tu trouveras une grande place autour du temple de Poséidon, dallée de larges pierres de carrière, lavées par la mer : c'est là que se fabriquent les agrès maritimes, les voiles, les cordages, les rames : car les Phéaciens ne manient pas l'arc. C'est un peuple de marins qui n'aiment que la mer. Mais ces gens de mer sont assez insolents : je redoute leurs propos malveillants. Je ne veux pas qu'en te voyant avec moi, ils se disent : Quel est ce bel étranger qui accompagne Nausicaa ? C'est sans doute un mari qu'elle a été cherché à l'étranger et qu'elle ramène de son vaisseau... Elle dédaigne sans doute les jeunes gens de son pays. Je ne veux pas m'attirer des reproches qui seraient mérités et que je ferais moi-même à toute jeune fille qui sans l'agrément de son père et de sa mère, avant d'être mariée se mêlerait à la compagnie des hommes. Ainsi, étranger, quand tu verras un grand parc et un jardin planté de beaux arbres, à la distance de la portée de la voix, arrête-toi : ce sont les jardins de mon père. Assieds-toi, et demeure en place jusqu'à ce que mes femmes et moi ayons eu le temps de rentrer. Alors reprends ta marche vers la ville : informe-toi de la demeure de mon père, que tout le monde connaît et où un enfant pourra te conduire. Traverse rapidement la cour d'entrée et la grande salle de réception : tu y trouveras mon père assis sur son haut

siège, buvant avec ses convives et glorieux comme un Dieu. Mais ne t'arrête pas à lui et continue jusqu'à ce que tu aperçoives ma mère : tu la trouveras au fond de la grande salle, assise au milieu de ses femmes[1], appuyée sur une colonne et près du foyer, filant à l'éclat de la flamme, sa quenouille chargée de laine d'une pourpre merveilleuse. Jette-toi à ses genoux, implore sa bonté et son assistance et demande-lui de te fournir les moyens de revoir ceux que tu aimes, ta maison et ta patrie ».

Tout est à remarquer dans ce morceau : Nausicaa trouve le moyen de prolonger son entretien avec l'étranger et de jouir plus longtemps de sa présence. Ils feront ensemble le voyage du retour jusqu'aux jardins du roi, et il n'est guère probable, quoi que le poète ne le dise pas, qu'ils resteront l'un et l'autre silencieux. Mais en même temps elle garde un grand respect pour l'opinion du monde et la joie de se trouver avec celui que déjà elle aime ne lui fait point oublier le souci de sa réputation.

Nous avons déjà vu quelle puissance a ce sentiment chez les hommes : il n'est pas moindre chez les femmes ; c'est une puissance morale qui, plus que la crainte des Dieux, les protège contre les tentations et les faiblesses humaines et les retient dans le devoir et la vertu[2].

[1] Les femmes n'étaient donc pas absolument exclues de la société des hommes, mais seulement les jeunes filles de la maison.

[2] *Od.*, VI, 273. τῶν ἀλεείνω φῆμιν ἀδευκέα. Phœnix raconte à Achille (*Il.*, IX, 459) qu'il avait eu, dans un moment d'égarement, la pensée de tuer son père, mais qu'un dieu arrêta son dessein criminel en lui mettant devant les yeux la réprobation et la flétrissure qu'il encourrait de la part de tous les hommes, s'il commettait ce crime et méritait le nom de parricide. La crainte de l'opinion pousse le lâche même à la lutte (*Od.*, XIV, 239). Les Grecs ne peuvent pas supporter la pensée que leur nom sera un objet de mépris et d'horreur pour les hommes, même à venir :

Par un sentiment de grande délicatesse et en même temps de finesse, c'est non à son père, mais à sa mère qu'elle adresse l'étranger pour obtenir l'hospitalité : elle sait que le cœur d'une femme s'ouvre plus facilement à la pitié et à la sympathie pour les malheureux et elle est plus certaine par cette démarche de l'accueil que recevra son protégé. Il y a des choses que les femmes seules devinent, les mères surtout, et Nausicaa espère, non sans raison, qu'en apprenant que c'est elle qui lui envoie cet inconnu, elle devinera bien des choses, sans que sa fille ait besoin de les lui dire. Enfin quand, dans ses dernières recommandations elle fait allusion au départ de l'hôte étranger, par une réticence significative, qui atteste à la fois son inquiétude et son secret désir, elle lui parle de sa maison, de sa patrie, et d'un terme très général de ceux qu'il aime et qui l'aiment[1], sans mentionner ni les enfants ni la femme. A-t-il une femme, a-t-il des enfants, elle a peur de le savoir.

Montée sur son chariot, Nausicaa enlève les mules d'un coup de fouet, mais en réglant leur allure de manière à pouvoir être suivie de ses compagnes et de l'étranger qui vont à pied. Déjà le soleil se couchait. Arrivés au lieu qu'elle avait indiqué, au bois consacré à Minerve, l'étranger s'arrête comme il avait été con-

χαλεπὴ δήμου φῆμις. Pénélope est retenue dans la fidélité sans doute par l'amour et le respect de son époux, par l'horreur de souiller le lit conjugal, mais aussi par la crainte de la médisance. *Od.*, XIX, 527. εὐνὴν τ'αἰδομένη πόσιος δήμοιό τε φῆμιν. Les prétendants eux-mêmes (*Od.*, XXI, 323) reculent devant cette crainte de l'opinion qu'auraient d'eux les hommes et les femmes :

αἰσχυνόμενοι φάτιν ἀνδρῶν τε ἠδὲ γυναικῶν.

Pénélope reprochant à Télémaque de laisser outrager un hôte dans sa maison, lui dit qu'il s'attirerait par là une renommée honteuse. *Od.*, XVIII, 224.

[1] φίλους τ'ἴδέειν.

venu, et la jeune fille, pressant son attelage, parvient à la demeure de son père. Elle arrête ses mules sous le vaste portique. Ses frères accourent, dételent l'équipage et emportent dans l'intérieur de la maison les paquets ramenés du lavoir. Mais elle se rend dans sa chambre sans parler ni à son père ni à sa mère de la rencontre qu'elle a faite. Une vieille esclave qui l'avait nourrie et élevée lui allume du feu et prépare son repas.

Le poète ne nous dit pas si elle confie, comme Juliette, à sa vieille nourrice, le secret qu'elle a dissimulé à ses parents par son silence significatif.

Quand l'étranger crût le temps suffisant écoulé, il se dirigea lui aussi vers la ville et conduit par une jeune fille du pays, c'était Minerve elle-même qui en avait pris la figure, il arrive au palais d'Alcinoüs sans être vu par aucun habitant. La nuit était déjà avancée, et la royale demeure resplendissait de la lumière de mille flambeaux. Il entre ; les nobles convives vidaient leur dernière coupe en l'honneur de Mercure, le Dieu auquel on adresse la dernière libation, parce que c'est lui qui apporte aux hommes le sommeil et les rêves qui l'accompagnent, qui ferme les yeux des mortels et les rouvre à la lumière et à la vie. Ils se disposaient tous à regagner leur demeure pour aller dormir, quant tout à coup ils voient l'étranger traverser le grand mégaron dans toute sa longueur et se baisser dans la cendre du foyer en disant : O Reine, je me jette à tes genoux ; je viens en suppliant auprès de ton époux et de tous vos hôtes J'ai beaucoup souffert. Puissent les Dieux vous accorder à vous et à vos enfants une longue et heureuse vie, et vous, puissiez-vous me donner les moyens de rentrer dans ma patrie, de revenir au milieu des miens, après une longue absence et de cruelles épreuves.

Tous les convives le regardaient muets d'étonnement, lorsque sur le conseil du vieil Échénéus, Alcinoüs le prend par la main, le relève et le fait placer sur un siège auprès de lui, à la place même qu'occupait son fils. Une esclave apporte un bassin d'argent et lui verse de l'eau sur les mains d'une aiguière d'or. On dresse pour lui une table et on lui sert son repas. On vide une dernière coupe en son honneur et les convives, les libations faites à Jupiter hospitalier, se retirent et le roi, sa femme et leur hôte restent seuls.

Arété, avec l'œil perspicace d'une femme entendue, a reconnu sur lui des vêtements de sa maison, et prenant la parole : Je veux être la première à t'interroger. Qui es-tu ? de quel pays viens-tu [1], et qui t'a donné ces vêtements ? car tu nous disais qu'après un naufrage tu avais été jeté sur nos côtes par la tempête.

L'étranger alors : Je viens de l'île d'Ogygie, habitée par une déesse belle et redoutable, Calypso, qui n'accueille auprès d'elle ni homme ni Dieu. Un naufrage m'a jeté sur son rivage, et seul elle m'a reçu avec amitié. Elle m'a même offert de vivre éternellement avec elle et à ce prix de me faire partager l'immortalité dont elle jouit. Je refusai. Après huit années passées dans son île, elle me laissa, puisqu'il n'y a point de navires dans son empire, construire un radeau, et me donna les provisions nécessaires pour accomplir mon retour. Une affreuse tempête l'a brisé, et après mille souffrances et mille dangers m'a jeté sur votre terre à l'embouchure d'un fleuve, pendant une nuit sombre. J'ai pu, quoiqu'épuisé de forces, gagner le bord, me coucher sous un épais taillis et dormir là d'un profond som-

[1] C'était la formule invariable de salutation, mais qu'on n'adressait, comme on le voit ici, qu'après avoir accueilli favorablement la demande d'hospitalité.

meil A mon réveil j'ai vu des femmes qui jouaient sur le rivage et au milieu d'elles ta fille, belle comme une déesse. J'ai imploré sa pitié : elle a fait tout ce qu'une femme d'esprit et de cœur devait faire[1]. Elle m'a fait donner de la nourriture, du vin, ces vêtements que je porte. Je t'ai dit toute la vérité.

A quoi Alcinoüs : Non ! Ma fille ne s'est pas montrée intelligente, puisqu'elle ne t'a pas ramené avec ses suivantes dans notre maison, et que c'était elle la première dont tu avais en suppliant sollicité le secours. Ne blâme pas pour cela ta fille, héros, répond l'étranger; elle m'avait bien dit de suivre ses compagnes. C'est moi qui n'ai pas voulu[2], par respect et convenance d'abord, et ensuite dans la crainte que ma vue auprès d'elle n'excitât ton mécontentement et ne t'irritât. Le cœur de l'homme s'ouvre volontiers au soupçon. Ce ne sont pas là, dit Alcinoüs, mes sentiments, j'en jure par Jupiter, par Minerve et par Apollon ! Je vois quel homme tu dois être ! si tu partageais mon désir, mon vœu serait que tu possédasses ma fille ; que tu voulusses être mon gendre et demeurer ici avec nous. Je te donnerais une

[1] *Od.*, VII, 292. ἡ δ'οὔτι νοήματος ἤμβροτεν ἐσθλοῦ.

[2] Ulysse se montre ici conformément à tout son caractère, profondément habile, πολύμητις, et ne recule pas devant un mensonge pour s'assurer la bienveillance de ses hôtes et disculper Nausicaa. Il a d'abord dit à la mère : ta fille est belle comme un ange : elle a été bonne et elle a été prudente. Au père il dit : Ce n'est pas à elle qu'il faut t'en prendre si je ne suis pas revenu immédiatement avec elle, comme tu l'aurais voulu : c'est moi qui l'ai refusé. Et en même temps qu'il écarte tous reproches de sa bienfaitrice, il donne de lui-même une opinion avantageuse, par l'exagération même de son respect des convenances. Il se doute bien d'ailleurs que si Nausicaa avait tenu la conduite que son père la blâme de n'avoir pas tenue, il aurait eu pour elle des reproches plus sévères et plus mérités. Il y a, dans toute cette scène, une connaissance profonde de la vie et de l'homme. L'antiquité ne prenait pas toutes les paroles de politesse et de reconnaissance pour des vérités absolues. Les Grecs sont tous plus ou moins πολυμήτις et ont des pensées de derrière la tête.

maison, et je t'assurerais une riche existence. Mais si cela te faisait plaisir ; car personne ici ne te retiendra malgré toi. Jupiter en serait courroucé. Aussi dès demain, je préparerai tout pour ton départ. Mais voici l'heure du sommeil ; tu as besoin de te reposer. Dors donc jusqu'à demain. Nos matelots choisiront un bon vent, et, si tu le veux toujours, te ramèneront dans ta patrie, fût-elle plus loin même que l'Eubée. Tu pourras juger toi-même de l'habileté de nos marins et de la rapidité de nos navires.

On pourra trouver peu digne et peu prévoyante la proposition d'Alcinoüs offrant sa fille au premier étranger venu abordant dans son île, comme bien soudain le sentiment d'amour qui porte Nausicaa à le désirer pour époux. Aristarque jugeait ce passage indigne d'Homère, parce qu'il donnait aux personnages des sentiments indignes de leur caractère. Il y a bien des choses à répondre. Que Nausicaa s'éprenne subitement pour ce bel inconnu, pour ce noble étranger, qui pourrait le trouver étonnant? qu'on se souvienne de Juliette ! Quant à l'imprudence du père qui sans prendre de renseignements songe à ce mariage, c'est d'une part ne pas entrer dans l'intelligence des mœurs de ces temps héroïques et de la situation particulière du royaume des Phéaciens où personne d'étranger n'aborde, et d'autre part méconnaître le sens vrai de tout le passage. Alcinoüs n'offre pas sa fille : il dit seulement à son hôte qu'il serait heureux et honoré d'avoir un gendre tel que lui[1].

Dès les premiers mots celui-ci n'a manifesté qu'un vœu, c'est d'être rendu à sa patrie et aux siens. Sans avoir dit son nom, qui aurait tout révélé, sans avoir prononcé les noms de son fils et de sa femme, ce qu'il

[1] VII, 312. τοῖος ἐὼν οἷός ἐσσι.

a dit suffit pour laisser deviner qu'il est marié. Il ne s'est pas encore fait connaître [1], qu'Alcinoüs lui souhaite de revoir sa femme et son pays [2]. Ce n'est donc qu'une manière de témoigner quels sentiments de respect et de sympathie lui inspire cet étranger, arrivé si miraculeusement dans ce pays, éloigné de tout le monde civilisé et que les Dieux seuls peuvent y avoir envoyé. Il n'y a, dans ses paroles, que l'expression exagérée ou plutôt excessive, justifiée par ce qu'a d'étrange et de merveilleux l'incident, d'une courtoisie hospitalière et de témoignages affectueux.

Mais y eût-il l'expression d'un désir plus précis, il ne faudrait pas encore s'en trop étonner. Dans la famille royale, on pense depuis longtemps à un mariage pour Nausicaa. Dans les idées superstitieuses du temps, cette rencontre soudaine et si singulière, n'est-elle pas une indication céleste ? Quant au fait que c'est un inconnu et que c'est livrer au hasard le bonheur et l'avenir de son enfant, je ferai remarquer qu'à moins de la marier dans sa ville-même, il était bien difficile de prendre des renseignements sur les prétendants [3] : les communications étaient rares, difficiles, l'écriture inconnue [4], ou du moins n'était pas employée dans le commerce ordinaire de la vie. On était obligé d'en croire sur parole l'étranger qui se présentait ; on cherchait à lire sur son visage et à deviner d'après sa physionomie [5] la sincé-

[1] Ce qui n'a lieu qu'au v. 19, *Od.*, IX.

[2] *Od.*, VIII, 410. σοὶ δὲ θεοὶ ἄλοχόν τ' ἰδέειν.

[3] Aujourd'hui même et malgré tous les renseignements imaginables, le mariage, dans de nombreux cas, est affaire de hasard, et les époux ne se connaissent guère.

[4] C'est à peine si l'on en trouve une mention très discutée dans Homère.

[5] VIII, 14. Et il est δέμας ἀθανάτοισιν ὁμοῖος.

Id., VI, 235. θεσπεσίην κατέχευε χάριν κεφαλῇ τε καὶ ὤμοις

. . . . . .

rité de ses affirmations. La beauté révèle la grandeur morale. Ces indices ne sont-ils pas encore souvent les plus sûrs des renseignements souvent menteurs, altérés, ou pleins de restrictions et d'insinuations, et ne sommes-nous pas réduits souvent à nous en contenter?

La réponse de l'étranger à ces paroles si sympathiques et si affectueuses est courte, émue mais prudente et singulièrement réservée. Comme s'il comprenait à demi mot, il se tait sur la question du mariage ; il ne dit ni son nom ni son pays, et se borne à adresser une prière à Jupiter et à lui demander qu'Alcinoüs réalise toutes ses intentions à son égard, en recueille sur toute la terre une gloire éternelle [1], et que lui-même puisse bientôt revoir sa patrie.

Arété suspend ces entretiens pour ordonner à ses femmes de dresser dans le portique de la cour d'entrée un lit bien chaud et bien moelleux et d'y conduire, à la lueur des flambeaux, leur hôte épuisé de fatigue, qui s'endort d'un profond sommeil.

Le lendemain, au lever du jour, Alcinoüs fait équiper pour l'étranger qui ne s'est pas encore fait connaître, un navire de cinquante-deux rameurs, et pour le fêter avant son départ, prescrit toute une série de fêtes qui rempliront la journée nécessaire pour terminer ces préparatifs.

δεινός τ'αἰδοῖός τε.
καὶ μιν μακρότερον καὶ πάσσονα θῆκεν ἰδέσθαι.

Id., VIII, 134. φυήνγε μέν οὐ κακός ἐστιν
μηρούς τε κνήμας τε καὶ ἄμφω χεῖρας ὕπερθεν
αὐχένα τε στιβαρὸν, μέγατε σθένος· οὐδέ τι ἥβης
δεύεται.

Id., VIII, 388. μάλα μοι δοκέει πεπνευμένος εἶναι, c'est-à-dire il a de l'esprit.

[1] *Od.*, VI, 333. ἄοβεστον κλέος. C'est toujours l'idée d'une réputation glorieuse qui récompense la vertu et dont la perspective soutient l'effort et anime le courage.

C'est d'abord le matin un grand banquet où sont invités les plus illustres des Phéaciens, et suivant l'invariable coutume des Grecs, Démodocus, le plus habile des aœdes, le vieil aveugle qui paie par cette infirmité la rançon du génie[1], ajoute au plaisir de la table et du vin le charme de la poésie et du chant. Le repas terminé, il chante ce chant célèbre dans toute la Grèce qui racontait la querelle d'Ulysse et d'Achille, qui dans un repas donné à la suite d'un sacrifice, auraient échangé de violentes paroles[2].

A ces chants qui lui rappelaient de grands et de douloureux souvenirs, l'étranger abaissait de la tête sur son visage pour le cacher son large manteau de pourpre : car il pleurait, et il avait honte de pleurer[3]. Le roi seul avait remarqué cette émotion qui s'était manifestée à plusieurs reprises ; il fait cesser le chant et l'on sort pour aller assister à ces beaux jeux gymnastiques, à ces nobles exercices du corps qui constituaient chez les Grecs une forme de l'éducation supérieure; car ils étaient le privilège des gens de

[1] L'œil est fermé à la lumière ; mais l'œil de l'âme est ouvert aux visions sublimes de la poésie. On veut voir dans ce détail un indice qu'Homère était un aveugle.

[2] *Od.*, VIII, 73. ἀειδέμεναι κλέα ἀνδρῶν,
οἴμης τῆς τότ'ἄρα κλέος οὐρανὸν εὐρὺν ἵκανεν
νεῖκος Ὀδυσσῆος καὶ Πηλείδεω Ἀχιλῆος.

On ne sait pas ce dont il s'agit : ni le temps, ni le lieu, ni le sujet de cette discussion. Les anciens n'en savaient pas plus que nous, et étaient également réduits à de pures conjectures. Le passage semble prouver l'existence de poésies épiques relatives à la guerre de Troie et antérieures à Homère.

[3] Je reviendrai sur ce passage qui est un de ceux où se manifeste le caractère d'Ulysse, et que je mentionne ici, quoique sommairement, parce qu'il n'est peut-être pas sans influence sur les sentiments de Nausicaa. Si elle n'a pas assisté, et cela même est douteux, à cette scène, sa mère a pu la lui faire connaître, et lui montrer, dans ce noble et bel étranger, une âme sensible et tendre, et un homme capable d'aimer et de pleurer. Pleurer est bon, dit le poète, et exprime la bonté.

condition libérale et distinguée, qui ne sont pas mûs dans leur activité par l'appétit misérable du gain, comme des armateurs avides ou des commerçants âpres au bénéfice du fret et des tarifs de transport et aspirant à des fortunes rapides et mal gagnées[1]. L'étranger y déploie sa force, son adresse et sa grâce et donne à un jeune présomptueux qui l'a provoqué une leçon de modestie.

Les jeux terminés, Alcinoüs offre a son hôte le divertissement d'une danse à la paume et d'un ballet mimique chanté, dont le sujet était les amours adultères de Mars et de Vénus, la vengeance de Vulcain qui enveloppe dans ses filets invisibles les coupables, et le rire inextinguible des Dieux en présence de cette scène, à laquelle, par pudeur, se dérobent les Déesses.

Après les jeux et les danses, l'étranger reçoit de ses hôtes de riches présents qui lui remettront à l'esprit l'hospitalité généreuse des Phéaciens, et le jour commençant à tomber, on se rend dans le palais d'Alcinoüs où a lieu la fête de nuit. Mais auparavant et par les

[1] *Od.*, VIII, 160. ἄθλων, οἵάτε πολλὰ μετ'ἀνθρώποισι πέλονται.
ἀρχὸς ναυτάων, οἵτε πρηκτῆρες ἔασιν,
φόρτουτε μνήμων καὶ ἐπίσκοπος, ἠδὲ ὀδαίων
κερδέων θ'ἁρπαλέων.

Le mot πρηκτῆρες signifie les gens d'affaires ; il est expliqué par Eustathe comme le métier opposé à la noble profession des armes, πολεμισταί. C'est l'équivalent d'ἔμποροι. Ce mépris du commerce et du commerce maritime, surprend beaucoup chez un Grec et même chez un poète héroïque. La piraterie et la course, confondues avec le commerce, étaient loin d'être des métiers inférieurs et méprisables. Lorsque Nestor voit arriver à Pylos Télémaque et Pisistrate : Venez-vous, leur dit-il, pour faire des affaires, κατὰ πρῆξιν, ou êtes-vous simplement des écumeurs, des ravageurs de la mer ? Je ne m'explique le passage que parce que ces paroles sont mises dans la bouche d'un Phéacien, et d'un jeune homme sans connaissance de la vie réelle et sans expérience du monde. Ulysse va se charger de lui apprendre qu'on peut, sans négliger la richesse et l'industrie et le commerce qui la créent, exceller dans les exercices de la vie supérieure, des jeux gymniques et des jeux musicaux, c'est-à-dire dans la poésie et dans l'art.

soins de la maîtresse de la maison, un bain chaud est préparé pour l'étranger qui en goûte d'autant mieux la douceur salutaire qu'il en avait été privé depuis longtemps. Après le bain, il change de vêtements, se parfume d'huile odorante, revêt une tunique neuve et un riche manteau et en se rendant à la table d'honneur, se montre dans tout l'éclat de sa force et de sa beauté.

Nausicaa était sur son passage : elle le voit entrer. Debout et appuyée sur le chambranle de la porte d'entrée de la salle des fêtes, par suite, tout près de la place qu'occupaient près du foyer, son père, sa mère et le héros inconnu, les yeux plongés dans ses yeux et le cœur frémissant et troublé d'admiration et d'amour[1], elle lui dit : Adieu, étranger ! même lorsque tu seras un jour revenu dans ta patrie, souviens-toi de moi ! de moi à qui la première tu dois ce qu'on doit à ceux qui vous ont sauvé la vie.

Jamais on ne peut mieux que dans l'expression de ces situations très délicates de la vie morale sentir l'impuissance de la traduction, pour rendre dans leur vérité la multiplicité complexe des sentiments qu'un seul mot dans une langue renferme, et qu'on ne peut transporter dans aucun mot d'aucune autre langue. Le mot grec que je rends par *adieu* n'exprime pas seulement le sentiment de tristesse qui accompagne une séparation entre personnes qui s'aiment : il signifie aussi un souhait de bonheur. Le mot *étranger* ne rend pas non plus complètement l'idée du mot grec : il implique aussi celle d'hôte, dans son double sens. Entre celui qui a donné et celui qui a reçu l'hospitalité, il y a des liens obligatoires de sympathie et de reconnaissance

[1] *Od.*, VIII, 459.

θαύμαζεν δ'Ὀδυσῆα ἐν ὀφθαλμοῖσιν ὁρῶσα.

affectueuses, que rien, surtout dans l'antiquité, ne devait faire oublier. C'est à ces sentiments de souvenir et d'amitié durables et puissants que fait appel la jeune fille. Enfin il en est un plus grand encore qu'elle évoque. Les Grecs avaient un mot pour exprimer les devoirs de reconnaissance et d'amour de l'enfant pour ceux qui l'ont mis au monde et l'ont élevé ; ils en avaient un autre, et c'est celui qu'emploie Nausicaa, pour exprimer les devoirs de tendre gratitude dûs à ceux qui vous ont sauvé la vie[1], et ce seul mot prononcé rappelle à l'étranger que c'est à elle la première qu'il doit ce tribut de respect, de reconnaissance et d'amour[2]. Rien de tout cela ne peut passer dans une traduction, qui, pour rendre en quelque manière l'idée et le sens, est obligée de paraphraser le texte, de l'étendre et d'affaiblir, précisément en les prolongeant, l'intensité et la profondeur du sentiment. Car Nausicaa ramasse ici en quelques paroles brèves toutes les émotions qu'elle éprouve et qu'on devine plus qu'elle ne les exprime. Elle y a mis tout son cœur et toute son âme. Elle n'a pas le courage d'en dire plus long, mais ce qu'elle dit n'en a que plus de force et chaque mot est plein. Elle aime : cela est clair. Son triste adieu est plein de tendresse contenue, résignée

[1] Et aussi à ceux qui, dans une bataille, vous ont laissé la vie sauve.

[2] *Od.*, VIII, 461.

χαῖρε, ξεῖν' · ἵνα καί ποτ' ἐὼν ἐν πατρίδι γαίῃ
μνήσῃ ἐμεῖ', ὅτι μοι πρώτῃ ζωάγρι' ὀφέλλεις.

Même le subjonctif μνήσῃ qui dépend de ἵνα, marque plutôt un souhait, un désir, une prière, qu'une recommandation et une espérance! Puissent faire les dieux que tu ne m'oublies pas! que tu n'oublies pas celle qui a tant de droits, et les premiers droits, à ton affection reconnaissante et à ton souvenir fidèle. Ou encore : cet adieu, j'ai voulu te l'adresser moi-même, *afin que...*

et profonde. Ce n'est pas un cri : c'est un soupir étouffé, un gémissement plaintif comme d'un oiseau blessé ; elle aime, et elle a eu un vague et rapide espoir d'être aimée, assez aimée pour retenir dans cet heureux pays l'étranger à qui elle a donné son âme. Elle aime : elle avait bien mérité d'être aimée, et rien ne peut le retenir ; il veut partir : il part donc. Le rêve s'est évanoui ; l'illusion charmante est perdue ; le chaste amour est brisé ; le jeune cœur est déchiré ! Il ne lui reste qu'une consolation, destinée peut-être à être elle-même déçue : c'est de penser, que même dans son pays où il veut revenir, le souvenir de la jeune fille qui l'a sauvé et qui l'a aimé lui reviendra parfois à la mémoire, comme une vision charmante et douce, et c'est pour cela qu'elle a voulu. malgré le caractère de cette fête, où la présence est interdite aux jeunes filles, venir lui dire elle-même un dernier adieu [1].

Elle écoute en silence la réponse polie mais banale qui lui est faite, et puis... et puis, plus rien. Le poète s'arrête sur le touchant épisode et raconte la fête du soir qui commence par le somptueux festin, suivi d'un nouveau chant de Démodocus et terminé par le long récit des aventures d'Ulysse, qui s'est enfin fait connaître. Mais Nausicaa, que fait-elle ? Que devient-elle ? Le poète ne nous dit ni qu'elle demeure à la place qu'elle avait choisie pour saluer une dernière fois l'étranger, ni qu'elle se retire dans sa chambre, où la veille l'avait visitée un si doux rêve, pour y dévorer ses larmes et cacher son cher secret et sa chère douleur L'imagination du lecteur reste libre de compléter la scène, s'il y tient : car en ce qui concerne Nausicaa, l'action tout intérieure est finie, le drame tout moral est achevé. Il semble diffi-

[1] C'est ce que marque ἵνα.

cile qu'elle assiste à cette longue fête, qui n'aurait été pour elle qu'un long déchirement, un long supplice, et à la fin de laquelle aurait fallu de nouveaux adieux, c'est-à-dire une répétition: et il y a des choses qui ne se répètent pas. Elle a dit adieu à son hôte et à son rêve. La séparation est accomplie, touchante, mélancolique, profondément quoique discrètement douloureuse, mais sans rien de tragique. On n'entend ni cris de désespoir, ni larmes brûlantes, ni sanglots passionnés; même le poète ne nous la montre pas s'enfuyant précipitamment et bruyamment. Elle disparaît de la scène sans qu'on s'en aperçoive, comme elle disparait du poème, mais en laissant dans l'imagination une impression ineffaçable de sympathie tendre et de charme délicieux: figure pleine de grâce et de vraie poésie, qui, dans les sentiments comme dans les attitudes, garde ces deux grands caractères de l'art: le naturel et la sérénité.

CHAPITRE SEPTIÈME

ULYSSE[1].

Le caractère d'Ulysse n'est pas l'opposé de celui d'Achille : il en est le pendant ; il est comme celui ci un représentant de l'idéal héroïque, tel que l'avaient conçu les Grecs et partant un représentant de la Grèce elle-même : il complète, il réalise, il achève le type de l'humanité noble, dont elle est et se sait un des plus nobles exemplaires. On peut dire qu'Ulysse représente plus complètement qu'aucun autre héros les qualités, les vertus et aussi les défauts de sa race et de son pays, dont Achille n'exprime qu'une face et un côté plus particuliers. Ce n'est pas l'homme du premier mouvement, de la sensibilité passionnée et incapable de s'imposer une mesure, de la passion furieuse et impuissante à se maîtriser. La qualité dominante, la vertu caractéristique et distinctive du héros, qui en fait une figure à part et une nature originale, c'est au contraire la force

[1] Conf. Klausen, *Abenteuer d. Odysseus*. Mais ce ne sont pas ses aventures que je veux raconter : c'est son caractère que je veux analyser et présenter. Les actions n'interviennent ici que dans la mesure où elles révèlent les mobiles internes dont l'ensemble constitue la physionomie morale. Car toute pensée morale, toute vertu qui reste à l'état d'intention et ne se réalise pas dans une action extérieure, peut n'être qu'un mouvement fugitif et passager de l'âme, et ne constitue pas un caractère.

d'âme maîtresse d'elle-même[1], la puissance de volonté qui soumet à la mesure, non seulement les mouvements du cœur, mais même les mouvements instinctifs et les mouvements réflexes de la vie physique. Nous le verrons assis auprès de Pénélope qui ne l'a pas encore reconnu ; le cœur troublé et plein d'émotion, il entend les plaintes déchirantes de sa femme et voit couler ses larmes ; mais ses yeux restent secs, fixes, immobiles dans ses paupières, comme s'ils étaient de corne ou de fer. Lorsqu'il le faut et lorsqu'il le veut, il a une telle puissance sur lui-même qu'il ordonne à ses yeux de ne pas pleurer, à sa langue de ne pas parler, à son cœur de ne pas battre, à sa poitrine de ne pas se soulever. La raison règle, chez lui, même les mouvements de la respiration et les mouvements du sang[2].

Cette possession de lui-même s'unit à un second trait de son caractère, qui le distingue entre tous les autres héros d'Homère, mais qui, pour nous du moins, diminue un peu la sympathie pour lui.

C'est un homme qui compte pour réussir dans les difficultés de la vie comme dans celles de la guerre, encore plus sur les forces de l'intelligence que sur celles du corps ; prudent, circonspect, toujours de bon conseil[3], fertile en ressources, fécond en expédients, en ruses et artifices ingénieux, il sait tirer parti des hommes comme des choses ; il a, sous tous ces rapports, une supériorité reconnue, une vraie renommée[4]. Le mensonge et l'astuce ne lui répugnent pas, quand il est utile

[1] Que les Grecs appelaient l'ἐγκράτεια.

[2] Plut., *de Garrul.*, 8. προσέταττε τοῖς ὄμμασι μὴ δακρύειν, τῇ γλώττῃ μὴ φθέγγεσθαι, τῇ καρδίᾳ μὴ τρέμειν μηδ'ὑλακτεῖν... τοῦ λογισμοῦ καὶ τὸ πνεῦμα καὶ τὸ αἷμα πεποιημένου κατήκοον ἑαυτῷ.

[3] *Od.*, XIII, 297. ὅχ'ἄριστος ἁπάντων
βουλῇ καὶ μύθοισιν.

[4] πολύμητις, πολύτροπος, qui sait se retourner, πολύτλας.

ou nécessaire de s'en servir. Il invente des fables ingénieuses pour tirer de ses interlocuteurs ce qu'il veut savoir ; il essaie de tromper même Minerve[1], et, ce qui est très significatif pour montrer un état d'esprit, un trait du caractère psychologique non seulement d'Ulysse mais du peuple grec, c'est que la Déesse elle-même, qui est sa protectrice et presque son représentant divin, ne fait que sourire de ce mensonge, comme d'un trait d'esprit, et lui dit naïvement : « Tu es donc toujours le même; même dans ton propre pays tu ne peux renoncer à tes habitudes d'artifices adroits et d'ingénieux mensonges : mais n'essaie pas de me tromper. Je connais et je pratique

[1] *Od.*, XIX, 203. Il ment à sa femme :

ἴσκε ψεύδεα πολλὰ λέγων ἐτύμοισιν ὁμοῖα.

Od., XIII, 254. Il ment à Minerve :

οὐδ'ὅγε'ἀληθέα εἶπε, πάλιν δ'ὅγε λάζετο μῦθον
αἰεὶ ἐνὶ στήθεσσι νόον πολυκερδέα νωμῶν.

Id., XIII, 291... ἐν πάντεσσι δόλοισι
ποικιλομῆτα... δόλων ἄτ'οὐκ ἔμελλες
οὐδ'ἐν σῇ περ ἐὼν γαίῃ λήξειν ἀπατάων
μύθων τ'ἐπικλοπίων οἵτοι πεδόθεν φίλοι εἰσίν.

Il me semble que πεδόθεν signifie que cet amour de l'artifice est un instinct de la race et comme un produit naturel du sol.

Ulysse se présente lui-même comme tel et se fait gloire de la réputation qu'il a acquise sous ce point de vue parmi tous les hommes :

Od., IX, 19. εἴμ' Ὀδυσσεὺς Λαερτιάδης, ὃς πᾶσι δόλοισιν
ἀνθρώποισι μέλω καὶ μευ κλέος οὐρανὸν ἵκει

et c'est ainsi que le caractérisent Hélène (*Il.*, III, 200) :

πολύμητις Ὀδυσσεύς
εἰδὼς παντοίους τε δόλους καὶ μήδεα πυκνά.

et Nestor (*Od.*, III, 121).

μάλα πολλὸν ἐνίκα δῖος Ὀδυσσεὺς
παντοίοισι δόλοισι.

Cependant, jamais Ulysse n'est perfide : jamais il ne trahit un ami. Ses mensonges ont toujours une raison avouable : il veut sauver sa vie, ou éprouver la fidélité de ses serviteurs et la vertu de sa femme, ou rester inconnu jusqu'à ce qu'il sache qu'il ne court aucun risque de se faire connaître. L'âme reste droite, l'esprit seul est oblique.

comme toi l'art d'arriver à ses fins par les ressources de l'esprit, et parmi tous les dieux j'ai cette réputation et cet honneur[1]. » La Grèce pardonnait et permettait tout à l'esprit comme à la beauté. Elle paie la rançon de son merveilleux génie. La subtilité, la finesse, la souplesse finissent, quand elles sont poussées à l'extrême, par aboutir à ces détours, à ces retours, à ces ruses de l'esprit avec lui-même, qui engendreront plus tard la sophistique scientifique et ce qui est plus grave, la sophistique morale, qui porte atteinte à la droiture, à la loyauté, à la sincérité, à la conscience, et arrive à fausser le caractère. Mais il ne faudrait pas être injuste envers Ulysse, en voulant être exact. Ulysse n'est pas faux, n'est pas perfide; il ne ment pas pour mentir; il ne trompe pas pour tromper. Il est soupçonneux, défiant[2], parce qu'il a beaucoup vu les hommes, qu'il les

[1] *Od.*, XIII, 296. Minerve lui dit : εἰδότες ἄμφω
κέρδε'... ἐγὼ δ'ἐν πᾶσι θεοῖσιν
μήτι τε κλέομαι καὶ κέρδεσιν...

Comme Ulysse, en qui elle semble reconnaître son image mortelle et humaine, Minerve a deux faces : l'une guerrière, c'est l'Athéné Πρόμαχος; l'autre, pacifique et personnifiant l'intelligence inventive à la recherche de toutes les choses agréables ou utiles à la vie et qui l'ennoblissent, tels que les arts, les sciences, la philosophie et l'industrie. Elle s'appelle, sous ce point de vue, Μηχανῖτις (*Pausan.*, VIII, 36, 3).

La qualité qu'elle se vante de posséder plus que tous les autres dieux, la μῆτις, c'est l'intelligence, appliquée aux besoins nobles ou nécessaires de la vie, κέρδος, et qui emporte une puissance d'invention, de ruse et de finesse curieuse et astucieuse. Pour vaincre la nature, qui n'est qu'une force matérielle, il faut employer la ruse et la tromper. Sans attacher plus d'importance qu'il ne convient à d'aventureuses étymologies, n'est-il pas intéressant d'observer que la racine du mot μῆτις, qu'elle soit skr. *man* ou *ma*, et signifie soit la pensée, soit la mesure qui n'en est qu'une forme, engendre les mots MENTIRI, MENDAX et MINERVA. Ainsi Minerve serait la déesse qui représente la faculté de la pensée inventive et en même temps du *mensonge;* car le *mensonge* a sa source dans la pensée qui invente, qui crée ce qui n'est pas.

[2] Cette défiance ne le quitte jamais : *Od.*, XIII, 330. ἀεί τοι τοιοῦτον ἐνὶ στήθεσσι νόημα.

connaît par expérience, et il prend ses précautions pour n'être pas lui-même trompé. Car au fond Ulysse est un idéal de la vie morale en même temps qu'un représentant de toutes les qualités de sa race. C'est le type non pas le plus sympathique, le plus noble, mais le plus complet du héros grec[1].

De toutes les vertus dont les moralistes grecs recommandent aux hommes le respect et l'observance, aucune ne lui fait défaut : il honore les dieux, il aime avec respect son père et sa mère; il chérit sa patrie avec une passion dont aucune séduction ne peut détourner sa fidélité, dont rien ne peut abattre la constance opiniâtre. Il est juste; dans tous ses actes, il observe la mesure, qui est la force même; il se connaît lui-même, c'est-à-dire il connaît les bornes de la nature humaine et se garde d'un orgueil insolent qui offense la divinité[2]; même dans l'accomplissement de son devoir de justicier sévère, il sait respecter la mort, et une fois la justice satisfaite, sa colère s'apaise. C'est une impiété, dit-

[1] Strab., I, 2, p. 25. Tauchn., Ulysse, ὃν τῶν πάντων μάλιστα ἀρετῇ πάσῃ κοσμεῖ (Homère).

[2] Eurip., *Antiop.*, fr., Stob., *Floril.*, I, 8.

Τρεῖς εἰσὶν ἀρεταὶ τὰς χρειὼν σ'ἀσκεῖν, τέκνον,
θεοὺς τε τιμᾶν, τούς τε θρέψαντας γονεῖς
νόμους τε κοινοὺς Ἑλλάδος.

Eschyl., *Eumen.*, 516.

παντὶ μέσῳ τὸ κράτος θεὸς ὤπασεν.

Id., *id.*, 534. δυσσεβίας μὲν ὕβρις τέκος.

Id., *id.*, 539. βωμὸν αἰδέσαι δίκας.

Id., *id.*, 545. τοκέων σέβας εὖ προτίων
καὶ ξενοτίμους
ἐπιστροφὰς δωμάτων
αἰδόμενος...

Et dans Homère même : ἀμείνω αἴσιμα πάντα.

Tout le monde connaît les deux maximes gravées sur les portes du temple d'Apollon à Delphes :

γνῶθι σεαυτόν — μηδὲν ἄγαν.

il, de pousser sur des hommes morts, même justement morts, des cris de joie féroce[1].

La seule grande vertu qu'il ne pratique pas, à savoir d'accueillir avec bonté l'étranger et le suppliant, il n'a jamais l'occasion de le faire dans sa vie toujours errante: on ne peut pas dire qu'elle lui ait manqué.

Ce sont là les facultés maîtresses qui caractérisent éminemment la personnalité morale d'Ulysse; nous les verrons, dans la suite de ses courses maritimes et les exploits de sa vie guerrière, se manifester par les actions qui y correspondent, en même temps que nous verrons se déployer les autres vertus qui achèvent de constituer l'originalité de son caractère héroïque.

Ulysse[2] déjà dans l'*Iliade*, et par conséquent dans l'*Odyssée*, nous est représenté comme un homme fait, chez lequel les qualités morales et intellectuelles dominent, mais à qui ne manque aucune des qualités physiques, sans lesquelles les Grecs ne concevaient ni un Dieu ni un héros. Même à son arrivée chez les Phéaciens, il est encore jeune, beau et fort. Sa taille est haute, quoiqu'inférieure à celle d'Agamemnon[3]; le cou est puissant, la poitrine large, les épaules robustes, les

[1] *Od.*, XXII, 412.

οὐχ ὁσίη κταμένοισιν ἐπ'ἀνδράσιν εὐχετάασθαι.

[2] Homère (*Od.*, XIX, 406) rattache son nom à l'idée d'*irascibilité*, et *Od.*, I, 60, semble indiquer qu'il signifie : celui contre lequel les dieux sont irrités. Antolycus, son grand-père, lui a donné ce nom parce que, venant le voir, XIX, 406.

πολλοῖσιν γὰρ ἔγωγε ὀδυσσάμενος τόδ'ἵκάνω

et I, 62. Minerve dit à Jupiter :

τί νυ οἱ τόσον ὠδύσατο, Ζεῦ.

Aucun des traits du caractère ne s'accorde avec cette étymologie aventureuse.

[3] *Il.*, III, 193.

μείων μὲν κεφαλῇ 'Αγαμέμνονος;
εὐρύτερος δ'ὤμοισιν ἰδὲ στέρνοισιν ἰδέσθαι.

cuisses vigoureuses, les mains fortes, les jambes solides mais courtes, ce qui fait que debout il est plus petit, mais assis paraît plus grand que Ménélas. Tout respire en lui la force. La tête, qui est la partie dominante chez lui, est belle et pleine de grâce ; les cheveux d'un noir bleu comme la fleur de l'hyacinthe en descendent en boucles sur ses épaules. Il ressemble à un puissant bélier à la laine épaisse Nausicaa le trouve beau comme un dieu. Il est habile à tous les exercices gymniques[1], mais il excelle dans les jeux où se déploient non seulement la force mais la grâce et l'adresse, et dans lesquels la supériorité, la pratique seule même était la marque d'une condition élevée et d'une éducation libérale.

Après Philoctète, héritier de l'arc d'Hercule, il est le meilleur archer de l'armée grecque et même de tous les

Il., III, 210.

στάντων μὲν Μενέλαος ὑπείρεχεν εὐρέας ὤμους
ἄμφω δ'ἱζομένω, γεραρώτερος ἦεν Ὀδυσσεύς.

Od., VIII, 134... φυήν γε μὲν οὐ κακός ἐστιν
μηρούς τε κνήμας τε καὶ ἄμφω χεῖρας ὕπερθεν
αὐχένα τε στιβαρόν, μέγα τε σθένος· οὐδέτι ἥβης
δεύεται.

Antiloque, qui est un tout jeune homme, vaincu par lui à la course de vitesse, dit qu'Ulysse appartient à la génération qui l'a précédé lui-même, *Il.*, XXIII, 790, προτέρης γενεῆς; il l'appelle ὠμογέρων, mot dont le sens est loin d'être fixé avec précision et certitude (verte vieillesse); mais que pour la légèreté et la vitesse à la course à pied, Achille seul lui est supérieur, Ἀργαλέον δὲ πόσσιν ἐριδήσασθαι Ἀχαιοῖς εἰ μὴ Ἀχιλεῖ.

Od., VI, 230. μείζονά τ'εἰσιδέειν καὶ πάσσονα· καὶ δὲ κάρητος
οὔλας ἧκε κόμας, ὑακινθίνῳ ἄνθει ὁμοίας
...τῷ κατέχευε χάριν κεφαλῇ τε καὶ ὤμοις
κάλλει καὶ χάρισι στίλβων. *Id.*, 243. θεοῖσιν ἔοικε.

[1] *Od.*, VIII, 133... ἄεθλον
οἶδέ τε καὶ δεδάηκε.

Ce portrait n'est pas fait par le poète, mais par les personnages intéressés, Priam, Hélène, Anténor, Nausicaa, Ménélas, comme toujours. Il dit de lui-même, VIII, 179.

ἐγὼ δ'οὐ νηΐς ἀέθλων.

hommes. C'est lui-même qui le dit, sans vouloir d'ailleurs s'égaler aux héros des anciens temps, Hercule et Eurytus[1]. Son javelot est lancé avec une force telle qu'elle va plus loin que la flèche d'un archer[2]. Au jet du disque, quoiqu'il prenne une pierre plus grande et plus lourde que ses concurrents, il la lance d'un bras si robuste qu'elle fend l'air avec un sifflement bruyant et dépasse de beaucoup la distance où les autres étaient tombées[3]. S'il refuse de disputer le prix chez les Phéaciens à la course à pied, à cause de son âge et des fatigues de son dernier naufrage, aux jeux funèbres de Patrocle, lorsqu'il était plus jeune encore, il gagne de vitesse Ajax, fils d'Oïlée, célèbre par la légèreté de sa course[4], et qui ne le cédait qu'à Achille[5], et dans cette lutte terrible du corps à corps, où les adversaires cherchaient à se jeter dans la poussière, il est vainqueur de Philomélidès[6] aux jeux de Lesbos, et aux jeux funèbres de Patrocle il dispute le prix au grand Ajax, fils de Télamon[7], ce héros d'un corps énorme et pesant, d'une force extraordinaire, d'une taille gigantesque, qui dépassait tous les Grecs de la tête et des épaules[8].

Mais quelque prix que les Grecs attachassent aux

[1] *Od.*, VIII, 219. οἷος δή με Φιλοκτήτης ἀπεκαίνυτο τόξῳ.
[2] *Id.*, VIII. εὖ μὲν τόξον οἶδα ἐύξοον ἀμφαφάασθαι.
Id., VIII, 229. δουρὶ δ'ἀκοντίζω, ὅσον οὐκ ἄλλος τις ὀϊστῷ.
[3] *Od.*, VIII, 190.

βόμβησεν δὲ λίθος...
ὁ δ'ὑπέρπτατο σήματα πάντα.

[4] *Il.*, XXIII, 754. ταχυτῆτος ἄεθλα... II, 527. ταχὺς Αἴας.
[5] *Il.*, XIV, 520. οὐ γὰρ οἵ τις ὁμοῖος ἐπίσπεσθαι ποσὶν ἦεν.
[6] *Od.*, IV, 343.
[7] *Il.*, XXIII, 700... ἄεθλα
...παλαισμοσύνης ἀλεγεινῆς.
Id., 736... ἀέθλια δ'ἵσ'ἀνελόντες.
[8] *Il.*, III, 226. ἔρχεσθε ἠΰς τε μέγας τε
ἔξοχος Ἀργείων κεφαλὴν ἠδ' εὐρέας ὤμους.
...Αἴας... πελώριος, ἕρκος Ἀχαιῶν.

qualités physiques, à la force, à l'adresse et à la grâce dans les exercices du corps, qui pour ce temps étaient encore des vertus, parce qu'elles étaient les conditions nécessaires pour se défendre soi-même et défendre les siens, ils estimaient encore plus la force de l'intelligence, la supériorité de l'esprit, et, si sous le premier point de vue Ulysse n'est partout que le second, et tout au plus partage et dispute le premier rang, il est, par son intelligence et sans contestation, au-dessus de tous les héros[1], et ce sont surtout ces qualités[2] qui le font choisir de préférence aux autres dans les circonstances délicates, difficiles en même temps que périlleuses.

C'est ainsi qu'avant la guerre de Troie et par conséquent dans sa jeunesse, il est délégué par Laërte et les chefs du peuple d'Ithaque, pour aller en cette qualité et en leur nom à Messène, afin d'obtenir réparation et dédommagement d'un vol d'un troupeau de trois cents moutons, commis par des pirates Messéniens au détriment des habitants de son île[3]. C'est lui qui, accompagné de Nestor, fut chargé de parcourir toute la Grèce pour entraîner

[1] *Od.*, I, 66.

ὃς περὶ μὲν νόον ἐστὶ βροτῶν...

C'est en même temps une âme religieuse, fidèle à toutes les pratiques du culte des dieux.

Id., 66. . . . . περὶ δ' ἱρὰ θεοῖσιν
ἀθανάτοισιν ἔδωκε.

[2] Que Minerve (*Od.*, XIII, 333) résume en trois mots : ἐπητής — ἀγχίνους — ἐχέφρων.

Le sens d'ἐπητής, comme sa racine, est douteux. Curtius écarte la dérivation d'ἔπος et les sens qui en découlent, et le rattache à αἴω, ἐπαίω, *j'entends*, *je comprends*, mais ce verbe peut prendre un sens moral, comme le prouve le passage : *Od.*, XXI, 306. οὐ γάρ τευ ἐπητύος ἀντιβολήσεις, où il signifie accueil bienveillant, protection, secours, déférence affectueuse. Les anciens expliquaient ἐπητής par λόγιος, συνετός. Malgré tout, je traduirais volontiers les trois mots par beau diseur, — esprit ingénieux et sagace, — prudent et maître de lui-même.

[3] *Od.*, XXI, 21. παιδνὸς ἐών. Ces enlèvements de bestiaux étaient communs dans la pratique de la guerre de ces temps. Nestor se

princes et peuples à prendre part à l'expédition projetée contre Troie, et qui, à Phthie, parvint à décider le vieux roi Pélée à laisser partir son jeune fils, Achille, pour la guerre[1].

Ce sont ces mêmes qualités de finesse, de prudence, de souplesse et d'habileté, d'éloquence avisée qui en font le diplomate officiel et le négociateur autorisé de l'armée grecque. On avait tenté de mettre fin à la guerre par un arrangement pacifique, dont la première condition était la restitution d'Hélène. Pour négocier ce traité, Ulysse avait été délégué comme ambassadeur et accompagnait Ménélas. Anténor, fils de Priam, qui leur avait donné l'hospitalité pendant leur séjour à Troie, nous décrit le caractère de son éloquence et l'attitude singulière de l'orateur. Tandis que Ménélas saccadait pour ainsi dire ses paroles laconiques, mais nettes et claires, et ne se perdait pas en des détours pour écarter l'attention, l'habile Ulysse, droit et debout, l'œil fixé à terre, ne regardant pas les auditeurs, tenant son bâton royal immobile, avait l'air embarrassé et sans esprit. Mais aussitôt qu'il ouvrait la bouche, sa voix sonore et forte se répandait en longs discours et en paroles plus abondantes que la neige en hiver. Nul ne pouvait lui être comparé dans l'art de la discussion[2].

vante, *Il.*, XI, 670, dans une incursion nocturne en Élide, d'avoir ramené à Pylos 50 troupeaux de bœufs, 50 de moutons, 50 de porcs, 50 de chèvres, et 150 cavales avec leurs poulains.

[1] *Il.*, XI, 767. . . . ἐγὼ καὶ δῖος Ὀδυσσεὺς

. . . . . .

λαὸν ἀγείροντες κατ'Ἀχαιΐδα πουλυβότειραν.

[2] *Il.*, III, 223.

οὐκ ἂν ἔπειτ' Ὀδυσῆί γ'ἐρίσσειε βροτὸς ἄλλος.

Le verbe ἐρίζω montre que l'éristique, l'art de la discussion sophistique et captieuse était presqu'aimé chez les Grecs.

C'est lui qui, sur la prière d'Agamemnon, se rend auprès de Chrysès pour lui remettre sa fille[1]. Nous avons vu que c'est lui qu'Agamemnon, qui a surtout confiance dans les ressources de son habileté et son art de dire[2], désigne pour accompagner Nestor et Ajax à la tente d'Achille et essayer d'apaiser son ressentiment. Ulysse échoue, et c'est à son discours qu'Achille répond avec le plus d'emportement. Il est pourtant accompli, et peut-être trop parfait. Ce choix, quoique tout indiqué, n'était peut-être pas heureux[3], il ne tenait pas assez compte du caractère d'Achille. Il y a entre ces deux hommes, qui avaient eu peut-être des difficultés personnelles entr'eux[4], une antipathie de nature, une opposition de sentiments et d'humeur, qui explique l'impuissance de l'orateur. Sa réputation même d'homme trop habile, de discoureur subtil et rusé et de sophiste consommé, a pour premier effet de mettre Achille en garde contre lui : il ferme d'avance, sinon son oreille du moins son âme, à toutes les raisons qu'il pressent qu'on va lui présenter. Ce n'est pas la faute de l'orateur : il dit tout ce qu'il fallait dire; mais entre les deux hommes, il n'y a pas ce lien de sympathie communicative et puissante qui fait que les deux cœurs vibrent à l'unisson. Aucune des paroles d'Ulysse ne fait vibrer une corde dans le cœur d'Achille. Quelques mots brusques d'indignation fière et révoltée d'Ajax produiront plus d'effet.

Il est autrement persuasif dans sa prière et ses supplications à Nausicaa : là sa parole surprend et prend

[1] *Il.*, I, 311. ἐν δ'ἀρχὸς ἔδη πολύμητις Ὀδυσσεύς.

[2] *Il*, IX, 180. . . . . Ὀδυσσῆϊ δὲ μάλιστα
πειρᾶν ὡς πεπίθοιεν ἀμύμονα Πηλείωνα.

[3] Ce n'est pas une critique de l'art du poète qui voulait qu'Achille ne cédât pas encore.

[4] V. plus haut, p. 183.

un cœur inexpérimenté et sans défense. On peut dire que là son art est cruel. Il fait appel à tous les sentiments qui peuvent toucher une femme et surtout une jeune fille, et dans sa profonde et froide expérience de la nature humaine, il n'oublie pas cet argument tout puissant, l'éloge de son incomparable beauté. Je suis, dit-il, tout ébloui de la splendeur de tes charmes. Et cependant il n'en est pas réellement touché; il éveille ce premier amour, sachant bien qu'il n'y pourra pas et ne veut pas y répondre, et n'a nul souci de déchirer le cœur de celle qui lui a sauvé la vie. S'il n'avait pas, pour se justifier, l'amour de la patrie, la fidélité à la femme qu'il a aimée dans sa jeunesse, la nécessité qui le presse, on pourrait dire que toute son éloquence a été perfidie et mensonge[1].

Il ne faudrait pas flétrir de ces noms injurieux un autre acte d'Ulysse, que la droiture de notre cœur et la loyauté de notre esprit nous porteraient à juger trop sévèrement. Il s'agit d'un fait d'espionnage réalisé par le héros au péril de sa vie, et inspiré par le plus pur patriotisme. Un soldat français, digne de ce nom, porte toujours en lui quelque chose de chevaleresque, et croirait s'avilir dans sa propre estime et dans le respect des autres, s'il s'abaissait au rôle d'espion. Les nations étrangères n'ont pas ces scrupules et ces délicatesses de l'honneur militaire. Les nations anciennes et les Grecs les avaient encore moins. Ils y voyaient un acte de dévouement héroïque à la patrie et en faisaient un titre de gloire à ceux qui l'avaient accompli dans des circonstances délicates et dangereuses, qui demandaient non seulement de l'adresse mais encore le plus ferme

[1] *Od.*, XIX, 203. ἴσκε ψεύδεα πολλὰ λέγων ἐτύμοισιν ὁμοῖα, et c'est bien ainsi qu'il sera représenté dans les poèmes postérieurs.

courage et le plus extrême sang-froid. C'est pour célébrer un acte pareil et rendre honneur à Ulysse qu'Hélène raconte devant son fils ce que ce vaillant chef, d'un cœur si intrépide, a osé tenter et a réussi à faire. Il eut l'audace de pénétrer, pour en observer les défenses et découvrir les endroits faibles ou mal fortifiés de l'enceinte[1], dans la ville de Troie, sous le déguisement d'un mendiant, couvert de haillons et le dos meurtri de coups et sanglant. S'il avait été reconnu, il était perdu. Il trompa tout le monde excepté moi, dit Hélène. A mes questions, il voulut se dérober et nier; mais après que je lui eus donné par le plus redoutable serment l'assurance que je ne le trahirais pas, il se découvrit et me révéla tous les plans conçus par les Grecs pour la prise et l'assaut de la ville[2]. Après avoir observé ce qu'il voulait savoir, il rentre la nuit au camp, non sans avoir sur son passage, massacré nombre d'ennemis surpris dans leur sommeil, et rapporte aux Grecs les précieux renseignements qu'il avait recueillis dans sa téméraire entreprise[3].

Cette expédition nocturne paraît se rattacher à l'entreprise, dont Ulysse a été l'âme[4], de prendre la ville par une ruse de guerre. Ce projet consistait à bâtir en bois une énorme machine ayant la figure d'un cheval et pouvant contenir un certain nombre de sol-

[1] C'est du moins ce que disent quelques Scholiastes au v. 246. ἵνα μετρήσῃ τὰς πύλας διὰ τὸν δούριον ἵππον... οἱ μὲν ἵνα μετρήσῃ τὸ τεῖχος, οἱ δὲ ἵνα πείσῃ τὴν Ἑλένην συνεργῆσαι τοῖς Ἕλλησιν.

[2] *Od.*, IV, 256. μοὶ πάντα νόον κατέλεξεν Ἀχαιῶν
. . . . . κατὰ δὲ φρόνιν ἤγαγε πολλήν.

[3] L'*Iliade* n'en fait pas mention. La *Petite Iliade* d'Arctinus rattachait cet incident au cheval de Troie, et l'expédition d'Ulysse au besoin de savoir si cette énorme machine de guerre pouvait passer par les portes, et, sinon, comment elle pourrait être introduite dans les murs.

[4] *Od.*, XI, 524. ἐμοὶ δ' ἐπὶ πάντ' ἐτέταλτο.

dats cachés. Minerve, ou plutôt Ulysse sous son inspiration en avait conçu le projet, exécuté par Épéus; et c'est Ulysse qui, après l'avoir remplie des plus hardis soldats et y être monté avec eux, avait disposé les choses de telle sorte que les Troyens eux-mêmes le firent entrer dans leurs remparts[1], après avoir vu les Grecs faire le simulacre d'un rembarquement et incendier leurs tentes. Il fallait avoir un cœur inébranlable pour faire partie de cette aventure; car on ne pouvait être certain du parti que prendraient les Troyens qui en fait étaient divisés et incertains. Une fois enfermés dans les flancs obscurs de cette machine, placée au milieu de la place publique, les plus braves tremblaient de tous leurs membres et pleuraient. Seul Ulysse ne pâlit pas, ne pleura pas, ne trembla pas[2], et la main sur son épée, épiait le moment où il donnerait l'ordre de sortir[3]. Un plus grand danger les menaçait. Hélène, cédant à une inspiration fatale[4] et accompagnée de

[1] Je ne vois pas d'autre moyen de concilier le vers *Od.*, VIII, 494.

ὅν ποτ ἐς ἀκρόπολιν δόλον ἤγαγε δῖος Ὀδυσσεύς

et le VIII, 504.

αὐτοὶ γὰρ μὲν Τρῶες ἐς ἀκρόπολιν ἐρύσαντο.

Peut-être Hélène, qui joue un rôle équivoque dans toute cette histoire, et avec qui Ulysse parait s'être concerté (Proclus, argument de la *Petite Iliade* dans l'édition d'Héphæstion, de Gaisford, t. I, p. 469 : ἀναγνωρισθεὶς ὑφ' Ἑλένης περὶ τῆς ἁλώσεως τῆς πόλεως συντίθεται), n'est-elle pas étrangère à la résolution prise par les Troyens et qui devait leur être fatale. Dans une peinture murale de Pompéi, on voit à côté des femmes et des hommes qui font effort pour traîner le cheval à la citadelle, un cortège qui les accompagne avec des flambeaux et les encourage; dans le fond, les murs et la citadelle, et à droite une femme agitant une torche, probablement Hélène, qui donne aux Grecs le signal convenu et leur annonce que la trahison a réussi (*Antich. d. Ercol.*, III, t. 90. *Engelm.*, fig. 33. *Odyss.*)

[2] J'applique sans hésiter à Ulysse cette attitude qu'il célèbre modestement dans son récit comme celle de Néoptolème.

[3] *Od.*, VIII, 495-502; XI, 523.

[4] *Od.*, IV, 274... κελευσέμεναι δέ σ' ἔμελλεν δαίμων. Cette démarche

Déiphobus, devenu son époux après la mort de Paris, était venue voir ce monstrueux édifice, dont elle ne pouvait pas, après ses entretiens secrets avec Ulysse, ignorer la destination. Trois fois elle en fait le tour, nommant à haute voix et par leur nom les plus grands des généraux grecs et prenant la voix de leurs femmes[1]. Diomède, Ménélas et Ulysse l'entendent : ceux-là veulent sortir immédiatement, ou du moins lui répondre de l'intérieur. Ulysse justement défiant, et craignant non sans raison une trahison ou du moins une imprudence d'Hélène, les retient et les arrête, et comme Anticlus voulait à toute force parler, sans hésiter, de ses fortes mains il lui ferme la bouche et sauve ainsi tous ses compagnons et lui-même[2]. On peut dire qu'à lui revient définitivement l'honneur de cette grande et difficile conquête ; car au moment favorable, les Grecs s'élancent hors des flancs du cheval, ravagent et pillent la ville sur-

d'Hélène ne semble pas plus claire à Ménélas qu'à nous-mêmes, et c'est pourquoi il l'attribue à un dieu favorable aux Troyens, car elle pouvait amener les Grecs à se laisser tromper par sa voix, à se trahir et à se montrer trop tôt.

[1] Græfenhan (Arist. Poet., *Comm.*, p. 11) voulant, comme les Grecs, voir dans Homère les origines de toutes les sciences et de tous les arts, cite ce passage : Ἀργείων φωνὴν ἴσκουσ' ἀλόχοισιν, et cet autre de l'hymne homérique à Apollon, v. 162. πάντων δ' ἀνθρώπων φωνὰς καὶ κρεμβαλιαστὺν μιμεῖσθαι ἴσασιν (les filles de Délos)· φαίη δέ κεν αὐτὸς ἕκαστος φθέγγεσθαι, pour prouver que l'art de la mimique vocale, qui a donné naissance à l'art rhapsodique et à l'art du comédien, ἡ ὑποκριτική, remonte au temps d'Homère, et que c'est une de ses héroïnes qui en donne ici l'exemple et la règle. Elle imite si bien la voix de leurs femmes, que les héros s'y laissent tromper. Je ne crois pas du tout que ce soit le sens du passage de l'*Odyssée*. Les Grecs enfermés savent très bien que leurs femmes ne sont pas à Troie : ce qu'ils reconnaissent, c'est la voix d'Hélène, et ils prennent cet appel pour un signal de se montrer. Plus avisé, Ulysse les retient et fait bien, puisque Déiphobus accompagnait Hélène, la surveillait et lui avait peut-être suggéré cet artifice pour pousser les Grecs à se trahir, si par hasard, ce dont il parait avoir eu le soupçon, il y avait là quelque ruse infernale.

[2] *Od.*, IV, 288. σάωσε δὲ πάντας Ἀχαιούς..

prise, et tandis que les autres chefs se répandent dans tous les quartiers portant partout le fer et le feu, Ulysse se rend au palais de Déiphobe où s'étaient ramassés pour un suprême effort et une dernière défense, le reste des défenseurs de la ville, assure par son audacieuse attaque, après une résistance désespérée, la victoire et met fin à cette sanglante et glorieuse expédition [1].

Ulysse ne s'engage ni facilement ni témérairement dans aucune entreprise; mais quand son parti est pris, ce caractère résolu ne recule pas devant le choix des moyens pour en assurer le succès, pas même devant les plus cruels sacrifices, s'ils sont nécessaires. Lorsque Calchas a déclaré publiquement que la mort d'Iphigénie était réclamée par les dieux pour assurer aux Grecs, retenus par les calmes, un vent favorable, c'est lui qui avec Diomède, traîne à l'autel la jeune victime dont le sacrifice est légitime, puisqu'il est nécessaire [2], et si le sentiment de la pitié se soulève en nous en présence d'un acte qui témoigne de cœurs si endurcis, rappelons-nous que le père assiste lui-même à cet horrible spectacle; qu'Achille immole aux mânes de Pa-

[1] *Od.*, VIII, 519. κεῖθι δὴ αἰνότατον πόλεμον τολμήσαντα νικῆσαι καὶ ἔπειτα.

[2] Timanthe, le rival de Parrhasius, avait représenté cette scène tragique dans un tableau où les anciens admiraient la gradation de la douleur portée jusqu'au point où l'art, sans manquer à son but, se refuse à la rendre. Conf. Quintil., *Instit. Orat.*, II, 13; Pline, XXXV, 35, 36, 3, 5; Athen., XII, 543; Ælien. *Hist. Var.*, IX, 11. Apostolius, *Centuriæ XXI proverbiorum* (Leyd., 1653). La Fresque de Pompeï (Jahn's Wandgemaelde, 19; Raoul Rochette, *Mon. In.*, I, 27. Paris, 1828-1833), semble être la reproduction de ce tableau, et offre du moins avec lui ce trait de génie et de tendresse, la figure voilée d'Agamemnon.

De tous les fanatismes, le fanatisme religieux est le plus sanguinaire, et aux yeux des croyants, il excuse, il justifie, il sanctifie les rites les plus barbares. Tous les cultes en offrent des témoignages, et c'est sur l'ordre de son Dieu même qu'Abraham se prépare à immoler son fils Isaac, comme la victime qui puisse le mieux lui plaire.

trocle douze jeunes enfants Troyens, et qu'enfin Hercule et Ulysse lui-même sont encore obligés de lutter contre l'antropophagie[1].

C'est Ulysse qui va chercher à Scyros, où il était élevé, le fils d'Achille[2], Néoptolème, dont les oracles avaient déclaré la présence au camp des Grecs nécessaire pour assurer la prise de Troie. Là, renfermé avec Ulysse dans les flancs du cheval, il n'éprouve ni émotion ni terreur et se montre digne de son vaillant père, et dans le camp des Grecs, au conseil comme au combat, par son éloquence comme par son courage, se montre un vrai héros[3]. Homère ne fait nulle mention des manœuvres perfides qu'Ulysse aurait employées à son égard, et au contraire, dans une peinture de vase, nous voyons le jeune homme, insensible aux instances de sa mère et des filles de Lycomède, serrer la main d'Ulysse comme gage de sa promesse de le suivre[4].

C'est encore lui qui va chercher à Lemnos, où le retenait la blessure cruelle que lui avait faite la morsure d'un serpent, Philoctète, le meilleur archer de l'armée[5]. Les Grecs l'avaient abandonné dans cette île, mais ils devaient bientôt, avertis par l'oracle, aller demander son secours, puisque ses armes étaient nécessaires à la conquête.

Lorsque Agamemnon, pris au piège de sa trop ingénieuse habileté[6], voit les Grecs adopter avec empressement sa proposition de se rembarquer et de renoncer

[1] Ce détail d'ailleurs n'est pas dans Homère.
[2] *Il.*, XIX, 326; *Od.*, XI, 508.
[3] *Od.*, XI, 506-537.
[4] *Mon. d. Inst.*, XI, t. 33. Engelman, fig. 55. *Odyssée.*
[5] *Il.*, II, 721 ; *Od.*, VIII, 219.
[6] Qui n'avait eu d'autre but que de sonder leur courage et de provoquer un sentiment contraire. Neuf années, disait-il, se sont déjà écoulées; le bois de nos vaisseaux est pourri, les cordages de nos mâts usés; nos femmes, nos enfants nous attendent.

à une plus longue lutte, c'est encore Ulysse qui réveille en tous le sentiment de l'honneur et du patriotisme.

Au milieu du tumulte qui s'était produit à la suite de cette proposition, et tandis que chefs et soldats se mettaient à l'œuvre pour hâter les préparatifs du départ, Ulysse seul ne bougeait pas[1]. « J'y suis, j'y reste. » Ce n'est pas que la retraite lui semble déshonorante[2]; lorsque les Dieux semblent se déclarer contre lui, il sait fuir, et les railleries de Diomède contre sa faiblesse ne l'arrêtent pas dans sa fuite[3]. C'est que Jupiter en lançant sa foudre a exprimé sa volonté. Mais dans la circonstance présente, il ne voit aucune raison grave pour désespérer, et à la vue de ce lâche empressement à fuir, il éprouve au fond de l'âme je ne sais quel dégoût et quelle amertume[4]. Il jette son manteau pour courir plus vite, et s'adressant à chacun des chefs qu'il rencontre sur son chemin, il cherche à relever son âme : Tu n'es pas un lâche pour fuir ainsi. Reste donc à ton poste, rassemble tes hommes. Tu ne sais pas ce qu'a voulu dire Agamemnon. Il voulait savoir si les Grecs avaient encore du cœur et le sentiment

Nous ne prendrons jamais Troie; fuyons dans notre chère patrie!

[1] *Il.*, II, 169. εὗρεν ἐπεῖτ' Ὀδυσῆα
ἑσταότα.

[2] C'est une grande épreuve pour un général de connaitre le moment où il est nécessaire de faire retraite, et celui-ci où il est nécessaire de résister. « Le vrai courage, dit Iamblique (*Vit. Pythag.*, c. 30), est de savoir quand et où il faut fuir, quand et où il faut résister », et Homère le dit avant lui. *Il.*, XIV, 80.

οὐ γάρ τις νέμεσις φυγέειν κακὸν, οὐδ'ἀνὰ νύκτα.
βέλτερον, ὃς φεύγων προφύγῃ κακόν, ἢέ ἁλώῃ.

[3] *Il.*, VIII, 94. πῇ φεύγεις, μετὰ νῶτα βαλὼν, κακοὶ ὥς
lui dit Diomède, et néanmoins

...οὐδ'ἐσάκουσε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς.
ἀλλὰ παρήϊξεν κοίλας ἐπὶ νῆας.

[4] *Il.*, II, 171. ἐπεί μιν ἄχος κραδίην καὶ θυμὸν ἵκανεν.

de l'honneur. Aux simples soldats, d'un ton d'autorité indignée et irritée, il disait : Reste à ton rang, malheureux, et attends les ordres de tes chefs. Il parvient enfin, après mille efforts de ténacité et d'éloquence, à retenir et à arrêter le mouvement qui s'était produit et à convoquer l'armée pour une seconde réunion solennelle.

Tous obéissaient à ses ordres et à ses conseils : seul Thersite, soldat lâche, mais hardi parleur, louche, boiteux, bossu, chauve, laid, mais populaire par ses propos gouailleurs et ironiques, ses invectives railleuses, ses épigrammes perfides et sanglantes, ses mots spirituels et ses lazzis plaisants qui provoquaient le gros rire de la foule, seul Thersite profitait de cet état d'esprit de l'armée pour braver Agamemnon, conseiller la retraite et semer dans les rangs l'esprit de révolte et d'indiscipline. « N'as-tu pas assez de femmes, assez d'airain, assez d'or, que nous t'avons donné au prix de notre sang. Et vous, lâches, qui êtes des femmes plutôt que des hommes, vous consentez à obéir à un tel chef, qui ne pense qu'à son orgueil et à ses plaisirs et nous sacrifie pour les satisfaire ! Allons nous-en ! Laissons-le seul ici, et il verra à quoi nous lui étions bons. Le voilà qui vient d'offenser Achille, qui vaut autrement que lui. Certes Achille a bon caractère et peu de sang dans les veines ; sans quoi, ç'aurait été sa dernière insolence ».

Ulysse l'entendit : il avait trop l'expérience des hommes, et connaissait trop l'influence, qu'en certains moments, prennent sur les foules mobiles ces harangues violentes et perfides qui déchaînent les passions populaires et donnent le branle irrésistible à des révoltes et à l'indiscipline, pour ne pas sentir la nécessité de réagir énergiquement et de frapper, comme général et comme roi, un grand coup d'autorité.

Thersite, lui dit-il, crois-moi ! cesse d'attaquer ton

chef et le nôtre à tous ! Il te sied bien de parler ainsi de ton roi, toi le plus lâche des hommes ! Écoute-moi bien ! J'en fais le serment ! si je te retrouve encore tenant de tels propos, je le jure, ma tête ne sera plus sur mes épaules, si je ne te mets nu comme un ver devant toute l'armée et si je ne t'assomme de coups de bâton.

Et tout en disant ces mots, il asséna sur le dos et les épaules de Thersite un grand coup de son bâton de commandement. Le misérable se courbe sous la douleur et sous l'injure et pleure ; la foule changeante et cruelle applaudit à cet acte de vigueur et rit de ses larmes comme elle riait de ses insolences railleuses.

Dans cette scène se révèle un des traits les plus remarquables du caractère d'Ulysse : il est là vraiment grand. Il a l'audace d'affronter une foule encore houleuse, incertaine, qui peut devenir tout à l'heure menaçante; il lui impose non par des paroles, mais par un acte d'audace et de force. La force plaît toujours aux foules ; mais quand elle est au service de l'ordre, elle triomphe facilement; car les foules ont aussi un vague instinct, obscur mais puissant, de l'ordre. Seulement il faut savoir trouver le moment décisif, le trouver rapidement, l'exécuter vigoureusement et dans sa juste mesure. C'est ce que fait Ulysse.

L'ordre rétabli, au milieu de l'assemblée silencieuse Ulysse prend la parole : « Agamemnon, ce que les Grecs se proposent de faire aujourd'hui, trahissant leur serment de ne revenir qu'après t'avoir vengé par la prise d'Ilion, c'est toi que cela va couvrir de honte et rendre le plus déshonoré aux yeux de tous les hommes [1]. Les voilà qui pleurent et se lamentent comme des veuves

[1] *Π.*, II, 285.

πᾶσιν ἐλέγχιστον θέμεναι μερόπεσσι βροτοῖσιν.

ou des enfants et veulent rentrer dans leur pays. Sans doute il est dur d'avoir passé ici neuf longues années d'épreuves, de fatigues et de combats, et je comprends qu'ils désirent le retour, puisque le marin que le vent et la tempête retiennent un mois hors de chez lui, loin de sa femme, trouve déjà le temps bien long. Mais n'est-ce pas aussi une grande tristesse que de rentrer chez nous, chargés de la honte d'un inutile effort. Sachez donc attendre [1], chers camarades, si l'oracle prononcé par Calchas est faux ou vrai. Vous vous rappelez tous le présage qui s'est présenté à nous ; car vous en avez été les témoins, ceux du moins d'entre vous que les parques de la mort n'ont point emportés. Nous venions d'offrir une pleine hécatombe [2] aux immortels, sur un autel sacré, sous l'ombre d'un magnifique platane, aux bords d'une source limpide. Alors tout à coup, de dessous l'autel sort un serpent à la peau couleur de feu ; il rampe sur le platane, y dévore huit passereaux blottis sous les ailes de leur mère, dans la feuillée de la plus haute branche. Il finit par saisir la mère elle-même qui, ayant eu le temps de s'enfuir, voletait gémissante et plaintive autour du nid vide de ses chers petits [3] : après quoi Jupiter changea en pierre le monstre cruel qui n'avait pas épargné même

[1] *Il.*, II, 299. τλῆτε, φίλοι. On se rappelle qu'Ulysse a souvent l'épithète de πολύτλας.

[2] La pleine hécatombe, qui s'appelait κλειτή, ἀγακλειτή, τελήεσσα, se composait de cent bœufs. Mais souvent le nombre *cent*, qui entre dans l'étymologie du mot ἑκατόμβη, s'entend d'un nombre indéterminé et inférieur, et même au lieu de bœufs, le mot hécatombe s'applique à un sacrifice de chèvres, de moutons ou d'agneaux.

[3] *Il.*, II, 315. μήτηρ δ'ἀμφεποτᾶτο ὀδυρομένη φίλα τέκνα...

Homère est plein de ces traits délicats et touchants, et qui saisissent l'âme d'autant plus vivement qu'elles la surprennent désarmée. Il sait nous intéresser à tout : il sent tout et nous fait sentir tout : le cri plaintif d'un petit oiseau, comme le sort d'un

la mère. Calchas, appelé à interpréter ce présage qui nous avait tous troublés, nous dit : Jupiter vous annonce par là que nous n'obtiendrons la victoire que la dixième année de notre expédition. Ces prédictions se sont jusqu'ici réalisées : elles s'accompliront toutes. Sachons donc attendre le succès que les Dieux nous promettent et nous assurent ».

Ces paroles fortifiantes sont confirmées par le discours de Nestor. Ce n'est plus le temps de discourir, conclut Nestor : il faut passer aux actes. Qu'on réunisse les troupes et marchons à l'ennemi[1]. Et tous deux rappellent au devoir ces âmes ébranlées et sauvent une première fois l'honneur de l'armée et de la Grèce. Ce n'est pas la seule. Dans une circonstance des plus critiques, Agamemnon troublé par l'insuccès de ses efforts, effrayé par la rapidité de la marche victorieuse d'Hector qui a renversé le rempart qui protège les vaisseaux, se voyant blessé, comme aussi Diomède et Ulysse, accablé par la responsabilité qui pèse sur lui depuis qu'il a par une injure gratuite écarté du champ de bataille le seul héros qui pût ramener la victoire, Agamemnon, et cette fois sérieusement, propose à Nestor et à Ulysse, un rembarquement secret de nuit. Celui-ci courroucé, lui jette de travers un dur regard, et lui dit : « Quelle honte à toi de nous proposer pareille chose ! Tu n'étais pas digne de commander à une si belle armée ! ne sais-tu pas que nous tous ici nous avons la passion de l'honneur et que dès l'enfance nous sommes résolus à vaincre ou à périr ! Tais-toi ! et

noble peuplier abattu par le bûcheron au bord du ruisseau où il avait grandi et qui va devenir, entre les mains du charron, un timon de charrue ou un cercle de roue.

[1] *Il.*, II, 435. μηκέτι νῦν δήθ' αὖθι λέγωμεν, μηδ'ἔτι δηρὸν
ἀμβαλλώμεθα ἔργον
ἡμεῖς... δ'ἀθρόοι ἕλμεν.

que personne autre n'entende sortir de ta bouche de si indignes paroles. Ton projet est aussi impraticable que lâche. Si un seul vaisseau est remis en mer, tous les soldats jetteront leurs armes pour courir aux leurs et avant qu'ils aient eu le temps d'y arriver, ils seront dans leur désordre, débandés et en désarroi, attaqués par l'ennemi victorieux et massacrés sans pouvoir résister. Et par tes timides conseils la plus belle et la plus vaillante armée de la Grèce courra à la plus épouvantable catastrophe[1]. »

Intrépide dans le conseil, il ne l'est pas moins dans l'action guerrière renouvelée et ranimée par son exemple ; il ne veut pas désespérer, malgré l'état désespéré de la situation. Enfin il est blessé ; la déroute continue ; Hector va semant partout l'épouvante et la fuite. Comme un fort vent d'ouest balaie les gros nuages amoncelés sur la mer et soulève ses flots qui roulent en vagues énormes dont la crête blanchit d'écume fouettée au loin par le vent, tel Hector balaie devant lui les troupes éperdues des Grecs : chefs et soldats tombaient sous ses coups. C'est dans ces situations critiques que se montre l'âme d'un vrai soldat. Dans l'exaltation d'une lutte triomphante, les forces morales grandissent chez tous les hommes et doublent les forces physiques. Le plus faible cœur se sent remplir d'enthousiasme, et s'élève au-dessus de lui-même. Mais c'est dans la défaite qu'est la pierre de touche de la vraie grandeur militaire. Quand tous perdent confiance et espoir, quand tous fuient éperdus et affolés, le vrai soldat, le vrai capitaine garde son sang froid et envisageant de sens rassis et d'un esprit ferme comme son cœur, toutes les chances, voit

[1] *Il.*, XIV, 40-108. Conf. IV, 350. La ronde d'Agamemnon : Ulysse le regarde de travers, ὑπόδρα ἰδών...

qu'il en reste toujours au moins une favorable, de sauver sa vie, celle de ses compagnons d'armes et du moins l'honneur.

Tel est dans ces moments d'angoisse Ulysse, qu'Homère compare à un rocher qui soutient sans trembler l'effort de la mer courroucée [1], et ailleurs à un tison embrasé, dont la cendre qui le couvre n'a pas éteint ni refroidi le feu [2]. Sans lui tout était perdu; le désastre était certain, complet et proche ; mais lui, dont le cœur reste inaccessible à ces folles terreurs, crie à Diomède : Eh ! quoi, fils de Tydée [3], avons-nous donc perdu toute force et tout courage ! Viens ici, camarade ! mets-toi auprès de moi. Ce serait ignominieux si nous laissions Hector s'emparer de notre flotte.

Et le vaillant fils de Tydée : Je le veux bien, quoique je sente que nos efforts seront vains. Jupiter n'est pas pour nous. Mais, puisque tu le veux, sois sûr que je te seconderai de toute ma force et de tout mon courage.

Et tous deux en effet font vaillamment tête aux furieux assauts de l'ennemi. Comme deux sangliers qui se retournent contre les chasseurs et les chiens qui les poursuivent, ils arrêtent la marche victorieuse des Troyens, raniment le courage de leurs propres troupes qui se rallient à leur voix et rétablissent un instant

[1] *Il.*, XIV, 619.
[2] *Od.*, V, 488.
[3] Cette désignation n'est pas insignifiante : elle n'a pas toujours une grande valeur ; mais ici elle en prend une réelle. Elle rappelle à Diomède de quel père il est le fils, et l'oblige à se montrer digne de la lignée héroïque dont il est le descendant. Lorsque l'abbé Edgeworth dit à Louis XVI, sur l'échafaud : Fils de saint Louis, montez au Ciel ! il faisait autre chose que de lui donner son nom patronymique; il versait dans son âme l'âme du grand roi et de l'héroïque saint dont il devait avoir hérité les vertus, comme il héritait de son nom.

le combat. Mais les pressentiments de Diomède ne le trompaient point : il est bientôt blessé par Paris d'un coup de flèche et la douleur qu'il en ressent est si vive, si violente, quand Ulysse lui retire la pointe de fer de son pied, qu'il n'a que le temps de remonter sur son char[1], et de se faire ramener dans sa tente.

Ulysse reste donc seul. L'intrépidité de son âme n'est point ébranlée par cet isolement. Il comprend la gravité de sa situation et a conscience d'être perdu. Que faire donc ? Fuir devant cette vile multitude ? Quelle honte pour lui et pour l'armée ! ne serait-ce pas un malheur plus grand encore de subir les horreurs de la captivité ? Mais comment l'éviter ? Tous mes camarades ont abandonné la lutte, épouvantés. Non ! C'est une faiblesse même de délibérer et d'hésiter. Qui ne sait qu'il n'y a que des lâches qui fuient devant le péril et devant la mort. Le vrai brave, le vrai soldat connaît son devoir[2] : rester à son poste, s'y maintenir vaillamment, soit qu'il y tombe et y meure, soit que son dévouement soit récompensé par le succès. Et alors, comme un sanglier attaqué dans sa bauge, aiguise ses crocs terribles, et les yeux rouges de feu et de sang se précipite sur les chiens qui l'entourent et les fait reculer, tel Ulysse se jette au milieu des ennemis et en immole un grand nombre.

Mais à son tour, il est atteint d'un coup de lance qui

[1] On ne voit pas de combats de cavalerie dans l'*Iliade*. Les Grecs les connaissaient cependant et nous les voyons figurer dans les guerres de Nestor dans l'Élide.

[2] *Il.*, XI, 409. χρεώ, le devoir.

ὃς δὲ κε᾽ἀριστεύῃσι μάχῃ ἐνὶ, τὸν δὲ μάλα χρεὼ
ἑστάμεναι κρατερῶς, ἤτ᾽ἔβλητ᾽ ἤτ᾽ἔβαλ᾽ἄλλον.

Comme le redira Périclès, le succès et la victoire dépendent des dieux ; mais ce qui dépend de nous-mêmes, c'est le sentiment du devoir qui ordonne à toute âme bien née de faire tout ce qu'il faut pour les obtenir et du moins pour les mériter.

traverse son bouclier et sa cuirasse et le blesse à la poitrine. Ce nouvel accident n'ébranle pas sa force de résistance morale et physique[1]. Avec sa constance et son sang froid imperturbables, il se rend immédiatement compte que la blessure n'est ni mortelle ni profonde, et il ne songe qu'à se venger. Poursuivant l'agresseur imprudent et effrayé qui a osé s'en prendre à lui, il lui enfonce sa pique entre les épaules et en l'abattant à ses pieds insulte, suivant l'usage, sa victime : « Ton père et ta mère, malheureux, ne te fermeront pas les yeux : les vautours et les oiseaux de proie, en battant leurs grandes ailes, s'acharneront sur toi et te dévoreront, tandis que moi, si je meurs, du moins je recevrai les honneurs de funérailles solennelles ».

Mais enveloppé de tous les côtés, pressé par les ennemis de plus en plus nombreux qui fondent sur lui, il est obligé de reculer. Il ne perd pas pour cela la tête, et pousse trois fois son terrible cri de guerre. Ménélas a pour cet héroïque frère d'armes, qui a si souvent combattu à ses côtés, une tendre amitié : en entendant sa voix bien connue, il accourt et appelle à lui le formidable Ajax. Il était temps : épuisé par les longs et violents efforts de la lutte, par le sang qu'il perdait en abondance, Ulysse allait succomber, quand Ajax le rejoint, portant son énorme bouclier, grand comme une tour et l'en couvre. Les Troyens reculent, et Ménélas profitant de ce mouvement tire le blessé de la mêlée, le conduit par la main jusqu'à son char, où le fait monter son écuyer qui le ramène à sa tente[2].

Ulysse est brave et d'une bravoure qui dans tous les temps et tous les pays s'appelle héroïque. Mais elle

[1] *Il.*, XI, 430. πολύαινε δόλων ἄτ' ἠδὲ πόνοιο.
[2] *Il.*, XI, 489.

a un caractère particulier qui se manifeste dans une autre circonstance. Hector fier de ses succès a provoqué à un combat singulier le plus brave des Grecs. En l'absence d'Achille, le seul qui pût être certain de le vaincre, les plus hardis hésitent à se présenter devant un tel adversaire ; honteux de se dérober à cet orgueilleux défi et redoutant d'en accepter le péril [1], ils gardent un profond silence. Ménélas, humilié de cette attitude, déclare que si personne d'entre les héros Grecs n'a ce courage, il se présentera lui-même contre Hector. Agamemnon le détourne, trop facilement à notre gré, de cette lutte, par la raison naïve, qu'il n'est pas de taille à combattre un tel adversaire. Nestor alors, étonné que tous tremblent devant lui et regrettant que la vieillesse ne lui permette plus de hasarder un combat trop inégal, invite à se mettre sur les rangs ceux qui n'ont pas peur. Neuf se présentent : par un trait de prudence et en même temps de modestie, c'est Ulysse qui se présente le neuvième et le dernier.

Ce trait de circonspection et de réserve qui se joint à un courage si intrépide, nous le retrouvons dans une autre circonstance non moins périlleuse. Agamemnon inquiet de la tournure que prennent les choses, et regardant de sa tente le nombre prodigieux de feux allumés dans le camp, hors des murs des Troyens, entendant le son de leurs flûtes et de leurs syringes et le bruit de la marche de leurs troupes auxiliaires, se lève la nuit et, avec son frère, va réveiller les généraux pour tenir conseil. Dans cette assemblée qui a lieu au-delà des retranchements et près des postes avancés, Nestor propose d'envoyer immédiatement un homme

[1] *Π.*, VII, 92. οἱ δ'ἄρα πάντες ἀκὴν ἐγένοντο σιωπῇ
αἴδεσθεν μὲν ἀνήσασθαι, δείσαν δ'ὑποδέχθαι.

d'un cœur ferme et résolu pour aller seul, pendant la nuit ténébreuse, dans le camp même des Troyens, découvrir leurs desseins, reconnaître les dispositions prises par l'ennemi et l'emplacement occupé par leurs différents corps. Ulysse ne se présente pas : on reconnaît ici ses habitudes de prudence et de discrétion. Il ne se met jamais en avant spontanément. Mais lorsque Diomède l'invite à l'accompagner dans cette entreprise pleine de dangers, parce qu'il est à la fois un esprit avisé et un cœur intrépide [1], et surtout parce qu'il est protégé des Dieux et qu'avec lui on est sûr de revenir, il accepte immédiatement et simplement: « Ne perdons pas le temps en vains compliments, dit-il. Tu parles à des gens qui me connaissent bien. Partons : il n'est que temps : la nuit s'avance ; les étoiles descendent sur l'horizon et l'aurore est proche ». Ils s'éloignent, et fidèle à ses habitudes de dévotion, Ulysse fait sa prière à Minerve, qui justement vient de lui envoyer un favorable présage dans le cri d'un héron qu'ils ont entendu à leur droite. Ils traversent au milieu d'un silence profond, dans la nuit noire, la plaine, théâtre de l'horrible massacre de la veille, jonchée d'armes, couverte de cadavres, trempée de sang.

Justement Hector avait eu la même pensée qu'Agamemnon, et avait envoyé un espion chargé de reconnaître les projets des Grecs. C'était Dolon : Ulysse l'aperçoit dans le chemin battu, et le laisse passer de manière à le placer entr'eux et le camp des Grecs. Puis les deux héros le poursuivent, malgré sa course rapide l'atteignent et le menacent : il était à demi mort de frayeur, le corps agité d'un tremblement convulsif et ne pouvant articuler un seul mot. Si tu veux avoir la

[1] *Π.*, X, 244. πρόφρων κραδίη καὶ θυμὸς ἀγήνωρ.

vie sauve, lui dit Ulysse, réponds et ne cherche pas à nous tromper. Où vas-tu ainsi hors de ton camp et dans la nuit? Viens-tu dépouiller les morts, ou es-tu envoyé pour épier ce qui se passe dans notre armée? où est Hector, où sont ses armes, ses chevaux? où sont les quartiers des autres chefs, et l'emplacement de leurs corps?

Hector, répond le lâche Troyen, est loin du camp. Les troupes auxiliaires sont endormies; les uns sont campés du côté de la mer; les autres du côté de Tymbré. A deux pas d'ici sont les Thraces, les derniers arrivés, avec leur roi Rhésus, qui a les chevaux les plus grands et les plus beaux qu'on puisse voir, blancs comme la neige, vites comme les vents. Il est venu ici sur son char magnifique, avec ses armes énormes qui sont d'or.

Les révélations précieuses et exactes de Dolon ne le sauvent pas. Il a trahi ses concitoyens, à plus forte raison peut-il trahir ses ennemis. Diomède, sans plus tarder, abat d'un coup d'épée sa tête qui roule dans le sable et dont la bouche balbutie encore quelques sons. Les deux héros reprennent leur chemin dans la nuit: arrivés au camp des Thraces, Diomède en massacre douze avec leur roi; après quoi Ulysse détache les chevaux de Rhésus; ils montent tous deux sur le char qui, conduit par lui, vole vers le camp des Grecs, où leur retour triomphant est salué par des acclamations de joie[1].

Ulysse est brave, mais il est prudent; s'il sait se conduire sans hésitation et sans peur dans l'action, il réfléchit avant de s'engager dans une affaire périlleuse d'une issue incertaine, et où le devoir n'exige pas ce

[1] *Il.*, X.

sacrifice. Ulysse est fort et robuste ; il a conscience de sa vigueur, mais il en connaît aussi la limite. La raison est maîtresse chez lui de son cœur, et elle en fortifie, comme elle en mesure, les mouvements. Ce n'est pas la bravoure d'Achille, juvénile, fougueuse, presque folle qui emporte tout et à qui rien ne résiste. Ce n'est pas la bravoure d'Ajax, pesante, opiniâtre, confiante dans l'inébranlable solidité de son corps gigantesque, qui résiste à tout, que rien n'effraie et ne trouble, qui, lorsqu'il faut céder, recule à pas tranquilles et lents, et qu'Homère compare à l'entêtement obstiné, patient et courageux d'un âne, que des enfants s'efforcent de chasser d'un champ de blé qu'il ravage avec volupté et qui se rit de leurs faibles efforts et de leurs coups impuissants. C'est une bravoure intelligente et si l'on peut dire spirituelle, à la fois tenace et souple, hardie et prudente qui sait fuir et qui sait résister. J'y suis, j'y reste. C'est un beau mot, et héroïque, à la condition que la raison l'approuve, et par raison j'entends ici, je sous-entends ce que commandent les devoirs du roi, du général, du soldat, et l'honneur militaire. Ulysse l'entend ainsi, et là où il est, il reste, quand le devoir l'ordonne ; et si le devoir l'ordonne, il saura aussi ne pas y rester, ce qui est peut-être plus difficile. Il sait résoudre ces délicates, difficiles et complexes questions, pleines de contradictions [1], dont la solution entraîne soit le salut soit la perte d'une nation, soit la flétrissure soit l'honneur immortels d'une armée.

[1] Il sait, il dit et il fait tout ce qu'il convient, dans la circonstance donnée, de faire et de dire, αἴσιμα πάντα. Buttmann, *Lexilog.*, t. II, p. 113, n., rattache αἶσα à αἴνειν dans le sens de *dire*, et le rapproche du latin *aio* et *de fatum*. C'est la parole ou la maxime prononcée solennellement, c'est-à-dire par les dieux ou la conscience. G. Curtius, *Grundz. d. Gr. Etym.*, p. 340, rattache αἴσιμος à αἶσα, mais αἶσα à ἶσος, dont le féminin se trouve dans

Ulysse ne se laisse pas entraîner par je ne sais quelle sorte d'ivresse guerrière à des actes héroïques en apparence, dont la raison lui montre l'inutilité et la folie. Lorsqu'Achille revenu à lui-même après la mort de Patrocle veut engager immédiatement le combat, le héros, avec sa grande expérience, sa connaissance pratique des hommes, s'y oppose : non, dit-il, on ne peut mener au combat des hommes qui sont encore à jeun. Il faut leur laisser le temps de manger et de boire. La nourriture et le vin sont pour une bonne part la force et le courage des hommes. Un homme qui n'a pas mangé ne peut pas se battre toute une journée, du matin jusqu'au soir, et si ce n'est pas son cœur, c'est ses forces qui le trahissent [1].

La guerre de Troie, dont au fond il est l'âme, quoi qu'il n'en soit pas le héros le plus en relief et le plus brillant, a détourné Ulysse de sa véritable et naturelle vocation. La fin de la guerre qui n'est due qu'à lui, l'y ramène. Nous allons voir se compléter sur un nouveau théâtre d'activité plus conforme à sa nature, ce caractère dont la riche complexité fait un personnage original et grand par les contrastes opposés qu'il renferme et le rend le plus vrai, le plus fidèle, le plus complet représentant de sa race, dans ce qu'elle a de noble, mélangé avec certaines faiblesses de tempérament et de génie. Il ne faut pas croire que l'universalité des caractères en diminue la forte et puissante individualité. Les hommes vraiment grands sont en même

Homère avec la forme ἴσση. La notion d'égalité peut en effet se ramener à celle de la convenance et de la justice : αἴσιμα seront alors les actions qui correspondent parfaitement à leur idée, à leur exemplaire moral, intelligible, qui sont réellement ce qu'elles doivent être.

[1] *Il.*, XIX, 160. ἀλλὰ πάσασθαι ἄνωχθι... Ἀχαιοὺς σίτου καὶ οἴνοιο· τὸ γὰρ μένος ἐστὶ καὶ ἀλκή.

temps très individuels et très universels : ils se distinguent de tous les autres précisément parce que la nature humaine se développe en eux dans toutes les directions de son essence, et porte à un degré éminent tous les éléments dont elle est le centre, le foyer, l'unité vivante.

C'est ainsi que nous allons voir chez Ulysse se manifester des mobiles moraux qui n'avaient pas eu l'occasion de se produire pendant la guerre continentale et qui s'éveillent aussitôt qu'il a mis le pied sur le pont de son navire. C'est d'abord l'amour profond, qu'aucun autre entraînement ne peut effacer, de la famille et de la patrie, la passion, qu'aucun obstacle matériel et moral ne peut arrêter, de les revoir[1].

La patrie a un autre sens ici que dans l'*Iliade*. La grande guerre a donné aux Grecs la conscience d'une communauté de race, d'idées, de mœurs, — l'hellénisme, — mais qui n'est pas encore la patrie. Si les dangers, les défaites, les victoires, les grandes choses qu'ils ont souffertes et faites en commun, leur ont donné une vague notion d'une patrie commune, jamais cette pensée n'a pris une forme précise et définie. La vraie patrie d'Ulysse, c'est Ithaque, la petite île où il est né, où a vécu et régné son père, la demeure fixe où est sa maison, son fils, sa femme; si l'idée est plus étroite, plus matérielle, le sentiment est plus profond, et pénètre jusqu'aux moelles de l'homme. Ce n'est pas pour lui une idée, c'est presqu'une sensation.

Un autre mobile, qui semblerait combattre le premier[2] et ne fait que s'y ajouter, c'est le vif désir de voir

[1] *Od.*, IX, ὡς οὐδὲν γλύκιον ἢ πατρίδος οὐδὲ τοκήων.

[2] Le marin que rien ne peut retenir à terre, emporte avec lui, plus chères et plus respectées, les saintes images de la patrie, de la femme et de la maison paternelle.

et de savoir [1], de connaître les choses, les lieux, les hommes, de visiter des mers, des peuples, des mondes nouveaux, inconnus et mystérieux, l'insatiable curiosité de parcourir le monde, en un mot la passion du voyageur et de l'explorateur [2]. La vie du marin lui permet de satisfaire cette curiosité insatiable, qui ne l'abandonnera pas, même après avoir regagné sa chère Ithaque. Il a le pressentiment, comme le lui a prédit Tirésias, que là même il n'est pas au bout de ses courses et de ses travaux, et qu'à peine arrivé, il faudra repartir [3]. Car Ulysse est essentiellement un marin, comme ses peuples, un roi de la mer : il règne sur tout un groupe d'îles, dont Ithaque avec ses hautes montagnes, n'est pas la plus grande; car il comprend la fertile Dulichium [4], avec les Échinades, Zacynthe couverte de forêts [5], Céphallénie, qu'Homère appelle Samé, couverte de hautes montagnes. Mais aucune de ces îles, dont la confédération forme son empire maritime, n'est plus chère à son cœur, plus douce à ses yeux [6] qu'Ithaque, son île natale, hérissée de rochers, située à l'extrémité

[1] Voir et savoir, c'est avoir.

[2] *Od.*, I, 3.

πολλῶν δ'ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα καὶ νόον.

Od., IX, 229. ὀφρ'αὐτόν τε ἴδοιμι.

Id., id., 174. τῶν ἀνδρῶν πειρήσομαι, οἵ τινές εἰσιν
ἢ ῥ' οἵγε ὑβρισταί τε καὶ ἄγριοι, οὐδὲ δίκαιοι
ἦὲ φιλόξεινοι καὶ σφιν νόος ἐστὶ θεοῦδής.

Obéir à des lois, pratiquer l'hospitalité, reconnaître et adorer des dieux, ce sont les trois vertus qui caractérisent la civilisation aux yeux des Grecs. Un autre caractère, c'est d'avoir un gouvernement libre et démocratique.

[3] *Od.*, XXIII, 248. οὐ γάρ πω πάντων ἐπὶ πείρατ'ἀέθλων
ἤλθομεν, ἀλλ'ἔτ'ὄπισθεν ἀμέτρητος πόνος ἔσται.

Od., XI, 121. ἔρχεσθαι ἔπειτα.

[4] *Od.*, IX, 24; *Od.*, XIV, 334. πολύπυρον.

[5] *Od.*, I, 246. ὑλήεντι Ζακύνθῳ.

[6] *Od.*, IX, 28. . . . . οὗτοι ἔγωγε
ἧς γαίης δύναμαι γλυκερώτερον ἄλλο ἰδέσθαι.

des autres du côté du couchant, et dont les rivages sont bas et plats, tandis que ses hautes montagnes la rendent visible de très loin au large [1].

Tous ces peuples vivent de l'agriculture, de l'élève des troupeaux, du commerce maritime, mais aussi de la piraterie. Les plus forts pillent les plus faibles, et vivent en grande partie du butin. On fait des descentes sur les côtes, on pille les villes, on enlève les troupeaux, les hommes, les femmes : c'est la vie de l'écumeur de mer, et Ulysse se pare de ce titre et se vante de ses exploits [2], comme de son génie du commerce profitable [3]. Comment en rougirait-il ? la déesse qui le protège et dont il semble la personnification humaine, Athéné, porte un surnom qui exprime qu'elle préside au butin et au pillage, comme à l'assaut et à la prise des villes [4].

[1] *Od.*, I, 247. κραναὴν Ἰθάκην... IX, 27. τρηχεῖα.
παιπαλόεσσα.
Od., IX, 21... Ἰθάκην εὐδείελον.
Id., IX, 25. αὐτὴ δὲ χθαμαλὴ πανυπερτάτη εἰν ἁλί κεῖται
πρὸς ζόφον.

[2] *Od.*, XXIII, 357. μῆλα
πολλὰ μὲν αὐτὸς ἐγὼ ληΐσσομαι.
Id., I, 397. δμώων, οὕς μοι ληΐσσατο δῖος Ὀδυσσεύς.
Id., IX, 40. ἐνθάδ'ἐγώ πόλιν ἔπραθον, ὤλεσα δ'αὐτούς
ἐκ πόλιος δ'ἀλόχους καὶ κτήματα πολλὰ λαβόντες.

C'est pour cela qu'Ulysse est heureux de constater que son île nourrit une forte et vaillante jeunesse. *Od.*, IX, 27. ἀγαθὴ κουροτρόφος.

[3] *Od.*, XIX, 283.

...ἀλλ'ἄρα οἱ τόγε κέρδιον εἵσατο θυμῷ
χρήματ'ἀγυρτάζειν πολλὴν ἐπὶ γαῖαν ἰόντι·
ὣς περὶ κέρδεα πολλὰ καταθνητῶν ἀνθρώπων
οἷδ' Ὀδυσσεύς· οὐδ'ἄν τις ἐρίσσειε βροτὸς ἄλλος.

Le commerce est alors surtout de troc et d'échange. Mentès répond à Télémaque qui l'interroge, *Od.*, I, 183, qu'il vient de Taphos avec un navire chargé de fer, qu'il va troquer en Chrypre contre du cuivre.

[4] *Il.*, X, 460. Λῃΐτις. La ville prise, on la pille, et après le pillage on procède au partage régulier et égal du butin, *Il.*, IX, 42.

δασσάμεθ' ὡς μήτις μοι ἀτεμβόμενος κίοι ἴσης.

C'est une chose assez remarquable qu'Homère ait mis dans la bouche d'Ulysse même la plus grande partie des évènements où se montre le caractère du héros sous un nouvel aspect. Nous avons vu Achille, pour charmer ses loisirs et essayer de mettre un baume sur la profonde blessure faite à son orgueil, jouer de la lyre et chanter les exploits des héros des temps anciens. La poésie, comme la prière, est un baume pour les âmes blessées. Ulysse, recevant l'hospitalité des Phéaciens, leur raconte ses aventures. C'est presque l'opposition de la poésie et de la prose : non pas qu'Ulysse soit un héros prosaïque; il y a de la poésie dans le conte, et surtout dans les contes ou récits faits par les acteurs eux-mêmes des grandes ou terribles choses qu'ils ont vues, faites ou souffertes. Mais enfin il y a une nuance entre cette poésie de la réalité et du présent, et celle de la fiction idéale ou du passé embelli et transfiguré par la magie et la perspective du temps. Il y a là un trait de caractère.

Les gens qui ont beaucoup vu, beaucoup retenu, aiment à redire leurs aventures, les gens de mer, surtout, qui sont allés si loin, là où personne avant eux n'avait mis le pied ni même jeté les yeux. Leur propre imagination s'exalte, s'enflamme à ces lointains souvenirs; les choses s'agrandissent, se décorent, s'embellissent, et sans qu'ils y pensent, s'altèrent. Homère lui-même semble indiquer que les auditeurs d'Ulysse ne sont pas absolument dupes du conteur, et que les faits merveilleux, dont le récit les ravit, ont peut être leur source dans le génie du beau mensonge. Ils ont accueilli dans une admiration silencieuse ces récits éloquents et charmants[1]. Mais après les avoir entendus et goûtés, Alcinoüs lui dit,

[1] *Od.*, XI, 333; XIII, 2. οἱ δ' ἄρα πάντες ὀκὴν ἐγένοντο σιωπῇ.

non peut-être sans arrière-pensée : « Rien qu'à te voir, nous sommes sûrs de ne pas voir en toi un imposteur et un trompeur, comme il y en a tant qui courent le monde, en inventant des fables mensongères et racontant des choses que personne ne peut voir. Mais nous sentons dans tes récits le charme et la grâce des paroles et la vérité des sentiments[1] ». Qu'y a-t-il de vrai dans ce compliment même? Le caractère bien connu d'Ulysse permet quelques doutes. C'est ainsi que je m'explique qu'Homère a voulu laisser Ulysse faire lui-même le récit de l'évocation des morts, récit où l'on ne sait quelle part il faut faire à l'hallucination dont il a pu être le jouet et quelle à la fiction involontaire du conteur qui se laisse enivrer de ses propres paroles.

Le poète n'a pas voulu prendre la responsabilité de ces récits merveilleux et surnaturels, et il les met dans la bouche d'un homme qui a la réputation méritée de ne pas séparer parfaitement le faux du vrai, qui sait inventer des fables et des fictions ingénieuses[2], quand elles lui paraissent utiles à ses desseins, et il est clair, que dans son séjour chez les Phéaciens, il a le désir de leur plaire, et intérêt en même temps, puisqu'il veut obtenir d'eux qu'ils le ramènent dans son pays. Ces aventures, où se déploient son intelligence et son courage, où il se montre ayant pénétré, pour ainsi dire, dans la vie d'au-delà de la vie, ajoutent pour ses auditeurs, étonnés et ravis, un nouveau prestige à sa personne et grandissent sa figure héroïque.

Ce n'est pas qu'Ulysse soit insensible aux charmes

[1] XI, *Od.*, 366... ἀνθρώπους
ψεύδεα ἀρτύνοντας, ὅθεν κέ τις οὐδ'ἴδοιτο
σοὶ δ'ἔπι μὲν μορφὴ ἐπέων, ἔνι δὲ φρένες ἐσθλαί.

[2] *Od.*, XIX, 203. Après le récit fait à Pénélope :
Ἴσκε ψεύδεα πολλὰ λέγων, ἐτύμοισιν ὁμοῖα.

de la vraie poésie, et il est intéressant de voir par quelle suite d'émotions vives et profondes il est amené à faire ce long récit. On se rappelle qu'au premier banquet où il assiste chez les Phéaciens, Démodocus, leur illustre aède, chante la querelle d'Ulysse et d'Achille, chant fort populaire et répandu dans toute la Grèce[1].

A ces chants qui remettaient sous ses yeux de si tristes souvenirs, Ulysse pleurait et pour cacher ses larmes abaissait de sa tête sur son noble visage pour l'en couvrir son large manteau de pourpre, et pour dissimuler son émotion, offrait une libation aux dieux, c'est-à dire buvait sa coupe de vin. Cette émotion douloureuse, que cet homme si maître de lui-même ne parvenait pas à maîtriser, se répétait chaque fois que le chanteur après avoir suspendu, pour se reposer, son récit, en reprenait la suite.

A la fête du soir[2], le héros croyant son cœur affermi contre ces frémissements de l'âme, demande lui-même à Démodocus de chanter la ruse de guerre du cheval de bois qu'Ulysse fit entrer à Troie. Mais au récit de toutes les grandes choses que ses compagnons d'armes et lui avaient faites et souffertes[3], tout son courage tombe; il fond en larmes, il pleure comme une femme, qui en le serrant dans ses bras, pleure son mari mort en combattant pour sa patrie et ses enfants, sous les murs

[1] *Od.*, VIII, 74.

οἴμης, τῆς τότ' ἄρα κλέος οὐρανὸν εὐρὺν ἵκανεν.

[2] Ces banquets, συμπόσια, συσσίτια, chers de tout temps aux Grecs, y sont devenus une institution sociale et ont pénétré jusque dans les règlements des écoles de philosophie : « Remissio animorum maxime efficitur sermone familiari, qui est in conviviis dulcissimus, ut sæpius vocant nostri, quam Græci illi συμπόσια, id est, compotationes aut concœnationes... nos *convivia*, quod tum maxime *simul vivitur* ». Cicer., *Ep. Famil.*, IX, 24.

[3] *Od.*, VIII, 490.

ὅσσ' ἔρξαν τ' ἔπαθόν τε καὶ ὅσσ' ἐμόγησαν Ἀχαιοί.

de sa ville, tandis qu'elle-même, frappée au dos et aux épaules du bois des lances des ennemis, est emmenée captive. C'est en vain qu'il fait tous ses efforts pour cacher ses larmes.

C'est la première fois que nous remarquons chez Ulysse cette sensibilité. Ces yeux secs et durs ne se mouillent pas facilement; mais ici le cœur est touché, et la glace est fondue. La poésie a rouvert la source des larmes. Ce passé, déjà lointain, le troubie et réveille dans ce cœur, que la guerre avait endurci, des tendresses mélancoliques et des tristesses inconnues. Ce qu'il a souffert lui-même, l'a attendri[1]. La douleur est une grande maîtresse de l'âme; comme certaines plantes qui ne donnent leur parfum que lorsqu'elles sont froissées et foulées aux pieds, l'âme humaine s'ouvre plus facilement à la pitié, à la tendresse, quand elle a été blessée par la vie.

A la suite de cette crise de sensibilité subite et profonde qui éveille en nous une sympathie d'autant plus vive que nous savons qu'elle est sincère et vraie et fait violence au plus ferme courage, le héros pressé de tous côtés, se décide à se révéler : Eh! bien, dit-il, ce héros, cet Ulysse, dont vous venez d'entendre chanter les malheurs et les exploits, c'est moi! et puisque vous ne les connaissez pas tous et que vous désirez les connaître, je vais vous les dire, dussent ces douloureux souvenirs m'arracher plus de larmes encore[2].

[1] Nous le verrons pleurer encore, lorsqu'à son entrée dans la cour de sa maison, son vieux chien de chasse se lève de sa paille, se traine vers lui pour le caresser et meurt après l'avoir reconnu. Il pleure encore lorsqu'il revoit son père.

[2] *Od.*, IX, 12.

σοὶ δ'ἐμὰ κήδεα θυμὸς ἐπετράπετο στονόεντα
εἴρεσθ', ὄφρ'ἔτι μᾶλλον ὀδυρόμενος στεναχίζω.

Od., IX, 37. νόστον ἐμὸν πολυκηδέ 'ἐνίσπω.

Quand un homme est capable de recevoir de grands évène-

Et il commence le long récit de ses courses errantes, qui l'ont conduit des rives de la Troade, à travers toute la Méditerranée, jusqu'aux extrémités du monde, à l'île du Soleil, à l'île de Circé, aux bords du fleuve Océan, aux eaux immenses, qui enveloppe la terre et jusque chez les Cimmériens, qui habitent au-delà même, dans l'Occident le plus lointain, peuple que ne visite jamais le soleil ni à son lever ni à son coucher, et pays toujours couvert de nuages et plongé dans une nuit profonde dont les hommes redoutent l'horreur.

Les grands voyages ont de tout temps exalté l'imagination, excité la curiosité et provoqué pour ceux qui les avaient, au prix de tant de souffrances et de sacrifices, entrepris au péril de leur vie, l'admiration enthousiaste de leurs contemporains. Nous en sommes de nos jours même les témoins. C'est ce même intérêt sympathique que fait naître chez ses auditeurs Ulysse, qui, si l'on tient compte des connaissances géographiques de ces temps reculés, pouvait passer pour avoir fait le tour du monde. C'est un rayon de poésie qui illumine cette figure

ments une impression forte et vive, il est naturel qu'il désire en conserver le souvenir, même le plus douloureux, que la distance du temps transforme en charme; il ne peut le faire qu'en les objectivant, et il ne peut les objectiver qu'en les racontant; de là l'attrait et l'entraînement des conteurs qui s'éprennent de leurs propres contes, et de là l'explication des longs récits d'Ulysse.

Od., XI, 14. ἠερὶ καὶ νηφέλῃ κεκαλυμμένοι.

Od., XV, 399. Homère place dans la bouche d'Eumée, qui a donné l'hospitalité à Ulysse, cette remarque qu'a traduite si bien La Fontaine : Quiconque a beaucoup vu doit avoir beaucoup retenu.

« Puisque nous sommes bien ici, dans mon humble maison, buvant et mangeant, charmons cet entretien en rappelant à notre mémoire et en nous racontant l'un à l'autre ce que nous avons souffert. »

μετὰ γάρ τε καὶ ἄλγεσι τέρπεται ἀνήρ
ὅς τις δή μάλα πολλὰ πάθῃ καὶ πολλ' ἐπαλήθῃ.
Et hæc olim meminisse juvabit.

et y ajoute quelque chose de romanesque et d'idéal, qui jusqu'ici semblait lui manquer. Nous n'avions encore vu en lui, qu'un soldat, un chef militaire, un diplomate : nous allons voir un autre homme.

Au départ de Troie, Ulysse ramenait dans son pays les douze vaisseaux avec lesquels il était parti[1], avec leurs équipages complets, dont l'effectif avait sans doute été successivement renouvelé. Avant même de mettre le pied sur le pont de son navire, son unique pensée est de revenir le plus promptement possible dans sa patrie et dans sa maison[2], car c'est là ce qui est le plus cher au cœur de l'homme et ce qu'il préfère à tout[3]. Mais la destinée en avait décidé autrement, et il devait payer au prix de longues et cruelles épreuves ce laborieux retour.

Le chemin est long de Troie à Ithaque. A peine a-t-il mis à la voile, qu'obligé de suivre le vent, il est jeté sur les côtes de la Thrace, aux embouchures de l'Hèbre, où il s'empare de la ville d'Ismare, appartenant aux Ciconiens, qui étaient au nombre des troupes auxiliaires de Priam. La ville est prise et pillée; un large butin est fait de bestiaux et de vin; mais malgré ses ordres, les hommes se livrent à la débauche de la victoire, et surpris par un retour offensif de leurs ennemis qui avaient reçu des renforts, il perd de son équipage restreint soixante-douze hommes, morts sur le champ de bataille; les autres se rembarquent, joyeux d'avoir échappé à la mort, attristés d'avoir perdu leurs cama-

[1] *Il.*, II, 637.

τῷ (Ulysse) δ'ἅμα νῆες ἕποντο δυώδεκα.

Od., IX, 159. νῆες μέν μοι ἕποντο δυώδεκα.

[2] *Od.*, IX, 34. πίονα οἶκον... Sweet home.

[3] Cicer.,, *de Orat.*, I, 44. Ithacam illam in asperrimis saxulis tanquam nidulum affixam, sapientissimus vir immortalitati anteponeret.

rades auxquels, avant de lever l'ancre, ils adressent, religieux devoir, trois fois un solennel adieu, en les appelant chacun par leur nom[1], puisqu'on ne pouvait leur donner la sépulture accoutumée[2]. Ici comme partout se montre la sollicitude affectueuse et tendre du chef pour ses soldats, vivants ou morts, en même temps que sa piété scrupuleuse et sa pratique constante de tous les devoirs religieux[3].

Après douze jours d'une traversée des plus périlleuse, ils doublent le cap Malée, d'où le vent les écarte, et arrivent en vue d'une terre, le pays des Lotophages, qui trouvent dans le fruit d'un arbre, le lotus, un aliment et une boisson dont la douceur est telle que ceux qui les ont une fois goûtés, oublient leur patrie et n'ont plus le désir d'y retourner[4]. Ulysse est obligé de faire saisir de force ceux qui étaient descendus à terre, et de les faire attacher à leurs bancs de rameurs. Les géographes anciens considèrent ce peuple comme un peuple historique et placent leur séjour en Lybie dans la petite Syrte et plus précisément dans l'île de Méninx[5]. Le lotus est également un végétal

[1] Tout religieux qu'il soit, cet usage a aussi un caractère pratique : l'appel à haute voix des hommes à l'issue d'une bataille, a pour effet de constater le nombre et le nom des absents et des présents. Le lendemain d'une affaire meurtrière, cet appel a un caractère profondément solennel et grave. Le mot *absent*, maintes fois répété, produit sur les survivants une impression de tristesse et de sympathie douloureuse.

[2] Auson., *Præfat. Parent.*, 13.

Ille etiam, mœsti cui defuit urna sepulcri,
Nomine ter dicto, pœne sepultus erit.

[3] Jupiter lui-même lui rend cet hommage, et c'est la raison décisive pour laquelle il le dérobe à la fin à l'irréconciliable ressentiment de Neptune. *Od.*, I, 65.

ὃς περὶ μὲν νόον ἐστὶ βροτῶν, πέρι δ' ἱρὰ θεοῖσιν
ἀθανάτοισιν ἔδωκε.

[4] *Od.*, IX, 97. νόστου τε λαθέσθαι.

[5] Aujourd'hui l'île de Djerba. Encore aujourd'hui, le lotus sert d'aliment aux habitants de cette île.

réel, une espèce de trèfle qui pousse, à côté du crocus et de l'hyacinthe[1], dans les vallées de la Laconie et dans la plaine de Troie, et que paissent les chevaux. En Égypte, le lotus est une plante d'eau qui ressemble au lys d'eau. Les fruits et les racines étaient comestibles. Il devint là le symbole de la création par l'eau, et par suite figure dans les monuments de l'architecture et de la statuaire égyptiennes. Les indigènes berbères des côtes de Tunis et de Tripoli l'appellent Sidra. En Afrique et en Italie, c'est un arbre, dont le fruit est semblable à une olive, couleur de safran ou rouge pourpre, de petit noyau doux au goût comme la figue et la datte, et d'une odeur très agréable. C'était la nourriture des Lotophages[2]. Il n'est pas difficile de deviner le sens de la fiction qu'Homère ajoute à la réalité. Le lotus chez le poète n'est ni un fruit ni une liqueur enivrante, ni une herbe magique : c'est le symbole de la vie facile et douce qu'offrent certains pays aux marins éprouvés par une longue et dure navigation et aux voluptés de laquelle on ne peut parfois, comme Ulysse, les arracher que par force[3].

En quittant la Libye, nous quittons le monde de la réalité et nous entrons dans le domaine de la fiction, où tout, les pays, les choses, les hommes sont en dehors des conditions de la vérité et de la possibilité[4]. Schérie

[1] *Il.*, II, 776; XIV, 343; *Od.*, IV, 603.

[2] On a cru la retrouver dans les דּוּדָאִים, *poma amatoria*, de la Genèse, XXX, 14.

[3] Il y a aussi des hallucinations toutes mentales. Michelet, *Hist. de France*, t. III, p. 79, 2e édit. : « Le monde germanique est dangereux pour moi. Il y a là un tout puissant lotos qui fait oublier la patrie ». Bien des Français avaient autrefois éprouvé cet entrainement : ils en sont guéris. Michelet le serait comme eux.

[4] Schol., *Od.*, V, 55. Aristarque : πρὸς τὰ περὶ τῆς πλάνης ὅτι πόῤῥω που ἐν ἐκτετοπισμένοις τόποις ἀορίστοις. *Id.*, κ. 190. δ. 556. ζ. 204.

semble le point de contact entre ces deux domaines, puisque les Phéaciens ramènent Ulysse à Ithaque. Si l'on comprend bien pourquoi le poète fait parcourir à son héros ces pays enchantés et ce monde féérique, qui charment l'imagination par ses tableaux ou terribles ou prestigieux[1], on comprend moins pourquoi Ulysse se laisse entraîner vers d'autres parages que ceux de sa patrie. Les dieux n'y sont pour rien, ni les vents; c'est donc délibérément qu'il s'enfonce dans les profondeurs inconnues de cette mer occidentale, qui est la limite extrême de la terre. Il est entraîné par un mobile tout puissant: c'est l'insatiable curiosité de voir et savoir, il veut découvrir des pays nouveaux, des choses inconnues, des hommes ignorés. C'est la passion des découvertes et des voyages, qui lutte dans son esprit avec le désir de revoir les siens, et en triomphe, momentanément du moins. C'est un trait de caractère.

Le voilà donc lancé dans l'inconnu : il aborde d'abord le pays des Cyclopes, qui se confiant dans la Providence divine, ne connaissent ni droit humain ni lois naturelles, n'ont ni vie politique, ni vie sociale, ni assemblées délibérantes, ni tribunaux[2], vivent en familles

Conf. Lehrs, *de Arist. stud.*, ch. V, § 4, *de Ulixi erroribus*, p. 244, où il cite les passages des *Scholies* d'Homère contenant l'opinion d'Aristarque. Conf. Senec., *Ep.*, 88. « Quæris Ulixes ubi erraverit?... Non vacat audire utrum inter Italiam et Siciliam jactatus sit an extra notum nobis orbem ». A.-Gelle, XIV, 6, parmi les questions homériques, cite celle-là même : « Utrum ἐν τῇ ἔσω θαλάσσῃ Ulixes erraverit κατὰ Ἀρίσταρχον, an ἐν τῇ ἔξω κατὰ Κράτητα.

[1] Strab., I, 26. ἐπὶ τὸ δεινότερον καὶ τὸ τερατωδέστερον ἕκαστα ἐξάγειν. C'est en vain qu'on a voulu y découvrir les traces plus ou moins obscures, fondées sur des récits de marins, d'une sorte d'itinéraire maritime ou de carte de points de débarquement.

[2] Trait bien grec. *Od.*, IX, 112.

τοῖσιν δ'οὔτ'ἀγοραὶ βουληφόροι οὔτε θέμιστες.

Le caractère distinctif d'une organisation politique supérieure, c'est le pouvoir des assemblées du peuple, de l'*Agora*.

isolées et nomades, sans relation entr'elles, ne plantent ni ne labourent et cependant ont tout en abondance, froment, orge, vignes, que produit la terre sans culture.

Ulysse ne se contente pas de recueillir ces documents : son avidité de tout voir lui fait commettre une série de fautes, dont ses autres aventures sont la suite et le châtiment. Il descend dans une petite île, par une nuit obscure, habitée par un autre groupe de Cyclopes et entr'autres par le grossier et terrible Polyphème, qui n'a pas encore renoncé au cannibalisme. Il s'y ravitaille abondamment, et accompagné de douze de ses matelots, se hasarde à visiter son antre pendant l'absence du géant. En vain les hommes de son équipage le pressent de regagner son bord, il s'y refuse; il veut voir lui-même le Cyclope[1]; il le voit en effet, mais il est fait prisonnier avec eux; quatre de ses hommes sont égorgés et dévorés sous ses yeux par le monstre; il est donc puni par cet horrible spectacle de l'imprudence qu'il a commise, et par le tourment de sa conscience qui l'accuse d'être responsable de leur sort.

Par une présence d'esprit admirable et par une fermeté d'âme plus admirable encore, il sauve, il est vrai, sa vie et celle de ses compagnons qui ont survécu; bien plus, il venge la mort des autres en enfonçant un pieu de bois brûlant dans l'œil unique du monstre; mais, contre ses habitudes de prudence et de pieux respect envers les dieux, dans l'enivrement de sa victoire sur Polyphème et la joie orgueilleuse de sa vengeance, entendant le Cyclope implorer Poséidon, son père, et le prier de guérir sa blessure, il s'écrie : Ah! que n'ai-je pu avec la vue t'arracher aussi la vie et t'envoyer dormir

[1] *Od.*, IX, 229. ὄφρ'αὐτόν τε ἴδοιμι.

chez Pluton... Et quant à ta vue, Poséidon lui-même ne te la rendra pas[1].

Cette méconnaissance de la puissance divine, qui est une offense à la majesté et à la religion des dieux[2], irrite Poséidon, qui, désormais pour venger cet outrage, accumule contre Ulysse de nouvelles et plus terribles épreuves, qu'un repentir tardif ne pourra lui épargner[3].

Dans cet acte de curiosité téméraire et imprudente, on ne doit pourtant pas méconnaître un élément de véritable héroïsme et de grandeur morale. Ulysse est ici le représentant magnanime de la Grèce, c'est-à-dire de la civilisation et de l'humanité ; ce n'est pas une simple curiosité intellectuelle qui le pousse à affronter ces périls : il veut voir si ces hommes sont véritablement des hommes[4], et s'ils ne le sont pas, châtier et s'il est possible, faire disparaître de la terre ces mœurs atroces de la barbarie, du cannibalisme[5], quand bien même elles seraient couvertes par la protection d'un dieu, c'est-à-dire par des mobiles d'apparence religieuse. Prométhée aussi défend même contre les dieux, la cause de la justice et de l'humanité.

[1] *Od.*, IX, 525.

[2] C'est l'ὕβρις dont les Grecs se doivent garder d'autant plus que même dans les choses religieuses, ils conservent, dans le respect, une réelle indépendance. La liberté de la pensée et de la raison est ancienne chez eux.

[3] *Od.*, IX, 553. Il fait un sacrifice à Jupiter qui ne l'agrée pas.

ῥέξας, μηρί' ἔκαιον· ὁ δ' οὐκ ἐμπάζετο ἱρῶν.

[4] *Od.*, IX, 174.

ἐλθὼν, τῶν δ' ἀνδρῶν πειρήσομαι, οἵτινές εἰσιν
ἢ ῥ' οἵγ' ὑβρισταί τε καὶ ἄγριοι
ἠὲ φιλόξεινοι καὶ σφιν νόος ἐστὶ θεοῦδής.

[5] Les Lestrygons sont également des géants anthropophages. Hérodote (IV, 18, 100, 106) attribue ces coutumes à un peuple scythe, à l'extrémité septentrionale du monde; Diodore (V, 32) et Strabon (IV, 324) aux populations de l'Irlande.

Échappé à ce danger, Ulysse, sans y être poussé à ce qu'il semble, ni par les vents contraires, ni par la colère de Neptune qui ne s'est pas encore déclarée, aborde à l'île d'Æolie pour y faire de l'eau. C'est une île flottante[1], toute fabuleuse, mais où ont cependant déjà pénétré les nouvelles de la guerre et de la prise de Troie.

Bien reçus des habitants, ils quittent leurs rivages et se dirigent vers Ithaque, poussés par un vent favorable, le vent d'ouest. Ils étaient déjà en vue de leur patrie et voyaient monter au ciel la fumée des feux des bergers[2], quand une tempête déchaînée par l'imprudence et l'avidité de son équipage, les ramène au port qu'ils avaient quitté, et d'où ils sont impitoyablement repoussés, comme haïs des dieux. Les voilà donc de nouveau en mer, le cœur abattu et sachant qu'ils ne devaient s'en prendre qu'à leur propre folie[3], s'ils étaient encore une fois éloignés de la fin de leurs épreuves. Ils parviennent chez les Lestrygons, peuple de géants anthropophages, pays des longues nuits des régions du Nord[4], sans crépuscule et sans aurore, où à peine a-t-il fait jour que déjà la nuit arrive. Assaillis à l'improviste par ces populations sauvages[5], onze de ses vaisseaux sont pris et brisés, et leurs équipages mis à mort. Ulysse a peine à sauver

[1] *Od.*, X, 3, πλωτῇ ἐνὶ νήσῳ. Qui ne se rappelle l'île flottante de Jules Verne?

[2] *Od.*, X, 29... ἤδη ἀνεφαίνετο πατρὶς ἄρουρα
καὶ δὴ πυρπολέοντας ἐλεύσσομεν, ἐγγὺς ἐόντας.

[3] *Od.*, X, 79. ἡμετέρῃ ματίῃ.

[4] *Od.*, X, 86.

ἐγγὺς γὰρ νυκτός τε καὶ ἤματός εἰσι κέλευθοι.

[5] Types, comme les cyclopes, de l'état sauvage, que la Grèce, civilisée et humaine, a en horreur, et qu'elle se sent appelée, par sa mission, à faire disparaître et à dompter par ses conquêtes comme par ses colonies, ses commerçants et ses voyageurs, même par ses corsaires.

le sien, que par prudence il n'avait pas fait entrer dans le port.

L'intrépide marin, joyeux d'avoir échappé à la mort, et triste du désastre qui a frappé sa flotte[1] et ses compagnons d'aventures, cingle alors vers la haute mer et s'enfonçant toujours plus avant vers le Nord-Ouest[2], aborde à l'île d'Œa, habitée par la magicienne Circé, à la magnifique chevelure et à la voix enchanteresse.

Les premiers jours qu'ils y passent, sans être aperçus, ne sont pas sans douceur et sans charme. Ils s'y reposent sur le rivage, de leurs longues et dures fatigues, et un heureux présage semble leur promettre des jours meilleurs. Un grand cerf abattu par Ulysse leur fournit un repas agréable et abondant, qu'assaisonne d'une saillie de son esprit le héros, qui sait que la nourriture réconforte le corps et que la gaîté réconforte le courage. Mes amis, leur dit-il en riant, ce n'est pas encore aujourd'hui que nous descendrons dans la demeure de Pluton. Voici de bonne venaison ; nous avons encore de bon vin. Buvons et mangeons[3].

Le lendemain, il convoque en conseil tout son équipage : Ecoutez-moi, malheureux camarades, nous voici arrivés à une terre où je ne peux plus reconnaître le couchant et le levant, où je ne peux plus m'orienter. Je

[1] *Od.*, X, 134. , . . ἀκαχήμενοι ἦτορ
ἄσμενοι ἐκ θανάτοιο, φίλους ὀλέσαντες ἑταίρους.
Cette formule se répète à chaque nouvel embarquement.

[2] Pourquoi continue-t-il sa navigation téméraire? A-t-il absolument perdu sa route, et erre-t-il à la merci des vents et des flots, sans dessein et sans but? Rien ne nous le fait croire. Si l'on peut admettre que la vengeance de Neptune le poursuit et l'égare, on peut dire aussi que c'est en lui inspirant la pensée imprudente d'aller toujours plus loin, toujours plus avant, sinon plus haut. La formule ἔνθεν δὲ προτέρω πλέομεν, si souvent répétée, semble la devise du voyageur passionné, que rien n'arrête et n'arrêtera que la mort.

[3] *Od.*, X, 174.

ne sais quel parti prendre; tout ce que je peux vous dire c'est que nous sommes dans une île basse, enveloppée par une mer sans limites, et que du haut d'un rocher, j'ai vu au milieu des bois et d'une brousse épaisse, s'élever de la fumée.

Cette perspective n'était pas faite pour réjouir le cœur des hommes qui se souvenaient de ce qui leur était arrivé récemment dans l'île de Polyphème et sur la terre inhospitalière des Lestrygons.

Les larmes coulent sur leur visage : mais, dit Ulysse, que rien n'abat et ne désespère, ce n'est pas avec des larmes qu'on se tire d'affaire[1] : agissons donc! et il agit.

Il divise les cinquante hommes qui lui restent en deux sections de vingt-quatre hommes chacune; il garde le commandement de l'une et donne à Euryloque celui de l'autre. On tire au sort pour savoir quelle est celle qui ira à la découverte. Le sort désigne Euryloque. Il part et tous, et ceux qui l'accompagnaient et nous qui restions auprès de notre navire, nous pleurions; car ils allaient au-devant de l'inconnu et sans doute, de suprêmes périls. Bientôt Euryloque revient seul, fondant en larmes et pouvant à peine parler : il raconte qu'après avoir traversé la forêt, ils étaient arrivés en face d'un palais gardé par des loups et des lions apprivoisés qui les avaient caressés, et d'où ils avaient entendu et vu une femme chantant d'une voix admirable et travaillant[2] à un métier une merveilleuse tapisserie. La déesse, qu'ils ont appelée, vient au-devant d'eux, et les fait entrer tous dans sa demeure, excepté lui-même que la pru-

[1] *Od.*, X, 203.

ἀλλ' οὐ γάρ τις πρῆξις ἐγίγνετο μυρομένοισιν.

[2] Homère ne nous représente jamais la femme mortelle ou déesse que travaillant.

dence a retenu au dehors. Aucun d'eux n'est sorti, et après une longue attente, il a pris le parti de revenir en toute hâte informer son chef de ce qui s'est passé.

La résolution d'Ulysse est bientôt prise : il a la responsabilité de l'évènement; c'est lui qui les a envoyés à la découverte et au péril, son devoir est de tout faire pour sauver ses hommes, les délivrer ou périr avec eux. Il ceint son épée, prend son arc et ordonne à Euryloque de le mener par le chemin qu'ils avaient suivi ; celui-ci épouvanté se jette à ses genoux et le supplie de ne pas commettre une imprudence inutile. Il n'y a qu'un parti sage à prendre pour sauver ceux qui restent : c'est de se rembarquer immédiatement en abandonnant les autres à leur sort.

Ici se montre la conscience forte et noble du dévouement qu'un chef doit à ses inférieurs : il faut qu'il partage le péril où il les a engagés, s'il veut garder vis à vis de tous le prestige de son autorité. C'est bien, dit le héros d'un ton amer et railleur, à son subordonné pusillanime. Reste là tranquille, à boire et à manger; j'irai seul où le devoir me commande d'aller[1].

Il part donc, mais en chemin il rencontre un inconnu, c'est un dieu naturellement, qui lui fait connaître les mauvais desseins de Circé, qui par sa puissance magique, en les frappant de sa baguette enchantée, a transformé ses compagnons en pourceaux, et l'inconnu lui remet un antidote qui lui permettra de résister à ses sortilèges. Il n'est pas difficile de deviner quel est ce remède, ce *moly* tout puissant qui met l'homme en état de ne

[1] *Od.*, X, 271... σὺ μέν' αὐτοῦ τῷ δ'ἐνὶ χώρῳ
ἔσθων καὶ πίνων. . . . . .
αὐτὰρ ἐγὼν εἶμι· κρατέρη δέ μοι ἕπλετ' ἀνάγκη.
Au charme des voyages merveilleux dont Robinson Crusoé reprendra la série, s'ajoute ici le charme du monde féerique et fantastique, car Circé est une fée.

pas succomber tout entier aux tentations des plaisirs des sens. Il y résiste donc; il obtient de la déesse de délivrer ses compagnons; avant qu'elle n'ait obéi à son désir, il ne veut pas accepter l'hospitalité qu'elle lui offre, cette fois sincère et intime, car il partage sa couche[1]. Mais à la fin, après une année écoulée, cette vie lui devient si agréable et si douce dans l'abondance et les plaisirs[2], que ses matelots, qui n'ont pas sans doute les mêmes consolations, lui reprochent d'oublier la patrie, où les destins ont résolu de le ramener heureusement[3]. Si Ulysse a cédé à la volupté, peut-être d'abord à la prudence[4], il n'est pas vaincu par elle, et la voix de ses compagnons le rend bientôt tout entier à lui-même et à son devoir.

Il demande à la magicienne de tenir sa promesse et de les laisser tous retourner dans leur patrie; elle lui répond qu'elle ne le retiendra pas malgré lui dans sa demeure; mais elle ajoute qu'auparavant il faut

[1] *Od.*, X, 334. Le sens moral qui guide les interprètes et les scholiastes anciens ne leur permet pas de voir ici une faiblesse d'Ulysse. Un scholiaste dit : οὐχ ἡδονῆς ἀλλὰ πίστεως ἕνεκα, comme gage d'une mutuelle confiance, ainsi que le dit elle-même Circé, v. 344.

εὐνῆς ἡμετέρας ἐπιδείομεν, ὄφρα μίγεντε
εὐνῇ καὶ φιλότητι πεποιθόμεν ἀλλήλοισιν.

Les serments des amoureux n'ont pas toujours cette vertu de fidélité et de confiance que leur attribue le candide scholiaste. Mais il est certain, cependant, qu'à moins d'avoir affaire aux plus basses créatures, la femme qui s'est donnée à un homme, l'homme qui a partagé la couche d'une femme, gardent l'un pour l'autre des sentiments et des souvenirs qui, sans être absolument purs, ne sont pas sans valeur morale.

[2] *Od.*, X, 460. ἐσθίετε βρώμην καὶ πίνετε οἶνον.

Id., id., 467. . . . εἰς ἐνιαυτόν,
ἤμεθα δαινύμενοι κρέα τ' ἄσπετα καὶ μέθυ ἡδύ.

[3] *Od.*, X, 472. ἤδη νῦν μιμνήσκεο πατρίδος αἴης.

[4] Il use de la passion qu'a conçue pour lui la magicienne, pour l'empêcher d'user de ses philtres dangereux contre lui-même et ses compagnons.

qu'il se rende chez Pluton, pour y consulter l'ombre du divin Tirésias, qui lui enseignera la route à suivre, les dangers qu'il y peut rencontrer et les moyens de les éviter.

De tous les voyages qu'avait entrepris Ulysse, jusqu'ici nul ne lui avait inspiré d'effroi : mais oser descendre dans le royaume des ténèbres, dans l'enfer, affronter l'empire des morts, les voir face à face, leur parler, les entendre, c'était, pour le cœur le plus ferme, un juste motif d'épouvante et d'horreur[1]. Mais il ne recule pas, et il se décide à braver ce nouveau péril et ce sombre inconnu, puisque c'était l'indispensable et fatale condition pour rentrer dans sa patrie.

Bien des questions s'élèvent ici, je dis d'ordre littéraire et poétique. Pourquoi Circé déclare-t-elle que cette visite au royaume de Pluton est nécessaire ? A-t-elle espéré qu'Ulysse, reculant d'effroi, aimerait mieux rester auprès d'elle? Est-ce seulement une ruse de femme pour retenir un amant qui lui échappe? Car la nécessité de cette téméraire entreprise est bien douteuse : elle connaît l'avenir aussi bien que Tirésias, et la preuve, c'est qu'elle ajoute, au moment du départ définitif, aux prédictions de Tirésias, ses propres et très utiles instructions.

Les *Scholies* imaginent qu'elle craint qu'Ulysse, qu'il n'est pas facile de tromper, n'ajoute pas foi à ses paroles et ne les prenne pour un moyen d'échapper à sa promesse.

Jusqu'ici, malgré tous les détails fictifs et imaginaires qui les décorent, on peut soupçonner quelque fondement réel aux récits d'Ulysse, et il n'est pas difficile de

[1] Ce récit a, dans l'intention du poète, le but de causer à l'auditeur le frisson de l'horrible, sensation douloureuse que l'art sait rendre plaisante.

se le représenter. Le narrateur embellit les choses; la magie des souvenirs les altère inconsciemment à ses yeux : il ne les invente pas; il ne ment pas. Mais ici quand il raconte qu'il est allé chez les Cimmériens, dans un pays plongé dans une nuit éternelle et qu'il y a vu et entendu les morts, quelle foi peut-il ajouter lui-même à ses propres paroles? Sur quel fait réel peut-il appuyer son récit? Il ne semble pas possible d'imaginer une autre explication que de penser qu'il a été le jouet d'une hallucination[1], d'une vision, d'une apparition, pendant un songe, si puissante et si intense qu'il l'a objectivée sincèrement, au moins dans ses éléments essentiels. Certains oracles, et celui de Tirésias en particulier, Aristote le témoigne, avaient lieu auprès des tombeaux[2].

Le célèbre devin qui est mort a donc pu apparaître à Ulysse en songe, et lui faire, dans cette vision, connaître les choses heureuses ou funestes qui lui étaient réservées, et évoquer à ses yeux les ombres des morts[3], les esprits funèbres des trépassés. Les morts ont com-

[1] Naturelle ou artificielle et due à des breuvages hypnotiques ou actions magnétiques, dont les anciens n'ont pas ignoré les secrets.

[2] Aristote, dans Plutarch., *De Defect. Orac.*, 44. Ottf. Müller *Orchom.*, p. 233.

Les évocations des morts étaient fort en usage en Grèce même.

[3] Plut., *De Defect. Or.*, 45. Pausan., I, 34. « Ils immolent un bélier, le dépouillent, se couchent sur sa peau, et attendent en dormant que le songe vienne les visiter. Ces oracles, prononcés par la voix des morts, s'appelaient νεκυομαντεῖον ou ψυχομαντεῖον. Plut., *Consol. ad Apollon.*, « ἀφικέσθαι ἐπί τι ψυχομαντεῖον· προθυσάμενον δὲ, ὡς νόμος, ἐγκοιμᾶσθαι, καὶ ἰδεῖν ὄψιν τοιάνδε. Eustathe donne à ce onzième chant de l'*Odyssée* le titre de νεκυομαντεία et de νεκυία. Pline l'appelle *Necromantia*. Le titre Νεκυία, qui est le plus habituel chez les anciens (Cic., *Tusc.*, I, 16; Strabon, V, 395; Plut., *Mar.*, II; Longin, περὶ ὕψους, IX, 2. Sopatros, dans *Athénée*, IV, 160, c.), était aussi donné au XXIVe chant. Les épopées cycliques, et en particulier les épopées des *Retours*,

merce avec les vivants par les songes et leur prononcent des oracles.

Et voici maintenant les choses que son imagination a vues, qu'il a cru voir lui-même, et qu'il expose à ses auditeurs, saisis d'étonnement et d'effroi, comme des faits réels[1].

Ils sont montés sur leur navire, ont dressé le mât et déployé les voiles. Sans ramer, sans gouverner, sans pilote, poussés par un vent favorable, ils arrivent aux derniers rivages de l'Océan qu'ils traversent et dont les eaux s'étendent à l'infini et se perdent dans l'immensité. Après avoir traversé la roche Leucas, les portes du Soleil[2], ils abordent à une côte couverte de brousse, où se trouve le bois sacré de Perséphone, planté de grands peupliers noirs et de saules stériles. Cette

Νόστοι, contenaient, à l'imitation d'Homère, de semblables scènes d'évocation des morts, qui fournissaient l'occasion de dérouler sous les yeux une succession de femmes héroïques. Pausan., X, 28; Nitzsch, *Meletem. de Histor. Homeri*, fasc. II, p. 33-35. Dans les tableaux dont il avait orné les murs du Lesché de Delphes, Polygnote, le peintre le plus célèbre des Grecs pour la représentation vivante des caractères héroïques (ἠθογράφος, ἠθικός), avait représenté la visite d'Ulysse aux enfers. On y voyait, sans doute d'après les légendes des mystères orphiques, le mystagogue Orphée au milieu d'un groupe de chanteurs, et entouré de cinq héros troyens et de cinq héros grecs. Conf. F. et J. Riepenhausen, *Tableaux de Polygnote dans le Lesché de Delphes*, 1re part., 1805, et 2e part., 1826 et 1829. Le petit *Atlas d'Engelmann* contient aux planches X et XI des reproductions de ces scènes d'après des peintures murales ou des peintures de vases.

[1] C'est un tableau de la vie d'au-delà, telle que la concevait le poète. Je n'insisterai pas outre mesure sur cette partie de son récit imaginaire : car quel trait de caractère peut-on voir se manifester dans des actes qui ne se sont pas accomplis réellement? Mais cette conception de la vie dans la mort est trop intéressante pour être entièrement négligée ou omise.

[2] *Od.*, XXIV, 11.

πὰρ δ'ἴσαν Ὠκεανοῦ τε ῥοὰς καὶ λευκάδα πέτρην
ἠδὲ παρ' Ἠελίοιο πύλας καὶ δῆμον ὀνείρων
ἤϊσαν.

terre morne et inféconde, la terre des cimetières, à jamais plongée dans les ténèbres, n'est vivifiée par aucune fleur ni aucun fruit. Son sol ingrat ne produit dans ses immenses prairies que l'asphodèle [1], dont la fleur triste et pâle représente la pâleur du triste visage des morts. C'est là qu'habite le peuple des songes, les âmes qui ont l'apparence et la forme vide des mortels [2].

Suivant les prescriptions de la déesse, il creuse une fosse que remplissent les libations triples et le sang des victimes offertes en sacrifice aux Ombres et à Tirésias [3]; il leur adresse ses prières en leur promettant, après son heureux retour, un autre sacrifice d'action de grâce, et il voit bientôt apparaître la foule des morts, qui accourent du fond de l'Érèbe. Assis au bord de la fosse, il écarte de son épée les Ombres qui, pour retrouver la pensée et la parole, voudraient boire du sang qui la remplit. Mais, d'après les indications de Circé, il ne doit le leur permettre qu'après avoir vu apparaître et entendu Tirésias

La première qui se présente à lui est celle d'Elpénor, l'un de ses matelots, mort dans l'île de Circé et qui lui demande, quand il y sera revenu, car il sait qu'il doit y revenir, de lui rendre les honneurs de la sépulture et de lui élever un tombeau sur le bord de la mer. La seconde est Anticlée, sa mère, qu'il avait laissée

[1] *Od.*, XI, 539. κατ'ἀσφοδελὸν λειμῶνα. On plantait l'asphodèle sur les tombes; il est tout naturel que les prairies de la mort en fussent couvertes. Conf. XXIV, 13.

[2] *Od.*, XXIV, 14... κατ'ἀσφοδελὸν λειμῶνα
ἔνθα τε ναίουσι ψυχαὶ, εἴδωλα καμόντων.

[3] *Id.*, XI, 25. βόθρον ὄρυξ'. . . . .
ἀμφ'αὐτῷ δὲ χοὴν χεόμην πᾶσιν νεκύεσσιν.

Id., 35. τὰ δὲ μῆλα λαβὼν ἀπεδειροτόμησα
ἐς βόθρον, ῥέε δ'αἷμα κελαινεφές· αἱ δ'ἀγέροντο
ψυχαὶ ὑπεξ'Ερέβευς.

vivante à son départ pour Troie. Malgré son attendrissement, il ne la laisse pas approcher de la fosse, et attend Tirésias qui arrive enfin, boit du sang des victimes et prononce l'oracle qu'il était venu chercher[1] Tu as courroucé contre toi, lui dit-il, Poséidon, pour avoir privé de la vue son fils, Polyphème, et offensé la majesté du Dieu par des paroles sacrilèges. Il rendra ton retour pénible et long ; mais tu peux y compter, si en abordant dans l'île de Trinacrie, qui est sur ta route, tu as la force d'empêcher tes hommes de toucher aux troupeaux du Soleil que tu y trouveras. Si non, ton vaisseau et tes matelots périront dans un naufrage et toi seul échapperas après mille peines, et sur un vaisseau étranger. Arrivé dans ton pays et dans ta maison, tu auras à punir les rois insolents qui, en ton absence, ont pillé ta maison et poursuivi ta femme. Après ces actes de justice, il te faudra reprendre la mer et aller devant toi jusqu'à ce que tu rencontres un peuple qui n'ait pas vu la mer, ne sache ce que c'est qu'un vaisseau et une rame et ne connaisse pas l'usage du sel. Pour que tu ne t'y méprennes pas, je te donnerai un signe : un passant te voyant une rame sur l'épaule, croira voir une pelle à vanner, et te le dira. Alors aussitôt plante ta rame en terre, offre un sacrifice à Poséidon et retourne dans ta patrie. Là tu pourras attendre, au terme d'une

[1] Toutes ces apparitions répondent bien aux pensées et aux préoccupations naturelles d'Ulysse, et il est tout simple que le rêve les lui présente sous forme vivante. Un de ses hommes, mort à son service, est resté sans sépulture : c'est une faute qu'il faut réparer. Il a quitté son pays depuis près de vingt ans ! Qu'est devenue sa mère ? Que sont devenus sa femme, son fils, son royaume ? Et maintenant, quelle sera la fin de ces longues courses, où il a déjà perdu onze vaisseaux sur douze et cinq à six cents hommes d'équipage ? Ces pensées ne doivent-elles pas occuper toujours son esprit, troubler son sommeil et agiter des songes, surtout dans un temps où les songes et les oracles jouaient un si grand rôle dans la vie réelle.

vieillesse heureuse, dans ton royaume prospère, la mort douce qui doit te venir de la mer[1].

L'ombre de Tirésias se retire Anticlée, qui était demeurée près de la fosse dans un profond silence, boit enfin du sang qui lui permet de reconnaître son fils et de répondre à ses nombreuses questions : Non, je n'ai succombé ni à la maladie ni à la vieillesse, mon cher enfant. Je suis morte de la douleur que m'a causée ta longue absence, de la crainte de te savoir tous les jours exposé à perdre la vie, et des amers regrets de n'avoir plus auprès de moi un fils si tendre et si respectueux[2]. Ton père a survécu; mais la tristesse de cette séparation l'accable et il vit dans l'isolement, l'abandon et le dénûment volontaire le plus douloureux. Ta femme s'est montrée la plus courageuse et la plus fidèle des épouses, et ton fils respecté se montre digne de toi.

Sans doute ces éloges donnés par une mère à son fils dont elle vante l'amour filial et tendre, perdent quelque valeur quand on les entend de la bouche même de ce fils. Mais il ne faut pas oublier que les faits les confirment; que la mère est réellement morte de douleur de l'avoir perdu; que si le père a survécu, il reste et veut rester inconsolable, et qu'en proie à cet immense chagrin de la perte d'un fils chéri, il n'a plus soin de lui-même, a le dégoût de toutes les douceurs de vie et de la vie elle-même. Ce sont là des choses réelles et qui nous font apparaître Ulysse sous un nouvel et

[1] *Od.*, XI, 120-137. Nous retrouverons ces présages au l. XXIII, 248, où nous en chercherons le sens plus précis. On n'est pas d'accord sur le sens de ἐξ ἁλός ἐλεύσεται, et plusieurs interprètent ἐξ dans le sens de ἔξω.

[2] *Od.*, XI, 203.

ἀλλά με σός τε πόθος, σά τε μήδεα...
σή τε ἀγανοφροσύνη μελιηδέα θυμὸν ἀπηύρα.

plus sympathique aspect : sa mère et son père l'aiment, et l'aiment avec une telle tendresse qu'ils sont pour ainsi dire tous deux morts à la vie, depuis qu'ils l'ont perdu, et nous verrons plus loin, par le profond amour qu'il leur garde, qu'il est vraiment digne d'être ainsi aimé.

Maintenant les apparitions qui se succèdent, celles des héroïnes comme des héros, n'ont pour ainsi dire aucun rapport avec le caractère d'Ulysse [1], et il est évident qu'elles ne sont motivées que par le désir de plaire aux Grecs, plaisir très justifié de la part du poète lui-même, mais qui l'est beaucoup moins chez Ulysse. Il y a là un entraînement d'artiste, qui se complait à exposer à ses auditeurs, charmés et intéressés, les personnages et les actes des héros mythiques les plus célèbres, même par leurs fautes [2], un besoin de décrire pour le plaisir de décrire, qui pour avoir de nombreux imitateurs, n'en est pas moins une faute d'art, puisque ce récit compromet la vérité, l'unité morale et la grandeur du caractère, et n'est nullement en rapport avec la situation dramatique.

Revenus de ce redoutable pélerinage à l'île de Circé, ils rendent pieusement à Elpénor les honneurs funèbres, et munis des dernières instructions de la déesse, il remettent à la voile. Ils arrivent à l'île des Syrènes, les chanteuses de la mort, et grâce aux précautions d'Ulysse qui avait fait boucher les oreilles de ses mate-

[1] Aussi les explique-t-on volontiers par de profondes interpolations.

[2] *Od.*, XI, 576, sqq, tels que Tityos, Tantale, Sisyphe, qui les expient dans des châtiments éternels. Nitzsch, qui ne veut pas admettre cette idée de la punition après la mort dans Homère, conclut à une grande interpolation qui commence, suivant lui, au v. 565, et s'étend jusqu'au v. 627, ὣς εἰπών. Il suit ici l'opinion des scholiastes alexandrins et surtout d'Aristarque.

lots et s'était lui-même fait attacher au mât de son navire, ils se dérobent aux tentations dangereuses et perfides de leurs voix enchanteresses ; il passe les roches de Scylla et de Charybde, mais il perd six de ses matelots dévorés par Scylla, et arrive à l'île du Soleil, où malgré lui, son équipage révolté débarque, et où, contre ses ordres pressants, ils tuent les bœufs les plus gras des troupeaux du Soleil. Le châtiment ne tarde pas et suit de près le sacrilège commis. Un épouvantable orage se déchaîne sur le vaisseau, aussitôt qu'ils ont repris la mer ; le navire est brisé et sombre ; les matelots sont engloutis et périssent tous dans les flots : seul Ulysse, s'empare d'un débris de la quille de son vaisseau, et après avoir erré au gré des vents et des flots pendant neuf jours, il aborde à l'Ile d'Ogygie, où Calypso l'accueille avec une hospitalité généreuse et tendre. Elle s'éprend pour lui d'un si vif amour qu'elle veut en faire son époux[1] et lui donner l'immortalité. Quoi qu'elle l'ait retenu, en l'entourant des soins les plus affectueux, pendant sept années entières, malgré sa beauté et sa bonté, elle ne parvient pas à détourner son cœur. Il ne pense qu'à retourner dans sa patrie, à revoir sa femme[2]; il veut apercevoir fumer les toits de sa chère Ithaque; il aimerait mieux mourir que d'y renoncer[3]. Lorsqu'elle a compris que la séparation est irrévocable, et qu'il faut renoncer à sa chère espérance, au premier moment elle ressent je ne sais quel frisson qui la glace de trou-

[1] *Od.*, I, 15. λιλαιομένη πόσιν εἶναι.

[2] *Od.*, VII, 258. ἀλλ' ἐμὸν οὔποτε θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν ἔπειθεν.
Od., I, 13. νόστου κεχρημένον ἠδὲ γυναικός.

[3] *Od.*, I, 58.

ἱέμενος καὶ καπνὸν ἀποθρώσκοντα νοῆσαι
ἧς γαίης, θανέειν ἱμείρεται.

ble et d'épouvante[1]; elle se dit au fond du cœur : et pourtant, c'est moi qui l'ai sauvé, quand Jupiter le frappait des traits de sa foudre, et que les vents et les flots l'entraînaient à la mort, comme ses compagnons; je lui ai donné les soins qu'une mère donne à son fils[2], je l'aimais... Les Dieux ne veulent pas me le laisser : Eh ! bien, qu'il parte[3] et puisse-t-il rentrer heureusement dans sa patrie.

Calypso est une femme : son cœur est déchiré de la pensée de la séparation prochaine et nécessaire, puisque celui qu'elle aime et à qui elle s'est donnée, le veut; mais c'est une femme courageuse et forte, et qui se résigne noblement à l'inévitable destinée. Elle va donc trouver Ulysse; il était assis, comme tous les jours, sur le rivage de la mer immense et vide qui le séparait de tout ce qu'il aimait[4] Eh ! bien, lui dit-elle, puisque tu le veux, pars ! et sois heureux ! Si tu savais cependant quelles souffrances et quelles épreuves t'attendent, peut-être aimerais-tu mieux rester ici, heureux et aimé. Ta femme est donc bien belle que tu me la préfères et que tu pleures toujours d'en être séparé ! Et pourtant moi aussi je ne suis pas sans beauté[5]. Non ! répond le héros ! Pénélope ne t'est point égale en charmes et en beauté; mais, que mes paroles ne te courroucent point, c'est la femme que j'ai aimée dans ma jeunesse, et que,

[1] *Od.*, V, 116. ῥίγησεν δέ.
[2] *Od.*, 135. ἔτρεφον, mot intraduisible.
[3] *Od.*, 135. τὸν μὲν ἐγὼ φίλεόν τε. . . . .
. . . . . ἐρρέτω...
[4] *Od.*, V, 151. τὸν σ'ἄρ'ἐπ'ἀκτῆς εὗρε καθήμενον
πόντον ἐπ'ἀτρύγετον δερκέσκετο, δάκρυα λείβων.
Conf. Virg., *Æn.*, V, 613.

At procul in sola secretæ Troades acta
Amissum Anchisem flebant, cunctæque profundum
Pontum aspectabant flentes.

[5] Virg., *Ecl.*, II, 23. Nec sum adeo informis.

tous les jours, je désire revoir. Les Dieux me préparent, dis-tu, de nouvelles épreuves : Eh ! bien, je saurai les supporter; car j'en ai la longue et cruelle expérience; mon âme est faite au péril et à la douleur[1].

La séparation se fait sans larmes et sans cris[2] : Ulysse se construit un radeau que Calypso, qui n'a pas de navires à sa disposition, charge de provisions, et il s'embarque seul et joyeux. Mais le Dieu jaloux qui le poursuit de sa vengeance et de sa colère brise son fragile esquif, et nous avons vu au prix de quelles peines il est jeté presque mort sur les rivages de Schérie, où l'attend une séduction nouvelle, plus dangereuse peut-être encore que toutes les autres, le jeune, le chaste et pur amour de Nausicaa.

Au fond, ces nombreuses aventures ont pour objet de mettre Ulysse en face de toutes les grandes émotions et des grandes passions de la vie. La gloire militaire et guerrière a été satisfaite par l'expédition de Troie ; maintenant il veut voir et savoir ce qu'est le monde inconnu de lui-même et de ses compatriotes, et pour cela il brave la férocité des peuples barbares, sauvages, rebelles à toute civilisation ; il triomphe, grâce à sa fermeté, sa prudence et son inébranlable courage, des difficultés. Il résiste à d'autres tentations plus puissantes. Le cœur humain est toujours le même : il a toujours soif de paix, de vie heureuse et joyeuse : les Grecs, comme nous, accablés par les tristesses de la

[1] *Od.*, V, 222.

τλήσομαι. . . . . .
ἤδη γὰρ μάλα πόλλ'ἔπαθον καὶ πόλλ'ἐμόγησα
. . . . . μετὰ καὶ τόδε τοῖσι γενέσθω.

[2] La situation est difficile : elle est traitée avec autant d'habileté que de grâce et de délicatesse.

réalité et du présent, soupiraient comme nous vers cet idéal, et ils en plaçaient volontiers la réalisation dans les pays lointains et inconnus, comme plus tard chez Hésiode, dans les temps les plus reculés, dans l'âge d'or. Ulysse a rencontré ces heureux pays, et il n'a pas succombé aux délices qu'ils lui promettaient. Enfin, il a trouvé sur cette longue route d'épreuves, toutes les formes de séduction que la femme peut exercer sur l'homme : les Sirènes, Circé, Calypso, Nausicaa[1]. On peut dire qu'il en triomphe. Sans doute ses sens ne sont pas morts; son cœur même n'est pas endurci ; mais son âme reste fidèle et constante, fidèle à l'amour de la patrie, constante à l'amour de la femme et de la maison paternelle. C'est dans tous les sens du mot, un héros.

Il faut bien se garder de croire à un système d'allégories conscientes et voulues, semblables à celles par lesquelles les philosophes alexandrins ont interprété et altéré toute la mythologie grecque. Homère a conçu sous une forme concrète et vivante, les lieux, les faits, les personnages ; le sens plastique, qui fait partie du génie poétique, leur a donné la forme, la couleur, le mouvement, le relief de la réalité. Circé, les Sirènes, Calypso, comme Polyphème et Éole, sont des personnages réels, des personnes agissantes et sentantes. Mais il n'en est pas moins vrai, qu'avec plus ou moins de conscience ou d'inconscience, ces figures dramatiques ont un caractère moral, qui se manifeste dans leurs actes, sont animées de pensées et de sentiments qui les différencient, et dont elles sont l'expression poétique et vivante.

Les mythes ne sont pas de purs symboles, cela est

[1] Les femmes jouent le grand rôle dans ces tentations et ces séductions. Ce sont presque les sept péchés capitaux, ces terribles exploiteurs des hommes.

certain ; ils ne sont pas davantage de pures créations imaginaires, inventées uniquement par le besoin esthétique, la fantaisie, le caprice et le sens poétique : ils sont le résultat harmonieux et équilibré de ces deux tendances de l'esprit grec, et c'est dans la pénétration parfaite, dans la fusion de ces deux idées que réside leur charme éternel. Les mythes ne sont pas insignifiants : mais tout en eux n'est pas significatif ; ce ne sont pas de purs signes d'idées morales ou philosophiques.

Après ce long récit, les Phéaciens n'ont plus aucune raison pour retenir Ulysse. Dès que l'étoile du matin a ramené l'aurore, on porte au vaisseau qui lui est destiné les plus riches présents ; on offre un sacrifice, on prépare le festin, et Démodocus en charme la longueur par ses chants. Mais le héros reste presqu'indifférent à tous ces enchantements et comme il sait qu'il ne peut partir que la nuit tombée, dans son impatience, il tourne souvent la tête du côté du soleil couchant dont il voudrait bien voir bientôt disparaître la lumière éclatante [1]. Tel le laboureur aspire à l'heure du souper, quand pendant tout le jour ses grands bœufs aux yeux noirs ont traîné la lourde charrue ; avec quelle joie il voit disparaître la lumière du soleil ; car il a faim, et ses genoux en rentrant plient de lassitude [2].

Le moment du départ est enfin arrivé ; il salue une dernière fois ses hôtes, qui lui ont fait un si généreux et affectueux accueil : Adieu donc, Alcinoüs et vous tous, et toi, reine : vous avez réalisé tous mes désirs et

[1] *Od.*, XIII, 28. Détail charmant de naïveté et de vérité.
πολλὰ πρὸς ἠέλιον κεφαλὴν τρέπε παμφανόωντα
δῦναι ἐπειγόμενος.

[2] *Od.*, XIII, 34. βλάβεται δέ τε γούνατ'ἰόντι.

comblé tous mes vœux. Je vous quitte et vais rentrer dans ma patrie ! Puissé-je y retrouver vivants et en bonne santé ma femme et mes amis. Et vous aussi, soyez heureux, vous et vos peuples : que la paix et la joie règnent jusqu'à votre extrême vieillesse dans votre maison, et puissiez-vous en jouir avec vos enfants.

Il s'embarque et se couche sur le lit somptueux qu'on lui avait préparé sur le pont de son navire. Les matelots s'asseyent à leurs bancs ; on détache l'amare, et sous les coups répétés et puissants des rameurs penchés sur leurs avirons, le navire s'élance et au milieu de nuages qui le rendent invisible, fend les flots en laissant un long sillon de blanche écume, avec une telle vitesse que le vol de l'épervier, le plus vite des oiseaux, n'aurait pu le suivre. Ulysse s'était immédiatement endormi du plus profond sommeil ; il dormait encore lorsque le navire aborde au rivage d'Ithaque, à l'heure où se lève la radieuse étoile qui annonce la lumière de l'aurore. On dépose le héros, toujours endormi, sur le rivage, au pied d'un olivier, près d'un antre profond et frais consacré aux Nymphes, à l'écart de la grande route, et pour éviter qu'ils ne fussent dérobés par des passants peu scrupuleux, on y place tous les présents et les trésors qui lui avaient été donnés. Puis les matelots se rembarquent et retournent à Schérie [1].

Du moment où il a remis le pied dans son royaume, le caractère d'Ulysse se manifeste dans ses relations avec sa femme, son fils, ses serviteurs, ses sujets. La principale de ces relations est celle de Pénélope, autour de laquelle peuvent se grouper toutes les autres. L'étude

[1] Welcker (*Klein. Scrift.*, t. II, p. 10) se demande pourquoi le vaisseau phénicien qui ramène Ulysse est entouré d'ombres et de nuages qui le rendent invisible ; pourquoi il ne se réveille pas en mettant le pied sur le sol sacré de sa chère patrie.

du caractère de Pénélope nous permettra donc de compléter celui d'Ulysse qui va se montrer sous un aspect nouveau, quoique toujours d'accord avec lui-même, et de jeter un regard sur la vie de famille, privée, domestique de nos héros, où se développent les affections et les vertus humaines dans les rapports du père, du fils, du mari, de la femme, de la mère, même des serviteurs et des esclaves, ces humbles amis, comme les appelle Sénèque, et, comme nous les montre Homère, plus dignes et plus respectés que dans la société romaine. Nous rentrons dans le monde réel.

CHAPITRE HUITIÈME

PÉNÉLOPE ET ULYSSE.

Pénélope est la femme d'Ulysse, et la femme la plus digne de lui. Il y a entre les deux époux je ne dirai pas seulement une sympathie, mais une harmonie morale ; leurs vertus se correspondent; leurs caractères sont le pendant l'un de l'autre. La qualité maîtresse de Pénélope est une haute et ferme raison. Elle est prudente et fine[1], calme et forte; c'est une mère tendre et fière, une épouse chaste et fidèle[2]. Homère se borne à nous dire qu'elle était fille d'Icarios : nous savons par une tradition postérieure qu'Icarios, comme Tyndare, est fils du héros éponyme d'une des plus vieilles cités de Laconie, Amyclæ. Tyndare reconnaissant des habiles conseils d'Ulysse, relatifs aux rivalités des pré-

[1] περίφρων.

[2] Ulysse aussi est un mari fidèle, si l'on tient compte des mœurs grecques ; sans doute il partage le lit de Circé et de Calypso ; mais rien ne peut détacher son cœur de la femme qu'il a aimée dans sa jeunesse. Il n'a point de femme dans sa tente sous les murs de Troie, et ce qu'il punit le plus sévèrement dans sa maison, c'est le libertinage et la débauche des femmes, qui, par leurs désordres impudiques, ont souillé les regards et profané la chaste demeure de leur reine et de leur maîtresse.

tendants à la main de sa fille Hélène, aurait demandé et obtenu pour lui Pénélope, de son frère [1].

Elle est donc de la famille d'Hélène, avec laquelle elle forme un si frappant contraste. Elle était toute jeune encore quand son mari l'a quittée pour prendre part à l'expédition de Troie, lui laissant un seul petit enfant, Télémaque. Pendant les dix années qu'a durées la guerre, qui n'avait pas sans doute interrompu toutes les relations, elle a vécu triste, mais résignée dans son isolement et respectée de tous, partageant sa vie entre les soins à donner à sa maison et les soins donnés à l'éducation de son fils. Mais depuis la fin de la campagne, qui a ramené la plupart des soldats et de leurs rois dans leurs foyers, elle est restée sans nouvelles. Cette absence prolongée que la mort d'Ulysse semble seule pouvoir expliquer, lui a causé une douleur qu'accroissent les angoisses poignantes de l'incertitude, et à laquelle s'ajoutent les difficultés de sa situation comme femme et comme reine. Depuis trois ans [2], considérée comme veuve, elle est pressée par les princes des îles Ithaciennes, de se remarier, et par son mariage, de donner un roi à ses peuples, un maître à sa maison.

Le mariage d'une femme veuve n'avait rien de choquant aux yeux des Grecs, au point de vue de la morale, et encore moins rien de contraire à la loi ou aux mœurs qui en tenaient lieu. Ulysse le reconnaît lui-même. Au jour des adieux, au moment de la séparation dont il ne peut savoir la durée, en partant pour une campagne dont nul ne peut prévoir l'issue, il lui dit en lui serrant les mains : Chère femme, je ne peux

[1] Une autre tradition veut qu'il l'ait gagnée dans des jeux où il aurait remporté le prix de la course.

[2] *Od.*, XIII, 377.

οἳ δή τοι τρίετες μέγαρον κατὰ κοιρανέουσιν.

pas espérer que tous les Grecs reviendront vivants de cette guerre où ils vont avoir affaire à de vaillants et redoutables ennemis. Qui sait si tu me reverras? Qui sait si les Dieux me feront la grâce de revenir ici, ou si je ne resterai pas là bas, ou mort ou prisonnier? Tu vas avoir désormais ici, la charge, le gouvernement et la responsabilité de tout Mais avant tout, pense à mon père et à ma mère, qui restent dans notre maison; prends soin d'eux comme tu le fais aujourd'hui et même plus tendrement encore, puisque je ne serai plus là. Élève notre fils; mais lorsque tu le verras devenu homme, eh! bien, marie-toi à l'homme que tu auras choisi, et quitte notre maison [1]. Elle-même hésite; mais elle ne repousse pas avec horreur et dégoût, l'idée de ce second mariage : elle est partagée entre la pensée de suivre un riche époux qui la comblerait de présents [2], et le devoir de rester auprès de son fils, de veiller à sa fortune et à sa maison, et surtout de rester pieusement fidèle au respect qu'elle doit à l'époux de sa jeunesse, et par crainte aussi de l'opinion [3]. Abandonnée du côté

[1] *Od.*, XVIII, 259.

[2] Détail significatif et naïf. *Od.*, XIX, 524. πορὼν ἀπερείσια ἕδνα. C'est l'attrait de la richesse, à laquelle ne résistent pas toujours, même aujourd'hui, dit-on, les jeunes veuves et les jeunes filles.

Pénélope n'est pas insensible, d'ailleurs : elle n'écoute pas sans plaisir celui de ses prétendants en qui elle voit un honnête homme, et qui lui exprime ses sentiments avec grâce et éloquence. *Od.*, I, 292. Minerve elle-même donne à Télémaque, s'il apprend que son père est mort, le conseil de donner un mari à sa mère...

ἀνέρι μητέρα δοῦναι.

Ceci implique un certain droit du fils majeur sur sa mère.

Od., XVI, 397. μάλιστα δὲ Πηνελοπείῃ ἥνδανε (Amphinomus) μύθοισι· φρεσὶ γὰρ κέχρητ' ἀγαθῇσιν.

Elle est seule, sans conseil, sans appui : Anticlée est morte; Laërte est impuissant par désespoir. Il faut qu'elle fasse seule face à toutes les difficultés de la situation, qu'elle envisage avec sang-froid et raison.

[3] Pénélope puise la force de sa résistance dans trois motifs,

de son mari, elle est pressée par son père et par ses frères, de donner sa main à Eurymachus, qui est le plus riche parti qu'elle puisse espérer[1] Bien plus, ce qu'elle reproche elle-même le plus vivement aux jeunes princes qui prétendent à sa main, c'est de ne pas suivre la coutume et les convenances sociales, de ne pas apporter, avec les cadeaux personnels, les bœufs et les brebis, pour traiter noblement les amis de la fiancée, et au contraire de ruiner sa maison par leurs somptueux banquets[2].

On conçoit donc ses angoisses et les cruelles perplexités de sa raison et de son cœur, le conflit de sa prudence et de ses sentiments. Elle ne veut pas repousser une alliance qui lui est odieuse, et ne supporte pas la pensée, en l'acceptant, de mettre fin à la poursuite dont elle est l'objet[3].

On sent ici une révolte de ses sentiments et de sa ferme volonté[4].

L'usage permettait, exigeait peut-être que les prétendants à la main d'une femme, reçussent l'hospitalité

tous trois d'ordre moral. Elle veut rester auprès de son fils, παρὰ παιδὶ μένω, et veiller au maintien de sa fortune et à la conservation de ses biens propres, φυλάσσω κτῆσιν ἐμὴν, qui seront ceux de son fils. En outre elle craint l'opinion, si puissante chez les Grecs, et garde un respect tendre pour le mari et pour sa couche, εὐνήν τ'αἰδομένη πόσιος. Ajoutons enfin l'incertitude où elle est du sort de son mari.

[1] *Od.*, XVI, 16.

ἤδη γάρ ῥα πατήρ τε κασίγνητοί τε κέλονται
Εὐριμάχῳ γήμασθαι· ὁ γὰρ περιβάλλει ἅπαντας
μνηστῆρας δώροισι.

[2] *Od.*, XVIII, 274.

[3] *Od.*, I, 249.

ἡ δ'οὐκ ἀρνεῖται στυγερὸν γάμον, οὔτε τελευτὴν
ποιῆσαι δύναται.

[4] *Od.*, II, 50.

μητέρι μοι μνηστῆρες ἐπέχραον οὐκ ἐθελούσῃ.

dans la maison de son père, en échange des cadeaux qu'ils venaient lui offrir[1], et cela jusqu'au moment où elle avait fait son choix. Le plus souvent ils faisaient eux-mêmes les frais de ces somptueuses et coûteuses fêtes[2]. Sans doute les princes des îles ne s'étaient pas tout d'abord dérobés à cette coutume gracieuse et courtoise; mais la persistance des refus de la reine et ses ajournements sans cesse renouvelés pendant trois ans, et dont le motif vrai était à peine déguisé par l'obligation de tisser de ses propres mains le riche manteau mortuaire destiné au vieux père d'Ulysse, tous ces délais avaient fini par lasser leur patience et épuiser leur générosité. Ils s'étaient, pour ainsi dire à demeure, installés chez le maître absent, et croyant ainsi plus facilement venir à bout des résistances de sa veuve, vivaient à ses dépens, se faisaient servir par ses serviteurs, fournir leur table des produits de ses domaines, et avaient fait de ses jeunes servantes leurs maîtresses[3].

C'est à l'un de ces banquets bruyants et licencieux que nous voyons pour la première fois dans le poème apparaître Pénélope et se produire un des côtés de son caractère. Les jeunes gens sont assis, en attendant l'heure du dîner, sous le porche qui précède la cour, sur des coussins de cuir.

Les uns jouent aux dés[4], les autres boivent. Téléma-

[1] Cet usage s'est conservé en partie dans le Berry, et dans *La Mare au diable*, si je ne me trompe, G. Sand le décrit avec sa grâce et son charme habituels.

[2] *Od.*, XVIII, 276.

[3] *Od.*, XVIII, 220. ἀλλότριον βίοτον νήποινον ἔδουσιν.
Id., I, 91. οἵτε οἱ αἰεὶ
μῆλ' ἀδινὰ σφάζουσι καὶ εἰλίποδας ἕλικας βοῦς.

[4] Athénée (*Deipnos.*, I, p. 61) nous raconte d'après Apion, qui la tenait de Ktéson d'Ithaque, une histoire à dormir debout, au sujet de ce jeu de dés.

que était au milieu d'eux, l'esprit sombre, voyant en imagination son noble père, rentrant subitement dans sa maison, chassant cette tourbe insolente, et reprenant ses droits et son pouvoir de maître et de roi. Tandis que ces espérances traversaient son esprit, il aperçoit un étranger à qui il offre l'hospitalité, et tous deux entrent alors dans la grande salle de réception, où Télémaque dépose sa lance au chapiteau creusé d'une colonne qui servait de ratelier aux armes d'Ulysse. Le repas terminé, Phémius vient compléter le plaisir de la bonne chère par le chant et la musique [1]. Il chantait le départ des héros grecs s'embarquant pour rentrer dans leur patrie, et qui devait être pour plusieurs si funeste [2].

Pénélope était en ce moment dans l'une de ces chambres du premier étage, dont les portes ouvraient sur une galerie intérieure qui circulait autour du mégaron des femmes [3].

C'est là qu'elle dormait, priait, pleurait, travaillait et surveillait, sans avoir besoin d'y descendre, les femmes de service qui remplissaient leurs fonctions domestiques au rez-de-chaussée, dans le gynécée proprement dit, ou atelier de travail [4].

Dans le profond silence que l'aède impose à tous ceux qui l'écoutent, Pénélope, malgré l'éloignement de sa retraite, l'a entendu. Ces chants réveillent toutes les

[1] *Od.*, I, 152.
μολπὴ τ'ὀρχηστύς τε· τὰ γάρ τ'ἀναθήματα δαιτός.
159... κίθαρις καὶ ἀοιδή.

[2] *Od.*, I, 326. ὁ δ''Αχαιῶν νόστον ἄειδεν
λυγρόν.
Id., III, 131. θεὸς δ'ἐκέδασσεν 'Αχαιούς
καὶ τότε δὴ Ζεὺς λυγρον ἐνὶ φρέσι μήδετο νόστον
'Αργείοις...
Id., III, 134. σφέων πολέες κακὸν οἶτον ἐπέσπον.

[3] τὸ ὑπερῷον.

[4] γυναικωνῖτις ou γυναικεῖον. C'est l'οἶκος ταλασιουργικός.

tristesses de sa vie : elle descend le haut escalier qui aboutit au mégaron des femmes, le traverse et arrive par le couloir de communication à la salle des hommes. Elle n'était pas seule : par un sentiment de pudeur, deux femmes l'accompagnaient[1]. Son beau visage était caché par un riche voile qui tombait sur ses joues ; s'appuyant sur le chambranle de la porte[2] artistement travaillée, et les yeux remplis de larmes, elle s'adresse au chanteur : Phémius, tu connais bien d'autres chants, qui racontent les œuvres des dieux et les exploits des héros et qui charmeront nos hôtes, en buvant silencieusement leurs coupes. Mais, je t'en prie, cesse ce chant si douloureux qui me brise le cœur et le font presqu'éclater. Je ne puis me consoler d'avoir perdu une tête si chère, et je garde en pleurant l'éternel souvenir de l'époux dont la gloire a rempli l'hellade entière[3].

C'est cette constance dans l'amour conjugal, cette fidélité de souvenir, ce respect inviolable pour la mémoire de l'époux absent qui ont rendu le nom de Pénélope si célèbre. Elle est le type accompli de l'amour dans le mariage. On a prétendu que l'amour n'entre pour rien dans la fidélité conjugale : il est bien difficile de le croire ; dans les relations du mariage, le respect est peut-être encore plus grand que l'amour, mais il semble que ces deux sentiments se pénètrent à la

[1] Comme Hélène, *Il.*, III, 143, et Andromaque, *Il.*, XXII, 450. Elle-même, quand elle se représente une seconde fois aux prétendants (*Od.*, XVIII, 183) dit : Qu'Autonoé et Hippodamie m'accompagnent et se tiennent à mes côtés : je ne veux pas me rendre seule dans la compagnie des hommes ; j'aurais honte de le faire.

οἴη δ'οὐκ εἴσειμι μετ'ἀνέρας· αἰδέομαι γάρ.

[2] C'est la place et l'attitude que nous avons vu prendre à Nausicaa.

[3] *Od.*, I, 3.

longue et inévitablement En tout cas, Homère nous le dit avec autant de force que de clarté : Pénélope aime son mari avec tendresse[1], en même temps qu'elle respecte pieusement la pureté du lit conjugal. Son amour n'a pas les emportements ni les cris violents de la passion qui ne se contient pas, mais pour être plus discrète et plus réservée, son affection n'en est ni moins sincère ni moins profonde ni surtout moins durable.

Il est curieux de voir l'attitude que prend Télémaque à la suite de l'intervention inattendue de sa mère, et quelle impression celle-ci en éprouve : Ma mère, lui dit-il, pourquoi empêcher cet habile chanteur de suivre son inspiration. Ce ne sont pas les poètes, c'est Jupiter à qui nous devons imputer nos douleurs et nos joies : car il les répartit à son gré. Ne t'afflige donc pas et ne reproche pas à notre chanteur de nous représenter la triste fatalité qui a poursuivi les héros grecs à leur retour. C'est le plus nouveau de ces chants, et les chants les plus nouveaux sont ceux qui plaisent le mieux. Aie le courage et la force de l'entendre. Ulysse n'est pas le seul qui ait péri dans ces désastres du retour; d'autres héros et beaucoup ont succombé comme lui. Remonte donc dans ta chambre; livre-toi aux travaux qui t'appartiennent; reprends ton métier ou ton fuseau; veille à ce que les femmes fassent bien leur ouvrage. Le droit de parler appartient aux hommes : ici c'est le mien. C'est moi qui suis le maître dans cette maison[2].

Ce ton inaccoutumé et résolu d'indépendance et d'autorité, cause à la mère un mouvement d'étonnement et peut-être au premier moment pénible[3]. Le jeune garçon

[1] *Od.*, I, 343. τοίην γὰρ κεφαλὴν ποθέω. C'est l'accent le plus vrai et le plus profond du sentiment.

[2] *Od.*, I, 359. ἐμοί· τοῦ γὰρ κράτος ἔστ'ἐνὶ οἴκῳ.

[3] *Od.*, I, 360. θαμβήσασα.

à qui elle commandait hier est devenu un homme aujourd'hui ; il lui commande et elle lui obéit; une crise s'est produite dans la vie de son enfant : hier elle le protégeait et le couvrait de sa tendresse maternelle, aujourd'hui elle sent en lui un maître, mais aussi un protecteur; elle devine chez lui la résolution et la force, et bien que le sentiment qu'elle éprouve ne soit pas sans mélange, bien qu'il soit douloureux à une mère de sentir se dérober son fils à son autorité maternelle, elle reconnaît, non sans fierté et sans joie, que son fils est un homme, et que l'accent viril de sa parole en cette circonstance, est fondé en raison[1]; elle remonte silencieuse dans sa chambre solitaire et se livre à ses tristes pensées jusqu'à l'heure où le sommeil bienfaisant vient fermer ses paupières.

Le jeune prince qui s'est ainsi affranchi de la tutelle maternelle, essaie de se délivrer et de délivrer sa mère des obsessions dont elle est l'objet. Dans une assemblée populaire qu'il a pris l'initiative de convoquer, il cherche à soulever l'opinion contre les prétendants, dont il dénonce l'indigne et outrageuse conduite. L'un d'eux, Antinoüs, prend la parole et lui répond qu'il ne doit s'en prendre qu'à sa mère de tout ce qui arrive. C'est elle qui depuis trois années et bientôt quatre, abuse de notre patience et de notre crédulité par une série d'artifices toujours renouvelés; elle nous fait à tous des promesses, que son cœur et sa conduite démentent[2]. Elle nous dit qu'elle travaille à un riche linceul pour Laërte et la nuit, elle défait son ouvrage. Aujourd'hui il est terminé, parce que nous l'y avons contrainte, et voici notre dernier mot : Renvoie

[1] *Od.*, I, 361. παιδὸς γὰρ μῦθον πεπνυμένον ἔνθετο θυμῷ.
[2] *Od.*, II, 91.. ὑπίσχεται ἀνδρὶ ἑκάστῳ
...νόος δὲ οἱ ἄλλα μενοινᾷ.

ta mère chez son père Icarios, et ordonne-lui de prendre le mari que son père et elle auront préféré. Si elle refuse, si elle s'imagine nous tromper encore par les stratagèmes qu'elle a déjà employés, elle pourra sans doute se faire une belle renommée de fidélité et de constance; mais je t'en avertis, c'est ta ruine et la ruine de ta maison. Nous ne partirons d'ici que lorsqu'elle aura fait un choix.

Cette déclaration cynique d'hostilité ouverte, railleuse et menaçante, nous paraît d'une inconvenance et d'une insolence étrange, et nous avons peine à entrer dans les idées qui la rendent possible. C'est un odieux outrage à la femme et un mépris insultant pour le fils. Sans doute c'est là ce qui justifie le terrible châtiment que leur réserve Ulysse. Mais comment ces jeunes hommes se sont-ils laissés emporter à un tel excès d'audace et presque de violence? Homère ne nous donne aucune explication, et les scholiastes anciens ne semblent même pas avoir senti la difficulté et la nécessité d'une explication. On pourra en soupçonner une, si l'on se remet sous les yeux tous les détails de la scène. C'est dans une assemblée populaire qu'a lieu cette discussion, et il est clair que cette assemblée devant laquelle est portée le débat, a directement ou indirectement une influence sur la question posée. Il y a assez longtemps que le royaume est sans chef; les intérêts de la nation ont déjà souffert ou peuvent encore souffrir de cette vacance effective du pouvoir et du gouvernement. Il est temps qu'elle cesse, et si Pénélope ne veut pas donner un successeur à son mari, c'est-à-dire à ses peuples un roi et un gouvernement, qu'elle parte[1]. Le mariage d'une reine n'a jamais été

[1] Il est clair qu'au fond il s'agit ici d'un changement de gou-

une affaire de sentiment pur et n'a pas cessé d'être une question politique de premier ordre : elle l'était assurément plus encore au temps où les événements que nous exposons se placent. Les hésitations, les ajournements de Pénélope pouvaient engendrer l'anarchie, c'est-à-dire la faiblesse et l'impuissance de tous ces habitants dispersés des îles, qui ne pouvaient être forts pour l'attaque comme pour la défense que s'ils étaient réunis sous l'autorité d'un chef unique, puissant et respecté, comme l'était Ulysse. Il ne paraît pas douteux qu'en résistant à la reine, et en cherchant à la contraindre, les princes ithaciens s'appuyaient sur un parti politique qui croyait, comme eux, qu'il était d'un intérêt général et national que Pénélope prit enfin une détermination décisive. L'interrègne avait trop duré. Il n'est pas non plus difficile de se représenter les raisons d'ordre contraire que pouvaient faire valoir et la reine et ses partisans. Ulysse était-il réellement mort? Qui pouvait l'affirmer? S'il était encore vivant, si d'un jour à l'autre on pouvait s'attendre à le voir revenir, quelle serait la situation de sa femme, du mari qu'elle aurait épousé, du roi qui aurait pris sa place, de la faction politique qui aurait exigé cette sorte de révolution? Ulysse était un maître juste et bon comme un père : Qui donc parmi son peuple a oublié ses bienfaits[1]. Il a laissé

vernement, ou plutôt, comme nous dirions, de dynastie. S'il y a tant de prétendants à la main de Pénélope, c'est qu'il y a toujours beaucoup de prétendants à une royauté vacante. La maison royale d'Ulysse a ses partisans, comme celle des Stuarts, mais elle a aussi des ennemis et des adversaires ambitieux de lui succéder, quoique Théoclymène dise : « Il n'y a pas, dans Ithaque, de race plus digne d'être rois que la vôtre, qui est d'ailleurs la plus puissante ». *Od.*, XV, 533.

ὑμετέρου δ'οὐκ ἔστι γένος βασιλεύτερον ἄλλο
ἐν δήμῳ Ἰθάκης, ἀλλ'ὑμεῖς καρτεροὶ αἰεί.

[1] *Od.*, II, 234. πατὴρ δ'ὡς ἤπιος ἦεν. Conf. *Od.*, IV, 690.

οὔτε τινά ῥέξας ἐξαίσιον, οὔτε τι εἰπών

des souvenirs et des affections fidèles. Et même s'il était mort, son fils n'était-il pas son successeur désigné comme son héritier naturel? Ne pouvait-on attendre encore jusqu'à ce qu'on connût de source certaine la destinée d'Ulysse, et du moins jusqu'à ce que son fils eût atteint l'âge où il pourrait prendre effectivement en mains le gouvernement? Les intérêts politiques de la reine qui remplit une sorte de régence, qui n'est pas sans la satisfaire, étaient donc d'accord avec ses sentiments pour ajourner une résolution définitive : il lui fallait réserver l'avenir.

Mentor[1] qui défend le parti de Pénélope, soutient que le peuple qui n'a jamais eu qu'à se louer d'un maître si bon et si habile, et qui n'en retrouvera jamais un semblable, doit lui rester fidèle et reconnaissant; car ceux qui prétendent qu'il ne reviendra pas ne le savent pas, et il accuse de faiblesse et de lâche ingratitude la majorité, qui reste muette et inactive en présence de ces indignes outrages à la femme et au fils de son roi, se laisse intimider par une audacieuse minorité, et n'ose pas même répondre et résister, en exprimant ouvertement ses sentiments. Cependant il faut que le parti des prétendants ait été bien puissant, pour que même après leur défaite et leur mort, une foule populaire enflammée de colère s'assemble devant le palais d'Ulysse, en criant vengeance. Si plus de la moitié[3] se retire de la lutte, les

ἐν δήμῳ·ἥτ'ἐστὶ δίκη θείων βασιλήων.

Mentor, dans le discours qu'il tient à l'assemblée, II, 230, lui donne les épithètes de πρόφρων, ἀγανὸς... φρέσι αἴσιμα εἰδώς.

[1] *Od.*, II, 230 sqq.

[2] *Od.*, II, 238... τὸν δ'οὐκέτι φασὶ νέεσθαι
νῦν δ'ἄλλῳ δήμῳ νεμεσίζομαι, οἷον ἅπαντες
ἧσθ'ἄνεῳ. ἀτὰρ οὔτι καθαπτόμενοι ἐπέεσσιν
παύρους μνηστῆρας κατερύκετε πολλοὶ ἔοντες.

[3] *Od.*, XXIV, 465. ἡμίσεων πλείους.

autres plus ardents restent et toute la maison d'Ulysse subit un assaut; il faut une intervention divine pour faire cesser la guerre civile, arrêter l'effusion du sang et, par une amnistie générale, faire oublier ces haines intérieures, et, avec la restauration d'Ulysse, rétablir entre les citoyens, la concorde et la paix[1].

C'est une partie de ces raisons que fait valoir Télémaque devant l'assemblée : Chasser de ma maison la femme qui m'a mis au monde et qui m'a élevé! La renvoyer à son père! D'abord, il me faudrait restituer tous les biens qu'elle a apportés en dot à mon père[2]. Mais de plus et surtout, ce serait un attentat à la majesté et à la dignité maternelles; les Érinnyes vengeresses me poursuivraient de leurs colères, et les hommes eux-mêmes de leur mépris indigné. N'attendez pas cela de moi, et pas un mot de plus sur ce sujet[3]. Si vous n'êtes pas satisfaits de ma réponse, partez, et allez banqueter ailleurs; et si, profitant de ma jeunesse et de l'isolement de ma mère, sans protection et sans défense, vous persistez à ruiner ma maison, eh! bien, j'invoquerai la justice et la puissance des dieux immortels et j'espère qu'ici même vous recevrez le châtiment qui vous est dû, et que vous périrez tous sans laisser un vengeur de votre mort.

Le débat se prolonge, mais l'assemblée se sépare sans prendre de délibération précise[4], et les choses restent

[1] *Od.*, XXIV, 484.

τοὶ δ'ἀλλήλους φιλεόνεον
ὡς τὸ πάρος· πλοῦτος δὲ καὶ εἰρήνη ἅλις ἔστω.

[2] Quel singulier mélange de sentiments divers, et combien profondément a connu le cœur humain, le poète qui les réunit dans une personnalité et un caractère, qui d'ailleurs n'est pas sans noblesse.

[3] *Od.*, II, 137. οὐ τοῦτον ἐγώ ποτε μῦθον ἐνίψω.

[4] *Od.*, II, 252. C'est Léiocrite qui la dissout :

ἀλλ'ἄγε, λαοὶ μὲν σκιδνασθ'ἐπὶ ἔργα ἕκαστος.

en l'état. Seulement Télémaque, qui a demandé aux princes et n'a point obtenu[1], ce qui suppose que le gouvernement est en partie entre leurs mains, l'autorisation de partir pour aller chercher dans la Grèce des nouvelles de son père, prend la résolution de s'embarquer à leur insu, comme à l'insu de sa mère, et exécute son projet avec l'aide de la vieille nourrice d'Ulysse, Euryclée, qui portait au fils de son maître une affection maternelle, et essaie en vain de le détourner de sa folle et dangereuse entreprise.

Euryclée, que l'âge a rendue presqu'infirme[2], a été la nourrice d'Ulysse et a élevé son fils. Elle a l'affection et la confiance de ses maîtres, pour lesquels elle a elle-même un de ces dévouements passionnés et fidèles des vieux serviteurs : elle a la charge du gouvernement intérieur de la maison, surveille les travaux des cinquante femmes occupées à tous les services domestiques, filer, tisser, moudre, faire le pain et la cuisine, peigner la laine et les toisons des brebis[3].

Elle est la gardienne des enfants, et veille à la porte de l'appartement de sa maîtresse[4]. Avec sa longue connaissance des choses et des hommes, on lui a confié la garde de toutes les richesses de la maison, des grands approvisionnements d'or et de cuivre, des vêtements placés dans des armoires, des huiles parfumées, des vieux vins, rangés en bon ordre, dans de beaux vases de terre, le long des murs, dans un vaste et haut magasin voûté qui forme ce qu'on appelle le Trésor, dans les

[1] *Od.*, II, 320. Je partirai comme passager, puisque vous ne voulez me donner ni navire ni équipage de l'état, et que tel est votre bon plaisir.

ὡς νύ που ὔμμιν ἐείσατο κέρδιον εἶναι.

[2] *Od.*, XIX, 256. ὀλιγηπελέουσα.

[3] *Od.*, XXII, 420. τρόφος... σκοπὸς δμωαών.

[4] *Id.*, VIII, 8. θαλαμηπόλος.

grands palais de Mycènes et d'Argos, et Tholos dans la maison d'Ulysse.

Télémaque l'appelle d'un nom familier et tendre, *Mimi* [1]. Lorsqu'il vient lui confier le secret de son départ en lui faisant jurer de ne le révéler à personne, pas même à sa mère, le cœur de la pauvre vieille femme, qui l'adore, s'émeut et se trouble : Eh ! quoi ! mon enfant ! tu veux aller tout seul, parcourir la terre lointaine et quitter ceux qui te chérissent ici..... hélas ! Ton père est mort, dans un pays inconnu, après mille maux : un pareil sort t'attend ; toi aussi tu périras et tes biens seront la proie de tes ennemis. Reste donc ici, au milieu des tiens et ne cours pas ainsi au devant des dangers et de ta perte. Mais aussitôt qu'elle voit sa résolution inébranlable, elle s'incline devant la volonté du jeune maître, et résignée dans sa tristesse, elle s'empresse de faire tous les préparatifs de son départ.

Mentor, l'un des vieux amis et des plus dévoués partisans du roi, se charge de lui trouver un vaisseau et l'accompagne. Nous connaissons déjà l'inutile résultat de ces démarches auprès de Nestor et de Ménélas.

Les princes d'Ithaque apprennent avec autant de surprise que de colère que ce tout jeune homme a osé mettre son projet à exécution, et qu'il a pu le faire à leur insu. Ce qui indique qu'il a dans le peuple des partisans secrètement dévoués. Cette résolution, l'esprit, l'audace et la force de caractère qu'elle révèle les inquiètent à bon droit, et ils forment le complot de se débarrasser de lui dans une embuscade dressée à son retour. Pénélope apprend à la fois et le départ de son fils et le sort qui le menace, et contre lequel elle sent

[1] μαῖα.

son impuissance à le protéger[1]. A peine remise de l'angoisse où la jette cette imprudence de jeune homme, elle se jette à terre sur le seuil de pierre de sa porte, ne pouvant prononcer un seul mot, et poussant des gémissements douloureux auxquels s'associent par leurs larmes ses femmes qui l'entourent !... « Ah ! chères[2], que je suis malheureuse ! Les dieux m'accablent ! Ils m'ont ravi mon mari, le plus noble et le plus accompli des héros de la Grèce, et maintenant c'est mon fils que je suis menacée de perdre et qui sera victime ou de la mer irritée ou du complot meurtrier des princes d'Ithaque. Et vous ne m'avez point avertie ! Je l'aurais retenu auprès de moi, ou je serais morte à ses yeux. »

Un instant elle veut agir : elle veut envoyer chercher Laërte qui convoquera une assemblée du peuple et accusera devant lui ceux qui veulent attenter à la vie du fils de leur roi glorieux et bien aimé.

La vieille servante, Euryclée, n'hésite pas à déclarer à sa maîtresse qu'elle a connu la résolution de son fils, que rien n'a pu le détourner de son projet, mais qu'il lui avait fait jurer par serment d'en garder le secret.

Avec son expérience de la vie, que n'aveugle pas son dévouement passionné, elle lui fait voir l'inutilité de sa tentative. Laërte depuis longtemps a renoncé à toute activité politique, et n'a plus aucune influence

[1] *Od.*, IV, 703, sqq.

[2] φίλαι. Les grandes douleurs suppriment, pour un moment du moins, les distinctions artificielles sociales, et la maîtresse qui a besoin de pleurer et de dire sa douleur, reconnaît dans son esclave ou sa servante une égale qui peut l'aimer, φίλαι. En Grèce surtout, cet oubli des distances sociales était facile. L'esclave y a toujours été traité avec une sorte d'égalité. La coutume de faire esclaves les prisonniers de guerre, y avait aidé ; car, de la sorte, des hommes, et surtout des femmes de toute condition et même des plus nobles familles, tombaient dans la servitude. Euryclée était fille d'un roi.

sur le peuple. Lui demander d'intervenir, c'est accabler ce vieillard inutilement d'une nouvelle douleur. « Ma chère fille[1], il ne nous reste qu'une seule espérance, qu'une seule force, mais elle est grande : c'est la foi dans la justice et dans la providence des dieux. Non ! Ulysse n'est pas mort; il reviendra ! Son fils sortira victorieux de sa périlleuse entreprise. Va ! ma fille ! montons toutes avec toi dans ta chambre, et prions ensemble ! Prions ensemble Minerve, qu'elle veuille, comme elle en a la puissance, sauver ton fils de la mort[2]. » Et après s'être purifiée, car il fallait aborder les dieux avec un corps pur comme avec une âme pure, Pénélope adresse à Minerve cette touchante prière : Entends-moi, fille de Jupiter ! exauce mes vœux, vierge chaste, vierge sainte[3] ! Si jamais Ulysse, sur les autels de sa maison, t'a offert en sacrifice les chairs d'un bœuf ou d'une brebis, souviens-toi de sa piété ! Je t'en supplie, protège-moi contre les insultes et sauve mon enfant[4].

Puis épuisée par ses inquiétudes, elle s'endort, et un songe, qui lui annonce le retour prochain de son mari et de son fils, vient réconforter son âme et la rouvrir à l'espérance. Cette espérance n'est pas trompée. Télé-

[1] νύμφα φίλη. La familiarité n'existe pas seulement de la maîtresse à l'esclave, mais de l'esclave à la maîtresse : elles ont toutes deux conscience qu'elles sont égales; Eumée appelle Télémaque : mon fils, τέκνον, *Od.*, XVI, 61, et Télémaque l'appelle mon père, ἄττα.

[2] *Od.*, IV, 753. εὔχε' Ἀθηναίῃ·
ἡ γὰρ κέν μιν ἔπειτα καὶ ἐκ θανάτοιο σαῶσαι.

Quoi de plus vrai et de plus touchant que cette foi de l'amour et de la piété dans la vertu de la prière et du sacrifice rituel : Offrir un cierge, deux passereaux ou une brebis et prier, c'est-à-dire avoir confiance et espoir en Dieu. Et il est très remarquable que cette vertu est surtout enracinée dans les humbles !

[3] ἀτρυτώνη.

[4] φίλον υἷα σάωσον.

maque a échappé à l'embuscade qui lui avait été dressée : il entre dans le mégaron de son palais, et la première personne qu'il aperçoit est sa nourrice[1], qui accourt au devant lui, et l'embrasse les yeux pleins de larmes. Pénélope, sa mère arrive la seconde, se jette au cou de son fils, et lui baisant les yeux et la tête, lui dit : Te voilà donc enfin[2], douce lumière de ma vie ! Je n'espérais plus te revoir ! Tu as voulu malgré moi, à mon insu, aller chercher des nouvelles de ton père. Eh bien, dis-moi tout : qu'as-tu appris, que sais-tu ?

Le jeune homme, par des raisons que nous connaîtrons plus tard, laisse sans réponse précise les questions de sa mère, l'invite à remonter dans sa chambre et à y prier les dieux qu'ils favorisent le projet qu'il a formé de se venger de leurs ennemis communs. Cette espérance n'est pas sans fondement, ajoute-t-il ; le vieux dieu des mers a prédit qu'Ulysse reviendrait dans sa patrie et y châtierait ceux qui aspirent à s'emparer de sa femme, de sa maison et de son trône, et un devin, Théoclymène, que Télémaque a reçu dans son vaisseau et ramené à Ithaque, confirme ces prédictions par des présages plus certains : Ulysse, dit-il, est déjà ici ; il y reste caché ; mais bientôt il apparaîtra pour exercer sa justice terrible et vengeresse.

Et bientôt apprenant du vieil intendant de ses troupeaux, Eumée, qu'un étranger qui est venu demander l'aumône et l'hospitalité, a été repoussé et insulté, frappé par les jeunes princes, dans sa propre maison, et que cet étranger prétend avoir des nouvelles d'Ulysse, Pénélope veut le voir et à l'heure convenue, il se présente.

[1] *Od.*, XVII, 31.

Τὸν δὲ πολὺ πρώτη εἶδε τρόφος Εὐρύκλεια.

[2] *Od.*, XVII, 41. ἦλθες.

L'entrevue d'Ulysse, car ce mendiant n'est autre que lui, et de Pénélope qui ne le reconnaît pas, fait valoir et ressortir vivement certains traits de leurs caractères, et il est alors intéressant de l'exposer avec quelques détails. Mais auparavant nous devons raconter brièvement comment il est arrivé jusque dans sa maison, pourquoi il s'y présente en mendiant et en étranger, et pourquoi il ne s'est pas fait immédiatement reconnaître. Car dans tous ces évènements se manifestent des traits de sa physionomie morale, que nous n'avons pas encore eu l'occasion d'y observer et d'y relever.

Le premier de ces traits de caractère c'est l'importance que prend la richesse, dans son estime. Déposé endormi sur le rivage, Ulysse réveillé ne reconnaît pas la terre qui l'avait vu naître et dont il était depuis si longtemps absent; il ne reconnaît plus les grands chemins que ses pieds ont foulés tant de fois, ni les anses qui offrent un sûr asile aux vaisseaux, ni les promontoires rocheux battus par la mer, ni les arbres aux épais feuillages. Il ne reconnaît plus même le port de Phorcys, le vieux de la mer, au fond duquel s'élève l'olivier aux larges feuilles qu'il a si souvent vu, et la grotte profonde et sombre où il a tant de fois sacrifié aux Naïades qui l'habitent. Tout a changé dans la nature, à tel point qu'il se demande si les Phéaciens ne l'ont pas trompé et jeté dans un pays inconnu. Ce qui n'a pas changé, c'est son âme. Toujours défiant et soupçonneux, il craint maintenant que les matelots de l'équipage ne lui aient dérobé ses trésors, et avant toutes choses il veut s'en assurer et les compter[1]. C'est seulement après cette opération et cet examen détaillé et soigneux, que ras-

[1] *Od.*, XIII, 215. τὰ χρήματ' ἀριθμήσω καὶ ἴδωμαι.

suré, et suivant à pas lents le rivage de la mer bruyante, le souvenir et le regret de la patrie lui remontent au cœur : il pleure. Un étranger, c'est Minerve, le renseigne ; ses yeux se dessillent, et certain d'être à Ithaque, plein de joie émue, il salue la terre natale, en embrasse le sol sacré et adresse ses vœux et ses prières aux Nymphes qui l'ont reçu les premières[1].

Cet amour de la richesse qui se joint si singulièrement dans cette âme à l'amour plus noble de la gloire s'est déjà montré quand il était chez les Phéaciens : Je resterais ici volontiers, leur dit-il, une année entière, si vous voulez m'assurer mon retour et y joindre vos riches présents. Car il serait bien plus beau pour moi, si je rentrais dans mon pays les mains pleines. J'en serais par mes concitoyens plus aimé et plus honoré[2]. Ce dernier mot prouve que la richesse était à la fois une force enviable et relevait un homme, surtout un prince, aux yeux de ses concitoyens ou de ses sujets. Dans son récit à sa femme, dont il n'est pas encore reconnu, il lui donne des nouvelles d'Ulysse et lui dit que les Phéaciens ont reçu Ulysse avec une hospitalité généreuse, qu'ils l'ont comblé de présents, mais qu'au lieu de revenir tout de suite, comme ils le lui proposaient, en homme qui, plus que tout autre aime et désire la richesse, il a préféré, en courant le monde, amasser une fortune

[1] *Od.*, XIII, 355.

[2] *Od.*, XI, 355. καὶ κεν πολὺ κέρδιον εἴη
πλειοτέρῃ σὺν χειρὶ φίλην ἐς πατρίδ' ἵκέσθαι·
καί κ' αἰδοιότερος καὶ φίλτερος ἀνδράσιν εἴην.

Dans sa proclamation aux soldats de l'armée d'Italie, Bonaparte n'hésite pas à mettre les richesses à côté de la gloire, comme digne objet de leur valeur et juste récompense de la victoire : Vous aurez de la gloire et des richesses. Le trait peut être humain : il n'est pas français. Les Espagnols ont le mot *Ricos Hombres* et personne n'ignore le goût des Anglais pour la richesse.

plus grosse[1]. Un fait plus curieux encore nous montre ce goût passionné de la richesse, poussé chez lui à un degré que nous ne rencontrons chez aucun des héros d'Homère. Pénélope, lui raconte, quoiqu'il soit encore inconnu d'elle, les indignes procédés des princes qui aspiraient à sa main ; et elle ajoute qu'elle les leur avait reprochés. Ce n'est pas ainsi qu'agissaient, disait-elle, ce n'est pas cette conduite que pratiquaient autrefois ceux qui voulaient épouser une noble femme, qui se disputaient la veuve d'un roi : ils amenaient à la maison de son père des bœufs et des brebis en grand nombre, et la comblaient elle-même de riches cadeaux. Ulysse, en l'entendant ainsi parler, se félicitait d'avoir une femme si avisée et si habile, qui en flattant ses prétendants d'agréables paroles, les invitait à lui apporter et réussissait à obtenir d'eux les plus beaux présents[2].

Dans l'entretien qu'il a avec Eumée sous un nom déguisé et sous le personnage d'un vieux mendiant, tenant à répandre sur son compte une opinion favorable et à se gagner les esprits du grand nombre, car Ulysse ne se dissimule pas qu'il s'agit pour lui d'une sorte de restauration, il lui dit qu'il a entendu parler par le roi des Thesprotes, qui lui avait donné l'hospitalité, d'Ulysse comme d'un homme qui avait amassé plus d'argent, plus de fer travaillé, plus d'or qu'il n'en faudrait pour satisfaire deux rois et dix générations[3].

Ce goût prononcé pour la richesse semble une tache dans un caractère héroïque, en France surtout, où elle n'est pas moins enviée qu'ailleurs, mais où elle est certainement moins considérée. Les professions qui n'ont

[1] *Od.*, XIX, 283.
[2] *Od.*, XVIII, 274.
[3] *Od.*, XIV, 323.

pour objet que le gain et le lucre, ne sont pas chez nous en honneur. Nous ne réfléchissons pas assez que l'individu ne peut s'enrichir lui-même sans accroître involontairemeut la richesse générale, qui assurément est un bienfait, et quand bien même le riche ne serait pas, par cela seul qu'il est riche, estimable, la richesse n'en est pas moins un bien enviable et justement envié. La richesse d'une nation a toujours été et reste encore une partie de sa force ; la richesse de l'humanité reste un des objectifs de la civilisation et un élément de son bonheur.

Les anciens n'y faisaient pas tant de façons, et, avec Hésiode, constataient comme un fait acquis que la richesse donne à ceux qui la possèdent, états ou individus, considération et force [1]. Ajoutons qu'à l'époque où nous placent les poèmes d'Homère, elle consiste non seulement dans la possession de terres cultivables et dans l'élevage des bestiaux, mais encore dans la possession d'esclaves, de vêtements, de métaux précieux et est le plus souvent acquise par la guerre, alors presque confondue avec la piraterie ; la notion du butin *acquis* se mêle ainsi dans l'opinion générale avec celle de la bravoure et des épreuves qui ont amené la victoire et ont permis de le *conquérir*.

Nous avons vu Ulysse en présence du péril et de la mort, et nous avons reconnu en lui une force d'âme, un empire sur lui-même vraiment admirable ; mais nous l'admirerons peut-être moins quand nous retrouverons ce même calme, ce même sang froid, cette puissance de maîtriser son propre cœur, en présence des sentiments les plus tendres, les plus vrais, les plus

[1] Hesiod., Ἔργα, 311.

Πλούτῳ δ'ἀρετὴ καὶ κῦδος ὀπηδεῖ.

beaux de l'âme humaine. Après une si longue absence, avec un désir si sincère, si énergique et si patient de revoir les siens, le premier mouvement de tout autre qu'Ulysse serait de courir à sa demeure pour y voir sa femme et ses enfants et les embrasser. Mais lui ne cède pas à ce premier mouvement : il s'en défie ; avant tout, il veut savoir si sa femme est restée chaste et fidèle[1], et si elle est digne de recevoir ses embrassements. Pour le savoir à coup sûr, comme aussi pour connaître l'état des choses, il est nécessaire et du moins prudent de ne pas se faire reconnaître et de prendre des informations secrètes auprès d'un homme sûr, à qui il avait autrefois confié la garde de ses troupeaux de porcs, grande richesse de ces îles, et qui lui était absolument dévoué.

Après avoir mis ses trésors à l'abri de toute recherche, il se rend donc déguisé en mendiant dans la grande et belle ferme d'Eumée, près la roche du Corbeau, et non loin de la fontaine Aréthuse. Dès les premiers mots de leur entretien il est assuré qu'il a affaire à un serviteur resté fidèle et passionnément dévoué à la famille d'un roi dont il pleure amèrement la perte, d'un maître qui avait été particulièrement pour lui généreux et bon, qui l'aimait et qu'il appelle son maître bien aimé[2].

Par Eumée, il est instruit que son fils devenu grand, fort, vaillant, est parti pour le Péloponèse ; il reçoit des nouvelles de son père, qui ne veut plus ni manger ni boire et attend, dans un délaissement volontaire, la mort comme une délivrance, et il apprend la fidélité

[1] *Od.*, XIII, 333.

ἀσπασίως γὰρ κ'ἄλλος ἀνὴρ ἀλαλήμενος ἐλθὼν
ἶετ' ἐνὶ μεγάροις ἰδέειν παῖδάς τ'ἄλοχον τε·
σοὶ δ'οὔπω φίλον.

[2] *Od.*, XIV, 139. ἤπιον ὧδε ἄνακτα
. . . . πέρι γάρ μ'ἐφίλει καὶ κήδετο θυμῷ·
ἀλλά μιν ἠθεῖον καλέω.

courageuse et la constante douleur de Pénélope, les projets des princes qui conspirent à s'emparer de son pouvoir, de sa maison et de sa femme.

Il est satisfait : il n'est pas convaincu. Ces renseignements ne lui suffisent pas : Eumée ne veut pas le tromper, mais il peut se tromper ; lui, qui a trompé tant de monde, il ne veut pas être dupe; il *veut* voir pour savoir, voir de ses propres yeux, ce qui s'appelle voir. Il se garde avec soin contre ses propres émotions, et se défiant de tout et de tous, il se défie de lui-même, de ces premiers mouvements du cœur [1], toujours bons et généreux. qui souvent nous trahissent. Nous aimerions mieux le voir céder à ces élans de la nature, dût-il, comme tant d'autres, les regretter plus tard. Ulysse ne veut avoir, à cet égard, rien à regretter, rien à se reprocher.

Il faut dire que la situation est pour lui pleine d'inconnu et pleine de périls. A qui peut-il se fier? Sur qui peut-il compter? Sur qui peut-il s'appuyer? Il est entouré d'ennemis. Les princes ont interdit à la reine toute relation directe avec ses partisans fidèles. A-t-il seulement conservé dans le peuple un souvenir assez puissant pour balancer l'influence et l'autorité des possesseurs actuels du pouvoir? Aussi avant même d'être reconnu de Télémaque, il lui demande : Comment, à ton âge, tu laisses, sans résistance, tes hôtes indignement outragés, ta mère insultée, les femmes de ta maison violées, tes biens pillés ! et tu supportes cela sans même essayer de te défendre ! Est-ce que le peuple n'aurait que des *sentiments hostiles à toi et à ta maison !...* Si j'étais le fils d'Ulysse, ce sont des choses que je n'au-

[1] Il se dit à lui-même : dompte-toi, mon cœur. *Od.*, XX, 18.
τέτλαθι δή, κραδίη.

rais pas souffertes et que je voudrais venger, dussé-je y perdre la vie. Il est seul pour ainsi dire, contre tous. Ce n'est pas la moins difficile ni la moins hardie de ses entreprises héroïques que celle par laquelle il va reconquérir son autorité et ses droits. On comprend qu'il prenne des précautions.

Après avoir sondé le cœur et les reins de son fils, et s'être assuré, comme le père de Rodrigue, qu'il pouvait avoir en lui un auxiliaire énergique et vaillant, un fils digne de lui, il se fait reconnaître, et la tendresse paternelle, longtemps contenue et refoulée, éclate enfin et s'épanche : il se jette dans les bras de Télémaque et fondant en larmes, il lui crie : Je suis ton père[1], et ici l'extrême défiance d'Ulysse trouve son premier châtiment; car son fils, héritier de sa circonspection et de sa prudence, lui répond d'abord : Non! tu n'es pas Ulysse ! Non ! tu n'es pas mon père.

L'explosion de ces sentiments de tendresse, l'effusion de ces larmes nous touchent d'autant plus qu'elles partent d'une âme dont nous connaissons la fermeté et la force, et nous en comprenons l'intensité et la sincérité, puisqu'ils parviennent à vaincre un caractère qui a toujours eu la force de se vaincre lui-même. Nous le retrouverons plus d'une fois encore, et à notre joie, cédant à ces sentiments si vraiment humains. Le voilà qui rentre dans la cour de sa maison, sous le costume d'un mendiant, et guidé par Eumée, qui l'avertit des outrages auxquels il doit s'attendre de la part des jeunes princes insolents et hardis qui commandent chez lui. Je saurai tout supporter, dit-il; j'ai beaucoup souffert, mais je leur rendrai la pareille. Et au moment

[1] *Od.*, XVI, 188. ἀλλὰ πατὴρ τέος εἰμι.
...194. οὐ σύγ' Ὀδυσσεύς; ἐσσι πατὴρ ἐμός.
Vous ne vouliez pas croire et l'on ne vous croit pas.

où ce cœur endurci par la vie se prépare à une vengeance inexorable, le voilà qui va être surpris par une émotion subite et si forte, qu'il n'en pourra retenir l'expression.

Ils parlaient donc ainsi en marchant, et le son de sa voix qui n'avait pas retenti pendant plus de vingt ans dans cette demeure, personne ne le reconnaissait. Seul, un chien de chasse, négligé des serviteurs, couché sur un fumier, rongé de vermine, accablé de vieillesse, se dresse tout à coup sur ses pieds, en entendant cette voix si souvent entendue, et ne pouvant, malgré ses efforts, se traîner jusqu'à ce maître qui l'avait nourri de ses mains, et qu'il sent venir à lui, agite sa queue et baisse les oreilles, et lui témoignant ses dernières caresses, meurt à ses pieds. Ulysse a beau faire : le cœur est troublé, une larme tombe de ses yeux si fermes et si secs, et s'il se détourne pour l'essuyer, ce n'est pas qu'il ait honte de pleurer, c'est que cette émotion le trahirait et révélerait sa personne à Eumée, dont il veut rester encore inconnu.

Une autre émotion de même nature l'attend encore et mettra à une dure épreuve la fermeté de son cœur.

Introduit dans la salle des festins, où il tend la main aux prétendants en les suppliant de soulager sa misère, Ulysse est insulté et frappé par l'un d'eux. Pénélope apprend qu'un suppliant a été, dans sa maison, outragé et violenté : elle appelle Eumée et lui dit d'introduire cet hôte envers lequel ont été violées toutes les lois de l'hospitalité; elle veut faire venir immédiatement l'étranger, ce qu'Ulysse ne veut accepter qu'après le départ des prétendants, c'est-à-dire, la nuit venue.

Dans l'intervalle a lieu la scène à la fois comique et tragique du combat d'Irus, le mendiant familier du pa-

lais d'Ulysse. Le soir venu, Pénélope descend dans le mégaron des hommes et fait asseoir devant elle l'étranger. Elle lui demande son nom et sa patrie, ce qu'il refuse de lui dire ; car cela réveillerait en son cœur des souvenirs qui le déchireraient, mais en ayant soin de la féliciter de sa sagesse, de sa vertu, de sa fidélité constante qui lui ont fait une renommée particulière parmi toutes les femmes de la Grèce.

Pénélope s'ouvre alors à l'étranger, et il ne faut pas être surpris de cette soudaine sympathie. Eumée, en qui elle a pleine confiance, lui a recommandé l'inconnu; il l'a gardé trois jours et trois nuits dans sa ferme, et il a été frappé de la grandeur d'âme de ce héros, dont les récits sont aussi pleins de charme que ceux d'un poète. Ce qui intéressait davantage Pénélope, c'est que l'étranger prétend avoir donné l'hospitalité à Ulysse en Crête, et avoir entendu dire qu'il est vivant, qu'il n'est pas loin d'Ithaque, chez les Thesprotes, et qu'il revient muni de riches trésors[1]. Mon hôte, lui dit-elle, tu n'es pas le seul qui souffres sur la terre. Les Dieux ont détruit mon bonheur, comme ma force et ma beauté, depuis le jour où Ulysse, mon époux, s'est embarqué avec les Grecs pour la guerre de Troie. Ah ! s'il revenait, il me rendrait la vie[2], et ce serait pour moi le vrai bonheur et la vraie gloire. Mais aujourd'hui je suis dans l'accablement de la douleur et des maux cruels dont les Dieux font peser sur moi le lourd fardeau. C'est pour cela que je néglige mes hôtes, que j'oublie de protéger les suppliants, comme toi, qui viennent frapper à ma porte. Mon âme tout en-

[1] *Od.*, XVII.
[2] *Od.*, XIX, 127.

εἰ κεῖνός γ' ἔλθων τὸν ἐμὸν βίον ἀμφιπολεύοι.

tière au souvenir d'Ulysse languit dans une inconsolable tristesse. Depuis trois ans, par des artifices répétés, j'ai pu écarter les princes d'Ithaque qui me pressaient de prendre un nouvel époux. Mais aujourd'hui, je suis à bout de ruses et il va falloir que je prenne une décision. Tous mes parents m'engagent à le faire et mon fils lui-même, qui est aujourd'hui en âge de gouverner sa maison.

On ne peut douter qu'Ulysse ne soit touché des sentiments d'amour et de constance dont il entend de la bouche de sa femme l'expression si naïve, et dont il ne peut mettre en doute la sincérité et la force, puisque ces aveux sont confiés à un étranger. Et cependant il ne veut pas encore se faire reconnaître, soit par une défiance innée que rien ne peut vaincre, soit par des raisons légitimes de prudence, car il peut craindre que Pénélope ne sache pas contenir sa joie, et qu'en révélant son secret, elle n'empêche la réalisation de la vengeance terrible qu'il médite, mais dont l'exécution est aussi périlleuse que difficile. Il se borne, en répondant à ses instances et mêlant la fable à la vérité, à dire qu'il s'appelle Æthon, qu'il est le fils de Deucalion et le petit fils de Minos, roi de Cnose en Crête ; qu'il a donné l'hospitalité à Ulysse, qui est parti après douze jours de séjour avec un bon vent, et est certainement sur le point de débarquer à Ithaque. Ces espérances de bonheur et de joie si proches attendrissent davantage le cœur de la pauvre femme qui fond en larmes, pleurant le mari qui était là assis devant elle. Au fond de son cœur, Ulysse était pénétré de compassion pour ses angoisses, qu'il aurait pu faire cesser d'un mot: mais il renfonce ses pleurs et ses yeux restent fixes et secs comme s'ils étaient de corne et de fer. Sur ses questions, il lui donne des marques certaines que c'est

bien Ulysse qu'il a vu ; il lui décrit ses vêtements, ceux-là mêmes qu'elle lui avait donnés le jour de son départ pour Troie et l'agrafe dont elle avait attaché elle-même son manteau de pourpre ; il lui nomme le plus cher et le plus intime des compagnons d'Ulysse, si bien qu'elle ne peut plus concevoir aucun doute. Et néanmoins, tout en se montrant tendre et généreuse envers l'étranger qui a rouvert son âme à l'espoir, elle, qui a été si souvent déçue, ne peut croire à tant de bonheur : Puissent les Dieux, dit-elle, réaliser tes paroles ; tu apprendrais par mes présents que je ne suis point ingrate. Mais je n'ose croire à une si grande joie. Non ! Ulysse ne reverra pas sa maison ; et toi, pauvre étranger, tu ne reverras pas non plus ta patrie, car ceux qui ont envahi ma demeure ne sont pas gens à connaître et à remplir les devoirs de l'hospitalité, en t'aidant à y retourner.

Puis s'adressant à ses femmes : et vous, préparez à mon hôte l'eau du bain ; disposez pour lui une couche molle et chaude, afin qu'il puisse y reposer jusqu'au lever du jour. Demain à l'aurore, après qu'il se sera baigné et parfumé, venez l'inviter à s'asseoir à la table des festins, à côté de mon fils. L'homme n'a que peu de jours à passer sur la terre. Celui dont le cœur est dur et qui agit avec dureté, amasse pendant sa vie la haine de tous et recueille, après sa mort, la malédiction de tous. Mais celui qui a le cœur bon et qui agit avec bonté, en recueille l'honneur, et tous s'en vont proclamant que c'était là un homme généreux et bienfaisant.

L'âme humaine est ainsi faite. Pénélope est naturellement douce et tendre ; mais la douleur accroît en elle l'intensité de ses vertus : si longtemps et si cruellement malheureuse, elle sait mieux compatir aux douleurs des autres et connaît le prix de cette vertu, dont le nom seul exprime la grandeur, l'humanité.

Comme toujours, comme partout, c'est par des actes prêtés à ses personnages, et non par des épithètes laudatives que le poète fait ressortir les traits du caractère.

Pénélope ordonne à Euryclée de venir baigner les pieds de son hôte, qui a refusé les services des autres femmes, par respect pour leur jeunesse. La pauvre vieille servante qui a assisté à l'entretien de sa maîtresse, qui a entendu prononcer le nom d'Ulysse et annoncer le retour prochain de son maître, s'approche pleine d'émotion et de trouble, et le regardant fixement est frappée de sa ressemblance avec lui, et sent tressaillir son cœur. Elle commençait à peine à lui plonger les pieds dans un grand bassin, qu'elle avait rempli d'eau chaude mélangée de froide. Ulysse était jusqu'alors tourné vers le foyer, dont la flamme éclairait son visage ; comprenant le danger d'être reconnu, il se retourne pour tourner le dos à la lumière ; mais c'est en vain : la vieille femme remarque et reconnaît immédiatement, au-dessus du genou, la cicatrice d'une blessure que son jeune maître avait reçue à une chasse au sanglier. D'émotion autant que de surprise, elle laisse retomber la jambe qu'elle tenait et qui renverse le bassin. Un mélange de douleur et de joie la saisit ; ses yeux se remplissent de larmes, sa voix tremblante expire sur ses lèvres ; et c'est à peine si, portant les mains à la barbe du héros, elle peut lui dire : Oui ! Oui ! tu es Ulysse, tu es mon enfant ! et je ne t'ai pas reconnu plus tôt ! Et en parlant ainsi elle cherchait à attirer les regards de Pénélope qui s'était éloignée ; mais Ulysse lui mettant une main sur la bouche, et de l'autre l'attirant à lui, lui jette à voix basse et rapide ces mots : Mère ! tu veux donc me perdre ! C'est pourtant toi qui m'as donné le lait de tes mamelles. Après vingt

ans de travaux et de périls, me voici de retour dans ma patrie ! Puisque tu m'as reconnu, garde le plus profond silence, de peur que quelqu'un ici ne t'entende ! sinon, crains ma colère, bien que tu sois ma nourrice.

Cher enfant, lui répond la vieille femme, quelles paroles viens-tu de prononcer ? ne sais-tu pas quel est pour toi mon amour. Rassure-toi. Je serai muette comme la pierre et le fer.

A ce moment Pénélope se rapproche, et dit à l'étranger : Encore un mot, mon hôte ! car voici l'heure bienfaisante et douce du sommeil, bienfaisante et douce à celui qui, malgré ses chagrins, peut le goûter : mais cette paix n'est pas faite pour moi. Mes jours se passent dans les larmes et les angoisses que ne peuvent apaiser ni distraire les occupations de ma maison ni les soins de mes serviteurs. Quand la nuit est venue, mille soucis plus vifs encore, mille transes mortelles tiennent mon esprit dans une agitation qui ne me permet ni repos ni sommeil. Comme la plaintive Aédon, qui, dans la nuit, cachée sous les feuilles des arbres, fait entendre son triste chant, moi aussi je pleure et je me répands en gémissements et en soupirs. Je me demande si je dois rester veuve et demeurer ici avec mon fils, ou, ce qu'il semble désirer lui-même, si je dois le laisser se marier, s'établir, jouir de sa fortune et de son rang, être le maître de sa maison, tandis que moi je la quitterais pour prendre un nouvel époux [1]. Il est vrai qu'un songe m'est apparu, qui me fait espérer le retour prochain d'Ulysse : mais il y a des songes impénétrables à l'esprit humain, et toutes leurs promesses ne se réalisent point. Il en est qui nous trompent et nous abusent. S'il

[1] Comme tout cela doit être agréable au cœur et à l'orgueil du mari.

en est ainsi de ce songe, si tout espoir de voir revenir Ulysse est perdu pour moi, il ne me reste qu'à me remarier ; mais du moins je veux être au plus digne, et je vais proposer aux prétendants à ma main un concours dont je serai le prix. Celui qui pourra bander l'arc d'Ulysse et faire passer la flèche par les trous de douze fers de haches bien alignés, est celui que j'accepterai pour époux.

Ulysse, qui se souvient qu'il a obtenu Pénélope dans une course à pied, et qui d'ailleurs a confiance que nul que lui-même ne sera de force à bander son arc, approuve cette pensée et demande à tenter aussi le sort. Le lendemain au banquet habituel, a lieu le concours de l'arc, où Ulysse, le meilleur archer de l'armée grecque après Ajax, est le seul qui puisse remplir les conditions proposées, et de ce même arc, aidé de son fils et de ses bergers fidèles, dont il s'est fait reconnaître, massacre les princes surpris sans armes, et fait pendre les femmes dont les débauches avaient souillé la maison de la chaste Pénélope.

Pendant cette nuit de massacre, elle avait dormi d'un profond sommeil. Au lever du jour, Euryclée vient réveiller sa maîtresse, lui annonce le retour d'Ulysse et la mort des prétendants. Troublée profondément et ne pouvant encore croire à un tel bonheur, craignant d'être trompée par les dieux ou par un aventurier habile, elle descend dans le mégaron, qu'on avait à peine eu le temps de purifier des traces de l'horrible carnage dont il avait été le théâtre, et là par sa circonspection avisée et sa prudence défiante, se montre digne de son mari. Elle ne savait ce qu'elle devait faire, si elle devait lui parler de loin ou s'approcher de lui. Elle s'assied silencieuse près de la muraille, en face d'Ulysse qu'éclaire la lueur du foyer. Lui, était assis, appuyé sur

une colonne, les yeux à terre, attendant que sa femme le regardât et lui parlât. Elle restait muette, le cœur comme arrêté : parfois en jetant les yeux sur lui, elle croyait le reconnaître ; tantôt sous les vêtements en haillons de ce mendiant, elle ne retrouvait plus son noble et brillant époux.

Télémaque à la fin reprochant à sa mère sa défiance et sa froideur cruelles, elle lui dit : S'il est vraiment Ulysse, il saura bien me le prouver ; car il est des choses que lui seul et moi nous pouvons savoir également. Et puisque voici l'heure arrivée de goûter le repos, va, Euryclée, et prépare pour lui le lit moelleux que mon mari avait fait lui-même et qui est maintenant transporté hors de la chambre nuptiale.

A ces mots, Ulysse irrité se lève et s'écrie : Femme, tu viens de prononcer des paroles qui me percent le cœur ! Qui donc a pu transporter ce lit hors de la chambre nuptiale ? C'est chose impossible, si ce n'est à un Dieu. Il n'est pas un homme qui ait pu le changer de place ; car c'est moi-même et moi seul qui l'avais fait, et voici comment : il y avait dans la cour[1] de ma maison un bel olivier de la grosseur d'une colonne. Je fis construire tout autour la chambre nuptiale, et quand elle fut achevée, je coupai les branches de l'arbre, je le sciai à une certaine hauteur et je le traversai par tous les barreaux de la couche. Pour le porter ailleurs, il a donc fallu le couper à sa racine : qui a osé le faire ?

En l'entendant ainsi parler, Pénélope sentait ses genoux trembler et palpiter son cœur : car il venait de

[1] Dans l'arrière-cour, μυχός, plutôt que dans la cour d'entrée, où pourtant se trouve le thalamos de Télémaque. En tout cas, la chambre à coucher des époux ne se trouvait pas à l'étage supérieur du mégaron des femmes, où elle aurait été trop à proximité des chambres à coucher des filles et des femmes de la maison. Pénélope ne couchait là qu'en l'absence de son mari.

lui donner une preuve certaine. Elle court alors à lui, le visage baigné de larmes, jette ses bras autour de son cou, lui donne un long et tendre baiser, et lui dit : Ne t'irrite pas contre moi, Ulysse, puisque tu es de tous les hommes le plus prudent. Les Dieux nous ont longtemps et cruellement éprouvés, puisqu'ils nous ont refusé la joie de vivre près l'un de l'autre pendant que nous étions jeunes et d'atteindre ainsi le seuil de la vieillesse. Ne te fâche pas ! ne me reproche pas de ne pas avoir couru t'embrasser du premier moment que je t'ai vu. Depuis ton départ, j'ai toujours craint d'être victime d'un imposteur, et de tomber dans un piège perfide. Hélène elle-même, fille de Jupiter, a osé recevoir dans son lit un autre homme, et est ainsi devenue la cause de tous nos malheurs.

Mais maintenant je suis sûre de ne pas être trompée : les preuves que tu m'as données sont certaines : ce lit, dont tu as parlé, aucun mortel ne l'a vu, si ce n'est toi et moi, et une seule femme, Actoris, que mon père me donna, quand je dus entrer dans cette maison, pour y garder la porte de la chambre nuptiale. Mon cœur est bien défiant ; mais je n'ai plus de doute : tu es Ulysse.

Ulysse attendri pleure ; il pleure d'émotion, mais aussi de ce sentiment d'orgueil satisfait d'un mari, qui voit que sa femme n'a jamais pu l'oublier, et s'est conservée, avec tant de force, de fidélité et de constance, corps et âme, tout entière à lui. Comme la terre apparaît douce et chère aux naufragés, dont le vent et les vagues ont brisé le navire, et qui, après avoir vu périr leurs compagnons, ont pu, en nageant avec effort et courage contre les flots et les algues, gagner le rivage ; telle est douce et chère aux regards de Pénélope, la vue d'Ulysse, qu'elle entoure, sans pouvoir s'en détacher, de ses bras serrés.

Toutes ces scènes successives nous ont montré, dans les actes qu'ils provoquent, les traits caractéristiques de la physionomie morale de Pénélope, et par un sentiment d'art merveilleux, chacun d'eux la recommande non seulement à l'admiration et à la sympathie du lecteur, mais à la tendresse et au respect d'un des personnages les plus intimement mêlés à l'action. C'est une femme grave et digne, prudente dans l'action, constante dans ses sentiments, sans en pousser l'expression à une exagération romanesque, comprenant tous ses devoirs, dont plusieurs se contredisent ou du moins s'opposent les uns aux autres, et sachant dans cette situation complexe et délicate, tenir la conduite la plus sage et la plus noble. Dans ses sentiments pour son mari, elle unit le respect et l'amour ; elle résiste, dans la mesure possible, à toutes les sollicitations dont elle est l'objet, pour se conserver chaste et pure à lui ; mais elle ne pousse pas cette fidélité pour un absent qu'elle peut croire mort, jusqu'à oublier ce qu'elle doit à son fils, pour lequel elle se montre une mère dévouée et tendre, et si elle se résigne à la pensée de se remarier un jour, c'est qu'elle sacrifie son désir de rester veuve au bonheur de son fils, à son indépendance, à son droit de devenir le maître de sa maison et l'héritier du trône paternel. Et même dans cette résolution douloureuse, elle se souvient du nom qu'elle a porté, et ne veut appartenir qu'au plus digne.

Le caractère d'Ulysse ne serait pas complet si nous n'assistions pas à une autre scène de reconnaissance. Tout autre que lui serait allé, après sa victoire, embrasser son vieux père et lui dire en se jetant à son cou : c'est moi. Ulysse éprouve en effet ce besoin et a hâte d'accomplir ce devoir. Mais de même qu'il a voulu éprouver par lui-même la fidélité de sa femme, de

même il veut mettre à l'épreuve la tendresse paternelle[1]. Il part donc pour le domaine rural où le vieillard vivait retiré : il le trouve dans son jardin, où tout vieux et courbé qu'il était, il arrachait les mauvaises herbes. A la vue de ce vieillard accablé par les ans et la douleur, dans cet abandon de lui-même qui atteste le découragement et comme le dégoût de vivre, il est d'abord profondément troublé et est obligé de s'appuyer contre un arbre, car ses genoux fléchissaient sous lui et les larmes inondaient son visage ; mais cette âme forte se reprend bientôt et dominant son émotion, domptant son cœur, suivant sa devise, il lui dit : Vieillard, tu es un homme habile à cultiver un jardin. Avec quel soin celui-ci est entretenu ! Il n'y a pas un arbre, pas un figuier, pas une vigne, pas un olivier, pas une planche de légumes qui n'attestent des soins assidus et intelligents. Mais, permets-moi de te le dire, tu n'as pas le même soin de toi-même. Toute ta personne est négligée ; tes vêtements sont en lambeaux et souillés. Ce n'est pas pour punir ta paresse qu'un maître sévère te laisse en cet état ; car tu n'as ni la figure ni le port d'un esclave, et tu as plutôt l'air d'un roi. Parle-moi donc, et dis-moi de qui tu es le serviteur ? à qui appartient ce jardin que tu cultives ? Sommes-nous ici à Ithaque ? car j'y suis venu pour y prendre des nouvelles d'un homme qui a été mon hôte et savoir s'il vit encore et s'il est ici. Il prétendait être d'Ithaque et avoir pour père Laërte, fils d'Arcésius. De tous les hôtes que j'ai reçus dans ma maison, c'est celui que j'ai trouvé le plus aimable et que j'ai le plus aimé. Aussi à son départ, je lui

[1] Cela nous étonne et nous cause une impression au moins mélangée pour le caractère d'Ulysse. Mais à quelle scène délicieuse et touchante cette force d'âme si extraordinaire va-t-elle donner lieu ?

donnai comme présents de l'hospitalité sept talents d'or, douze manteaux, douze tuniques, douze tapis, douze voiles, une urne d'argent ciselée, et quatre femmes belles et industrieuses qu'il choisit lui-même.

A ces fables, où la précision du détail semble attester la véracité de celui qui parle, et n'atteste que l'art, l'habitude et le goût de l'ingénieux mensonge, le père répond en pleurant : Oui, étranger, la terre où tu es arrivé est bien celle que tu as nommée ; mais le pays est sous la main de maîtres insolents et méchants. C'est bien inutilement que tu as prodigué à ton hôte tant de riches présents ; si tu l'avais rencontré vivant dans Ithaque, il t'aurait, à son tour, par ses cadeaux et sa générosité, témoigné sa reconnaissance ; car ce serait son devoir, s'il vivait encore. Mais, dis-moi, étranger, dis-moi sincèrement combien il y a d'années que tu as vu ton hôte malheureux, ton hôte qui est mon fils, qui le serait du moins s'il vivait encore, l'infortuné. Mais non ! loin de sa patrie et de ses amis, il est mort dévoré par les monstres de la mer qui l'a englouti, ou déchiré par les bêtes féroces ou les oiseaux de proie qui s'abattent sur les champs de bataille. Ni sa mère n'a pu, en pleurant, l'ensevelir, ni son père, nous qui l'avons mis au monde, ni sa femme, sa sage et vertueuse femme, nous n'avons pu faire entendre auprès de son lit de mort, l'hymne funèbre. Car ce sont là les derniers témoignages de respect et d'amour que nous pouvons donner aux morts. Mais toi, dis-moi aussi la vérité : Qui es-tu ? De quel pays ? Quels sont tes parents ? Où est le vaisseau qui t'a amené ici ? T'appartient-il ? Est-il à un autre, et est-il reparti après t'avoir déposé dans notre île ?

Ulysse lui répond : Il y a cinq ans qu'Ulysse est venu chez moi et qu'il a quitté notre pays, l'infortuné ! ce-

pendant à son départ, les présages lui furent favorables et j'en étais joyeux comme lui-même; car nous espérions tous deux nous retrouver, nous recevoir encore et échanger l'un avec l'autre les présents de l'hospitalité. En entendant ces mots, le vieux père sent son cœur envahi comme d'un nuage sombre; de ses deux mains il prend à terre de la poussière noire, en souille sa tête blanche en poussant de longs sanglots. En voyant la douleur paternelle, qui atteste un si tendre amour, Ulysse sent se fondre toute sa fermeté.

Les larmes qui voulaient couler lui piquaient les narines; il n'y peut plus tenir, il se jette au cou de son père, l'entoure de ses bras, lui donne de tendres baisers en disant : Eh! bien, celui-là! c'est moi; c'est moi-même; je suis celui que tu pleures. Après vingt ans d'absence, me voici de retour dans ma chère patrie. Cesse donc tes larmes, tes gémissements et tes soupirs.

Et comme le père hésite à reconnaître son fils, Ulysse ajoute : Tiens, regarde et vois de tes yeux la blessure que me fit le sanglier que je chassais un jour sur le Parnasse, quand tu m'envoyas chez mon grand-père Autolycus. Veux-tu une preuve plus forte encore? Veux-tu que je te dise quels arbres de tes jardins je t'ai demandés pour planter les miens? Faut-il que je te rappelle que tu m'as donné treize poiriers, dix pommiers, quarante figuiers, quarante cépées de vignes, les plus belles de mon vignoble.

Le vieux Laërte ne peut plus douter qu'il a bien devant lui son fils; ses genoux se dérobent sous lui; il sent son cœur faillir, il jette ses bras au cou de son enfant, et se serait évanoui, si son fils ne l'eut soutenu de ses robustes bras. Revenu à lui, le vieillard s'écrie :

Jupiter, notre père, il y a donc encore des dieux au Ciel ![1].

Il semble qu'on pourrait, empruntant les vers délicieux de La Fontaine, dire ici :

Voilà nos gens rejoints, et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Ulysse a retrouvé sa patrie, sa femme, son fils, son père; il va sans doute jouir maintenant en repos de ces joies si chères, et qu'il a tant de fois désirées! Eh! bien, non. Il a vécu trop longtemps d'une existence pleine d'activité intense, de sensations fortes et renouvelées, il a trop au fond du cœur le goût du changement, l'insatiable désir de voir et de savoir [2], et la passion de la mer, pour se contenter du bonheur paisible d'une vie régulière et ordonnée. Il en a lui-même conscience, tout en mettant sur le compte du destin ce besoin d'agitation et cette humeur inquiète qui vont l'emporter encore. Dans son entretien avec sa femme, il lui fait prévoir une nouvelle et prochaine séparation. Je ne suis pas, lui dit-il, je ne suis pas encore au bout de mes travaux [3]; l'ombre de Tirésias m'a prédit [4] que j'aurais encore à parcourir le monde et à visiter maintes cités, tenant en main la rame du marin. Mes courses lointaines ne prendront fin, que lorsqu'arrivé chez un peuple qui ne connaît ni la mer, ni même l'usage du sel, qui ne sait ce que c'est qu'un vaisseau et une rame, je rencontrerai un passant qui, voyant sur mon épaule ma rame, la prendra pour une pelle à vanner.

C'est à ce moment seulement que je devrai planter en terre ma rame, c'est-à-dire renoncer à la mer. Alors

[1] Cette reconnaissance a été comparée par Chateaubriand à celle de Joseph se faisant reconnaître de ses frères (*Genes.*, 44 et 45).

[2] Petron., *Satyric.*, CXI. Vitio gentis humanæ concupiit scire.

[3] *Od.*, XXIII, 248.

[4] *Od.*, XI, 121.

après un sacrifice à Poséidon, je pourrai rentrer chez moi et y attendre, au terme d'une longue et paisible vieillesse, dans mon royaume pacifié et prospère, la mort douce qui doit me venir de la mer[1].

Ainsi cet intrépide et infatigable marin, pour lequel la vie de la mer, avec ses accidents infinis et incessamment divers, est devenue une habitude et un besoin, ne goûtera le repos que lorsqu'il sera arrivé dans un pays lointain, tellement étranger aux choses de la mer, qu'on n'y connaît pas même l'usage du sel et la forme d'une rame. Alors il déposera l'aviron, symbole de la vie errante qu'il a menée et l'échangera contre l'existence sédentaire, calme, monotone de la vie des champs, et encore la mort qui l'attend, douce

[1] *Od.*, XXII, 281. θάνατος δέ μοι ἐξ ἁλὸς αὐτῷ
ἀβληχρὸς ἐλεύσεται.

Les interprètes ne sont pas d'accord sur le sens de ce passage : la plupart traduisent ἐξ ἁλός comme s'il y avait ἔξω ἁλός, loin de la mer, en sorte que la mer serait étrangère à sa mort. C'est forcer peut être le sens de ἐξ, et il me semble celui de tout le morceau.

C'est ce passage qui a donné à Eugammon l'idée, qu'on peut appeler malheureuse, de continuer le récit des aventures d'Ulysse, aventures qui en font un héros de roman et altèrent la grandeur simple de son caractère épique.

Dans la *Télégonie*, qui clôt le cycle des poèmes troyens, l'auteur nous représente Ulysse quittant Ithaque après les funérailles des prétendants et un sacrifice offert par lui aux nymphes, pour se rendre en Élide visiter ses domaines et les troupeaux qu'on y élevait. Puis il retourne dans son île pour accomplir les sacrifices prescrits par Tirésias. Il la quitte encore pour se rendre chez les Thesprotes dont il épouse la reine, Callidice. La guerre éclate entre les Thraces Bryges et les Thesprotes commandés par Ulysse. Après la mort de Callidice, Polypœtès, fils d'Ulysse, succède à sa mère, et Ulysse revient encore une fois à Ithaque. Télégonus, fils de Circé et d'Ulysse, envoyé par sa mère à la recherche de son père, descend dans l'île d'Ithaque qu'il ravage. Ulysse, accouru pour la défendre, est tué par son fils, qui ne le connaissait pas. Après avoir reconnu son erreur, il ramène chez sa mère le corps d'Ulysse et en même temps Télémaque et Pénélope que la magicienne rend immortels; elle épouse Télémaque, et donne Pénélope pour femme à son fils.

et paisible, lui viendra-t-elle de la mer. Sans chercher à deviner le mot précis de l'énigme prophétique, il est clair pour moi que cela veut dire que ce roi de la mer, qui a couru toute sa vie toutes les mers, qui a sacrifié à la mer le bonheur domestique à peine retrouvé, mourra les regards et l'âme tendus vers la mer, croira voir la mort venir à lui du fond de ses abîmes, et expirera, en poussant de ses lèvres mourantes le cri que j'ai entendu : la mer ! la mer !...

TABLE DES CHAPITRES

PRÉFACE. V
CHAPITRE PREMIER : Introduction. 1
CHAPITRE DEUXIÈME : Les Héros en général. 25
CHAPITRE TROISIÈME : Hélène. 47
CHAPITRE QUATRIÈME : Achille. 85
CHAPITRE CINQUIÈME : Hector et Andromaque. 125
CHAPITRE SIXIÈME : Nausicaa. 151
CHAPITRE SEPTIÈME : Ulysse. 189
CHAPITRE HUITIÈME : Pénélope et Ulysse. 253

POITIERS. — IMPRIMERIE MILLET ET PAIN.

3 2044 085 127 934